
U d'/ of Ottawa
39003003978789



MISSION PAVIE

INDO-CHINE

1879 - 1895

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

II

EXPOSÉ DES TRAVAUX DE LA MISSION

TROISIÈME ET QUATRIÈME PÉRIODES = 1889 A 1895



CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

MISSION PAVIE

INDO-CHINE

1879-1895

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

II

EXPOSÉ DES TRAVAUX DE LA MISSION

(TROISIÈME ET QUATRIÈME PÉRIODES = 1889 à 1895)

PAR

AUGUSTE PAVIE

AVEC HUIT CARTES ET CENT CINQUANTE-CINQ ILLUSTRATIONS

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, DU MINISTÈRE DES COLONIES ET DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE

1906

ERRATA

Page 9, figure 4, *au lieu de :* La Ménam, *lire :* le Mé-nam.
13, figure 6, — la porte, — le poste
13, ligne 7, — dissendente, — dissidente.
25, avant-dernière ligne de la note, — L'Unitié, — L'Unité.
25, dernière ligne de la note, *après :* (Alcan, 1902). *Ajouter :* Les limites du Connaissable (Alcan, 1903). Traité de Biologie (Alcan, 1903). Les Influences ancestrales (Er. Flammarion, 1904). Les Lois naturelles (Alcan, 1904). La Lutte universelle (Er. Flammarion, 1906). Introduction à la pathologie générale (Alcan, 1906).
33, figure 16, *supprimer les mots :* (Roi actuel).
132, ligne 8, *au lieu de :* Nam Loeui, *lire :* Nam Poué.
137, — 5, — tours, — jours.
165, — 3, *au lieu de :* au-devant de M. Garnier explorer la région nord, *lire :* explorer la région nord au-devant de M. Garnier.
207, — 21, *après :* du Nam-Hou, *lire :* et de plomb à Doï-Thieum près de I-Hou.
207, — 22, *après :* faite, *lire :* Des sources sulfureuses furent reconnues près de Xieng Lap (température 86°) et à Muong Pa (Sip-song Pahn na).
240, — 11, *au lieu de :* tenons, *lire :* tenions.
253, — 3, — Pra Yot, grâce, — Pra Yot, put grâce.
296, — 5, — se rouvait, — se trouvait.
313, carte délimitation II, dernier cours d'eau au nord-ouest, *au lieu de :* Nam-Bant ou Lo-So, *lire :* Nam-Ban ou Lo-So.
338, ligne 11, *au lieu de :* Birmans Kouns, Yunnannais Thaïs, Laotiens, *lire :* Birmans, Kouns, Yunnannais, Thaïs, Laotiens.
348, — 20, *au lieu de :* Xieng Tong, *lire :* Xieng Toung.
368, — 1re, — Le 5, — Le 15.
402, — dernière, — Rentré, — Rentrée.

ITINÉRAIRES DE MM. PAVIE, CUPET, RIVIÈRE, DE MALGLAIVE, COGNIARD, DUGAST, LUGAN, COUNILLON, DE COULGEANS, LEFÈVRE-PONTALIS, MASSIE ET MACEY PENDANT LA TROISIÈME PÉRIODE DE LA MISSION

1889 à 1891

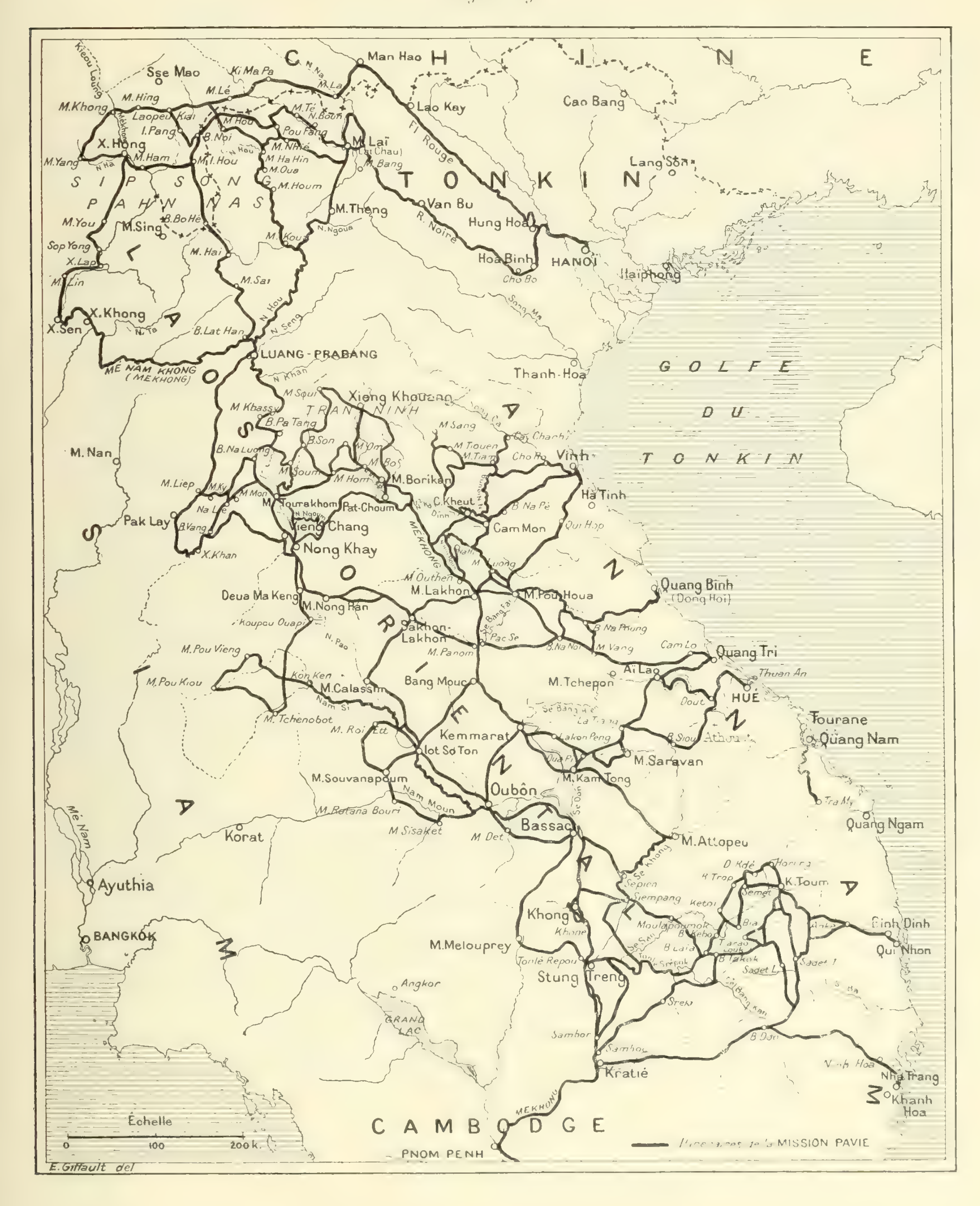




Fig. 1. — Saïgon. Quai des Messageries maritimes.

TROISIÈME PÉRIODE [1]

VOYAGES AU SIAM, AU TONKIN, AU LAOS ORIENTAL, AU YUNNAM, EN ANNAM, AU CAMBODGE ET DANS LES RÉGIONS SAUVAGES DE L'EST ET DU SUD-EST DE L'INDO-CHINE

1889 à 1891.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

C'est au cours de la troisième période qu'il a été exécuté le plus de levés topographiques, leur développement en itinéraires nouveaux atteint près de quatorze mille kilomètres, accomplis dans les bassins du Fleuve Rouge, du Mé-Khong et des tributaires de la mer de Chine, entre les 12° et 23° de latitude, le 98° de longitude et la mer [2].

1. Les relations détaillées des voyages de cette période se trouvent dans les volumes : III (Cupet), IV (de Malglaive), et VI (Pavie), de la même série.

2. 4 000 kilomètres d'itinéraires ont en outre été levés par les collaborateurs de

Pendant cette même campagne, la pacification des régions de la Rivière Noire était devenue complète et la retraite définitive des Pavillons Noirs avait eu lieu. Elle avait aussi été marquée par la soumission des compagnies chinoises de Huyen-Khao qui, en lutte avec les réguliers du Yunnan, avaient franchi la frontière pour se rendre à nous.

Plusieurs des vastes régions de la rive gauche du Mé-Khong, parcourues par la mission, avaient dans les années précédentes été ravagées par les bandes chinoises ou dépeuplées par les Siamois, en particulier le Tran-Ninh, les Opanhs et les territoires de Vieng-Chang, le passage des membres de la mission avait contribué dans la plus grande mesure à y faire renaître la confiance parmi les populations.

En outre des nombreuses études achevant celles entreprises au Cambodge, au Laos et en Annam dans les périodes précédentes, la troisième période comprend des explorations dans le Yunnan et dans les régions sauvages de l'Est et du Sud-Est de l'Indo-Chine.

Tous les cours d'eau non encore reconnus jusque-là avaient été examinés au point de vue de la navigabilité et le Mé-Khong — dans ses passes de Kong, qui étaient supposées susceptibles d'être pratiquées par des chaloupes à vapeur — était l'objet d'une étude complète conduite par un membre de la mission, officier de marine, qui avait pour objectif de remonter le fleuve aussi loin qu'il le pourrait si ses travaux avaient une suite heureuse.

Les résultats des voyages, outre qu'ils montraient des pays nouveaux — Yunnan et régions sauvages — permettaient d'ajouter aux observations contenues dans les considérations générales de la période précédente relativement au Laos et au Tonkin, d'intéressantes observations :

Sur la rive gauche du Mé-Khong, la mine d'étain de Nahi dans la région du Nam-In-Boun, avait été spécialement étudiée. Des exploitations d'or dans l'alluvion, par les indigènes, y avaient été visitées à Kébo sur le haut Sé-San, affluent du Stung Treng, et à Houang-Mon.

la mission, et 1800 kilomètres avaient été levés par M. de Malglaive, avant son entrée dans la mission.

sur la route de Tourakom à Xieng-Kan dans le lit du Nam-Sang. Des mines de fer également exploitées avaient été reconnues à Nakia près de Pou-Houa à la hauteur de Lakhône, et à Pou-Lek près de Siempang non loin de Bassac. Des échantillons de plomb argentifère et d'antimoine recueillis entre Bassac et Siempang avaient été analysés. Des puits d'extraction de sel avaient été visités à Ban-Bo près de Tourakom, à Bo-Hé et Bo-Luong dans le bassin du Nam-La au nord de Luang-Prabang, à Bo-Sao près de Muong-Hou, et enfin sur la rive droite du Mé-Khong, entre Lakhône et Nong-Khay.

Le commerce du Laos, localisé pour ainsi dire à Nong-Kay, à Oubôn et dans quelques centres de la même rive du Mé-Khong, avait peu d'importance par suite des difficultés des transports et était presque complètement entre les mains des chinois.

Les territoires de la rive gauche, principalement depuis le sud du royaume de Luang-Prabang, avaient été reconnus plus particulièrement propres à l'élevage des bœufs et des buffles, et des troupeaux importants étaient, de cette région, dirigés, pour la vente, sur Oubôn d'où ils prenaient les routes du Cambodge ou du Siam.

Un grand nombre d'objets des âges de la pierre polie et du bronze avait été recueilli dans les pays des Bahnars et des Sédangs, dans les environs de Kôn-Toum sur le haut Sé-San, affluent du Stung Treng.

A Panom, rive droite du Mé-Khong, nous étions passés devant un beau mausolée, élevé au xv[e] siècle, unique en son genre, et plus loin, sur la rive gauche, un peu avant Kemmarat on avait appelé notre attention sur l'ancienne ruine Khmère Run-In (maison de pierre), dont pour en faire l'éloge, les indigènes disent : « elle a été bâtie par les hommes tandis que le monument de Panom est l'œuvre des femmes ».

Parmi les curiosités naturelles reconnues, il y avait à signaler les cours souterrains des rivières Nam-Bou et Nam-Meuk affluents de droite de la Rivière Noire, celui du Sé-Bang-Hien affluent de gauche du Mé-Khong, impraticables tous trois et dont la longueur n'avait pu être déterminée, et celui du Nam-In-Boun, autre affluent de gauche du Mé-Khong qui, quelques centaines de mètres après avoir reçu le Nam-Bôn,

entre dans un tunnel où l'on navigue à la lumière des torches sous une voûte généralement si régulière qu'on la croirait une œuvre humaine et qui, large d'une dizaine de mètres, haute de 4 à 5, a environ 3 kilomètres de longueur; et le tunnel de Ban-Bon, de 400 mètres, par



Fig. 2. — Run In

lequel passe la route qui conduit du Mé-Khong à la mine d'étain de Nahi.

Dans les régions sauvages de l'Est et du Sud-Est, l'attitude des tribus avait été trouvée plutôt défiante et hostile à l'égard des étrangers en général, grâce aux procédés des membres de la mission, non seulement toute difficulté avec elles avait pu être évitée mais leur concours avait souvent été acquis.

En entrant dans les régions des sources du Nam-Hou, j'avais pu

constater que les cantons de Muong-Hou étaient rattachés à tort aux Sip-song pahn na (douze cantons de mille rizières), et par suite au Yunnan. Ils leur étaient en réalité unis seulement par la similitude de la population Lue, envahissante, et formaient la petite confédération appelée depuis les temps anciens Houa-pahn, Ha-tang-ha (cinq cantons des mille sources), et composée outre Muong-Hou-Nheua[1] et Muong-Hou-Taï[2] habités par les Lues, de Muong-Hahin, Muong-Ngay et Muong-Wa peuplés de Laotiens. Cette constatation nous fut très précieuse dans la suite et nous permit de ramener ces pays à leur ancien état politique lors de la délimitation de la frontière avec la Chine.

Nous avions exploré les Sip-song pahn na, ce pays du thé par excellence, très accidenté dont les plateaux sont couverts de plantations du précieux arbuste, et les basses vallées cultivées en rizières. Principale contrée habitée par les Lues, elle est tributaire de la Chine qui y exerce une autorité plutôt nominale ayant pour cause le besoin de s'assurer les achats du thé. Nous l'avions vue de l'Est à l'Ouest et du Nord au Sud au moment où elle était agitée par une révolte que je fus assez heureux pour apaiser.

Les principautés de Xieng-Toung (Birmanie) et de Xieng-Kheng ou Muong-Sing, sur le haut Mé-Khong avaient aussi été parcourues par la mission.

Enfin j'avais personnellement étudié dans le Yunnan, le côté chinois de la frontière depuis les principales sources de la Rivière-Noire jusqu'à Manhao et Laokay, trouvant un pays presque pauvre où quelques produits similaires des nôtres, tels que le sarrazin, la pomme de terre sont cultivés ; peuplé d'habitants d'origine très variée, Thaïs, Lolos, Hougnis, Khas, dans les campagnes, et de chinois dans les petits centres commerçants de Muong-Lé, Van-Pouten, Manhao.

Pour les transports dans les régions sauvages de l'Est et du Sud-Est, l'homme et l'éléphant sont presque seuls employés ; dans les Sip-song

1. Nheua, nord.
2. Taï, sud.

pahn-na et le Yunnan, les mules servent surtout et à leur défaut l'homme.

Au mois de janvier 1890 nous avions constaté la chute de grêlons de la grosseur d'une noix à Muong-Moun entre Muong-Laï et Muong-Theng, et au mois de mai 1891, j'avais dans la même journée, ressenti les températures presque extrêmes de l'Indo-Chine, 6 degrés au-dessus de zéro le matin à 2400 mètres d'altitude sur la ligne de partage entre la Rivière-Noire et le Fleuve-Rouge, et 36 degrés à l'ombre, dans l'après-midi, à Manhao au bord du Fleuve-Rouge.



Fig. 3. — Rive gauche du Ménam, près de Bangkok

I

SIAM ET TONKIN

ORGANISATION ET MISE EN ROUTE DE LA MISSION

17 novembre 1889 au 15 février 1890.

A mon départ de France, quatre collaborateurs nouveaux, MM. Lefèvre-Pontalis, attaché d'ambassade; Dugast, sous-lieutenant d'infanterie de marine; Lugan et Molleur, commis de résidence en Indo-Chine, s'embarquèrent avec moi ainsi que quatre cambodgiens, élèves de l'École Coloniale.

Par le courrier suivant, M. Counillon, professeur au Lycée de Marseille, devait suivre avec le capitaine Cupet. L'organisation et le complément de la mission s'achèveraient à mon arrivée à Hanoï.

A Singapore, quittant le paquebot, et laissant mes autres compagnons

continuer leur voyage, je me dirigeai avec M. Lefèvre-Pontalis sur Bangkok, où j'arrivai le 20 décembre.

Le roi de Siam m'y fit connaître son désir que les négociations eussent lieu exclusivement à Bangkok et non sur le terrain, et qu'il avait à cet effet, choisi comme commissaire, son ministre des Affaires Étrangères.

Ces conditions modifiaient singulièrement la manière de procéder que j'avais mission de suivre. Je n'allais, pour le moment, avoir qu'à me borner au règlement avec ce dernier, des dispositions pour l'exécution des études géographiques dans les régions contestées.

Interrogé par le roi sur la manière dont je comptais conduire ces travaux et sur leur durée, j'indiquai le programme suivant qui fut adopté :

Avant les grandes pluies, jusque fin mai, les opérations se feraient simultanément dans les pays au nord de Luang-Prabang et dans ceux à l'est de Lakhone. Au moment des hautes eaux la mission descendrait le Mé-Khong. J'installerais en passant, aux centres intéressants : Lakhone, Bassac, Stung-Treng, ceux de mes compagnons appelés, le beau temps venu, à travailler dans leurs territoires. Je gagnerais alors Bangkok (août), par Saïgon, afin de faire connaître au gouvernement siamois les premiers résultats obtenus et d'entamer les négociations concernant les parties terminées. En octobre je regagnerais le Laos par le Tonkin pour prendre part à l'achèvement des travaux qui auraient vraisemblablement lieu au mois d'avril suivant. La discussion définitive pourrait alors se faire.

Les questions de détail ayant été réglées, je m'embarquai avec M. Lefèvre-Pontalis le 4 janvier pour Hatien et Pnompenh. Je recrutai dans la capitale cambodgienne le personnel indigène qui allait m'être nécessaire et après un court séjour à Saïgon nous étions, le 23 janvier, à Hanoï, avec nos compagnons et M. Vacle, venu à notre rencontre.

Le Gouverneur général, M. Piquet, me remit les pouvoirs du roi du Cambodge et ceux de l'empereur d'Annam pour le règlement des questions territoriales et de délimitation, ainsi qu'un passeport du gouvernement chinois qui devait me permettre de parcourir les territoires du Sud

du Yunnan et de prendre une idée générale de la région frontière de ce pays depuis le Mé-Khong jusqu'au Fleuve-Rouge. Il compléta la mission avec le personnel que je lui proposai et s'attacha à nous mettre en mesure de partir dans les meilleures conditions.

Cinq autres collaborateurs étaient adjoints à la mission : MM. Rivière, lieutenant au 22e d'artillerie ; de Malglaive, lieutenant d'infanterie de



Fig. 4. — Bangkok. — Le palais royal. — Sur la Ménam.

marine ; Cogniard, lieutenant à la Légion étrangère ; de Coulgeans, commis principal des Postes et Télégraphes, et Félix Le Dantec, préparateur à l'Institut Pasteur, qui accomplissait au Tonkin son service militaire.

J'allais aussi avoir de nouveau pour compagnon mon ami Pennequin, devenu lieutenant-colonel, et qui arrivé au terme de la période réglementaire de séjour en Indo-Chine, rentrerait en France en parcourant la vallée du Mé-Khong jusqu'en Cochinchine et me serait adjoint pendant le voyage.

Deux lieutenants d'infanterie de marine, MM. Friquegnon et Donnat, dans les mêmes conditions de séjour, se joindraient également à nous.

De plus, un négociant, M. Macey, voyagerait avec la mission jusqu'à Luang-Prabang où il établirait un comptoir commercial.

Le 3 février, un premier groupe composé de MM. de Malglaive, Rivière, Lugan et Counillon, sous la direction du capitaine Cupet, se met en route vers Vinh sur la côte d'Annam, pour se disperser dans le Kammon et le Tran-Ninh et en achever l'exploration avant la fin des pluies. Tous devront ensuite gagner Luang-Prabang où ils me retrouveront, en mai, avec la mission.

En même temps, M. de Coulgeans qui, au Cambodge depuis plusieurs années, avait dû à sa connaissance de la langue et du pays, de cumuler avec son emploi les fonctions de vice-résident dans diverses localités, reçut de moi l'avis d'aller s'installer à Stung-Treng, à la limite du Laos, afin d'y préparer une base d'opérations pour la mission et d'explorer la région environnante en nous attendant.

Enfin le 15 février, je quitte avec mes autres compagnons, Hanoï pour la Rivière-Noire, par la vallée de laquelle nous gagnerons le Laos.

J'avais obtenu du Gouverneur général, entre autres mesures utiles à notre succès, la construction immédiate du télégraphe dans la région des Sip-song-chau-thaïs jusqu'à son chef-lieu, Sonla.



Fig. 5. — Rivière Noire. Le barrage de Chobo aux basses eaux.

II

TONKIN

MM. PAVIE, PENNEQUIN, VACLE, LEFÈVRE-PONTALIS, COGNIARD, DONNAT, DUGAST, FÉLIX LE DANTEC, MOLLEUR ET MACEY

15 février au 17 avril 1890.

DE HANOÏ A MUONG-LAÏ (LAÏ-CHAU)

De Hanoï au barrage de Chobo sur la Rivière Noire, le voyage s'effectua en vapeur; à partir de là, des bateaux plats, construits par les pontonniers militaires, mode de transport très lent abandonné depuis, nous conduisirent à Suyut puis à Van-Yen, d'où nous continuâmes le voyage sur des pirogues du pays.

A Ta-kian, MM. Molleur et Macey prirent la voie de terre avec les bagages vers Muong-Theng où nous devions nous retrouver pour gagner Luang-Prabang par les rivières Nam-Ngoua et Nam-Hou.

La Rivière Noire m'était alors bien connue, si je la parcourais de nouveau, c'est que son cours était la voie la plus pratique pour atteindre rapidement les hautes régions laotiennes. Muong-Laï sur ses bords, était du reste un de mes objectifs ; Déo van tri, dont la famille s'était précédemment soumise à notre autorité, était de retour du Yunnan où il avait conduit et mis en sûreté le fameux oncle de l'empereur d'Annam, notre adversaire irréconciliable Thuyet. Nous ne nous connaissions pas encore, il attendait mon arrivée pour se présenter à l'autorité française, mettant son amour-propre à s'offrir à celui même qui avait ramené le calme dans son pays.

Mais si les superbes rives du grand cours d'eau ne me causaient plus de surprises, avec quelle joie je constatais tous les jours les heureux changements survenus chez les populations. Le rôle de Pennequin était là, marqué à chaque pas : au calme établi par la soumission des Pavillons Noirs, avait succédé une sécurité absolue, définitivement assurée par l'exode de toutes leurs bandes accompli vers la Chine dans des conditions peu ordinaires.

Dès après que je l'avais eu quitté, il y avait un an passé, le commandant s'était trouvé en présence de deux problèmes à résoudre : une organisation à donner au pays, et l'expulsion des bandes chinoises rapidement devenue nécessaire.

Deshabitués de tout travail, les Pavillons Noirs étaient pour la plupart des parasites pour le pays. S'ils respectaient leur territoire de stationnement, ils allaient piller dans les cantons voisins. Joueurs, fumeurs d'opium, ils se livraient, pour satisfaire leurs vices, isolément au brigandage. Les plaintes contre eux étaient nombreuses.

Avant de songer à leur imposer l'éloignement, il avait fallu organiser cette contrée immense afin de s'appuyer sur les habitants. Nos effectifs militaires, presques nuls, très dispersés, ne permettaient pas la lutte si elle devenait indispensable. Il fallait créer des forces dans le pays.

Grâce à la confiance qu'il savait inspirer à tous, Pennequin avait atteint ce résultat en quelques mois, et s'était trouvé maître de diriger les choses suivant ses vues.

J'ai parlé[1] d'une bande de 500 hommes commandée par Huyen-Khao, restée hors la loi lors de la soumission générale à Ta-Kian. Lorsqu'un peu plus tard, le pays de Laï où elle était cantonnée, s'était rallié à nous, Huyen-Khao était passé en territoire chinois ; de là, il avait envoyé un de ses lieutenants, Hoanh-Dinh-Qui, porter des armes



Fig. 6. — La porte militaire de Suyut sur la Rivière Noire.

envoyées par Thuyet, aux rebelles annamites du Thanh-Hoa, et y diriger une bande chinoise dissendente qui n'avait pas tardé à venir piller des villages des Sip-song-chau-thaïs.

Pennequin partit à sa rencontre avec 25 soldats de la Légion étrangère, la milice du pays qu'il avait organisée, et un contingent de

1. Vol, I, page 278.

300 Pavillons Noirs levés, suivant nos conventions, dans les différentes bandes. Puis, il lui écrivit que s'il rentrait en Chine paisiblement, il le laisserait passer sans l'attaquer.

Lorsque quatre jours après le commandant arriva aux bords du Nam-Ma, Hoanh-Dinh-Qui était en retraite avec ses hommes, laissant à chaque gîte une lettre lui faisant connaître qu'il se conduisait bien vis-à-vis de la population et lui demandant de ne lui point faire de mal. Pennequin disloqua alors sa colonne qu'il jugea inutile et suivit la bande avec quelques miliciens seulement. Les éclopés et les malades tombaient journellement dans ses mains: il les faisait soigner et les remettait en route vers les leurs. Hoanh-Dinh-Qui parvint ainsi au delà de Laï sans incidents.

Cette retraite exécutée dans les conditions que le commandant avait indiquées, servit sa réputation de loyauté dans le pays et chez les bandes. Si la population désirait être débarrassée des Chinois, leur départ suffisait à la satisfaire car presque tous ces hommes étaient mariés à des femmes de la région qui les suivaient avec leurs enfants.

Dans ce même temps, l'officier siamois qui, après l'évacuation des Sip-song-chau-thaïs[1], s'était retiré dans le pays des Hua-Panh, voyant que les bandes, précédemment en bon accord avec les Siamois, s'étaient soumises aux Français, avait écrit au commandant en lui demandant son aide pour éviter le pillage, par elles, des territoires qu'il occupait. Pennequin venu aussitôt le voir à Muong-Hett, l'avait trouvé arrivant de Muong-Hang où il avait massacré 40 Chinois soumis, et au moment où il recevait la nouvelle que 200 Siamois, qu'il avait laissés à cet endroit, étaient cernés par les Chinois revenus en nombre. Prié par l'officier siamois de le sortir de cette situation, le commandant s'était alors rendu à Muong-Watt, le centre où résidaient nos chefs Pavillons Noirs.

L'agitation y était extrême. Les Chinois échappés au massacre de Muong-Hang étaient venus prévenir qu'ils avaient été victimes d'un guet-

1. Voir page 290, vol. I.

apens que tous devraient venger. L'officier siamois, Louang Datzakorn, leur avait écrit en termes amicaux pour leur proposer une entrevue : ils s'étaient rassemblés sans armes pour le rendez-vous, alors il avait déployé sa troupe, démasqué deux pièces d'artillerie et ouvert un feu rapide sous lequel quarante étaient tombés ! A leur récit, la résolution avait été unanime. Tinh-Xen, chef de la bande de Moc-Chau, la mieux armée, homme d'action, très énergique, avait été chargé de l'expédition avec 1 200 hommes.

En voyant le commandant arrivé parmi eux, les chefs lui exposèrent leur plan. Leurs renseignements sur la situation des Siamois étaient précis. Quatre cents Chinois étaient allés occuper le détachement siamois de Muong-Hang afin de l'y maintenir. Tinh Xen, allait, avec les huit cents autres, se porter sur Muong-Hett où il n'y avait que cinquante Siamois pas fortifiés et éloignés de plus de 200 kilomètres de tout secours : il enlèverait leur poste, détruirait tout sur leur ligne de retraite vers le Laos s'ils échappaient, et irait attaquer Muong-Hang de concert avec les quatre cents Chinois déjà sur les lieux. Les Siamois qui pourraient fuir seraient forcés de se retirer en territoire français.

Pennequin leur dit alors, que le chef de Muong-Hang étant soumis aux Français n'aurait pas dû avoir de relations avec les Siamois, que d'ailleurs il avait manqué de prudence. Il avait ajouté que les Siamois étant en bons rapports avec les Français il ne pouvait permettre aux Pavillons Noirs d'aller les attaquer, et que s'ils sortaient des Sip-song-chau-thaïs pour partir en guerre, il se verrait forcé de leur interdire le retour, en leur barrant les issues avec ses milices.

« Mais alors, que devons-nous faire ? » demandèrent les chefs.

« Écoutez-moi. Vous aviez autrefois suivi Lu-Vinh-Phuoc et le Ong-Ba pour nous faire la guerre ; vous vous êtes ensuite soumis à nous et avez promis d'observer nos lois. Mais, vous autres chefs seuls, observez la promesse. Vos soldats ont perdu l'habitude du travail, aucun ne se livre à la culture ! Les plaintes m'arrivent de tous côtés ! vous êtes impuissants à maintenir la discipline dans vos compagnies ! les populations sont lasses de les nourrir et d'être pillées ! leurs chefs eux-mêmes

demandent à vous faire la guerre! Vous qui êtes instruits, quels plaisirs goûtez-vous dans ces pays éloignés de la terre natale? Vous n'y pouvez plus acquérir de profit! Retournez en Chine? ceux qui voudront y continuer la vie de soldat s'y engageront dans les troupes régulières! Je vous offre de vous y faire conduire en vous fournissant les vivres et les porteurs? »



Fig 7. — Chefs de Pavillons Noirs.

Les chefs un peu interloqués, voulurent huit jours pour réfléchir. Le commandant partit pour Tuan-Giao où, à l'instigation du Quan phuong, qui ne s'habituait pas à l'idée de n'avoir plus action sur le pays, un de ses anciens agents, créait des difficultés.

Le 11 mars 1889, les Pavillons Noirs informèrent Pennequin qu'ils acceptaient sa proposition, demandant qu'il les accompagnât lui-même en Chine.

L'exode commencé le 17 mars, se fit en trois colonnes marchant à un jour d'intervalle. Ceux qui se livraient aux commerce ou à l'agriculture et qui avaient obtenu des chefs de cantons qu'ils répondissent d'eux, étaient restés dans le pays. L'effectif des partants, 1200 hommes était augmenté d'un nombre égal de femmes, d'enfants ou de vieillards. Chaque colonne était escortée par vingt tirailleurs annamites. Elles étaient dirigées par les lieutenants Grandjean et Hutin, la dernière par le commandant Pennequin.

Les Pavillons Noirs avaient emporté, pour l'ensevelir sur le sol où il était né, le corps du Ong-Ba, leur chef.

Une députation choisie parmi les principaux, avait, à l'avance, été envoyée à Laokaï, afin de s'assurer d'un bon accueil du mandarin chinois de la frontière.

Le 10 avril, les bandes avaient passé le Fleuve Rouge.

Toute cette histoire que Pennequin m'avait dite, on nous la répétait de village en village, avec des détails qui nous montraient jusqu'à quel point, partout, notre compagnon était maître des cœurs.

Le 31 mars, à la halte du déjeuner, une pirogue nous amène M. Massie, venu au-devant de la mission, apporter de bonnes nouvelles de Luang-Prabang. Il nous apprend que les autorités Siamoises lui ont remis les chefs des cantons thaïs et leurs familles dont j'avais réclamé la liberté et qu'il les a rapatriés (86 personnes), et il nous annonce la prochaine arrivée à M. Theng des barques qui emmèneront MM. Molleur et Macey, et les bagages à Luang-Prabang.

Au moment où nous nous remettons en marche, Kam-Heun, Kam-La et Kam-Doï, en barque accostent la berge. « Quand vous êtes, pour la première fois, venu dans le pays, » me disent-ils, « les habitants étaient dans les forêts, maintenant ils ont leurs maisons dans la vallée et cultivent leurs champs en paix. Au nom de tous, nous les chefs, nous venons vous saluer les premiers et vous remercier encore ! »

Une heure après, nous étions à Laï-Chau où nous trouvions le colonel Pennequin arrivé de la veille avec le lieutenant Donnat.

Le surlendemain, 2 avril, M. Massie, dans le but de faciliter le voyage de MM. Molleur et Macey, reprenait la route de Theng et du Laos.

J'avais eu la pensée de faire arriver mes autres compagnons à Luang-Prabang par le Mé-Khong, en parcourant d'abord avec eux le pays entre la Rivière Noire et ce fleuve jusqu'à Xieng-Houng, capitale des Sip-song panh nas, contrée thaïe dépendant du Yunnan, qu'il me semblait rationnel et peut-être possible de rattacher au Laos lors du règlement de la frontière avec la Chine, et dont la visite était dans mon programme. La préparation, assez longue, d'une pareille exploration, et le peu de temps dont nous disposions avant les pluies, m'obligèrent à remettre ce voyage à la belle saison prochaine. J'adoptai pour MM. Cogniard, Donnat et Dugast, dirigés par le colonel Pennequin, la voie plus rapprochée du Nam-Hou, et, en raison de retards que je prévoyais devoir subir, je suivrais avec le reste de la mission la route de Muong-Theng, plus courte encore.



Fig. 8. — Kam-Doi.

M. Cogniard quitta Laï, le 3 avril, il allait faire le levé de la Rivière Noire jusqu'à la frontière chinoise. Il gagnerait ensuite, par terre, Pou-Fang, ce point, jonction de routes commerciales dont j'ai déjà parlé comme devant être examiné par M. Vacle[1] ; il y trouverait MM. Penne-

1. Vol. I, page 323.

quin, Donnat et Dugast, qui ayant jusque-là suivi le chemin des caravanes de mules, se dirigeraient avec lui sur Luang-Prabang par le Nam-Hou.

Le 7, je recevais une lettre de M. Cogniard que j'avais chargé d'aller voir à Nam-Youn, sur sa route, Deo-van-Seng, le vieux chef de Muong-Laï, qui, affaibli par l'âge et la maladie, y habitait avec sa famille. J'en extrais ce passage :

« ... Après quelques compliments je fais connaître à Déo-van-Seng que vous m'avez confié pour lui votre photographie. A ce moment, un de ceux qui étaient présents, se leva, vint aussitôt à moi, et me dit d'une voix émue qu'il était Déo-van-tri. Il regarda votre portrait, me serra plusieurs fois les mains en répétant votre nom, puis il me dit être forcé de partir, voulant vous offrir de sa chasse, ce qui était vrai, car quelques heures après, je l'ai aperçu avec ses gens et ses chiens, poursuivant un cerf sur la montagne... »

Tandis que je lisais la missive à mes compagnons, Ngin nous annonça que Déo-van-tri était là.

Ce chef, réputé depuis la Chine jusqu'au Laos, qui avait compté parmi nos plus énergiques adversaires, et qui depuis deux ans avait renoncé à la lutte en présence du bien fait par nous à ses frères et à son pays, était âgé d'environ quarante ans ; l'intelligence et la résolution étaient marquées sur son visage très mâle, son regard nous disait combien franchement il était rallié à nous ; son attitude et son langage, simples et dignes, montraient qu'il avait compris notre but, et son désir ardent de témoigner par des services immédiats sa reconnaissance et son attachement à la France.

Je n'entrerai pas, ici, dans le détail dont la place est ailleurs[1], des longs entretiens avec cet homme qui allait devenir un collaborateur précieux pour la mission, et dans lesquels il exposa le passé de sa famille, le sien, celui de son pays, ce qu'il voyait de bien à faire pour la prospérité

1. Voir dans le volume VI de la même série.

générale de la région, enfin ses campagnes avec Lu-Vinh-Phuoc, celle vers Luang-Prabang et sa conduite envers le régent d'Annam Thuyet, proscrit, pour l'infortune duquel il se dévoua, et qui, en sûreté grâce à lui, tenta de le faire massacrer de crainte qu'il ne dévoilât plus tard le secret de son asile.

Comme première preuve de bon vouloir, il me remet un objet d'une

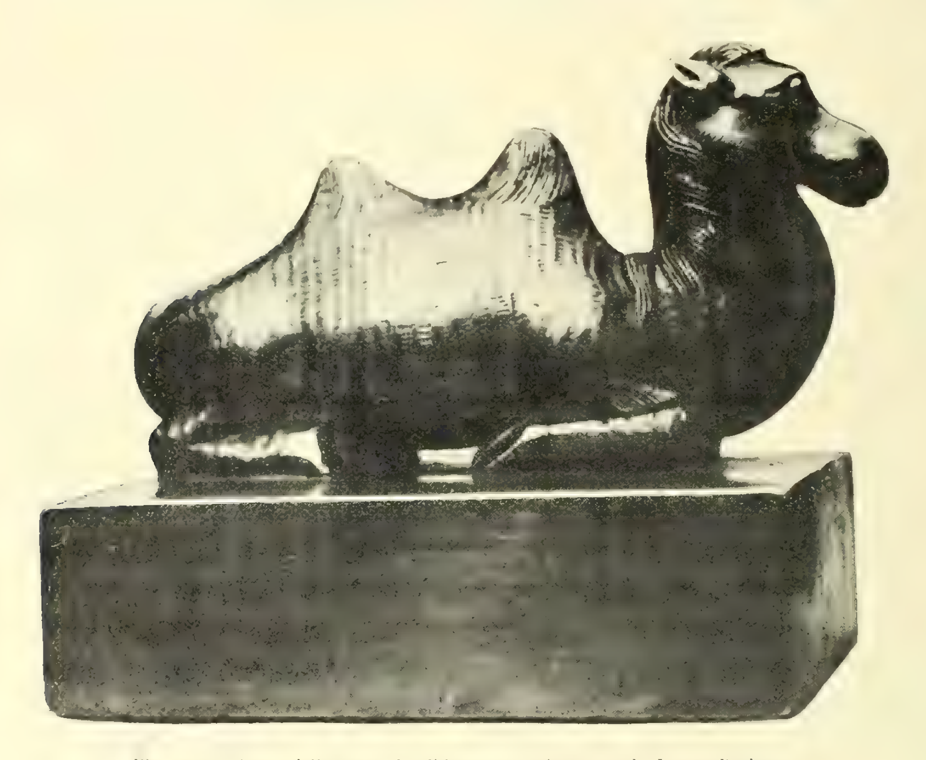


Fig. 9. — Sceau délivré par la Chine aux anciens rois de Luang-Prabang.

valeur historique considérable, rapporté par lui, du sac de Luang-Prabang en 1887. C'est le sceau délivré par la Chine à l'avènement de la dynastie tartare-mandchoue, aux souverains du Laos, en échange de celui qu'ils tenaient de celle des Mings[1].

1. Ce sceau est déposé à la bibliothèque du Ministère des Affaires étrangères. Le

Il constitue un document établissant la vassalité de ce pays à la Chine dont les droits sur lui sont devenus nôtres. Composé d'un alliage d'or et

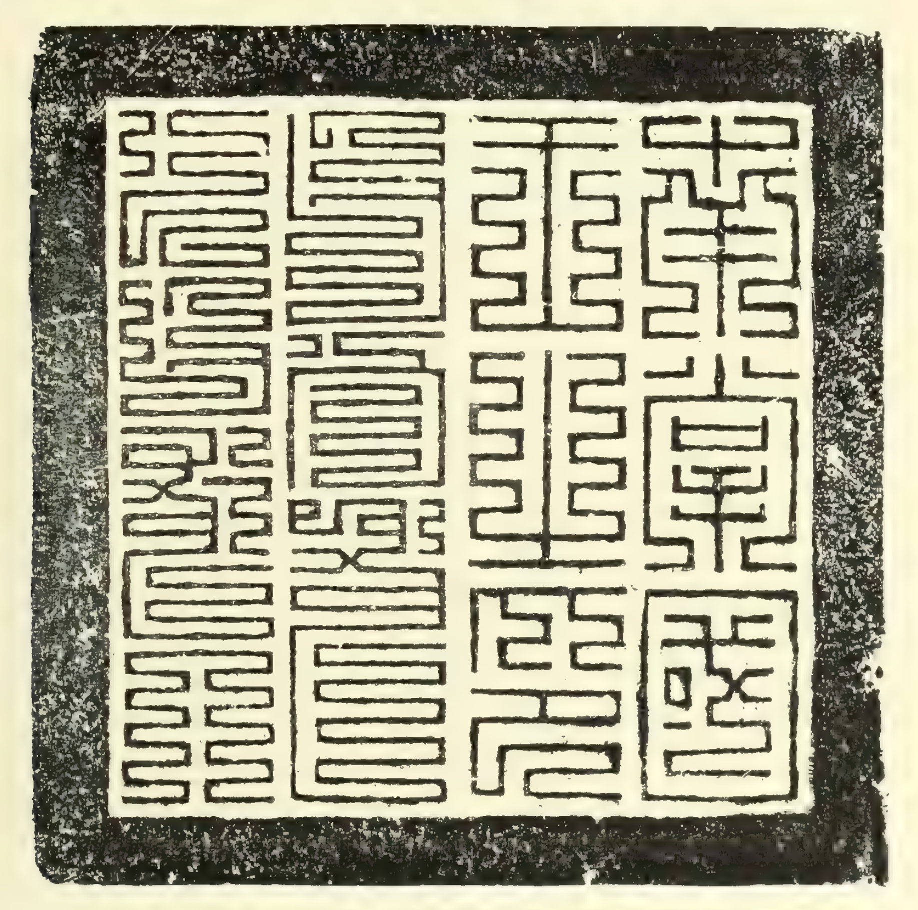


Fig. 10. Empreinte du Sceau des Rois de Luang-Prabang (dimensions exactes)

d'argent pesant 5^{kgr},900 il représente un chameau agenouillé pour recevoir sa charge, sur un piédestal dont la face intérieure porte une empreinte

sceau identique délivré par la Chine aux rois d'Annam, a malheureusement été fondu lors de la signature du traité du 7 juin 1884 entre la France et l'Annam. Voir : *Politique française de l'Indo-Chine par J. Silvestre.* (Annales de l'École des sciences politiques, 1895-1898.)

carrée, de onze centimètres et demi de côté, contenant en caractères mandchous et en caractères chinois, une inscription se traduisant par : « Sceau du roi du Laos. »

Déo-van-tri nous fit aussi rendre une trentaine de femmes et d'enfants de Luang-Prabang, encore captifs, depuis la prise de cette ville, dans les pays voisins.

Pendant les jours qui suivirent, différentes questions furent réglées, entre autres celle des transports pour l'administration, par la Rivière Noire, dont Déo-van-tri prit la charge. Puis, notre départ ayant été fixé, je fis connaître à Déo-van-tri, qui allait venir avec moi jusqu'à Theng, et à ses frères Kam-Heu et Kam-Sam, qui devaient diriger le convoi de Pennequin, qu'avec le colonel et M. Lefèvre-Pontalis, je les accompagnerais à Nam-Youn pour y saluer leur vieux père Kam-Seng et leur mère dont ils allaient prendre congé. Nous accomplîmes cette course les 11 et 12 avril. La famille et les gens du pays nous surent un gré infini de cette visite aux deux vieillards que la mort devait emporter peu après. Chez eux, le soir, Déo-van-tri nous dit une chose, grave pour les siens, dont il n'avait pas encore osé parler : Le cimetière où reposaient leurs pères, était profané par les Français qui en occupaient une partie et l'avaient fait traverser par un chemin. Ne pouvait-on pas détourner celui-ci et laisser le terrain à sa destination ancienne? Nous ignorions ce fait regrettable : je lui donnai l'assurance qu'il aurait satisfaction avant notre départ.

Devant l'autel des ancêtres, Déo-van-tri, entouré de sa famille, dit alors : « Nous serons fidèles aux Français comme nous l'avons été aux rois d'Annam : celui qui perd la mémoire des bienfaits devient malheureux. Nos os se transformeront en poussière, mais ce qui ne périra jamais c'est le souvenir de cette visite que vous faites à notre père dans sa demeure. »

Le 13 avril, le colonel Pennequin se mit en route avec MM. Donnat et Dugast. Leur voyage avec celui de M. Cogniard fera l'objet du chap. V.

Le 17, MM. Lefebvre-Pontalis et Vacle quittèrent Laï avec moi.

Le même jour, nous eûmes le grand regret de nous séparer de notre compagnon Félix Le Dantec, qu'un ordre du général en chef rappelait à Hanoï.



Fig. 11. — Chargement des bagages au-dessus du barrage de Chobo (Rivière Noire).

III

TONKIN

FÉLIX LE DANTEC

17 avril au 9 juin 1890.

Dans son voyage de retour par la Rivière Noire, Félix Le Dantec compléta son étude des rives de cet intéressant cours d'eau, étude qu'il avait ébauchée en accompagnant la Mission.

Ce travail a été publié par *Annales de Géographie* en 1891. Il se compose de deux parties.

Dans la première partie, intitulée « La Rivière Noire » l'auteur montre que la vallée parcourue par ce cours d'eau est en réalité formée de plusieurs vallons parallèles, géographiquement distincts, et réunis par des fractures de l'immense plateau calcaire qui compose l'ossature du haut Tonkin. Il signale en outre une assez grande quantité de formations

coralliennes et indique, en particulier, à Son-La, le premier *Atoll* découvert en Indo-Chine.

Dans la deuxième partie, intitulée « Les Peuples de la Rivière Noire », Félix Le Dantec résume quelques considérations sur les Moïs et sur leur concentration progressive dans la région qui sépare les Annamites des Thaïs.

Notre compagnon accomplit son voyage de retour dans des conditions assez mauvaises : la pirogue qui lui fut fournie à Ta-kian était peu stable et chavira deux fois dans les rapides, avant d'atteindre Van-Yen. Aussi arriva-t-il fort fatigué à Hanoï où il fut obligé d'entrer à l'hôpital, atteint d'une fièvre bilieuse qui mit ses jours en danger. Convalescent au bout d'un mois, il fut, bien malgré lui, renvoyé en France.

L'ordre qui avait rappelé Félix Le Dantec, lui avait causé un tel chagrin, et nous avait tous désapointés si fort, qu'il avait aussitôt été entendu qu'il ferait à son arrivée à Hanoï, tous ses efforts pour obtenir de venir nous retrouver à Luang-Prabang. Je n'avais prévu aucun empêchement à la réalisation de cette résolution, aussi, la nouvelle qui nous parvint tardivement, de sa maladie et de son départ pour la France, me fit éprouver une peine et un regret d'autant plus vifs que je m'étais pris d'une affection qui n'a fait que grandir pour ce garçon courageux, d'une intelligence supérieure qui plein d'entrain, me suivait avec joie, sous l'empire d'une passion naissante pour la vie de voyages et de fructueuses études qui s'ouvrait devant lui, et dont la collaboration eût sûrement eu les meilleures conséquences pour l'avenir des pays qu'il nous aurait aidés à faire connaître.

La suite de sa carrière scientifique, jusqu'aujourd'hui, montre du reste combien mes espérances étaient fondées.

Félix Le Dantec était entré premier à l'École Normale supérieure à l'âge de 16 ans, avec une dispense d'âge qui lui avait été refusée pour l'École Polytechnique. A sa sortie de la grande École, il fut pris comme préparateur par M. Pasteur, mais la nouvelle loi militaire, votée avant qu'il eût 20 ans, le força d'interrompre un an ses études scientifiques. Néanmoins, comme cette loi avait pour lui un effet rétroactif, puisqu'en

réalité, il était déjà sorti d'une École du Gouvernement qui avait jusque-là donné une dispense totale du service militaire, il fut autorisé à faire son année de soldat dans l'infanterie de marine et à aller immédiatement au Tonkin où il devait trouver des sujets de recherches.

Je le rencontrai à Hanoï et il me demanda de m'accompagner ; je fus très heureux d'obtenir du général commandant en chef l'autorisation d'emmener ce collaborateur dont les connaissances en histoire naturelle pouvaient nous être très utiles. Malheureusement, sa famille le rappela trop tôt.


Félix Le Dantec.

Rentré en France, notre compagnon retrouva sa situation à l'Institut Pasteur et passa bientôt son Doctorat ès-sciences naturelles ; il venait d'avoir vingt-deux ans.

L'année suivante, il fut nommé chargé de cours à la Faculté des sciences de Dijon, mais ne rejoignit pas ce poste, ayant reçu de M. Pasteur la mission d'aller au Brésil, dans la province de Sâo-Paulo, fonder et diriger un institut pour l'étude des maladies microbiennes et de la fièvre jaune en particulier.

A son retour en France, il fut nommé à la Faculté des sciences de Lyon et y resta jusqu'en 1896, époque à laquelle il demanda à revenir à Paris. Un cours d'Embryologie générale fut créé pour lui à la Sorbonne, comme il entrait dans sa trentième année.

Felix Le Dantec a publié de nombreux ouvrages et mémoires d'histoire naturelle et de biologie [1].

1. Les plus importants de ses livres sont les suivants : La matière vivante (Masson 1895). Théorie nouvelle de la vie (Alcan 1896). Le déterminisme biologique et la personnalité consciente (Alcan 1897). L'individualité (Alcan 1898). L'Evolution individuelle et l'Hérédité (Alcan 1898). La sexualité (Carré et Naud 1900). Lamarckiens et Darwiniens (Alcan 1900). Le conflit (Colin 1901). L'Unitié dans l'être vivant (Alcan 1902).



Fig. 13. — Déo-van-tri, Kam-Doï, serviteurs et partisans.

IV

TONKIN ET LAOS ORIENTAL

MM. PAVIE, LEFÈVRE-PONTALIS ET VACLE

17 avril au 4 juillet 1890

DE MUONG-LAÏ OU LAÏ-CHAU A MUONG-THENG OU DIEN-BIEN-PHU

La présence de Déo-van-tri rendait très instructif le voyage de Laï à Theng que je faisais cependant pour la troisième fois[1]. Il savait admirablement le pays et ses habitants d'origines si diverses, comme il con-

1. Voir vol. I, pages 244 et 288.

naissait du reste toute la région, jusqu'au delta tonkinois, jusqu'au cœur du Yunnan, jusqu'à Luang-Prabang. Très souvent il avait suivi ce chemin ; en dernier lieu, en juin 1887, pendant son retour de l'expédition au Laos[1], apprenant à Theng la marche d'une colonne française qui tentait le passage du Fleuve Rouge à la Rivière Noire[2], il accourut vers son pays, et franchit en deux jours ce trajet qui dépasse à peine 100 kilomètres, mais qu'en raison de son terrain accidenté, les altitudes variant journellement de 300 ou de 400 à 1 000 et 1 200 mètres, on ne parcourt guère en moins de cinq jours. Il nous répétait ce qu'on m'avait toujours dit au Laos, et que je savais aussi par expérience que : la Rivière Noire, le chemin de Laï à Theng, les rivières Nam-Ngoua et Nam-Hou, formaient, dans l'état actuel de simple utilisation de la nature, la voie la plus pratique du Tonkin vers Luang-Prabang et le Haut-Laos.

En chevauchant à la file, vu l'étroitesse du sentier, il nous redisait le passé de son canton, les vicissitudes éprouvées par la population, les aspirations de tout temps de celle-ci au repos, et comme nous étions bénis par elle pour lui avoir apporté le bonheur. Il nous entretenait des Khas vivant sur les pentes des monts et dans les forêts, des Méos et des Yaos, nomades habitant des sommets, dont les migrations du Yunnan dataient d'il y avait à peine 25 ans, de cette époque de la grande révolte du Yunnan musulman contre la Chine. Nos porteurs pour les bagages avaient été recrutés parmi les uns et les autres, il parlait leur langage à tous, de même qu'il savait l'annamite et le chinois. Avec son aide nous entendions leurs pensées et leurs désirs et nous nous attachions à les rendre contents d'être avec nous.

La vie en commun pendant ce petit voyage acheva de nous gagner son cœur, il comprit bien que nous étions sans arrière-pensée et que servir notre mission était aussi servir notre pays et lui-même. Longuement il parlait de la question des limites avec le Yunnan, qu'il connais-

1. Voir vol. I, pages 213 à 217.

2. Cette troupe, conduite par le commandant Pelletier, fut rappelée au Tonkin avant d'avoir atteint la Rivière Noire,

sait supérieurement et qu'il aurait voulu voir résolue, souhaitant que les cantons thaïs de Muong-La et Muong-Ten dont les Chinois venaient de faire décapiter les chefs, ses parents fussent attribués à la France. Il nous montrait combien la frontière serait facile à garder et se faisait fort de suffire à cette tâche avec ses hommes.

Je reconnaissais tous les jours quel parfait collaborateur j'avais entre les mains : je m'attachai avec mes compagnons à l'intéresser à l'excursion



Fig. 14. — Meos.

que je projetais de faire au printemps vers les Sip-song pahn nas et le Mé-Khong. Sans peine nous le décidâmes à la préparer matériellement et même à en être. Ce futur voyage devint le sujet favori de nos conversations, et lorsque nous nous séparâmes de lui, la question était bien étudiée, les difficultés possibles avaient été envisagées, les moyens de les écarter prévus, le succès n'était pas douteux. Le seul danger aurait pu venir de la présence de la bande chinoise de Huyen-Khao, stationnée en terrain yunnannais près de la frontière, mais Déo-van-tri avait des liens anciens avec le chef et avec les hommes, ils lui avaient fourni un contingent pour son expédition sur Luang-Prabang et avaient participé, sur son appel, à la défense du passage du Nam-Na contre la colonne Pernot, nous

n'aurions rien à craindre d'eux. La course devait comprendre le voyage direct de Laï-Chau à Xieng-Houng et jusqu'à la frontière Ouest des Sip-song pahn nas, et le retour en longeant parallèlement au Nord et au Sud, la limite de ce pays et du Yunnan ; enfin, nous devions bien voir une région qui, nous l'espérions, serait française un jour, et relever sa frontière.

Le 23 arrivée à Theng après cinq étapes, dont une faite en forêt et quatre dans de gros villages, pour les chefs et les habitants desquels, me revoir était une fête et dont l'accueil enchantait mes compagnons Lefèvre-Pontalis et Vacle qui, depuis le début du voyage constataient avec bonheur l'entraînement vers nous de toutes les populations rencontrées.

Les pluies qui commençaient à s'établir, nous avaient retenus deux jours dans l'un de ces endroits à Muong-Moun, où, dans la nuit, une averse de grêlons, gros comme le pouce, la seule que j'aie vue en Indo-Chine, avait transpercé le toit de paillottes sous lequel nous reposions.

MM. Massie et Macey, étaient partis le matin pour Luang-Prabang après un séjour de deux semaines à Theng, emmenant sur des pirogues la plus grande partie des bagages, et le soir, M. Molleur, venant de Sonla, nous rejoignit avec le reste.

Nous aussi, devons attendre pour partir que des barques demandées aux autorités de la capitale laotienne soient venues nous prendre. Cette attente n'est pas inutile pour l'organisation du canton dont le vaste plateau de Theng forme la partie la plus peuplée. Je procède à ce soin avec le nouveau chef de la région successeur du colonel Pennequin. La question importante à régler est le rapatriement d'environ quinze cents habitants réfugiés au Laos depuis les temps troublés, et qui reviendraient de suite dans la grande plaine s'ils avaient des buffles pour labourer leurs champs et si leurs anciens chefs rentraient dans leurs fonctions d'autrefois. J'avance, sur mes fonds personnels, l'argent pour l'achat des buffles à ces chefs que nous réinstallons, et le retour en masse des gens s'effectue aussitôt.

Le 7 mai nos pirogues arrivent à Theng. Le frère de mon ami le chef du

temple de Vat-Maï les conduit. Le vieux roi et le prêtre, dans leur désir de nous voir au plus vite bien arrivés, lui ont demandé sa présence, et ses soins pour nous, dans le convoi.

M. Vacle, après mon retour en France, l'année précédente, avait dû se rendre à Pou-fang, à la frontière, à l'Ouest de Laï, pour y étudier l'utilité de l'établissement d'un poste commercial[1]. Il en avait été empêché par différentes causes, entre autres l'annonce que la bande chinoise de Houan Dinh-Qui, venait de piller le pays et que celle de Huyen-Khao[2], soumise à l'autorité chinoise et devenue troupe régulière, recommençait ses brigandages dans le voisinage. Cette situation d'insécurité avait conduit les caravanes à changer de direction. Aujourd'hui, cette idée pouvait être reprise, le colonel Pennequin qui explorait la région venait de nous en donner de bonnes nouvelles, la sécurité y était assurée par les gens de Déo-van-tri ; Il fut donc convenu que mon compagnon repartirait pour Laï le 10, avec ce dernier et se dirigerait sur Pou-Fang.

Comme nous achevions, les uns et les autres, nos préparatifs de départ, un courrier apporta la nouvelle que le vice-roi du Yunnan, ne pouvant se faire obéir par Huyen-Khao, avait exigé de lui la remise des armes de sa bande, et que devant son refus, il l'avait fait attaquer par dix compagnies de musulmans yunnanais. Huyen-Khao avait eu le dessous et battait en retraite à marches forcées, sur notre frontière avec cinq cents hommes suivis de leurs femmes et de leurs enfants. Le pays de Laï était exposé à la dévastation par ces gens sans ressources. Quelques heures après, un autre courrier, celui-là de Huyen-Khao, adressé à Déo-van-tri, lui demandait d'intervenir auprès du commandant français de la région à qui il demandait asile, et à qui, en tout cas, il préférait se rendre plutôt qu'à ses compatriotes.

Le commandant Fouquet se disposa aussitôt à gagner Laï avec M. Vacle et Déo-van-tri pour régler cette délicate question.

1. Voir vol. I, page 323.
2. Voir vol. I, pages 278.

Comme je n'aurai pas l'occasion de revenir sur Huyen-Khao et sur sa bande, je vais dire de suite ce qu'il advint d'eux.

Huyen-Khao ayant accepté la reddition de ses armes au commandant de la région, passa notre frontière à Bac-Tan, sur le Nam-Na, où un officier français procéda au désarmement. Les hommes mariés à des femmes thaïs, environ 200, trouvèrent des répondants parmi les habitants des Sip-song chau-thaïs et s'établirent dans le pays : Huyen-Khao fut de ce nombre. Les autres, pour être, suivant leur demande rapatriés dans le Quang-Tong et le Quang-Si dont ils étaient originaires, furent conduits à Hanoï. Là, malheureusement, l'administration sans doute insuffisamment renseignée, ne s'en débarrassa pas par ce moyen, ils furent traités en criminels et embarqués pour le pénitencier de Poulo-Condor. Ils étaient relégués depuis quelque temps dans cette île lorsque l'on constata qu'ils n'y étaient en vertu d'aucun jugement ; leur libération fut ordonnée. On les ramena au Tonkin où ils furent relâchés à Moncay ; le point de la frontière le plus rapproché. Éloignés de leurs pays, sans ressources, mécontents, ils allèrent presque tous grossir les bandes de pirates qui dévastaient cette région.



Fig. 15. — Halte du convoi sur le Nam-Ngoua

Quant à Huyen-Khao, le Gouvernement chinois l'ayant réclamé, j'eus le chagrin d'apprendre qu'il lui fut livré à la condition, c'est vrai, qu'il ne serait pas exécuté, la mort immédiate eût cependant été préférable au traitement féroce sous lequel il ne tarda pas à succomber.

Le 12 mai, MM. Lefèvre-Pontalis, Molleur et moi, nous quittions à notre tour Muong-Theng ramenant quelques-uns des Laotiens et Laotiennes captifs depuis la prise de Luang-Prabang et que Déo-van-tri nous avaient fait rendre. L'exiguïté de notre convoi nous obligeait à en

laisser une vingtaine que Kam-Doï ferait suivre dès l'arrivée d'autres pirogues.

Ce parcours des rivières Nam-Ngoua et Nam-Hou jusqu'à Luang-Prabang qui m'était maintenant familier ne fut marqué par aucun incident. Nous trouvâmes, installés à Sop-Nao et à Muong-Ngoï, deux postes militaires siamois dont les chefs se faisaient obéir par les craintives autorités du pays. Il n'y avait pas encore de courant commercial établi entre Theng et Luang-Prabang, et les seules barques rencontrées portaient le courrier.

Le 23 mai, arrivée à Luang-Prabang. MM. Massie et Macey s'y trouvaient depuis vingt jours. Le colonel Pennequin, et ses compagnons, MM. Cogniard, Donnat et Dugast, l'avaient atteint le 7, après une exploration heureuse de la région qu'ils devaient visiter.

SÉJOUR A LUANG-PRABANG

A Luang-Prabang, nombreux sont ceux qui comme le vieux roi et le chef des bonzes nous voient arriver avec bonheur — la présence de plusieurs nouveaux agents français les confirme dans leur idée de l'intérêt que nous portons à leur pays. Ils sentent que dans les conditions actuelles le Siam ne saurait songer à modifier l'ordre de choses existant au Laos, et ils se voient assurés contre les incursions de l'extérieur, non seulement par notre sollicitude, mais aussi par les soins jaloux que les commissaires siamois mettent à montrer qu'ils peuvent suffire seuls à la sécurité.

Dans notre petit poste la situation est très bonne, pendant la gérance de M. Massie, aucune difficulté n'est survenue. La maison est achevée. C'est un vaste bâtiment en bois de 62 mètres de développement, construit suivant la tradition locale ; son plancher est à 3 mètres du sol et une large vérandah l'entoure. Adossée aux petites collines qui bordent le fleuve sur la rive droite, et en face de la ville, on y jouit d'un coup d'œil merveilleux et nous y sommes logés mieux que nous ne l'avons jamais été dans nos pérégrinations.

Malheureusement un Cambodgien, Seng, a succombé à la fièvre, les autres sont en bonne santé. Tous ont eu l'occasion de montrer des qualités de courage, de patience et d'honnêteté. Tous ont successivement fait le voyage de Luang-Prabang au Tonkin, allant, quelle que fût la saison, chercher celui-ci de l'argent, celui-là des nouvelles. L'un d'eux chargé de rapatrier une trentaine de nos sujets rendus par les Siamois, en sauve quatre qui allaient se noyer, leur barque mal dirigée s'étant brisée dans un rapide. Ngin et Som ont traduit de nouveaux documents laotiens, tous ont contribué à la création d'une école française dont M. Donnat a pris la direction pour le temps de son séjour. M. Piquet, gouverneur général, a accordé des médailles d'honneur à sept de ces précieux auxiliaires. Leur joie est grande de me revoir avec autant de compagnons et ils exultent à l'idée des voyages importants qu'ils vont entreprendre avec nous.



Fig. 16 — Le fils aîné du Roi de Luang-Prabang (Roi actuel)

Le Commissaire siamois me fait connaître que ses instructions lui prescrivent de faire le possible pour nous faciliter les études géographiques et qu'il a hâte de nous montrer sa bonne volonté. En réalité il est très désireux de voir se disperser, puis retourner dans notre colonie, un groupe d'hommes dont la présence anéantit pour ainsi dire, en faveur de la France, le prestige du Siam dans le pays.

Une question de douane qu'il soulève à propos des marchandises de M. Macey, est écartée sur mon observation que la délimitation entre le Siam et la France n'étant pas réglée, l'un des gouvernements ne saurait installer des douanes au détriment de l'autre dans le royaume laotien.

La communication que je lui fais du passeport, émanant du Tsong-Ly-Yamen, dont je suis muni, et en vertu duquel je puis voyager et étudier dans les provinces tributaires de l'Empire du Milieu, n'est pas étrangère à la facilité avec laquelle tout s'arrange sur place avec ce fonctionnaire, à qui je n'ai pas laissé ignorer que j'étais en possession du sceau établissant la vassalité du Laos à la Chine.

Je lui fais connaître ainsi qu'au Roi, que j'attends d'un jour à l'autre l'arrivée des membres du groupe que dirige le capitaine Cupet à qui j'ai donné rendez-vous à Luang-Prabang, et que les travaux sur le terrain doivent reprendre à la belle saison. Les membres de la mission, destinés à travailler dans les régions du Sud, seront installés à leurs centres de rayonnement dès qu'il sera possible afin de s'y documenter et de pouvoir marcher plus fructueusement quand le moment sera venu. Je les informe également que quand toutes les dispositions utiles seront prises je descendrai le fleuve avec la plus grande partie de la mission et qu'après m'être séparé de mes autres compagnons je me rendrai avec M. Lefèvre-Pontalis à Bangkok où je ferai connaître au gouvernement siamois l'état d'avancement des études et provoquerai auprès de lui les dispositions pour faciliter la suite des opérations.

Le 8 juin, M. Counillon nous rejoint venant par le fleuve, de Borikan sur la rive gauche, au Sud. Éprouvé au début du voyage par la fièvre, il a séjourné un mois chez les missionnaires français à Lakhône. Il nous annonce la prochaine arrivée des autres compagnons du capitaine Cupet.

Le 10, arrivée du lieutenant Rivière par la rivière Nam-Khane. Atteint d'une diarrhée persistante, notre camarade a grand besoin de repos et de soins.

Le 12, le capitaine Cupet et le lieutenant de Malglaive atteignent

Luang-Prabang également par le Nam-Khane. Le capitaine, victime d'une insolation pendant qu'il faisait une observation astronomique, a été très malade, il nous revient convalescent.

Le 13, arrivée de M. Lugan.



Fig. 17. — Tombe de Henri Mouhot.

Le groupe Cupet est au complet. Il a exactement accompli le programme qu'il s'était imposé. Ses membres vont pouvoir prendre un peu de repos et rédiger la carte de leurs itinéraires.

De Vinh, sur la côte d'Annam, ils ont gagné le Kammon au delà de la ligne de partage des eaux du Mé-Khong. Ils s'y sont séparés, ont exploré les territoires du Tra-Nin et de Vieng-Chang, relié mon itinéraire précédent à celui autrefois parcouru par M. Harmand lequel aujourd'hui, devient la limite sud des travaux achevés.

En débarquant à Luang-Prabang M. de Malglaive a reçu la plus triste des nouvelles. Son père qu'il comptait aller retrouver l'année suivante, vient de mourir. Le malheur qui frappe notre ami nous consterne et nous désole au possible, et après lui avoir exprimé la part que nous prenons à sa douleur, nous lui témoignons toute notre affection et notre sympathie en respectant l'isolement auquel il se condamne pendant les jours qui suivent.

Le petit monument élevé sur la tombe d'Henri Mouhot vient d'être terminé[1], pour honorer la mémoire de notre compatriote et saluer ce cher mort notre devancier, nous nous rendons tous au village de Ban-Peunom où la dépouille du sympathique explorateur, qui le premier a fait connaître et aimer le nom français au Laos, repose au bord de la rivière Nam-Khane.

M. Macey, délégué du Syndicat français du Haut-Laos a vu son dépôt de marchandises constamment visité par des acheteurs depuis son arrivée. Il est content de son début, et l'examen de la place lui laisse le meilleur espoir d'avenir. Sa pacotille composée de produits français pour la première fois introduits au Laos, a été en un mois réduite des deux tiers. Il va maintenant descendre le fleuve et s'installer successivement quelques jours aux points importants.

Le 21 juin, après avoir clos ses opérations commerciales à Luang-Prabang, où il laisse un stock en dépôt et où plusieurs commerçants laotiens débitent ses marchandises, il part en radeau pour Nong-Kay, où en attendant le passage de la mission, il fera des affaires et étudiera la région sous le rapport commercial.

En même temps que lui et pour le même endroit, se mettent en route MM. Cogniard et Dugast, chargés d'examiner le pays à d'autres points de vue, et qui se joindront également à la mission lorsqu'elle passera avec moi.

Le 25 le capitaine Friquegnon, venu du Tonkin, nous apporte la nouvelle que le télégraphe fonctionne entre Hanoï et Sonla. Attaché au

1. Voir vol. I, page 211.

bureau géographique d'Hanoï où il était chargé de centraliser nos itinéraires, ayant achevé son temps de séjour au Tonkin, il a obtenu, dans son grand désir de connaître le pays dont il s'occupait, l'autorisation de venir grossir la mission et de rentrer en France en l'accompagnant jusqu'à Saïgon [1].

Un de mes premiers soins en arrivant à Luang-Prabang avait été d'envoyer chercher les restes du jeune interprète Douith, mort en cours de voyage avec M. Garanger l'année précédente [2]. C'était une entreprise délicate et même périlleuse, les populations de la région à atteindre étant en guerre entre elles. Le Cambodgien Kiéam s'en acquitta avec une prudence et un tact rares, il ramena les ossements de son camarade après des incidents racontés avec une simplicité touchante dans le journal de son voyage.

Le 28 juin, le chef du temple de Wat-Maï, assisté des bonzes de sa pagode et d'un grand nombre d'autres, procéda à la cérémonie de la crémation des restes de Douith et de Seng, ce dernier mort à Luang-Prabang en mon absence. J'allumai les deux bûchers. Je recueillis ensuite dans de petites urnes, les cendres de chacun d'eux, et les renfermai dans des mausolées portatifs, exprès apportés de Bangkok, et auxquels j'attachai leurs médailles d'honneur, afin de rapporter avec leurs reliques à leurs familles, un témoignage de mon affection et de mon estime pour ces deux jeunes gens morts en servant la France.



Fig. 18.
Le chef de la bonzerie de Wat-Maï à Luang-Prabang.

1. Voir page 10.
2. Voir vol. I, page 322.

Cependant le moment de nous éloigner approche. L'époque où nous pourrons visiter avec fruit le fleuve, en même temps que le descendre très rapidement, est celle des premières crues. Les barques pour former les radeaux sont louées, les rameurs engagés. Le départ pourra s'effectuer le 6 juillet.

Les dernières dispositions sont prises :

MM. Pennequin, Lefèvre-Pontalis, Friquegnon, Donnat et moi, nous descendrons, vers la Cochinchine, le Mé-Khong que je connais en partie qu'aucun de mes compagnons n'a parcouru. A Nong Kay, MM. Cogniard, Dugast et Macey se joindront à nous. A Lakhône nous débarquerons MM. Cogniard, de Malglaive et Dugast. Ils y séjourneront jusqu'à la fin des pluies, puis par terre, se rendront à Bassac où ils retrouveront MM. Cupet et Lugan.

M. Rivière est insuffisamment remis de sa maladie ; M. Molleur, depuis son arrivée à Luang-Prabang est sous l'influence d'une fièvre bilieuse qui l'a extrêmement affaibli ; l'un et l'autre ne sont pas en état d'être maintenus au Laos dans les conditions où il faut y vivre pour le moment. Ils se résignent à partir avec notre convoi qu'ils quitteront à Lakhône pour gagner le Tonkin vers Vinh. M. Rivière ira travailler à la carte de la mission au bureau géographique d'Hanoï, M. Molleur rentrera dans son administration.

Pendant son séjour de dix-huit mois à Luang-Prabang, M. Massie a rassemblé une importante collection d'objets des âges de la pierre polie et du bronze et recueilli de nombreux échantillons des divers gisements miniers de la région. Il est désireux, pour continuer ses études géologiques, et prendre une connaissance plus complète du Laos, de circuler dans d'autres parties du pays. Je le charge d'accompagner, au Tonkin, nos deux compagnons malades, il profitera ensuite d'un vapeur pour venir nous retrouver à Saïgon.

Le capitaine Cupet, achevant de se rétablir, attendra avec M. Lugan, la fin du mois de septembre à Luang-Prabang. Tous deux descendront alors le Mé-Khong qu'ils quitteront à Nong Kay pour ne le retrouver qu'à Bassac après avoir étendu leurs itinéraires dans la direction de

Korat. Après leur réunion à Bassac avec MM. Cogniard, de Malglaive et Dugast, ils passeront sur la rive gauche du Mé-Khong afin de procéder au levé du pays entre la rivière Sé-bang-ien et le Cambodge.

En attendant son départ, M. Cupet gèrera le poste de Luang-Prabang, il en confiera ensuite la direction à M. Counillon qui la conservera jusqu'au retour de M. Massie.

Ngin, et des Cambodgiens en nombre suffisant pour servir d'interprètes aux membres isolés de la mission, nous accompagnerons.

Le 4 juillet nous prenons congé du vieux roi, de ses fils, du commissaire siamois et du chef des bonzes de Wat-Maï, assurant nos amis de notre retour certain et, le 6, devant une foule sympathique, le courant rapide du fleuve torrentueux entraîne les sept radeaux formant notre convoi.



Fig. 19. — Khas en marche.

V

TONKIN ET LAOS ORIENTAL

MM. PENNEQUIN, COGNIARD, DONNAT ET DUGAST

3 avril au 7 mai 1890.

Pou-fang, dont il a déjà été parlé, est situé à l'extrémité des Sip-song chau thaïs, à près de 120 kilomètres à l'Ouest de Laï. C'est le point de croisement de deux routes commerciales autrefois très suivies : 1° route de Laï vers Xieng-Houng et le Mé-Khong, prolongement de celle venant d'Hanoï et de Chobo parallèlement à la Rivière Noire ; 2° route de

Chine vers Luang-Prabang par Muong-Lé et la vallée du Nam-Hou. C'était autrefois une sorte de carrefour entre le Tonkin, la Chine, la Birmanie et le Laos. Les caravanes y passaient nombreuses, c'était aussi un lieu d'échanges. Depuis trente ans, tout commerce en avait à peu près disparu par suite de l'insécurité.

L'état de trouble du pays ne datait pas seulement de l'entrée en scène des bandes chinoises, mais de l'époque où une invasion des Lues des Sip-song pahn nas, bouleversa la région jusqu'aux derniers cantons des Sip-song chau thaïs. Lu-Vinh-Phuoc, chef des Pavillons noirs, secondé par Déo-van-tri, délégué par le gouvernement annamite la repoussa finalement, mais les troubles qu'elle avait créés persistèrent longtemps. Pou-Fang s'en ressentait encore ; M. Pennequin devait enfin, par son passage, y assurer définitivement l'ordre.

Dans le voyage qu'il allait faire pour gagner Luang-Prabang par cette direction, le colonel avait pour mission, en outre de l'exécution du levé topographique de sa route, d'étudier la valeur des voies de communication, les ressources du pays, et d'installer aux environs de Pou-fang, un chef indigène choisi par Déo-van-tri avec une vingtaine de partisans. De plus, un de ses compagnons, M. Cogniard, irait reconnaître la Rivière Noire, jusqu'au confluent sur sa rive droite du gros torrent Nam-Nap qui, pendant son cours, forme la frontière avec la Chine, et il viendrait ensuite, pour descendre au Laos, les rejoindre à Pou-fang par un chemin qui, de Muong-Té, unit la Rivière Noire à ce point.

DE MUONG-LAÏ AU NAM-NAP

130 kilomètres de levé nouveau.

Le 3 avril, M. Cogniard part le premier, en raison du trajet plus long qu'il a à accomplir. Il quitte Laï en pirogue accompagné par le Cambodgien interprète Sin, et conduit par un chef du pays.

Dans ce trajet, ordinairement accompli en une semaine, la Rivière Noire, dont la largeur moyenne est d'une centaine de mètres, présente

de nombreux obstacles où elle est rétrécie quelquefois des trois quarts, et qu'on ne franchit souvent qu'après avoir déchargé les pirogues.

M. Cogniard, afin d'examiner les petites vallées qu'ont quelques affluents, dans ce pays très montagneux, employa seize jours à cette course, visitant le vallon de Nam-Youm où demeure Déovantri, dont le premier de la mission, il fit la connaissance[1], et ceux très habités du Nam-Mo et du Nam-Boum. Remontant cette dernière rivière, suffisamment navigable, jusqu'au village du même nom. Continuant son voyage, il séjourna à Muong-Té, le point le plus important de la région parcourue, et où la Rivière Noire qui dans son cours supérieur porte le nom chinois de Kheua Kiang (fleuve noir) prend, celui thaï, de Nam-Té. Situé dans un élargissement bien cultivé de la vallée de la Rivière Noire, ce petit centre est en communication par un chemin de caravanes avec la petite ville commerçante chinoise de Muong-Lé à trois jours de marche dans l'Ouest.

Après être remonté sans grosses difficultés, en pirogue, jusqu'au confluent du Nam-Nap, frontière avec la Chine, M. Cogniard redescendit vers Muong-Té pour prendre la route par terre de Pou-fang.

DE MUONG-TÉ A POU-FANG

55 kilomètres de levé nouveau.

Le chemin s'amorce à la Rivière Noire, au-dessus de Muong-Té, au confluent et sur la rive gauche du Nam-Ma, cours d'eau qui a sa source aux environs de Pou-fang. Il s'élève de suite à 750 mètres au-dessus du niveau de la rivière et se continue tantôt sur les hauteurs, tantôt dans les ravins des affluents du Nam-Ma jusqu'à Ly-fang où il joint la route des caravanes de Chine vers le Laos qui, pour atteindre Pou-fang, va chercher et suivre le cours du Nam-Ma.

Ce trajet de 55 kilomètres environ, était alors difficile et peu pratiqué. Le pays, habité par des Khas avait récemment était ravagé par des

1. Voir page 19.

bandes chinoises, beaucoup de villages étaient totalement abandonnés. M. Cogniard, parti à pied le 20 avril, parvint au but le 25 ; il y trouva l'attendant, MM. Pennequin, Donnat et Dugast.

DE MUONG-LAÏ A POU-FANG

120 kilomètres de levé nouveau.

M. Pennequin et ses compagnons, conduits par Kam-Heun et Kam-Sam, frères de Déovantri, étaient partis par la vallée du Nam-Laï commencement de la route de Muong-Theng, pour aller à son extrémité au Sud, à Muong-Toung, prendre la voie de Pou-fang.

Celle-ci s'élève d'abord à 700 mètres, altitude ordinaire de la plupart des montagnes séparant les petits affluents de la Rivière Noire, puis elle remonte, dans son entier, la vallée du Nam-Hé affluent principal du Nam-Laï, gravit de nouveau les hauteurs, atteint 1 200 mètres, passe les sources du Nam-Nhiac et remonte son plus fort affluent le Nam-Nhié, jusqu'au village de Muong-Nhié à quinze kilomètres de Pou-Fang. Elle achève alors de se dérouler sur des mamelons près desquels on rencontre une mine de sel autrefois exploitée, et entre dans la vallée du Nam-Ma où Pou-Fang est situé au pied des collines, au bord de la rivière.

Dans ce parcours, un assez grand nombre de villages avaient été rencontrés, entre autres Muong-Mà, Muong-Kia, Muong-Tone et Muong-Nhié, ceux-ci thaïs, et placés dans les vallées, les autres khas, yaos, méos et ougnis installés sur les pentes et les sommets. Mais le pays, comme celui que M. Cogniard venait de visiter, avait été dévasté par les bandes chinoises, et la plupart des habitants étaient encore réfugiés dans les bois qui couvrent les trois quarts de ce sol.

En dernier lieu, ils avaient eu affaire à ce Hoanh-Dinh-Qui dont le colonel Pennequin avait surveillé l'exode du Tonkin. Après avoir dépassé Laï et cessé le contact avec nos postes, la bande s'était rabattue sur cette route en pillant les hameaux, alors les Thaïs de Muong-Kia appuyés par les Yaos et les Méos, ayant mis leurs familles à l'abri dans

la forêt, harcelèrent les chinois, ils eurent leur village brûlé, mais Hoanh-Dinh-Qui fut tué.

Le moment du passage de la mission, était précisément celui où les troupes du Yunnan étaient entrées en campagne contre la bande de Huyen-Khao, et tout le monde s'attendait à voir les pirates franchir la frontière et envahir de nouveau la contrée. Pennequin s'attacha à ramener les gens vers leurs cases et à les persuader qu'ils n'avaient plus rien à craindre de personne. Tous étaient accourus pour le voir, car sa réputation leur était parvenue. C'était le moment de préparer les champs de riz et de coton, l'installation du nouveau chef et de ses hommes influa aussi sur leur détermination, l'annonce du prochain voyage de M. Vacle l'acheva, ils restèrent.

Après examen du pays le colonel plaça le nouvean poste à Muong-Nhié qui lui parut en meilleure situation, la route de Luang-Prabang s'amorçant à celle de Chine et du Mé-Khong plus près de ce village que de Pou-fang.

La marche avait duré dix jours au cours desquels, une petite caravane chinoise comptant vingt mules avait été rencontrée venant de Muong-Lé pour faire une tentative commerciale. M. Pennequin n'avait pas manqué d'encourager son chef à revenir, le chargeant de répandre dans son pays la nouvelle que la sécurité était désormais assurée en territoire français.

En route on avait constaté la présence de nombreux éléphants sauvages dans les parties désertes du pays. Les hommes de Kam-Heun avaient même tué, près de Muong-Nhié, un solitaire dont le colonel rapportait les défenses, du poids de vingt kilos.

Environ douze ans auparavant, le chef de Pou-fang d'origine chinoise et partisan des Lues de la précédente invasion, avait tenté de recommencer la guerre contre les Sip song chau thaïs. Il avait 2 à 300 hommes, pour la plupart des Khas Ougnis. Déo-van-tri ayant construit une redoute à Muong-Kia, arrêta sa marche, s'empara de lui et le livra au gouvernement du Yunnan qui le fit décapiter. Le frère et successeur du chef rebelle, vivait depuis, retiré dans les montagnes. Il commandait non

seulement à la population Khas de Pou-fang, mais aussi à celle de Ly-fang près de la frontière. Il n'était pas possible de ramener les habitants à Pou-fang sans accord avec lui. Le colonel lui fit écrire, il vint, promit obéissance, fut confirmé dans ses fonctions, et fournit dès lors un concours utile.

Après cinq jours à Pou-fang et Muong-Nhié, passés à organiser le poste, le départ pour le Laos s'effectua.

DE MUONG-NHIÉ A MUONG-HAHINE ET A MUONG-WA

70 kilomètres de levé nouveau.

C'est de Muong-Nhié que le groupe se mit en route ayant en vue d'atteindre Muong-Hahine sur le Nam-Hou.

Dès la première journée, la ligne de partage des eaux de la Rivière Noire et du Mé-Khong, limite du Tonkin et du Laos, fut franchie par un col à 1 500 mètres d'altitude, près duquel prend sa source une petite rivière, le Nam-Nou, dont le chemin suit la vallée jusqu'à son confluent à Muong-Hahine.

L'insécurité du pays avait, depuis plusieurs années, fait abandonner la route, et le convoi se trouva, dans sa portion médiane, obligé de faire un détour d'une journée pour éviter les endroits rendus impraticables par la chute des arbres et l'envahissement de la végétation. La dernière partie était meilleure parce qu'un chemin fréquenté la joint allant de Hahine aux mines de sel de Muong-Hou un peu au Nord.

Le quatrième jour, arrivée à Muong-Hahine. Le village habité par des Laotiens, avait été détruit par les bandes chinoises et n'était reconstruit que depuis six mois. Le principal motif de son choix comme première étape de la route au Laos, est qu'on y passe le Nam-Hou à un gué facile pour achever le voyage sur sa rive gauche.

Le groupe de la mission ne devait pas continuer sa marche par terre au delà d'Hahine, mais les eaux étant trop basses à cette époque de l'année pour la facile circulation sur la rivière, il descendit pour s'embarquer

sur des radeaux, à Muong-Wa, à une journée au Sud. Dans ce trajet, le chemin suit d'abord le bord de la rivière puis il s'en éloigne et franchit un col, gardé par une petite fortification destinée à prévenir le retour des invasions de pillards. A Muong-Wa se trouvait un petit poste militaire siamois. Ce fut là que Kam-Heun et Kam-Sam, très heureux d'avoir ainsi conduit jusqu'au Laos M. Pennequin et ses compagnons, prirent congé d'eux.

Les chemins qu'avait visités le colonel étaient dans le cas de tous ceux des hautes régions d'Indo-Chine, simplement entretenus par ceux qui les fréquentaient et par les villages ayant intérêt au passage des caravanes ils ne comportaient d'obstacles graves; autres que le passage des cours d'eau en temps de crue. L'insécurité les avait fait négliger, le retour à des temps meilleurs allait sûrement y ramener le mouvement commercial.

DE MUONG-WA A MUONG-HOUNE ET A LUANG-PRABANG

40 kilomètres de levé nouveau.

Le Nam-Hou offre une série de biefs où le courant était alors presque nul, séparé par des rapides point dangereux. Le 3 mai, deuxième jour de navigation, Muong-Houne était atteint. Un petit poste militaire siamois y était installé. C'était de là que M, Nicolon avait relevé la rivière en la descendant, après son voyage à Muong-Theng l'année précédente.

Les bords de la rivière montraient de nombreux hameaux jusqu'à son confluent, le calme commençait à renaître et le meilleur accueil était fait partout aux voyageurs qui atteignirent Luang-Prabang le 7 mai.



Fig. 20. — Keng-Kiec sur le Nam-Hin-Boun.

VI

ANNAM ET LAOS ORIENTAL[1]

MM. CUPET, RIVIÈRE, DE MALGLAIVE, LUGAN ET COUNILLON

5 février au 11 juin 1890.

Le capitaine Cupet arrivé à Vinh le 5 février avec M. Lugan, suit, jusqu'à Kammon, mon itinéraire de mars 1889 ; là il s'entend avec le commissaire siamois pour l'exécution du programme que je lui ai indiqué et qui comprend, l'exploration, sur la rive gauche du Mé-Khong, du terrain compris entre Lakhone et Luang-Prabang, avec toute liberté pour visiter à l'occasion, les territoires sur la rive droite du fleuve,

1. Pour les cartes de détail de cette exploration voir les vol. III et IV.

Le 21, il est rejoint par MM. Rivière, de Malglaive et Counillon : son groupe est au complet : il partage les travaux à accomplir et donne rendez-vous à ses compagnons à Borikan, aux environs du 15 avril.

Le 24, M. Rivière part vers Pou-Houa, il a pour mission de reconnaître d'abord la ligne de partage des eaux et de relier ses itinéraires au réseau du Tonkin.

M. de Malglaive se met en route le même jour, il se dirige vers Cay-Canh sur le Song-Ca où il raccordera ses levés avec les itinéraires antérieurs de M. Cupet.

Le 26, M. Lugan prend la direction de Keng-Kiec pour suivre des chemins parallèles à l'itinéraire du capitaine, et le même jour M. Cupet part vers le Mé-Khong, emmenant M. Counillon qui, voyageant pour la première fois, fera avec lui son apprentissage d'explorateur.

DE KAMMON AU MÉ-KHONG ET A LAKHONE

100 kilomètres de levé nouveau.

Pour relier le Mé-Khong à Vinh, en mars 1889, j'avais commencé par remonter la rivière Hin-Boun jusqu'à Keng-Kiec, le trajet correspondant par terre restait à reconnaître ; d'un autre côté, un fait géographique intéressant était à vérifier, le Hin-Boun, dans sa partie supérieure, disparaît sous une montagne pendant plusieurs kilomètres, tout en restant navigable. Pour examiner l'un et l'autre, M. Cupet prend la route de Pa-Tang, où commence la circulation pour les bateaux, et s'embarque le 28 février avec M. Counillon.

Après le confluent du petit cours d'eau Nam-Tôn, une superbe grotte apparaît s'ouvrant dans la montagne. Les pirogues s'engagent à la file dans un tunnel d'une largeur moyenne de dix mètres, haut de 4 à 5. Au premier coude, la lumière cesse, et c'est avec des torches que s'accomplit en quatre heures, le trajet d'environ trois kilomètres. Le boyau se termine par une ouverture demi-circulaire et l'eau se déverse dans un vaste bassin par une chute que les barques ne peuvent franchir.

La route longe alors la rive droite et traverse le Hin-Boun un peu avant d'arriver à Keng-Kiec où les voyageurs rencontrent M. Lugan arrivé de la veille.

Le lendemain tous trois se séparent, M. Counillon descend la partie de la rivière que j'ai relevée et part pour Nahi sur le Nam-Paten, visiter en 1889 une mine que les indigènes exploitent. Il se rendra ensuite à Lakhone où le capitaine le rejoindra.

M. Cupet achève alors sa route vers le Mé-Khong qu'il joint le 3 mars à Ban Dôn, à mi-chemin des confluents des Nam-Kading et Nam-Hin-Boun après avoir suivi, pendant la majeure partie du trajet le cours de cette dernière rivière.

Le nouvel itinéraire, parcouru dans cette région intéressante où le Mé-Khong est le plus rapproché de la mer, l'avait encore plus qu'à moi, montrée au capitaine : accidentée et mouvementée dans sa première partie que traverse le fort cours d'eau Nam-Kading non navigable, et dans sa seconde partie, sillonnée par d'énormes soulèvements calcaires qui bordent, et même encaissent parfois, sur ses deux rives, le cours inférieur du Nam-Hin-Boun.

Après avoir atteint le Mé-Khong, M. Cupet descend sur sa rive droite, à Lakhone, qui devient pour quelques jours son centre de rayonnement et d'où il partira en reconnaissance dans la région de Pou-Houa.

DE KENG-KIEC A LA MINE D'ÉTAIN DU NAM-PATEN — SÉJOUR A LAKHONE

De Keng-Kiec, M. Counillon s'étant dirigé sur Nahi, au bord du Nam-Paten, affluent du Hin-Boun, reconnut en y arrivant que le gisement qui depuis longtemps était signalé comme contenant du plomb, était une mine d'étain. Il remarqua que ce petit bassin du Nam-Paten était enveloppé de soulèvements calcaires semblables à ceux qui garnissaient les bords du Nam-Hin-Boun et qu'ils étaient séparés de la rivière par une série d'éminences argileuses sur le flanc de l'une desquelles, et du côté du cours d'eau, étaient creusés une centaine de petits puits d'un

mètre de profondeur sur 0.40 de diamètre. La couche de minerai qui fournissait à l'extraction, avait de 0.60 à 0.80 d'épaisseur, et une pente de 35°. Le minerai était réduit sous des pilons au village de Nahi, lavé puis



Fig. 21. — Femme et jeunes filles de Lakhone.

fondu dans des fours primitifs qui, au nombre de huit y étaient entretenus depuis longtemps.

Muni d'échantillons, M. Counillon se dirigea sur Houtène et sur Lakhone. Avant d'arriver au Mé-Khong, il passa sous un tunnel de 3 à

400 mètres de longueur, entre les villages de Ban-Bon et Nan-O, et de même nature que celui-ci où circule le Nam-Hin-Boun.

A Lakhone, M. Counillon apprit l'existence d'une mine de fer également exploitée par les indigènes du village de Nakia près de Pou-Houa, sur la rive gauche du Mé-Khong. Il s'y rendit aussitôt, mais en arrivant sur les lieux, il ressentit les atteintes de la fièvre. Ses guides le ramenèrent à Lakhone avant qu'il eût pu faire l'examen du minerai. Là, MM. Cupet et Lugan, qui venaient d'arriver, le voyant dans l'impossibilité de se remettre en route, le confièrent au chef d'une mission catholique voisine, M. Riondel, qui avait offert de le garder et de le soigner jusqu'à sa guérison.

M. Counillon resta à la mission de Kam-Keun jusqu'au 18 avril et s'embarqua pour Borikan où il rejoignit ses compagnons.

DE LAKHONE A POU-HOUA ET SOUEN SALISSEN — RETOUR A LAKHONE

240 kilomètres de levé nouveau.

Au Sud de Lakhone, un affluent important, le Sé-Bang-Faï, vient au Mé-Khong sur sa rive gauche, dans son cours supérieur il disparaît sous une montagne le Pou-Pak-Tam, ainsi que le Hin-Boun, mais il n'est pas comme ce dernier, navigable dans sa partie souterraine dont la longueur n'a pu être déterminée ; à partir de sa sortie du tunnel il peut être descendu en bateau jusqu'à son confluent.

Le point intéressant de la région était alors Pou-Houa, noyau de plusieurs routes venant de l'Annam et du Mé-Khong. Les premières, que MM. Rivière et de Malglaive, devaient reconnaître d'autre part étaient fréquentées par quelques caravanes de commerçants annamites. Le gouverneur de la province résidait à Pou-Houa où était aussi installé un petit poste militaire siamois,

Deux routes unissent Lakhone à ce centre, M. Cupet parti le 6 mars, parcourt à l'aller celle du Nord qui passe à Pou-Ling où M. Lugan doit

raccorder ses itinéraires aux siens. Au retour il suivra celle plus directe qui aboutit sur le Mé-Khong à Song Nat en face de Lakhone.

De Pou-Houa, M. Cupet étendit son levé topographique dans la région Sud-Est jusqu'au village frontière de Ban-Noï, puis il remonta au Nord, joignit le Sé-bang-faï à Souen Salissen près de l'endroit où cette rivière sort du Pou-Pak-Tam, et la descendit jusqu'à Pou-Houa.

Toute cette région entre le Mé-Khong et la perte du Sé-bang-faï, forme une vaste plaine sillonnée de soulèvements calcaires aux pieds desquels s'étendent alternativement des terrains fertiles cultivés en rizières et de maigres forêts clairières, suivant que l'eau y est ou non abondante. Les montagnes de la chaîne de partage sont riches en minerai de fer mais les indigènes n'exploitent que le gisement de Nakia dont il vient d'être parlé.

Le pays est surtout habité sur les bords du Sé-bang-faï et de ses affluents. En plus de la population laotienne, M. Cupet y signale un groupe nombreux d'une race, sans doute aborigène, les Sos, différente des Thaïs par le langage, et que le contact prolongé avec leurs voisins a amenés à un certain degré de civilisation.

Le 20 mars, M. Cupet se retrouvait à Lakhone avec MM. Counillon et Lugan. Ils y eurent le pénible devoir d'accompagner à sa dernière demeure un jeune missionnaire français mort de la fièvre.

DE KAMMON A POU-HOUA ET A LAKHONE

270 kilomètres de levé nouveau.

En même temps que M. Cupet accomplissait son voyage de Kammon à Lakhone et à Pou-Houa, M. Lugan explorait la même région par des voies différentes. De Kammon il s'était rendu par terre à Keng-Kiec où il avait rencontré, comme on l'a vu, le chef du groupe ; il avait ensuite, remonté en pirogue pour en faire le relevé, le Nam-Hin-Boun, jusqu'à Pa-Tang, point où s'y étaient embarqués MM. Cupet et Counillon, et de

là, il s'était rendu par terre à Pou-Houa, en parcourant un chemin qui passe à Muong-Luong et à Pou-Ling, lieu de raccord avec l'itinéraire du capitaine. De Pou-Houa, M. Lugan avait relevé en le descendant jusqu'au Mé-Khong, le Sé-bang-faï, dont M. Cupet avait reconnu la partie supérieure.

De l'embouchure du Sé-bang-faï, M. Lugan avait gagné Lakhone en remontant le Mé-Khong.

DE LAKHONE A NONG-KAY

300 kilomètres de levé nouveau.

MM. Cupet et Lugan partis le 21 mars pour Nong-Kay, atteignent ce centre important le 1er avril après douze étapes rendues très fatigantes par la température, la poussière et la reverbération sur un sol généralement blanchâtre, et peu boisé.

La nouvelle région visitée, située sur la rive droite de Mé-Khong, diffère sensiblement de celle parcourue précédemment sur l'autre rive. Au terrain accidenté, couvert de forêts luxuriantes, clairsemé de villages, est substitué un sol uniformément plat, à peine mouvementé à la séparation des vallées des deux cours d'eau importants qui la traversent le Nam-Song-Kham, et le Nam-Luong. Garni de forêts-clairières, défrichées aux abords des centres nombreux et populeux ; l'eau y est rare dans cette dernière période de la sécheresse, la plupart des ruisseaux et des mares jalonnant la route sont à sec, deux grandes dépressions couvrant une superficie de 7 à 10 000 hectares, le Nong-Han Xieng-Soum et le Nong-Han-Noï, situées, la première près de Lakhone, la seconde près de Muong-Han, gardent de l'eau toute l'année, et ont pour déversoirs, la première le Nam-Kham affluent du Mé-Khong, la seconde le Nam-Pao, sous-affluent du Nam-Moun. Le pays bien que beaucoup plus habité que celui sur la rive gauche, est loin de présenter une densité de population proportionnelle à sa richesse par suite des perturbations continuelles dont il a été le théâtre, invasions, guerres, enlèvements d'habitants, etc.

Nong Kay détenait alors la plus grande partie du transit du haut Laos, et c'était vers Korat que les caravanes se dirigeaient pour gagner Bangkok avec les produits de valeur du pays.

DE NONG KAY A TOURAKOM ET BORIKAN

245 kilomètres de levé nouveau.

Le principal centre entre Nong Kay et Borikan, est Tourakom, chef-lieu d'un district qui comme toute cette région avait été ravagé par les bandes chinoises venues du Tran-Ninh, dont il a été parlé. M. Cupet y arriva le 6 avril. Situé au bord du Nam-Ngoum grosse rivière navigable qui n'y a pas moins de 300 mètres de largeur, il est en communication avec Nong Kay par deux routes, le capitaine avait suivi celle de l'Ouest qui longe à grande distance la rivière; M. Lugan avait visité l'autre.

Pays bien différent d'aspect de celui vu dans le précédent itinéraire. Plus de forêts-clairières, aux arbres maigres, plus de chemins poudreux, mais des plaines découvertes, verdoyantes, parsemées de bois à la végétation luxuriante. Sur le parcours, de nombreux et populeux villages. Plusieurs vastes marais vaseux, qu'il faut franchir de l'eau jusqu'à mi-jambe, coupent la route.

De Tourakom à Borikan où le capitaine arriva le 13 avril, le chemin parcourt un pays montagneux, mais se tient généralement en terrain plat au fond des vallées. Il remonte d'abord celle du Nam-Som affluent du Nam-Ngoum, puis descend celle du Nam-Nhiep qui va directement au Mé-Khong. Seule la partie entre les sources de ces rivières est ravinée, on y atteint l'altitude de 750 mètres, le Nam-Mang y prend naissance.

Le pays est peu habité, tous les villages avaient aussi été brûlés par les Chinois.

SÉJOUR A BORIKAN

MM. Cupet, de Malglaive, Rivière et Lugan réunis le 15 avril comme il avait été convenu, avaient tous souffert du voyage, un arrêt de dix jours à ce point leur permit de reprendre des forces pour l'exploration



Fig. 22. Famille laotienne.

qui devait les mener à Luang-Prabang, et leur donna le temps de raccorder leurs itinéraires. Un nouveau rendez-vous fut pris, pour les derniers jours de mai, à Patang, village important près des sources du Nam-Song, sous-affluent du Nam-Ngoum. Le voyage s'achèverait ensuite par Muong-Khasy visité par M. Cupet en 1888, et par le Nam-Khane.

MM. Rivière et de Malglaive partirent le 23, le premier vers Xieng-Khouang, le second par Tourakom. Le 24, M. Lugan prit une deuxième

route vers Xieng-Kouang, et le 25, M. Cupet se dirigea vers le Nam-Kading. M. Counillon était arrivé le 23, en raison de son état de santé il ne lui fut donné qu'un très court itinéraire à relever : il partit également le 25, allant en barque à Tourakom.

DE TOURAKOM A XIENG-KHAN ET A LUANG-PRABANG

75 kilomètres de levé nouveau

M. Counillon ne devait relever que le trajet de Tourakom à Muong-Vang, au bord du Mé-Khong à hauteur du centre important de Xieng-Khan sur la rive droite du fleuve, et se diriger ensuite en barque sur Luang-Prabang où il arriva le 8 juin, le premier de son groupe, comme on l'a vu plus haut.

Ayant atteint Tourakom en pirogue, le 5 mai, il y trouve une lettre de M. de Malglaive lui signalant une exploitation de sel, à Ban-Bo, dans les environs. Il s'y rend et constate que 300 kilos sont extraits chaque jour, par évaporation, de l'eau contenue dans deux puits.

Le 9 mai, M. Counillon part à pied, le pays qu'il visite est peuplé et bien cultivé dans les vallées. Le chemin va vers le Nord-Ouest d'abord, pour chercher les pentes des hauteurs où deux affluents du Mé-Khong, le Nam-Thon et le Nam-Sang ont leurs sources : après le passage de ces deux cours d'eau, navigables depuis le point où on les franchit, il descend au Sud.

A Houang-Mon, les habitants lui apprennent qu'ils retirent un peu d'or en saison sèche, de deux puits de 6 à 7 mètres dans le lit du Nam-Sang.

Le 16, après avoir dépassé Nalé, la fièvre reprend le voyageur, il se fait porter pour continuer sa route. Le même jour il rencontre M. de Malglaive. Celui-ci a relevé l'itinéraire depuis le Mé-Khong jusqu'à ce village ; le malade n'aura donc plus à se préoccuper de topographie. Il achève son voyage vers Muong-Vang, et Xien-Khan où il s'embarque le 24 mai pour Luang-Prabang.

DE TOURAKOM AU NAM-KADING

95 kilomètres de levé nouveau.

Les renseignements les plus contradictoires avaient été fournis sur l'état de navigabilité du Nam-Kading dont la source est dans la chaîne annamitique du côté du pays de Hattinh et qui arrive au Mé-Khong à travers le Kammon, après un cours de plus de 200 kilomètres.

Le capitaine ayant résolu de le relier dans sa partie inférieure au réseau de ses itinéraires, était, en se séparant de ses compagnons, parti pour l'atteindre à Sop-Pang, par un chemin qui longe le pied du Pou-Ngou, longue arête calcaire d'une centaine de mètres de hauteur, bordée de villages, il le franchit le deuxième jour de marche.

Le Nam-Kading a 250 mètres de large à Sop-Pang, il peut être remonté jusqu'à Na-Tiang, où la navigation est arrêtée par une série de chutes à une trentaine de kilomètres de son confluent.

Redescendu au Mé-Khong par cette rivière, M. Cupet gagna le Nam-San et le remonta jusqu'à Borikan. Au confluent de ce dernier cours d'eau, le capitaine remarqua le nouveau centre de Patchoum, installé en remplacement de l'ancien lieu du même nom dans l'intérieur. Il ne comptait encore que quelques cases, mais sa situation au débouché d'une route importante du Tran-Ninh devait lui donner rapidement de l'importance.

DE LAKHONE A NONG KAY ET A BORIKAN

245 kilomètres de levé nouveau

M. Lugan avait quitté Lakhone pour Nong Kay avec M. Cupet ; il se sépara de lui pendant ce trajet pour reconnaître un chemin parallèle unissant Outsouman à Muong-Sakhône, et une deuxième voie entre Kiampa-Tiounlabot et Muong-Han.

De Nong Kay à Tourakom, pendant que le capitaine parcourait le

chemin de l'Ouest, M. Lugan avait suivi celui de l'Est qui franchit le Nam-Ngoum près du village de Hat-Tien et montre un canton peu habité.

A Tourakom il s'était embarqué sur le Nam-Ngoum, l'avait relevé jusqu'à son confluent avec le Mé-Khong, et par le fleuve, avait atteint l'embouchure du Nam-San dont le cours a été relevé par le Dr Néïs en 1883, et en remontant cette rivière était arrivé à Borikan le 12 avril. Le pays qu'il avait vu ne différant pas sensiblement de celui indiqué pour la marche du capitaine Cupet.

DE KAMMON A CAY-CANH ET A BORIKAN

630 kilomètres de levé nouveau.

M. de Malglaive, en se séparant de ses compagnons le 23 février à Kammon, avait pour objectif de toucher le poste annamite de Cay-Canh sur le Song-Ka, de lever le cours du Nam-Niouong et ceux de ses affluents et d'atteindre Borikan par le Nam-San.

Gagnant Kam-Keut en suivant l'itinéraire que j'avais parcouru en 1889, il s'y embarque sur le Nam-Teun d'où il passe dans son affluent, le Nam-Niouong. Arrivé à Keng-Sot, trouvant qu'il voyage trop lentement, il revient à Kam-Keut, et y prend par terre le chemin de la source de la rivière afin de relever son cours en le descendant.

Au cours de cette marche effectuée dans la direction du Nord d'abord, par les ravins des affluents du Nam-Mouon, à des altitudes de 350 à 700 mètres, il joint au village de Luong-Det, une voie qui, par un pays des plus accidentés où il s'élève à 1 200 mètres, le conduit à Cay-Canh. Revenant alors sur ses pas, il va chercher le commencement de la partie navigable du Nam-Niouong, descend ce cours d'eau jusqu'à Ken-Sot, y prend la direction de Muong-Mouon, où il va s'embarquer sur la rivière du même nom, passe sur son affluent le Nam-Tiouen et parvenu à son extrémité navigable, va par terre à Na-Tam se relier à son itinéraire vers Cay-Canh. Revenu continuer son exploration il lève le Nam-

Sang, rentre dans le Nam-Mouon et par un de ses affluents de droite gagne le Nam-San et arrive au rendez-vous à Borikan le 15 avril.

Le pays qu'il avait visité, peuplé et bien cultivé dans quelques parties, était généralement presque désert depuis qu'il avait été dévasté par les bandes chinoises. La population y appartenait aux variétés de la race thaïe.

DE KAMMON A POU-HOUA ET A BORIKAN

515 kilomètres de levé nouveau.

M. Rivière en quittant Kammon le 24 février, marcha sur Muong-Vang et Mo-Nang, dans la direction du Pou-Houa, en longeant de loin la chaîne de partage sans quitter le bassin du Nam-Kading. Descendant au Sud-Ouest, il prit à Na-Kadeng un chemin parrallèle à celui de Kammon à Ma-Nang, qui le conduisit à Kam-Keut. Continuant ensuite dans la même direction il entra dans le bassin du Nam Mouon, longea ce cours d'eau, un des plus forts affluents du Nam-Kading, jusqu'à Muong-Mo, et atteignit Muong-Ngan d'où il descendit à Borikan par le Nam-San.

DE BORIKAN A XIENG-KOUANG ET A PATANG

330 kilomètres de levé nouveau.

M. Cupet, le lendemain de son arrivée, 30 avril, prend la route de Xieng-Khouang, capitale du Tran-Ninh, le pays des Pou-Euns. Il faut cinq jours pour franchir la distance séparant les deux centres. Le chemin se tient dans la vallée du Nam-Nhiep, non navigable, formé de deux rivières réunies à Xieng-Khouang, le Nam-Niou et le Nam-Dình-Soung dont les sources, sur le plateau du Tran-Ninh, sont à plus de 1 200 mètres

d'altitude. Le pays pauvre, peu habité, se ressentait encore du passage des bandes chinoises. Quelques-unes de ses parties sont très pittoresques. Après avoir franchi le Nam-Nhiep près du village de Na-Huong, le chemin cotoie sur sa rive gauche et pendant près de 25 kilomètres, la rivière qui se déverse en une série de plans inclinés, étagés en gradins, et tombe en cascades, se frayant un passage au milieu d'un chaos de roches détachées des montagnes des deux rives, dont les pentes sont couvertes d'une luxuriante végétation.

Près d'arriver au but, on gravit les montagnes formant le talus du plateau. Brûlé par les bandes chinoises, Xieng-Khouang dépeuplé par les Siamois, avait alors peine à sortir de ses ruines. Des cases misérables dans un pays désert!

Le 4 mai, en même temps que M. Cupet, M. Lugan arrivait par un chemin différent. Le 7, ils se remettaient en route pour Patang, chacun de son côté.

Le chemin que le capitaine va parcourir présente un développement de 200 kilomètres, dont une quarantaine sur le plateau, 70 à 80 en montagne jusqu'au village de Muong-Leuk et le reste dans les vallées.

D'immenses contreforts se détachent du plateau dans toutes les directions, ceux de l'Ouest atteignent 2 000 mètres d'altitude et couvrent le terrain jusqu'au Mé-Khong. Ceux du Sud ne dépassent guère 1 700 mètres. Toutes ces chaînes resserrées à leur origine dans un étroit espace, forment autour du plateau une région difficile, profondément ravinée, sans autres habitants que les Khas et les Méos qui y sont clairsemés, le Nam-Ngoum la coupe du Nord au Sud, le chemin passe cette rivière à Khon-Mou, qui marquait autrefois la frontière entre le Tran-Ninh et le royaume de Vieng-Chang.

Cette première partie de marche, fut très pénible pour le capitaine, la saison des pluies commençait à s'établir, les orages étaient journaliers; le chemin peu fréquenté, par suite pas débroussaillé, la faisait plus fatigante encore. Rebutés par les difficultés, ses coolies porteurs l'abandonnèrent pendant la nuit au village méo de Hongkang. Il lui fallut laisser là une partie de son petit bagage qui lui parvint plus tard.

Le pays qui se présente ensuite, entre le Nam-Ngoum et le Nam-Song, est plus praticable et plus peuplé. Le terrain s'abaisse insensiblement jusqu'à Muong-Leuk où l'altitude n'est que de 350 mètres. Le trajet s'effectue dès lors en terrain plat, le long des affluents du Nam-Ngoum et du Nam-Song. La route joint le Nam-Song à Inkanmak et le



Fig. 25. — Pont sur un torrent dans la forêt.

remonte jusqu'à Patang. C'est un gros torrent qu'on peut suivre depuis Patang jusqu'au Nam-Lick, affluent du Nam-Ngoum.

Le 18 mai, M. Cupet arriva à Patang.

Depuis son départ de Borikan, des accès de fièvre presque quotidiens sur lesquels la quinine demeurait impuissante et qui dataient d'un commencement d'insolation pris pendant une observation astronomique, l'épuisaient peu à peu. Pour atteindre Patang, il fut souvent obligé de raccourcir les étapes afin d'assurer l'exécution de son levé topographique.

Le lendemain de son arrivée, la fièvre augmenta, accompagnée de délire, et le mal alla de jour en jour en s'aggravant. Sur ces entrefaites, l'interprète du capitaine, son tout dévoué annamite Bo, apprit que M. de Malglaive opérait dans les environs, il parvint à le joindre, et le 24, il l'amenait à Nong-Kéo, où le malade, en proie au délire, s'était fait porter. Quatre jours après, M. Lugan arrivait aussi. Tous deux le soignèrent de leur mieux, après avoir désespéré de le sauver et avoir même cherché un emplacement convenable pour l'enterrer, ils eurent la joie, le 2 juin, le jour même où M. Rivière arrivait, de le voir hors de danger.

DE BORIKAN A MUONG-LIEP ET DE XIENG-KHAN A PATANG

632 kilomètres de levé nouveau.

M. de Malglaive en se mettant en route le 24 avril avait pour objectif de gagner le Mé-Khong au confluent du Nam-Met en passant par Tourakom; puis, de descendre à Xieng-Khan, sur la rive droite du fleuve et de prendre à Muong-Vang, sur la rive opposée, un chemin qui en le menant au lieu du rendez-vous à Patang, lui permettrait d'achever le levé de la partie ouest du terrain que le groupe avait mission de reconnaître.

D'abord, il se dirige sur le Nam-Nhiep, le descend, et à partir de son confluent suit la rive gauche du Mé-Khong à une distance de 2 à 3 kilomètres jusqu'à ce qu'il rencontre le Nam-Ngoum qu'il longe également à bonne distance jusqu'à Tourakom.

Le chemin se tient ainsi éloigné du fleuve, puis du Nam-Ngoum, afin de passer dans les nombreux villages garnissant la base du massif montagneux qui se termine sans atteindre les rives des deux cours d'eau, et d'où sortent le Nam-Mang, le Nam-Ngoum et une foule de torrents et ruisseaux, leurs tributaires.

Le pays est peuplé, et riche en buffles et bœufs. C'est un terrain d'élevage qui approvisionne les provinces voisines en bestiaux.

Au delà de Tourakom la marche continue dans la direction Nord,

sur la rive droite et à distance du Nam-Lik, le plus fort affluent du Nam-Ngoum que ses rapides rendent inaccessible à la batellerie. Arrivé à Na-Maï, au moment d'entreprendre le passage du col entre le Nam-Lik et le Nam-Met, M. de Malglaive apprend que la voie est impraticable, les pluies torrentielles par lesquelles débute la saison ont fait déborder le ruisseau dont le lit sert de chemin d'accès. Limité par le temps, il ne peut attendre la baisse et prend au Sud, le chemin de Muong-Liep par Muong-Tuong et Muong-Ky, et parcourant par un temps affreux, les ravins et les crêtes d'où sortent le Nam-Tong et le Nam-Sang, il arrive au Mé-Khong le 13 mai et se dirige par le fleuve sur Xieng-Khan et Muong-Vang.

Le 16 mai, M. de Malglaive prend, à Muong-Vang, la route de Patang; il rencontre M. Counillon malade, à Na-That, continue sa marche obligé de repasser par les ravins de Muong-Fuong, et atteint le bassin du Nam-Koang, affluent du Nam-Song, pays d'élevage, très peuplé et dont le sol donne des récoltes superbes. Dans cette région il apprend, le 23 mai, par les indigènes, que M. Cupet est malade: il se hâte pour le joindre. C'est alors qu'à In-Tamak il rencontre l'interprète Ro, et le lendemain le capitaine.

DE BORIKAN A XIENG-KOUANG, TOURAKOM ET PATANG

493 kilomètres de levé nouveau.

M. Rivière en quittant Borikan le 24 avril avec l'interprète cambodgien Takiâte, avait pour objectif de parcourir le pays entre ce centre et Xieng-Khouang, en passant par Muong-Nhiam et Muong-Ngau, de redescendre à Tourakom par un itinéraire touchant Muong-Hom au Sud et allant joindre le Nam-Ngoum à la limite nord de la batellerie, de relever ce cours d'eau jusqu'à Tourakom, puis de gagner, au Nord, Patang, en reconnaissant partie du Nam-Lik.

Cette exploration terminée le 31 mai, lui avait montré la partie méridionale du plateau du Tran-Ninh et la portion supérieure de la plaine

du Mé-Khong. Elle lui avait permis d'achever la reconnaissance hydrographique de ce large espace dont les eaux colligées par quatre cours d'eau, le Nam-San, le Nam-Nhiep, le Nam-Mang et le Nam-Ngoum, se déversent au Mé-Khong entre les points rapprochés de Patchoum et de Pônpissay. Les chemins visités offrant surtout un intérêt géographique, n'avaient pas tous de l'importance : celui de Borikan à Xieng-Khouang passe après Muong-Nhiam par une altitude de 2 000 mètres. Le pays ruiné par les bandes chinoises, dépeuplé sur le plateau par les Siamois, donnait dans bien des parties une impression défavorable que les centres comme Borikan et Tourakom tendaient à effacer. Au cours du voyage, M. Rivière avait beaucoup souffert de la fièvre et de la diarrhée, pour sa santé il était temps que le voyage prît fin.

DE BORIKAN A XIENG-KOUANG, VIEN-SOUILLE, MUONG-LEUK ET PATANG

350 kilomètres de levé nouveau.

M. Lugan, en partant le 26 de Borikan, avait pour instructions, de gagner Xieng-Khouang par un chemin passant par Muong-Bo et Muong-Om, et qui avait pour ainsi dire été frayé lors de l'invasion des bandes chinoises par les populations en fuite. De Xieng-Khouang, il irait à Patang le plus directement possible.

Dans la première partie de cet itinéraire, le pays offre les mêmes caractères que les parties vues dans les précédentes marches. La voie, bonne jusqu'à Muong-Bo, est à peu près abandonnée à partir de ce point, elle fut, par suite, difficile à relever. Le voyage s'acheva sur des crêtes et dans des ravins de 1 200 à 1 600 mètres d'altitude, où l'on rencontre le Nam-Ngoum au milieu du parcours, et où naissent une foule de tributaires de ce cours d'eau. Les sinuosités infinies du chemin qui touche à Muong-Souï et à Muong-Leuk, allongent considérablement la course, mais elles rendent la reconnaissance extrêmement complète. Le 28 mai, à Nong-Kéo, près de Patang, M. Lugan retrouve MM. Cupet et de Malglaive.

DE PATANG A LUANG-PRABANG

25 kilomètres de levé nouveau.

Des quatre compagnons, seul M. Lugan était valide. M. Rivière était sérieusement malade. M. de Malglaive avait des plaies au pied qui le faisaient beaucoup souffrir. M. Cupet se trouvant en état d'être transporté,



Fig. 24 — Convoi de radeaux à Luang Prabang

les indigènes improvisèrent des palanquins pour tous les trois et l'on se mit en route vers Muong-Khassy, précédemment reconnu par M. Cupet, et Pak-Sa sur le Nam-Khane, où les malades s'embarquèrent pour Luang-Prabang. Faute de pirogues en nombre suffisant, M. Lugan ne put les accompagner et dut séjourner trois jours au bord de la rivière. Enfin, le 13 juin il retrouvait la mission réunie au complet.

Au cours de cette exploration, que le commencement des pluies avait rendue extrêmement pénible, la reconnaissance de toute la région comprise entre le Sé-bang-faï, au sud, et le Nam-Khane, au nord, se trouvait terminée tant par les itinéraires précédents de M. Cupet et moi que ceux

qui venaient d'être achevés et dont le développement n'atteignait pas moins de 6 500 kilomètres.

Elle avait, en particulier, achevé de faire connaître les voies de communications entre l'Annam et le Mé-Khong, par le Kammon et la vallée du Sé-bang-faï, montré la région sud du plateau ruiné du Tran-Ninh et les vallées peuplées et riches, par l'élevage des bestiaux, des cours d'eau qui amènent au Mé-Khong les eaux de ce plateau dont les centres importants étaient Borikan et Tourakom, enfin l'itinéraire de MM. Cupet et Lugan, sur la rive droite du fleuve, de Lakhône à Nongkay, avait donné une première idée de la région nord du plateau laotien, vers lequel se dirigeaient alors tous les produits du Nord de la vallée du Mé-Khong.



Fig. 25. — Les radeaux de la Mission au départ de Luang-Prabang

VII

LAOS ORIENTAL

MM. PAVIE, PENNEQUIN, MASSIE, LEFÈVRE-PONTALIS, FRIQUEGNON, DONNAT, DE MALGLAIVE, RIVIÈRE ET MOLLEUR

6 juillet au 27 août 1890

DESCENTE DU MÉ-KHONG DE LUANG-PRABANG A KEMMARAT

Ainsi qu'on l'a vu, la mission avait quitté Luang-Prabang le 4 juillet pour descendre le fleuve. Les eaux grossissaient, mais n'avaient pas encore atteint leur haut niveau lorsque nous nous présentâmes devant le Keng-Louong, le rapide réputé le plus dangereux de cette partie du Mé-Khong. Par une négligence des bateliers qui auraient dû décharger le bagage et suivre la berge de très près, trois de nos embarcations portant avec moi, MM. Lefèvre-Pontalis et Molleur et nos domestiques indigènes, furent

entraînées dans les tourbillons du rapide et sombrèrent à demi. Les épaves garnies de faisceaux de bambous, se maintinrent entre deux eaux et purent être amenées intactes à la berge. Cet accident montrait le genre de danger auquel on peut être exposé sur le fleuve et comment grâce à une construction bien entendue des radeaux on peut y échapper[1].

Continuant la descente, nous notons successivement sur la rive droite, le confluent du Nam-Poun, rivière que j'ai remontée, l'année précédente avec M. Vacle, pour visiter une belle forêt de teck sur ses rives, et Paclay, tête de la seule route fréquentée entre les vallées centrales du Mé-Khong et du Ménam, où j'ai séjourné trois mois avec le vieux roi, après la destruction de Luang-Prabang en 1887.

Le 11 juillet au matin, quatrième journée de navigation effective, nous dépassons la petite île dòn Men, limite de la principauté de Luang-Prabang, et le centre important de Xieng-Khan, après le confluent de la grosse rivière Nam-Loeui.

Le 13 juillet nous sortons définitivement de la partie turbulente du fleuve et reconnaissons le village de Sampana au commencement de l'immense bief tranquille, interrompu seulement à Kemmarat, après un développement de 500 kilomètres. Cependant, avec la saison qui s'avance, les eaux croissent, et dans la plus grande partie du lit du fleuve, le courant se maintient rapide.

Le 14, visite aux ruines de Vieng-Chang, dans le bas de la magnifique vallée dont la fertilité, en même temps sans doute que le débouché du Nam-Ngoum, aujourd'hui rejeté loin à l'est, avait décidé, dans les temps anciens, du choix de l'emplacement de la vieille capitale du bas-Laos dont les habitants en nous voyant si actifs parmi eux, commencent à espérer le relèvement.

Le même jour, arrêt à Nong Kay, le centre qui avec Oubône partageait alors le commerce de la vallée du Mé-Khong, et où cependant les marchandises du Siam n'arrivaient qu'après trente jours en chars à bœufs. Comme un grand village, ses cases, sur une longue étendue bordaient à

1. V. vol. V, page XLII.

peine le petit chemin qui sépare du fleuve son immense plaine de rizières. Les maisons des négociants chinois de Bangkok et de Korat y étaient représentées par soixante-dix petits commerçants de la même nationalité. Le gouvernement siamois y entretenait une petite garnison et un commissaire de même rang que celui installé à Luang-Prabang.

MM. Cogniard, Dugast et Macey nous y attendaient pour se joindre à



Fig. 26. — La famille du Gouverneur de Kemmarat

notre convoi ainsi qu'il avait été convenu, heureux de nous retrouver le jour de la fête nationale. M. Macey avait vendu la majeure partie de ses marchandises.

En quittant Nong Kay après trois jours, changement de bateliers et d'embarcations. Ceux qui nous quittent, rompent leurs radeaux et isolent leurs pirogues afin qu'elles puissent remonter le courant chargées d'objets de toutes sortes et surtout de sel.

Alors sur le fleuve dont la largeur augmente, nous dépassons rapidement les confluents des gros cours d'eau, Nam-Luong et Nam-Soung-Kam sur la rive droite, Nam-Ngoum, Nam-Mang, Mam-Nhiep, Nam-San et Nam-Kading, sur la rive gauche, dont nos compagnons du groupe Capet, viennent de visiter les bassins.

Le 20, Outhen se montre devant le confluent du Nam-Hin-Boun. C'est un des passages les plus larges du grand fleuve, qui là, a près de 2 500 mètres. C'est là que MM. Massie, Rivière et Molleur, qui ne se sépareront de nous qu'à Lakhône où nous arriverons le lendemain, prendront la route de Vinh, la plus courte entre le Mé-Khong et la côte annamite, que j'ai, ainsi que plusieurs de mes compagnons parcourue en neuf jours de marche effective.

Très peu au delà d'Outhen, halte à l'île de Dân-Dône où nous rencontrons trois missionnaires, MM. Prud'homme, Guégo et Riondel. C'est chez ce dernier que M. Counillon a passé un mois, et s'est remis de ses atteintes de fièvre. Ils n'ont pas moins de sept cents chrétiens dans cette île ; un plus grand nombre encore est réparti dans différentes localités voisines.

A Lakhône, j'installe dans une belle case, MM. Cogniard, de Malglaive et Dugast, après les avoir mis en rapport avec les chefs laotiens, très empressés auprès d'eux. Ils y attendront la fin des pluies, en se renseignant sur la région avant de reprendre les travaux topographiques.

MM. Massie, Rivière et Molleur gagnent alors Outhen pour se rendre à Vinh, les deux premiers par la route que j'ai relevée en 1889, et M. Rivière qui se sent assez fort pour faire un levé, par la route de Koui-Hop, parallèle à celle-ci, mais dont le parcours demande cinq jours de plus, et qui est également fréquentée par des marchands annamites.

C'est définitivement que M. Molleur quitte la mission. De longs séjours au Sénégal et au Congo, où il était acclimaté, lui avaient fait espérer un bon état de santé dans un genre de vie analogue avec nous en Indo-Chine ; il n'en a pu être ainsi ; il a été le plus éprouvé de nos compagnons. En lui serrant les mains et en le confiant à M. Massie, j'ai du moins le contentement de constater que la descente sur le fleuve, l'a suf-

fisamment rétabli pour nous ôter toute inquiétude. Je dirai tout de suite, que le climat du Tonkin, où il devait reprendre son service, ne lui étant pas davantage favorable que celui du Laos, il dut reprendre la route de la France. Retourné ensuite dans nos colonies de l'afrique occidentale, où il avait fait ses débuts, il y conquit rapidement le grade d'administrateur de 1re classe qu'il a aujourd'hui.

Pour la mission ainsi réduite de moitié, la descente du fleuve recommence. Après avoir visité au petit centre de Panom, sur la rive droite, des ruines laotiennes et un mausolée unique en son genre, encore debout, but de pélerinage pour les pays voisins, et qui date du xve siècle, elle laisse en arrière, juste en face de Panom, le confluent du Sé-Bang-Faï, qui limitait alors nos reconnaissances sur la rive gauche, elle séjourne au marché chinois de Ban-Mouc en relations commerciales avec Korat et Bangkok et débarque le 31 juillet à Kemmarat ayant quelques heures avant dépassé l'antique ruine khmère de Run-In (maison de pierre), dont pour en faire l'éloge, les indigènes disent : elle a été bâtie par des hommes tandis que Panom est l'œuvre des femmes. »

Kemmarat est situé devant l'embouchure du Sé-Bang-Hien, un des plus gros affluents du Mé-Khong et à l'entrée des gorges où pendant plus de 120 kilomètres le fleuve resserré offre de nombreux obstacles à la navigation. Nous n'allions pas parcourir cette partie du grand cours d'eau déjà visitée à la descente par notre compagnon, M. Gauthier en 1887. Notre but allait être maintenant, de reconnaître la route parallèle au fleuve unissant Kemmarat à Oubôn, importante ville commerçante sur le Nam-Moun, d'étudier ce centre et sa région et de rejoindre le fleuve par le Nam-Moun.

DE KEMMARAT A OUBONE

100 kilomètres de levé nouveau

La mission de Lagrée, en janvier 1867, pendant que M. Delaporte relevait le passage du Mé-Khong entre l'embouchure du Nam-Moun et

Kemmarat avait parcouru en 10 jours un chemin entre Oubône et ce dernier point, allant passer à l'Ouest, au village d'Amnat. Une voie directe menant à Oubône nous étant signalée, exigeant moitié moins de temps pour le trajet : nous le suivîmes. M. Donnat était chargé de lever l'itinéraire.

Le chemin court sur un sol généralement sablonneux, uniformément plat, tantôt en forêt-clairière, tantôt dans des rizières et même dans des salines, rencontrant pendant les cinq jours de marche une douzaine de villages.

Les moyens de transport, dans cette région facile à parcourir, sont comme dans celle de Nong Kay, les charrettes à bœufs et à buffles pour les marchandises et les bagages, les éléphants et les chevaux pour les voyageurs.

M. Macey nous avait précédés de deux jours à Oubône où deux cents commerçants chinois étaient établis, faisant leurs affaires avec Korat et Bangkok. Il y écoula presque complètement ce qui lui restait à vendre.

Oubône était la capitale d'un petit royaume laotien dont le Siam s'attachait patiemment à diviser les chefs et à morceler le territoire. J'avais depuis bien des années un désir extrême de voir ce pays. En janvier 1867, la mission de Lagrée avait assisté au couronnement de son dernier roi ; seize ans après, j'avais rencontré, sur la route de Bangkok, ce souverain abaissé, qui y allait mourir. Ses dernières paroles étaient présentes à mon esprit : « J'ai la conviction que les populations des rives du Mé-Khong seront satisfaites un jour, grâce à cette pensée je quitterai sans regret la vie. » Il était de la race des anciens rois de Vieng-Chang, un dernier représentant de cette famille, illustre au Laos, restait encore dans le pays aimé des habitants qui le désiraient pour chef ; il ne nous fut pas possible de le voir à Oubône, le commissaire siamois l'en avait éloigné quelques jours avant l'arrivée de la mission ; le hasard, quand nous descendîmes le Nam-Moun vers le Mé-Khong, devait, un peu plus tard, nous le faire rencontrer.

Il se faisait un commerce très important de bœufs et de buffles à Oubône avec le Cambodge et le Siam. Les obstacles de douane, mis, en

dernier lieu, à la frontière cambodgienne à ce trafic, étaient tels que les troupeaux devaient forcément être tous dirigés sur Bangkok.



Fig. 27. — Le dernier Prince d'Oubône et sa suite

Les missionnaires français qu'en cours de route nous avions rencontrés au Laos, avaient alors à Oubône leur centre d'organisation et une importante chrétienté.

DE OUBÔNE A KHÔNE

Par le Nam-Moun, plus fort affluent de droite du Mé-Khong, navigable depuis Korat, qu'avaient fait connaître la mission de Lagrée et M. Harmand, la mission gagna le grand fleuve sans aucune difficulté, alors qu'aux basses eaux, de très nombreux rapides rendent ce trajet extrêmement pénible à accomplir.

A Pimoun, le village principal sur ses rives, étant arrêtés par un

repas nous apprîmes la présence du prince Laotien que nous avions tant désiré trouver à Oubône, et fîmes la connaissance de cette personnalité rendue sympathique au possible par son aspect plein de douceur et son accueil empreint de profonde tristesse. C'était un homme dans la force de l'âge, très fort et dépassant de la tête les autres laotiens. J'ai su ensuite, que peu après notre passage, la mort, sans que rien l'eût fait prévoir, l'avait tout à coup emporté.

Entre l'embouchure du Nam-Moun, et le centre commercial de Bassac, un nombre considérable de villages garnit les deux rives.

Kiampassac ou plus simplement Bassac, de moitié moins important qu'Oubône, est aussi la capitale d'un petit état laotien. Son chef y avait reçu la mission de Lagrée, et depuis elle, M. Harmand et d'autres voyageurs français ; il était encore le souverain, mais un commissaire siamois diminuait singulièrement son autorité.

MM. Lefèvre-Pontalis et Macey, firent une visite aux ruines remarquables bien connues dans le voisinage de Bassac.

C'est entre cette ville et Kong que les rives du Mé-Khong paraissent le plus peuplées. Les villages s'y succèdent sans interruption.

Kong est le chef-lieu de la petite province de Si-pahn-dân (4 000 îles), dont le nom veut seulement dire qu'elle se compose d'un grand nombre d'îles, et qui est un canton riche, très habité, dont la population vit de ses rizières et doit aussi son aisance au transit commercial auquel le barrage du fleuve oblige la batellerie.

C'est en effet dans l'une de ces îles, à Khone, que se termine le bief facilement navigable, étendu depuis le Moun et comptant en développement environ 160 kilomètres. Le Mé-Khong y sort du plateau laotien par un barrage d'îles de 14 kilomètres de largeur, ayant une différence de niveau de 25 mètres entre ses extrémités accessibles aux bateaux, réunies, pour le transport des marchandises, par un chemin à travers l'île de Sdam sur les deux côtés de laquelle des voies torrentueuses permettent toute l'année, sauf aux très basses eaux, le passage aux pirogues vides, à l'aide de câbles, mais non sans danger et des difficultés considérables.

Souvent les barques remontant avec des marchandises étaient vendues au Cambodge après avoir fait leur déchargement à Pla-Sdam extrémité sud de l'île, mais bon nombre, en y mettant le temps, remontaient les passes.

Les pirogues de la mission descendirent de Khone dans ces conditions par la passe de gauche en même temps que trois barques, plus grandes, appartenant à des Chinois et mesurant 25 mètres de long avec 1^{m},50 de tirant d'eau.

Cette expérience, et les renseignements recueillis, nous permirent d'espérer qu'après des travaux d'élagages sur les rives et un certain déblaiement des roches de la meilleure passe, une chaloupe à vapeur pourrait, aux hautes eaux, être transportée dans le bief par cette voie.

De Luang-Prabang à Kemmarat, et de Pak-Moun à Khone, les embarcations de la mission avaient mis 153 heures de marche effective à la rame, soit, pour plus de 1300 kilomètres, une allure moyenne de 8 k. 1/2 à l'heure, dont les trois quarts pouvant être attribués au courant.

Dans ce trajet quatre cents villages avaient été notés en plus des centres principaux dont les chiffres de population avaient été fournis par les autorités locales :

Luang-Prabang, 23 000 h., Paklay, 1 500 h., Xieng-Khan, 3000 h., Vieng-Chang, 2000 h., Nongkay, 11 500 h., Pônepissay, 1 300 h., Saniaboury, 2 000 h., Houten, 3 000 h., Lakhone, 5 000 h., Panom, 1 000 h., Muong-Mouc, 4 600, Kemmarat, 1 500, Oubône, 21 000 h., Bassac, 10 000 h. Mulopanoc, 2 300, Kong, 1 500 h.

Les bords des cours d'eau, et du fleuve en particulier étant bien plus habités que le reste du pays en général, ces chiffres indiquaient donc une densité faible de population comme du reste les itinéraires terrestres l'avaient montré. L'observation avait en même temps montré que la plupart des endroits avaient des cases, des plantations ou leurs champs sur les deux rives, indication en contradiction avec la croyance répandue, que le fleuve était une limite territoriale.

DE KHÔNE A SAÏGON

Le 19 août, au moment de quitter Pla-Sdam, nous sommes joints par M. de Coulgeans, membre de la mission, venu au-devant de nous de



Fig. 28. — Barque remontant le fleuve entre le Cambodge et Kong.

Stung-Treng à l'embouchure d'un grand cours d'eau sur la rive gauche du fleuve où depuis le mois de mars il était installé.

En route ensemble le lendemain, nous ne tardons pas à atteindre Stung-Treng, village cambodgien important que les Siamois occupent, où ils ont un commissaire, et qui va devenir un centre de ravitaillement pour nos opérations prochaines. M. de Coulgeans y a déjà recueilli des

renseignements de toute sorte et exécuté plusieurs reconnaissances topographiques dans les environs.

Descendant vers le Cambodge, nous rencontrons à Kratié une chaloupe à vapeur envoyée pour nous prendre. Grâce à elle nous sommes le 24 à Pnompenh où la mission se disloque. M. Macey y reste pour ses affaires. MM. Pennequin, Lefèvre, Friquegnon et Donnat profitant du passage du vapeur des Messageries faisant le service du Grand Lac, partent pour visiter les ruines d'Angkor, ils me rejoindront à Saïgon, où je dois rencontrer le Gouverneur Général, M. Piquet, attendu du Tonkin.

VIII

COCHINCHINE ET LAOS ORIENTAL

MM. PAVIE, PENNEQUIN, FRIQUEGNON, DONNAT, MASSIE, DE COULGEANS, GUISSEZ ET TOSTIVINT

Du 27 août au 23 octobre 1890.

SÉJOUR A SAÏGON

Depuis deux ans, de nombreux essais de navigation à vapeur avaient été conduits avec succès par des officiers de marine sur le Mé-Khong jusqu'à Stung-Treng et jusqu'au barrage de Khône. L'aviso l'*Alouette* avait mouillé au pied du grand barrage, et en dernier lieu, le *Cantonnais*, des Messageries fluviales de Cochinchine était arrivé à Pla-Sdam. Ainsi cette partie du fleuve réputée inaccessible aux vapeurs, était reconnue navigable aux hautes eaux pour les bateaux de plus de 300 tonneaux. On espérait qu'il en serait de même de celle au delà de Khône et M. Piquet avait résolu de faire tenter le passage d'une chaloupe à vapeur vers le premier bief, il était soutenu dans son idée par l'unanimité de l'opinion dans la colonie. L'iniative privée même avait abordé la question, et un colon, M. Pelletier assurait avoir trouvé une passe facile à remonter. Le Gouverneur général avait attendu le retour de la mission, et son avis, avant de passer aux mesures d'exécution.

Je lui fis connaître mon impression favorable et celle de mes com-

pagnons sur l'état de navigabilité des deux grands biefs, et sur la possibilité d'atteindre, aux hautes eaux, avec des vapeurs spéciaux, jusqu'au delà de Luang-Prabang et Xieng-Sen, et aussi nos constatations sur les passes de Khône.

Le maximum de la crue du fleuve allait être atteint, il y avait lieu de se hâter. Il décida que la chaloupe à vapeur l'*Argus*, dont on achevait l'installation, partirait sitôt prête pour essayer de passer de Pla-Sdam à Khône. Si elle réussissait, elle continuerait à remonter le Mé-Khong sinon elle mouillerait à Pla Sdam, et son chef étudierait les passes pendant la belle saison et ferait l'hydrographie du fleuve entre Khône et Bassac. Afin d'éviter toute difficulté avec les autorités locales, son personnel serait attaché à la mission.

D'accord avec le commandant de la Marine, je lui proposai M. Guissez, enseigne de vaisseau, pour la commander, il aurait pour second le quartier-maître de timonerie Tostivint qui à sa libération du service allait être nommé garde principal de milice. M. Massie qui venait d'arriver à Saïgon, l'accompagnerait et serait son introducteur au Laos s'il y avait lieu.

Cependant MM. Pennequin, Friquegnon et Donnat, revenus de leur excursion aux ruines d'Angkor et à Battambang, avec MM. Lefèvre-Pontalis, avaient terminé leur période militaire de séjour en Indo-Chine, ils se préparèrent à rentrer en France.

M. Friquegnon, engagé volontaire dans l'infanterie de ligne en 1877 y était devenu sous-lieutenant en 1883. Passé dans l'infanterie de marine l'année suivante et parti pour le Tonkin, il avait pris part aux opérations contre Langson, puis contre les pirates chinois au sud du mont Bavi ; blessé grièvement au cours de cette dernière expédition par un projectile d'arme à feu, il avait été décoré peu après.

M. Donnat également volontaire en 1877, était aussi passé sous-lieutenant en 1883 et entré dans l'infanterie de marine en 1884 pour aller au Tonkin. Au combat de Houa-Moc, qui décida de la levée par les Pavillons noirs du siège fameux de Tuyen-Quan, il avait été grièvement

ment blessé par deux projectiles d'armes à feu et, comme son camarade, avait été décoré.

Nous devions retrouver M. Friquegnon à la rédaction de la carte de la mission. M. Donnat nous quittait définitivement. J'eus plus tard la possibilité de leur proposer des situations avantageuses dans ces pays qu'ils avaient visités et qui leur avaient plu, mais ils étaient extrêmement attachés à la profession militaire, ils n'acceptèrent pas d'être candidats à ces positions beaucoup mieux rétribuées que leur grade de capitaine, mon estime pour eux s'en accrut et j'en éprouvai un vif regret, car dans le peu de temps que nous avions vécu ensemble, j'avais compris qu'ils auraient su se faire aimer des populations au milieu desquelles ils auraient été appelés, qualité qui à mes yeux, prime les autres dans les rôles colonial et d'exploration. Ils ont aujourd'hui atteint le grade de chef de bataillon, M. Donnat après avoir été chef d'état-major du commandant supérieur des troupes au Sénégal puis commandant du cercle de Touba au Soudan où il séjourna de 1892 à 1901 ; M. Friquegnon après avoir résidé pour ainsi dire sans interruption en Indo-Chine pendant la même période. Constamment attaché au service géographique de l'État-major général, il y avait été chargé de missions astronomiques, avait pris part aux travaux géodésiques exécutés au Tonkin, et avait dirigé une brigade topographique chargée du levé régulier du delta.



Capitaine Friquegnon

Ayant mis au net les travaux géographiques qu'ils avaient faits à la mission, ils s'embarquèrent le 15 septembre avec le colonel Pennequin.

On a vu quelle avait été la manière de procéder du colonel, et tout le

bien qu'il avait fait dans les pays de la haute Rivière Noire[1], il en était résulté pour lui beaucoup de fatigue et de grandes privations ; un peu de repos en France allait le mettre en état de revenir accomplir la même œuvre dans d'autres parties du haut Tonkin.

Je vais ici, en quelques lignes, dire la suite de la carrière de l'ami et du collaborateur qui a tant fait pour le succès de la mission.

Peu de jours après son départ, le Gouverneur général, à la suite de nos rapports, soumit au Sous-Secrétaire d'État des colonies un projet d'organisation en quatre territoires des zones militaires extérieures au delta tonkinois. Cette mesure ne devait être appliquée que par son successeur.

Dès sa prise de possession du gouvernement général de l'Indo-Chine, M. de Lanessan demande que Pennequin soit envoyé à sa disposition pour diriger le quatrième territoire, celui-ci comprenait en plus des Sipsong chau thaïs, les provinces de Chobo et de Hung-Hoa, et le pays annamite jusqu'à Yen Baï, qui étaient en plein état de rebellion, et la proie de la piraterie chinoise. Le colonel prend pour but de détacher les populations montagnardes du parti rebelle, d'obliger celui-ci à renoncer à la lutte, et de tourner tout le monde contre les pirates. Après qu'il a réussi, M. de Lanessan le charge de pacifier la vallée du Fleuve Rouge de Yen Baï à Laokay. S'appuyant toujours sur les populations, Pennequin obtient le même résultat. Les pirates refoulés, à bout de ressources, lui demandent à être utilisés par lui. L'autorité supérieure n'admet pas cette solution, alors le colonel les invite à chercher leurs ressources dans leur propre pays, promettant de ne pas les y inquiéter s'ils respectent le territoire français. Établis en terre chinoise avec leurs familles, les pirates s'y conduisaient bien, ils allaient piller au Tonkin et revenaient mettre leur butin en sûreté dans leurs villages. Ils acceptent ce que leur propose le colonel et le canton de Tu Long devient leur repaire. La vallée du Fleuve Rouge ainsi pacifiée, Pennequin rentre en France en décembre 1893. Mais après lui, la même politique ne fut pas suivie. Son successeur écou-

1. Voir pages 12 à 17 et vol. I, pages 270 à 291.

tant les plaintes de la Chine sur l'invasion des bandes, espérant pour ses bons offices, une rectification avantageuse de la frontière que promettent les autorités chinoises, rompt le pacte avec les pirates et lance contre eux des colonnes qui devaient opérer d'accord avec les troupes du Yunnan. Les pirates ainsi menacés font la paix avec les mandarins, abandonnent Tulong pour faire face à nos troupes, s'établissent au-dessus de Laokaï et recommencent à piller au Tonkin.

En septembre 1896, M. Pennequin demandé par le Gouverneur général, M. Rousseau, revient en Indo-Chine pour terminer, du Fleuve Rouge au Quang-Si, la tâche difficile de l'abornement de la frontière avec le Yunnan et pour rétablir de nouveau la sécurité dans la vallée du Fleuve Rouge. A la fin de 1897 ce travail délicat est terminé à la satisfaction des deux pays. Le colonel règle alors définitivement la question de la piraterie. Après une campagne de contre-piraterie faite par les populations, et d'habiles pourparlers avec les fonctionnaires du Yunnan et les chefs de bandes qu'il connaît tous, et dont il a su gagner la confiance, le but final est atteint. Pennequin engage un millier de Chinois pour travailler à la route de Laokaï, le Gouvernement chinois prend les autres comme soldats réguliers, et nomme mandarins militaires, leurs trois principaux chefs, Mac, Nguyen-Chieu-Trang et Hoang-Man, qui prirent l'engagement de ne pas laisser se renouveler la piraterie et le tinrent.

A peine rentré en France, Pennequin fut simultanément demandé par M. Doumer, Gouverneur général de l'Indo-Chine pour remplir une nouvelle mission au Yunnan, et par le général Galliéni pour faire l'intérim du Gouvernement général à Madagascar. Nommé général de brigade le 12 mars 1898, il partit le même jour pour cette dernière colonie où il avait eu les brillants débuts que j'ai précédemment dits [1] et où il était resté légendaire parmi les indigènes. Après y avoir été pendant 16 mois le continuateur, très apprécié par le Gouvernement de la République, de la politique de sage pacification et d'habile colonisation du Gouverneur titulaire, il recevait des mains de celui-ci, de retour à son poste, l'étoile de

1. Voir vol. I, page 270.

commandeur de la Légion d'honneur et revenait en France où il commande une brigade d'infanterie coloniale.

Sur ces entrefaites, le Gouverneur général, désireux de se rendre compte de l'état du fleuve et d'assister à la tentative de M. Guissez, accepta l'invitation du directeur des Messageries fluviales, M. Blanchet, d'être de la course qu'à l'occasion de l'expérience de l'*Argus*, le vapeur *Cantonnais* allait recommencer vers Pla-Sdam, et il fut entendu qu'avec M. Lefèvre-Pontalis je l'accompagnerais. Les deux bateaux devaient quitter Saïgon en même temps, mais un événement imprévu modifia le départ.



Général Pennequin

Une des principales causes de la présence de M. Piquet à Saïgon était l'annonce de la visite, vers le 14 septembre, d'un frère propre du roi de Siam, revenant du Japon. Nous pensions remonter le Mé-Khong aussitôt après son séjour car la baisse des eaux pouvait être précoce et nuire au succès de l'entreprise. Mais le prince, retenu à Hong-Kong par une indisposition, remit son arrivée à quinze jours plus tard. Dans ces conditions l'*Argus* partit le premier, le 28, emmenant M. Massie.

Le prince Bhanurangsi, était précisément le sympathique membre de la famille royale thaïe, dont j'ai précédemment parlé[1]. Sa démarche au moment même où le roi de Siam après une visite aux provinces de la péninsule malaise, s'arrêtait à Singapore, paraissait montrer que la Cour de Bangkok trouvait à propos de ne pas éveiller notre susceptibilité, et

1. Voir vol. I, page 117.

indiquait qu'elle tenait à faire preuve de bonnes et amicales dispositions dans les circonstances particulières où les deux gouvernements étaient vis-à-vis l'un de l'autre.

Je me mis à la disposition du Gouverneur général pour aider de ma connaissance du Siam, et de celle personnelle que j'avais de son hôte, à l'accueil très affectueux et brillant auquel toute la colonie prit part. Le prince visiblement touché, laissa surtout ressortir son impression dans les conversations qu'il eut à son retour à Bangkok, et la marqua, dans le rapport adressé à son souverain et publié par le journal officiel siamois.

Le passage à Saïgon du prince Bhanurangsi pouvait être un événement heureux pour notre politique, il nous avait permis de donner au gouvernement siamois, le témoignage de notre désir de relations de plus en plus cordiales, nous espérâmes que peut-être il lui fournirait le prétexte de concessions qu'il devait reconnaître nécessaires et dont un rapprochement étroit deviendrait la conséquence.

COURSE AUX RAPIDES DE KHÔNE

Le 2 octobre, après le départ du prince, le *Cantonnais* prend la route du grand fleuve. La baisse des eaux est commencée. A Kratié elle marque déjà six mètres. Au delà de Sambor, on reconnaît que la retraite s'impose, le vapeur est trop fort pour naviguer dans les petites profondeurs ; et le 6, il redescend vers Saïgon, pendant qu'avec un des passagers, le Dr Mougeot, conseiller colonial, propriétaire d'une île voisine, je pars en pirogue pour rejoindre l'*Argus* que nous trouvons le 15, après avoir rencontré M. Massie venu au devant du *Cantonnais*.

M. Guissez était arrivé à Pla Sdam le 3. Après avoir constaté avec M. Massie, et M. de Coulgeans qui les avait joints en route, que la passe de Pla Sahong était inabordable pour sa chaloupe à cause des roches qui l'encombraient à son entrée, et avoir pris auprès des indigènes la conviction que celle de Pla-Sdam était accessible, il avait visité celle-ci en pirogue jusqu'aux deux principaux obstacles qui lui avaient été signa-

lés, les barrages Tat-Waï et Tat-Liéou. Ayant alors l'espoir de franchir ces derniers, et craignant, en poussant plus loin une reconnaissance qui, lui assurait-on, demandait quatre jours de pirogue, de perdre l'occasion de passer dans le bief, la baisse s'accentuant d'heure en heure, il s'était engagé dans la passe et le 6, après avoir dépassé le Tat-Waï, s'était trouvé bloqué entre cet obstacle et celui de Tat-Liéou. Réduit à hiverner là, il avait échoué l'*Argus* dans les meilleures conditions possibles pour sa conservation.

L'examen qu'il avait fait du reste de la passe, il n'était parvenu qu'au premier quart de sa longueur, lui faisait garder l'espoir du succès, il y aurait un travail de déboisement et de dérochement à faire avant la crue, il le dirigerait avec M. Tostivint et ferait ensuite l'hydrographie du fleuve entre Khône et Bassac.

Après avoir pris auprès des autorités locales toutes les mesures nécessaires pour lui faciliter ces travaux, et pour l'installation d'une case où l'équipage serait plus à l'aise que dans la chaloupe, je regagnai avec MM. Massie et Mougeot, Saïgon où j'arrivai le 23 octobre.

Je pris aussitôt le vapeur pour Bangkok. M. Lefèvre-Pontalis qui avait profité de mon voyage à Khône pour aller visiter Batavia, devait m'y rejoindre par Singapore.

MM. Massie et Macey se mirent alors en devoir de se rendre par mer au Tonkin pour gagner Luang-Prabang par la Rivière Noire.



Fig. 31. — Prisonniers à Bangkok.

IX

SIAM

MM. PAVIE ET LEFÈVRE-PONTALIS

24 octobre au 17 novembre 1890.

SÉJOUR A BANGKOK

Lors de mon séjour à Bangkok à la fin de l'année précédente, il avait été entendu qu'après la descente du fleuve, avant de quitter Saïgon pour le Tonkin, je reviendrais pour mettre le Goûvernement siamois au courant des résultats géographiques obtenus, et entamer avec lui les négociations au sujet des territoires dont l'exploration était terminée.

D'autres sujets d'entretiens sur lesquels il me paraissait possible de se mettre d'accord, étaient aussi nés depuis le commencement de cette période de la mission. Ils étaient, en particulier, relatifs à des propositions de constructions télégraphiques devant relier nos réseaux du Tonkin, de l'Annam et du Cambodge aux lignes siamoises, à la suppression provisoire des douanes dans les territoires contestés ou non délimités du Sud, ainsi que le gouvernement général l'avait fait de son côté, et comme les agents siamois l'avaient, au Nord, admis avec moi sur le terrain, et, à l'établissement d'agents français sur la rive droite du Mé-Khong et à Battambang pour le commerce et la navigation.

J'obtins les passeports que je désirais pour les agents commerciaux, mais les arrangements sur les questions télégraphes et douane furent déclinés.

Quant à la discussion de la délicate question des négociations territoriales, elle ne me sembla plus pouvoir être abordée partiellement avec opportunité. En effet, si les opérations de la mission avaient été conduites sans difficultés, des incidents qui auraient dû être réprimés, et qui furent excusés ou justifiés, provoqués par les empiétements des autorités siamoises, avaient, en dépit du statu quo admis en 1889, continué à surgir dans le voisinage de nos postes, sur le versant de la mer de Chine depuis le Tran-ninh et le Kammon, jusqu'au Sud d'Aïlao. Nous devions y voir d'une manière de plus en plus précise, l'intention, lors du règlement de la frontière, non seulement de répondre à notre demande d'évacuation par les troupes siamoises des territoires de la vallée du Mé-Khong que nous réclamerions, mais de prévenir nos propositions en nous contestant des territoires dans le versant de la mer de Chine.

Ces dispositions étaient confirmées par la nouvelle que les membres de la mission alors sur le Mé-Khong me firent parvenir, de la formation sur la rive droite du fleuve de détachements siamois destinés, aussitôt la belle saison commencée, à aller prendre possession des pays de la rive gauche où le pavillon siamois n'avait pas encore flotté. Je pensai que la visite à Saïgon du prince Bhanurangsi, sur laquelle M. Piquet et moi avions fondé quelque espoir, pouvait avoir eu pour objet d'atténuer dans

la colonie, la mauvaise impression ressentie à la constatation que le gouvernement siamois, loin d'avoir suspendu la marche en avant dont j'ai parlé à la fin de la période précédente[1], l'activait au contraire de toute son énergie. Je ne manquai pas de faire remarquer les dangers du maintien de cette attitude qui pourrait conduire le gouvernement général à arrêter les empiétements par la force ou à agir de la même façon dans la vallée du Mé-Khong. En présence de cette situation j'insistai pour la stricte observation du statu quo de 1889, sur son extension à tout le territoire, et la retraite, en deçà de la ligne de partage des eaux, des troupes siamoises qui l'avaient franchie. J'obtins seulement la promesse que cette question serait examinée dans les intentions les plus conciliantes.

Au dernier moment, d'une façon incidente, m'avait été exprimé le désir du gouvernement siamois, inutilement manifesté plusieurs fois aux gouverneurs de notre colonie, de voir ses navires aller par les voies fluviales de la Cochinchine et du Cambodge, battre pavillon et stationner sur le grand Lac et le Mé-Khong. Cette prétention marquait mieux encore que les mouvements de troupes dont nous nous plaignions sa résolution de ne pas se retirer des bords du grand fleuve.

Comprenant que je n'arriverais à rien de mieux que cette promesse, qui dans la suite ne fut suivie d'aucun effet, je gagnai le Tonkin, avec M. Lefèvre-Pontalis qui depuis son arrivée avait assisté à mes entretiens avec les princes siamois ; nous y arrivâmes le 22 novembre ; M. Piquet parti pour visiter les ruines d'Angkor y était incessamment attendu.

1. Voir vol. I, page 326.



Fig. 31. — Fête des eaux sur le Mé-Khong à Stung-Treng.

X

CAMBODGE

M. DE COULGEANS

11 mars au 31 décembre 1890.

SÉJOUR A STUNG-TRENG

M. de Coulgeans avait quitté Saïgon le 11 mars pour rejoindre son poste à Stung-Treng ; il y était parvenu le 10 avril, après un voyage de sept jours en pirogue depuis Kratié, qui indiquait la durée moyenne aux basses eaux de cette course, dès lors, fréquemment accomplie pour le service de la mission.

Situé au confluent et sur la rive gauche de la grosse rivière Stung-Treng, formée par le Srépok et le Sé-Kong, ce petit centre avait une population de 1 500 Cambodgiens, Laotiens, Chinois et Penongs. Nous y avions précédemment établi une agence commerciale, mais les diffi-

cultés et les embarras suscités au résident par les autorités siamoises lui avaient rendu la situation intenable.

Stung-Streng est le chef-lieu d'une ancienne province cambodgienne sur laquelle le Siam avait mis la main, sans aucun titre, en même temps qu'il s'était emparé des territoires d'Attopeu, Kong, Tonlé-Repou, Melou-Prey, Koukan, Sang-Kéa et Souren, dans les temps troublés qui précédèrent l'avènement du père du roi Norodom.

Malgré son titre de membre de la mission, ce ne fut pas sans peine que M. de Coulgeans s'y installa, sa situation n'y put même être bien établie qu'à mon passage au mois d'août suivant.

DE SAMBOR A STUNG-TRENG

90 kilomètres de levé nouveau.

Son premier soin, après avoir pris pied dans le pays, fut de relever le chemin l'unissant à Sambor, notre dernier poste cambodgien sur le fleuve. En outre de l'étude topographique, cette reconnaissance avait aussi pour but l'examen d'un tracé en vue de l'établissement d'une ligne télégraphique qui, poussée ensuite jusqu'au barrage de Khone, rendrait de grands services à la navigation que nous allions tenter d'installer sur le fleuve. Les hommes et les moyens de transport nécessaires lui ayant été refusés à Stung-Treng, M. de Coulgeans se rendit en barque à Sambor où il se les procura.

La berge du fleuve n'était pas alors longée par un sentier et n'était pas facile à suivre, soixante confluents, dont six de rivières assez fortes la coupent dans ce trajet : les plus petits n'ont pas moins de 10 à 20 mètres de largeur et ont des berges de 8 à 9 mètres presque toujours accores. Parti le 13 mai, avant que les pluies ne fussent bien établies, M. de Coulgeans trouva un mètre d'eau dans les rivières, tous les autres cours d'eau étaient à sec. Leur ensemble forme, entre le Preck-Té qui débouche à Kratié et le Stung-Treng, une sorte de bassin intermédiaire limité par des mamelons rocheux de 10 à 30 mètres de hauteur, allant à une cen-

taine de kilomètres à l'est, traversé à son centre par un chemin pour les charrettes entre Sambor et Stung-Treng, qui allait être visité un peu plus tard. Le pays, généralement habité par des Khas dont plusieurs des villages sont sur la berge, avait alors comme point le plus intéressant, Thaung-Kla, indiqué comme frontière par le Siam qui y avait installé un petit poste militaire.

RECONNAISSANCE SUR LE SRÉPOK

35 kilomètres de levé nouveau.

A son retour à Stung-Treng, M. de Coulgeans alla faire au barrage de Khône une visite d'une semaine qui devait lui permettre, au passage de la mission, de nous renseigner sur l'état, aux basses eaux, de l'ensemble des passes et des chutes. Puis il se mit en devoir de reconnaître le Srépok aussi loin qu'il lui serait possible.

Le Stung-Treng est un tronçon de rivière de 8 kilomètres à peine, formé par la réunion du Srépok et du Sé-Kong, et ayant 7 à 800 mètres de largeur. En 1887, M. de Fésigny, lieutenant de vaisseau, faisant l'hydrographie du Mé-Khong, le remonta sur sa chaloupe à vapeur et entra dans le Srépok, qu'il parcourut jusqu'au point où sur sa rive droite il reçoit la grosse rivière Sé-Sane. M. de Coulgeans avait le désir d'atteindre au moins le village de Srépok qui donne son nom au cours d'eau, mais il apprit que le voisinage des Khas Tampones, pillards enlevant les gens pour les faire esclaves, avait causé la fuite de tous ses habitants et fait disparaître la sécurité dans la haute rivière. Cédant alors aux supplications des bateliers effrayés, il revint à Stung-Treng après avoir dépassé le village de Kébal-Reméas. Le pays qu'il avait visité était surtout peuplé de Cambodgiens. La rivière était barrée par de nombreux rapides, cependant elle lui parut devoir être accessible aux chaloupes à vapeur dans tout ce parcours, aux hautes eaux.

DE SAMBOR A STUNG-TRENG (ROUTE DE L'INTÉRIEUR)

141 kilomètres de levé nouveau

De retour à Stung-Treng, le 18 juin, M. de Coulgeans y séjourna jusqu'à mon passage avec la mission. Il devint ensuite le collaborateur



Fig. 33. — Campement de M. de Coulgeans

actif de M. Guissez, dont il assura le ravitaillement pendant la tentative du passage de l'Argus à Khône.

Avec le commencement de novembre, le moment était devenu propice pour la reconnaissance du chemin des charrettes, entre Sambor et Stung-Treng. Il alla en faire l'examen. Pour passer en terrain moins raviné par les cours d'eau, cette route va, fort à l'Est, longer les petits mamelons dont il a été parlé plus haut, et contourner une petite chaîne de collines, parcourant de vastes forêts clairières où l'on ne rencontre que deux villages. Elle vient aboutir à Prouk, sur le Srépok, à 25 kilo-

mètres de Stung-Treng que les charrettes devaient alors gagner par un chemin tout aussi difficile que celui de la berge du fleuve. Beaucoup plus longue que cette dernière, la voie de l'intérieur n'offrait pas d'avantages suffisants pour lui être préférée.

A la fin de décembre, M. de Coulgeans vit successivement arriver dans son poste les membres du groupe Cupet, revenant des reconnaissances sur la rive gauche du Mé-Khong dont il va être parlé.



Fig. 34. — Le radeau de M. Rivière sur le Mé-Khong.

XI

LAOS ORIENTAL ET ANNAM[1]

M. RIVIERE

26 juilllet au 8 août 1890.

DE LAKHÔNE A QUI-HOP

155 kilomètres de levé nouveau

Le séjour que M. Rivière avait fait à Luang-Prabang et son voyage sur le fleuve avec la mission jusqu'à Lakhône, avaient été si favorables à sa santé qu'il avait désiré, au lieu de gagner Vinh avec MM. Massie et Molleur par la voie du Kammon, plus courte, mais qui n'offrait plus d'intérêt géographique, parcourir celle qui de Lakhône va à Qui-Hop et en

1. Voir la carte de cette exploration dans le vol. IV.

Annam, qui nous était signalée comme très fréquentée par les commerçants et dont le levé manquait à l'ensemble des travaux de la mission dans cette région. Les chefs de nos postes des confins et les missionnaires l'indiquaient même comme la meilleure voie de pénétration de la côte au Mé-Khong.

L'examen qu'en fit M. Rivière ne justifia pas les espérances que les renseignements avaient fait concevoir, mais il lui montra une voie passable, nouvelle, entre Vinh et le Grand-Fleuve.

Parti le 26 juillet, M. Rivière, après avoir remonté une journée la petite rivière Nam-Done, prit la voie de terre dans des circonstances peu favorables ; les cours d'eau étaient débordés à la suite de pluies diluviennes et leur passage ne se faisait qu'en surmontant de grosses difficultés. Le second jour il entra dans le bassin du Sé-bang-faï, joignit la route de Pou-Houa et continuant dans la direction Nord-Est, gravit le talus des monts Pouhac, au sommet duquel il entra sur le plateau du Kammon ou naît le Nam-Kading et après avoir franchi la ligne de partage des eaux, arriva à Qui-Hop le dixième jour, ayant parcouru une voie plutôt mauvaise et dont une longue partie, dans les ravins du Rang-Xan, est presque inaccessible aux chevaux et aux éléphants.

DE QUI-HOP A VINH

75 kilomètres de levé nouveau.

De Qui-Hop à Vinh, M. Rivière avait compté descendre le Ngam-Tien et le Ngan-Sau, affluents du Song-Ka, mais la circulation sur ces cours d'eau était interrompue par la rebellion et le mandarin annamite de Qui-Hop, ainsi que le chef du poste de Tri-Ban, qui lui envoya une petite escorte de miliciens, lui représentèrent qu'il courrait un danger presque certain en les parcourant. Fort heureusement, un séjour antérieur dans cette région lui avait rendu le pays familier. S'étant assuré par les indigènes qu'un chemin qui aboutissait à la route mandarine et au canal du Hatinh était libre, il continua sa marche, passant par le

col de Truong-Bat, il atteignit le canal au point où la route le coupe et y ayant trouvé des barques il parvint à Vinh après vingt-quatre heures de navigation, le 8 août.

M. Rivière connaissait la partie la plus difficile de la route de Hatraï à Lakhône, il la trouvait fort préférable à celle par Qui-Hop qui demandait, du reste, quatre jours de plus pour son parcours. Le pays qu'il venait de visiter était, comme le Laos en général dans ses parties montagneuses, habité par plusieurs races. Les Laotiens répandus assez nombreux entre le Mé-Khong et la base des monts Pou-Hac; les Hang-Tchek qu'on rencontre le long de la route du Qui-Hop et qui se rattachent aux Laotiens au moins par le langage, et deux variétés de Khas, les Xos et les Hémères, qui vivent nomades sur les hauteurs. Au cours de sa route, M. Rivière avait pu recueillir en une sorte de vocabulaire, un grand nombre de mots de chacun de ces langages et des notes intéressantes sur leurs mœurs. De Vinh il gagna, par le vapeur, Hanoï où je le retrouvai.



Fig. 35. — Maison commune de Khas Djarai.

XII

LAOS ORIENTAL, RÉGION SAUVAGE DU SUD-EST ET CAMBODGE

MM. CUPET, COGNIARD, DUGAST ET LUGAN

1er octobre au 15 novembre 1890.

Le capitaine Cupet avait vu revenir ses forces quand la fin de septembre arriva et il se sentait capable d'entreprendre une nouvelle campagne. Aucun fait saillant méritant d'être signalé n'était survenu à Luang-Prabang pendant le séjour de quatre mois qu'il venait d'y faire. Le 1er octobre, ayant confié le poste à M. Counillon, il s'embarqua sur le fleuve avec M. Lugan, pour aller reprendre les travaux topographiques dans les régions au Sud de celles où, avec son groupe, il avait précédemment opéré.

Parvenu à Nongkay, le 6, il y laisse M. Lugan qui va se rendre à Oubône par terre et par le Nam-Si. Le 15, il arrive à Lakhône et apprend que MM. Cogniard, de Malglaive et Dugast en sont déjà partis, il continue alors la descente du fleuve jusqu'à Ban-Mouk, d'où il ira les joindre à Yassouthon.

DE BAN-MOUK A OUBÔNE PAR YASSOUTON, ROÏ-ET ET BAN-MUONG

319 kilomètres de levé nouveau.

Yassouthon, sur le Nam-Si, est à 130 kilomètres de Ban-Mouk, par un chemin constamment en plaine que suivent les chars à bœufs. Le terrain est légèrement ondulé à la ligne de séparation entre le Mé-Khong et le Nam-Si. Le pays est couvert de forêts, sillonné de ruisseaux, dont deux seulement sont importants, le Nam-Bang-Hin, tributaire du Mé-Khong et le Sé-Baï, affluent du Moun, et qui ont leurs sources dans des petites collines en vue de la route. Il est pauvre et peu habité jusqu'au Sé-Baï; plus loin la forêt s'éclaircit et se peuple de villages. La plaine de Yassouthon est couverte de rizières et de riches pâturages où paissent des troupeaux de bœufs et de buffles. En communication facile avec Oubône, par le Nam-Si, Yassouthon est important au point de vue commercial; un certain nombre de marchands chinois y sont installés.

Le 25 octobre, MM. Cogniard et Dugast y rejoignent le capitaine, et le 27, tous trois se séparent pour gagner Oubôn, chacun par un chemin différent.

80 kilomètres séparent Yassouthon de Roï-Et; le chemin traverse des territoires d'une fertilité exceptionnelle comme M. Cupet n'en avait rencontré qu'au nord de Vieng-Chang, sur ses bords, les villages se succèdent presque sans interruption, le Nam-Si en est à petite distance, ses crues fécondent la plaine que couvrent de superbes rizières. De nombreux troupeaux de bœufs, de buffles et aussi de chevaux que l'on exporte sur Korat et Bangkok, augmentent la richesse de cette belle contrée. Roï-Et compte 400 ou 500 cases, une trentaine de Chinois y font le commerce.

Pendant les 109 kilomètres de chemin entre Roï-Et et Ban-Muong sur le Nam-Moun, le pays prend peu à peu un aspect différent. A mesure qu'on s'éloigne du Nam-Si, les cultures diminuent, les villages se font rares; à partir de Muong-Tiatou, de nombreuses efflorescences salines

apparaissent à la surface du sol, le terrain ne se prête plus à la culture, les arbres deviennent rabougris, peu fréquents. Le pays, assure-t-on au capitaine, conserve le même aspect jusqu'à Korat. Deux gros villages se rencontrent dans le parcours, Kétaravissaï, où l'on travaille le fer, et Savanapoum qui fait le commerce du sel. A Ban-Muong, M. Cupet s'embarque pour Oubône.

D'OUBÔNE A BASSAC PAR MUONG-DÈT

140 kilomètres de levé nouveau

M. Cupet, trouve à Oubône, M. Dugast arrivé de la veille. Tous deux vont gagner Bassac par des chemins différents. Comme ils se préparent à partir M. Cogniard les rejoint; un peu fatigué il se rendra à Bassac en barque.

La route que suit M. Cupet par Muong-Dèt, est peu intéressante. Après avoir quitté les belles rizières des bords du Nam-Moun, elle entre en forêt et s'y tient jusqu'à Bassac, sans traverser de lieu important. Le pays est pauvre, à peine peuplé de Laotiens mélangés de Kouïs, race répandue dans cette région jusqu'au Cambodge et qui se livre à l'industrie du fer venant des mines de Kompong-Soaï. Muong-Dèt est situé sur le Nam-Dom, affluent navigable du Nam-Moun.

A Bassac, M. Cupet, successivement rejoint par MM. Dugast, Cogniard et Lugan, prépare l'organisation des reconnaissances sur la rive gauche du fleuve.

DE NONG-KHAY A KÔNE-KÈNE PAR POU-KIOU. — RECONNAISSANCE DU NAM-SI

855 kilomètres de levé nouveau

M. Lugan, en se séparant à Nong-Khay du capitaine Cupet, avait entrepris une étude importante comprenant la reconnaissance de la partie septentrionale du bassin du Nam-Si, le plus fort affluent du Nam-Moun,

et le relevé de sa partie navigable jusqu'à son confluent, soit environ 470 kilomètres d'itinéraire par terre et 385 par eau. Il avait aussi pour mission de relier son levé à la route parcourue en 1858 par Mouhot, lorsqu'il se rendit à Luang-Prabang.

Pour atteindre ces objectifs il descend au Sud, touche à Koumpouapi, le vaste étang Nong-Han-Noï où naît le Nam-Pao par lequel il se déverse dans le Nam-Si. Puis il continue dans la même direction jusqu'à Tchenobot au bord de ce dernier cours d'eau, et va à l'Ouest joindre Pou-Kiou, dans la région des sources des affluents du Nam-Si. Enfin, revenant par Pou-Vieng, au Nord, il s'embarque à Kône-Kène sur cette rivière importante, la relève jusqu'au Nam-Moun, et pour ne pas se faire attendre de ses compagnons, gagne en barque, Oubône puis Bassac. Les pays qu'il avait parcourus étaient sensiblement les mêmes que ceux décrits par M. Cupet.

DE SAKHÔNE-LAKHÔNE A YASSOUTHON ET A SISSAKET

365 kilomètres de levé nouveau.

M. Cogniard, pendant son séjour à Lakhône, avait rédigé une intéressante étude sur cette région, et il avait envoyé à Houten, M. Dugast pour y faire un travail semblable. Lorsque l'époque de reprendre le travail sur le terrain était arrivée, tous deux s'étaient mis en route pour Sakhône-Lakhône, par le chemin précédemment relevé par MM. Cupet et Lugan. De là, M. Cogniard relevant l'itinéraire, ils s'étaient rendus à Yassouthon par Kalassim, voyageant dans les mêmes plaines déjà décrites, et traversant la partie orientale du bassin du Nam-Si, peuplée, fertile et riche en pâturages.

Après leur jonction à Yassouthon avec le chef du groupe, les deux compagnons se séparent dans le but de gagner Oubône par des chemins différents.

M. Cogniard poursuit son levé, va le relier à Savanapoum à celui de M. Cupet, puis passant le Nam-Moun près de Ratanabouri, il marche

parallèlement à ce cours d'eau jusqu'à Sissaket, gros village où il s'embarque pour Oubône.

DE YASSOUTHON A BASSAC

280 kilomètres de levé nouveau.

M. Dugast, avant de se diriger sur Oubône, alla reconnaître au Sud-Est l'important village de Sanassay puis revint à Yassouthon. Il se mit en chemin le 1[er] novembre, à travers un pays très fertile et bien peuplé. Ayant atteint le Nam-Sé-Bay, il se trouva jusqu'à Oubône, dans les plaines à efflorescences salines. Après quelques jours de repos dans ce centre avec MM. Cupet et Cogniard, il se rendit à Bassac par une voie au nord de celle qu'allait visiter M. Cupet. Les principaux points en étaient Ban Na-Nia, sur le Nam-Dom, et Pou-Thong, à petite distance du Mé-Khong. C'était une route bonne pour les chars, et fréquentée par les marchands jusqu'à ce dernier endroit à partir duquel ils prenaient une direction vers Bassac, plus longue que celle parcourue par M. Dugast, qui passe par de légères hauteurs et n'est suivie que par les piétons.

SÉJOUR A BASSAC

A Bassac, le commissaire siamois déclarant n'avoir pas d'instructions précises de son gouvernement, le capitaine se heurta à une disposition, de sa part, opposée à toute exploration au delà des limites très rapprochées du pays sur lequel les autorités laotiennes avaient action. Il perdit même une quinzaine de jours en pourparlers avec lui avant d'être en mesure de marcher avec ses compagnons sur ce terrain peu étendu. Enfin il fut convenu qu'en même temps qu'un topographe siamois qu'on lui présenta comme devant lui montrer la frontière, il se rendrait par un chemin différent à Nong-Té sur la rivière Srépock d'où ils tâcheraient d'entrer ensemble dans la région à explorer. Le capitaine en acceptant

cet accord comptait, si, par suite, une résistance qu'il devinait s'affirmait, descendre le Srépok jusqu'à Stung-Treng et gagner Saïgon pour s'organiser dans d'autres conditions. Mes instructions lui prescrivaient, en effet, qu'au cas où il ne pourrait, par les voies laotiennes, entrer chez les peuplades de l'intérieur, il devrait tenter la pénétration par les chemins



Fig. 36. — Berge du Me-Khong à Bassac.

de notre colonie. Il ne devait pas tarder à se rendre compte que le but de l'officier siamois était de l'amener à renoncer au voyage afin de le faire lui-même à la tête d'une troupe de 300 soldats en formation à Bassac après l'échec d'une première tentative par la vallée du Sé-bang.

Tous les renseignements fournis sur le pays au capitaine par l'autorité siamoise, avaient tendu à le lui montrer comme très dangereux à parcourir et à lui donner la conviction qu'il ne pouvait s'y risquer que sous une très forte escorte. Cependant un habitant malade qu'il avait

soigné, très au courant de la question par ses propres pérégrinations, lui avait dit son avis : que seul un voyageur isolé avait chance d'être accueilli par les populations presque sauvages qui, devant une troupe nombreuse et armée, seraient prises de crainte pour leur indépendance, feraient le vide devant elle, et la forceraient à s'arrêter faute de ressources en porteurs et en vivres.

Devant la situation qui lui était faite, M. Cupet eut en vue d'atteindre les extrémités de la sphère d'action laotienne, et de relever le cours navigable des rivières Sé-Sane et Srépok dont les vallées étaient des voies d'accès vers l'intérieur.

Le 26 novembre il quitte Bassac pour aller prendre à Ban-Khôn-noï, sur la rive gauche du Mé-Khong, la route de Siempang sur la rivière Sé-Kong. MM. Dugast et Lugan partiront pour le même centre le 28 en suivant des itinéraires différents. M. Cogniard se mettra en route le 29 ; avant de passer sur la rive gauche, il reliera les levés de la mission sur la rive droite à ceux de la mission de Lagrée et de M. Harmand.

DE BASSAC A NONG-TÉ PAR SIEMPANG ET BAN-LAIA

RECONNAISSANCE DE PARTIE DU SRÉPOK

445 kilomètres de levé nouveau.

M. Cupet traversa d'abord la grande île de Dôn-Deng large de 2 à 3 kilomètres, et après avoir franchi plusieurs petits affluents du Mé-Khong, s'engagea dans la vallée du Sé-Khong sur un terrain assez difficile quoique peu accidenté. A partir du premier tiers du chemin, la voie longe à distance et successivement les rivières Nam-Kam-Po, Sé-Bien, et Sé-Khong, dans ce dernier trajet la région était alors infestée de brigands qui en fuyant, garnissaient, derrière eux la route de lancettes empoisonnées pour ralentir les poursuites. Les villages y étaient rares, le sol, peu cultivé, est riche en minerais de fer, de plomb argentifère et d'antimoine, dont le capitaine recueillit des échantillons. Siempang à 125 kilomètres

de Bassac est habité par des Laotiens et des Cambodgiens. Le Sé-Kong y a 300 mètres de large.

MM. Lugan et Dugast joignirent le capitaine dans ce centre. Tous trois en partirent le lendemain pour Ban-Laïa. MM. Cupet et Lugan ensemble par Takalan, M. Dugast par Palassu.

Takalan à 55 kilomètres de Siempang est le dernier village laotien dans l'Est. Son chemin est praticable aux chars et assez fréquenté : il passe dans une forêt clairière, épaissie à mesure qu'on approche du Sé-Sane, principal affluent du Srépok, au bord duquel Takalan était installé depuis trois ans. En le quittant pour Ban-Laïa, à 90 kilomètres au Sud-Est, on entre en pays plus accidenté, l'altitude moyenne est de 350 à 400 mètres. C'est le commencement du territoire habité par les populations dites « sauvages ». Ce sont d'abord les Braos, puis les Temponnes, les Djaraïs : le sol est fertile, sillonné de ruisseaux : forêts, prairies, champs de riz se succèdent ; les villages étaient tous fortifiés, car la sécurité n'existait pas, les gens se faisaient encore la guerre de village à village pour faire des captifs qu'ils vendaient ensuite.

Ban-Laïa est un village Djaraï située entre le Sé-Sane et le Srépok. En 1881, deux officiers, en exploration, MM. Septans et Gauroy l'avaient atteint venant du Cambodge. N'ayant pu le dépasser faute de porteurs et devant une attitude menaçante, ils s'étaient retirés après avoir brûlé leurs bagages pour ne pas les laisser aux mains de ceux qui leur refusaient le passage.

Jusqu'à Ban-Laïa, le voyage s'accomplit sans autres incidents que les difficultés pour trouver des guides et les entraves à la marche dues à l'état de guerre permanent.

M. Dugast y rencontra ses compagnons le 12 décembre et continua seul son itinéraire, pendant que MM. Cupet et Lugan se dirigeaient sur Nong-Té où ils arrivèrent le 15, non sans des ennuis nombreux, après avoir parcouru un pays de même nature que le précédent mais où l'altitude allait en s'abaissant jusqu'à 200 mètres.

Nong-Té est le lieu de rendez-vous avec l'officier siamois qui arrive en même temps. Alors commencent, vis à vis du capitaine, des procédés

qui le mettent dans l'impossibilité de continuer son exploration, et le confirment dans l'idée, que les autorités chargées d'organiser sa marche n'ont eu d'autre but que de la faire avorter. Il se décide à gagner le Cambodge.

Avec M. Lugan, il s'embarque le lendemain sur le Srépok, à Lom-Pat, ancien village cambodgien abandonné par suite de l'insécurité, situé à 15 kilomètres de Nong-Té et jusqu'où les barques peuvent remonter en toute saison. Après cinq jours de lente navigation à cause des barrages sans nombre qui retardent la marche, ils atteignent Stung-Treng en relevant la partie non connue de la rivière qui leur laisse l'impression que les chaloupes à vapeur pourraient, aux hautes eaux, arriver à Lom-Pat, car les bancs de roches qui obstruent le lit du cours d'eau ne dépassent guère que d'un mètre le niveau de la sécheresse.

DE KONG A SIEMPANG

70 kilomètres de levé nouveau.

M. Lugan en quittant Bassac le 28 novembre s'était dirigé sur Kong afin d'y voir M. Guissez, de là il avait gagné Siempang, rencontrant les deux villages Say-Sabou et Ban-Ké sur un terrain presque désert que parcourt une route pour les charrettes. A Siempang il joignit M. Cupet avec qui il devait désormais voyager jusqu'à Stung-Treng, et M. Dugast qui avait suivi un itinéraire parallèle au sien.

DE BASSAC A STUNG-TRENG PAR PALASSU, BAN-LAIA ET LA RIVIÈRE SÉ-SANE

517 kilomètres de levé nouveau.

M. Dugast avait aussi laissé Bassac le 28 novembre ; prenant d'abord le commencement de la route du centre cambodgien Melou-Prey, au Sud, il avait ensuite longé le Mé-Khong vers Outom et Moulapoumok.

marchant pendant 75 kilomètres dans un pays mi-peuplé de laotiens, mi-peuplé de Cambodgiens et qui dans sa dernière partie, n'avait de chemin dans cette direction, que celui que le voyageur se frayait dans les hautes herbes. A Moulapoumok, il passa le Mé-Khong, et prit la route fréquentée qui en un trajet de 50 kilomètres, pendant lequel on ne rencontre que le village de Ban-ké, amène à Siempang. Là il trouva MM. Cupet et Lugan. Continuant son itinéraire, il alla prendre à Say-Sabou, le chemin de Palassu, village à 60 kilomètres au Sud, au bord du Sé-Sane; pour y arriver il passa, à Ban-Yeun, habité par des Khas Penongs, le Sé-Kong, large de 350 mètres et parcourut un chemin presque constamment en forêt clairière.

Au lieu de le conduire à Bang-Laïa où il devait retrouver ses compagnons, le guide se conformant aux instructions du commissaire siamois l'amena sur les bords du Srépok au village de Kebal-Reméas, déjà visité par M. de Coulgeans, comptant sans doute le voir descendre de suite à Stung-Treng. Mais M. Dugast reconnaît alors la fausse direction qu'on lui fait suivre et parvient à retrouver le chemin de Ban-Laïa, et après une marche de 90 kilomètres dans un pays désert, mais dont l'aspect, forêt clairière, plaine herbue, épaisse futaie, varie chaque jour en restant très beau, il joint à Ban-Sæum, le 11 décembre, l'itinéraire de M. Cupet qu'il rencontre le lendemain, et qu'il le met au courant des difficultés que de son côté il a éprouvées.

Le 14 décembre M. Dugast se sépare de nouveau du capitaine et va joindre à 30 kilomètres au Nord de Ban-Laïa, la rivière Sé-Sane, à Kébo, à travers un pays peuplé de Djaraïs, de Temponnes et de Khas-Khat, dont les villages, en guerre, sont fortifiés, et où les chemins sont souvent garnis de lancettes de bambous. Après avoir, en dernier lieu, parcouru un terrain couvert de petits soulèvements, il arrive à Kébo, habité par une quarantaine de birmans.

Une mine d'or, ayant la réputation d'avoir été très productive, située dans les soulèvements proches, avait attiré ces aventuriers qui assurèrent à M. Dugast qu'on n'y trouvait plus d'or.

A Kébo, M. Dugast s'embarqua sur le Sé-Sane, et le releva en le des-

cendant, pendant 172 kilomètres, jusqu'à Palassu, où il reprit la voie de terre par un chemin parallèle au Sé-Sane d'abord, au Srépok ensuite et sur leur rive droite, et qui amène à Stung-Treng après une marche de 40 kilomètres.

DE BASSAC A SRÉPOK PAR MELOU PREY ET STUNG-TRENG

360 kilomètres de levé nouveau.

M. Cogniard s'était mis en route de Bassac, le lendemain du départ de MM. Dugast et Lugan. Il allait joindre à Melou-Prey, chef-lieu d'une des anciennes provinces cambodgiennes détenues par le Siam, nos itinéraires à ceux de la mission de Lagrée et de M. Harmand. Il y parvint après un trajet de 150 kilomètres au cours duquel il était sorti du plateau laotien par les hauteurs des Dangrek, et en passant les innombrables ruisseaux qui vont former le Tonlé-Repou et le Stung-Sen. De Melou-Prey, M. Cogniard avait gagné à 100 kilomètres dans l'Est, Tonlé Repou, autre chef-lieu cambodgien d'une province, où, comme pour la précédente, la délimitation entre le Cambodge et le Siam n'est pas encore intervenue. Dans cette partie de sa route, il avait franchi les sources de l'importante rivière Stung-Chinit dont l'embouchure est dans le fleuve du Lac, près de Somrong-Sen.

A Tonlé-Repou, M. Cogniard passa le Mé-Khong et aborda Stung-Treng d'où il se rendit par terre à Kebal-Reméas, longeant à distance le Srépok sur la rive gauche et empruntant une partie d'un itinéraire de M. de Coulgeans. Là il était passé sur la rive droite avait gagné Srépok puis le Sé-Sane qu'il descendit jusqu'à Stung-Treng,

DÉPART DE STUNG-TRENG

M. Cupet reçu à son arrivée à Stung-Treng avec M. Lugan par M. de Coulgeans, l'avait mis au courant des difficultés qui lui avaient été créées.

Se séparant de M. Lugan à qui mes instructions prescrivaient d'aller résider à Bassac, il descendit le 26 décembre, à Kratié, où MM. Cogniard, et Dugast le rejoignirent le 31. De ce poste, il m'informa télégraphiquement au Tonkin, de ce qui s'était passé et me soumit, pour la suite des opérations de son groupe, un projet que j'approuvai.



Fig. 37. — Méos venant vendre des provisions au poste français de Laï

XIII

TONKIN ET LAOS ORIENTAL

M. VACLE

1er octobre au 15 novembre 1890.

DE MUONG-LAÏ A MUONG-HOU

Ainsi qu'il avait été convenu lors de notre séparation au mois de mai à Muong-Theng, M. Vacle s'était rendu dans la région de Pou-fang pour l'étudier au point de vue commercial, mais comme le voyage de M. Pennequin et de ses compagnons nous avait renseignés sur le pays

entre Laï et cet endroit, il avait projeté de pousser sa course jusqu'à Muong-Hou premier centre intéressant sur la voie de Xieng-Houng.

En attendant que la saison lui permît de se mettre en route, M. Vacle s'était employé à être un utile intermédiaire entre les chefs indigènes de Laï et l'autorité militaire de Sonla, à ce moment difficile où la reddition du Chinois Huyen-Khao, avait encombré le pays, des partisans et leurs familles, de ce chef de bande[1].

Parti le 1er octobre il avait atteint Pou-fang le 13, sans incident. S'engageant ensuite sur le chemin au delà, il avait franchi la ligne de partage des eaux entre la Rivière Noire et le Nam-Hou habitée par des Yaos et le 24, était arrivé à quelques heures de Muong-Hou, à Bo-Sao où il trouva l'exploitation de sel dont il a déjà été parlé[2]. Là, le passage vers Muong-Hou lui fut refusé par un officier chinois, soi-disant venu avec des soldats pour protéger le pays contre la piraterie, qui lui déclara que le pays relevait du Yunnan et qu'il ne pouvait y circuler sans passeport. Dépourvu de guides et de coolies M. Vacle n'insista pas, et son examen du canton terminé, il reprit la route de Laï.

Il avait constaté que le transit commercial, autrefois actif, était, sauf pour le sel, complètement arrêté depuis la dévastation de la région par les bandes chinoises, malgré le passage du colonel Pennequin et l'installation du poste de Muong-Nhié, qui avaient assuré la sécurité.

Revenu à Laï, il y trouva la nouvelle de mon arrivée prochaine, et l'expression de mon désir, que Déo-van-tri descendît à Hanoï avec lui sur les pirogues qui devaient venir y chercher la mission, ainsi que je le lui avais conseillé en le quittant. Je comptais, en effet, avant de me mettre en route avec ce chef pour la région du Haut-Mé-Khong, le présenter au gouverneur général, et lui montrer que l'autorité française ne gardait aucune rancune de l'état de guerre qui avait précédé sa soumission, qu'elle avait, pour son pays et pour lui, les intentions les plus bienveillantes et qu'elle lui était reconnaissante de l'aide qu'il apportait à la mission.

1. Voir page 30.
2. Page 45.

Ce ne fut pas sans hésitation que le chef de la haute Rivière Noire consentit à entreprendre ce voyage pour Hanoï qu'il n'avait pas revu depuis l'époque où les Pavillons noirs étaient maîtres du Tonkin ; mais il était convaincu de nous y retrouver, il avait en M. Vacle une absolue confiance : ayant pris congé de ses parents il partit avec lui, ils arrivèrent le 21 décembre. M. Lefèvre-Pontalis et moi nous les attendions sur la berge.

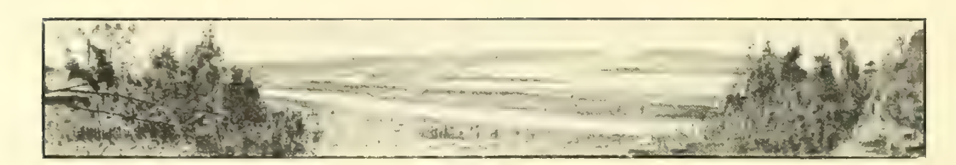


Fig. 38. — Le Mé-Khong devant Xieng-Houng.

XIV

TONKIN ET SIP-SONG PAHN-NAS

MM. PAVIE, LEFÈVRE-PONTALIS ET VACLE

22 novembre 1890 au 31 mars 1891.

SÉJOUR A HANOÏ

Arrivé avec M. Lefèvre-Pontalis au Tonkin le 22 novembre, je me rendis aussitôt à Chobo, pour assister au départ vers Luang-Prabang, par la voie de la Rivière noire et de Muong-Theng, de MM. Massie et Macey. Je leur donnai rendez-vous à la fin de mars dans le pays des Sip-song Pahn-nas, à Xieng-Houng, qu'ils devaient atteindre par terre en suivant la route des caravanes.

De retour à Hanoï je ne tardai pas à être au courant des résultats des reconnaissances exécutées, depuis notre séparation sur le Mé-Khong, par le groupe Cupet, M. de Malglaive, et M. de Coulgeans, et il me fut possible, avant mon départ, ainsi qu'on l'a vu, de les munir des instructions et des renseignements, pour la suite de leur mission, que la situation comportait.

Le séjour qu'il avait fait au Tonkin avait remis M. Rivière en état de reprendre ses travaux sur le terrain. Je le chargeai donc de retourner dans la vallée du Mé-Khong. Il allait avoir pour mission d'installer à Ou-

thène l'agence, analogue à celles de Stung-Streng et de Bassac, prévue par mon accord avec le gouvernement siamois, et de faire, sur le plateau de Kammon et les abords du Mé-Khong et de la côte annamite, des reconnaissances permettant l'établissement d'un canevas général assurant la liaison et l'exactitude des travaux précédents de M. Harmand et de la mission dans cette partie du Laos. Il devait être de retour au Tonkin à la fin de mars.

Un de mes premiers soins fut aussi d'obtenir du gouverneur général qu'une étude sur le terrain fût faite, au point de vue télégraphique, entre Sonla et Luang-Prabang comme M. de Coulgeans en avait exécuté une entre Sambor et Stung-Treng. Le gouvernement siamois n'avait pas accepté ma proposition de relier nos lignes dans ces directions, cependant il y poussait rapidement l'achèvement de son propre réseau. M. Millot, commis de télégraphes, fut chargé de ce travail qui, terminé avant les pluies, pourrait permettre la pose d'un fil aérien dès que les circonstances cesseraient de s'y opposer.

Cependant, de Bangkok, le chancelier intérimaire du Consulat général, que j'avais chargé de connaître la suite que le gouvernement siamois donnerait suivant qu'il avait été entendu, à ma demande concernant l'observation du statu quo au Laos, m'informait qu'aucune décision n'avait été prise et qu'il n'y avait pas lieu d'en espérer une conforme à nos désirs. En même temps des plaintes arrivaient de tous côtés au gouverneur général signalant des violations nouvelles de territoire dans le pays de Maïson-Chau, à 100 kilomètres d'Hanoï, dans celui de Kammon à 75 kilomètres de Vinh, dans celui d'Aï-Lao, à 80 kilomètres de Hué. C'étaient des arrestations de fonctionnaires ou de notables indigènes qui refusaient de reconnaître l'autorité siamoise sur des points d'où en barque on pouvait rapidement parcourir ces distances. Il n'y avait plus à conserver le moindre doute : non seulement le Siam n'admettait pas le statu quo proposé au Sud de Luang-Prabang, mais il activait la marche de ses avant-postes dans la direction de la mer de Chine. M. Piquet, avec des ordres de protestation, donna partout des instructions pour qu'en évitant tout conflit, on fît le possible pour arrêter cette invasion.

Le 21 décembre M. Vacle et Déo van tri arrivèrent à Hanoï. Le gouverneur général et les autorités françaises s'attachèrent à donner à celui qui allait être un des plus actifs collaborateurs de la mission, la meilleure impression de nos sentiments, lui montrant qu'il n'était pas dans le tempéramment des français d'avoir une idée défavorable de leurs anciens adversaires à cause de leur passé de guerre, qu'au contraire, ils les considéraient comme des soldats énergiques qu'on me savait un gré extrême d'avoir ralliés à la France. Déo van tri fut très sensible à cet accueil; rejoint quelques jours après par Kam-Doï, il abandonna toute idée inquiète et n'eut plus que le souci de nous rendre satisfaits de ce qu'il jugeait être notre générosité.

D'HANOÏ A LAÏ-CHAU

Le 2 janvier 1891, MM. Lefèvre-Pontalis, Vacle et moi, nous nous mettons en route avec Déo van tri pour Laï où nous allons organiser notre convoi vers les Sip-song Pahnnas.

Le gouverneur général désireux de montrer l'intérêt qu'il prend à notre exploration nous accompagne jusqu'à Chobo, terminus de la navigation à vapeur sur la Rivière Noire.

Il avait aussi sur mon conseil, en vue de se rendre compte de la situation dans laquelle se trouvait le résident de Chobo vis à vis des chefs et de la population montagnarde de ce pays, et de l'urgence qu'il pouvait y avoir à remplacer le régime administratif qui y fonctionnait par l'organisation, qu'avec Pennequin, j'avais proposée et que le colonel devait y diriger. Devant un danger visible, M. Piquet donna des instructions pour y remédier, malheureusement leur exécution ne fut pas immédiate, et vingt jours après notre passage le résident Rougery attaqué de nuit dans sa maison, fut massacré.

Nous remontâmes rapidement la Rivière Noire, c'était l'époque la plus favorable. Quinze jours devaient nous mener à Laï.

En passant à Vanbou, je fus, télégraphiquement, consulté par le géné-



Fig. 39. — Deo van Tri

ral en chef sur le transfert à cet endroit, du chef-lieu de la région établi à Sonla. Le but était de rendre les ravitaillements plus faciles et moins coûteux. Sonla, à deux jours de la rivière, dans les montagnes, avait été choisi trois ans auparavant, au début de l'occupation française, lors du passage de la colonne Pernot : le cours de la Rivière Noire sur laquelle Vanbou est situé et que je relevai quelques mois plus tard, était alors inconnu. Rien de définitif n'avait été construit à Sonla : je donnai un avis favorable au déplacement qui fut ordonné.

A l'arrivée à Laï, nous apprîmes que 70 partisans chinois, débris d'anciennes bandes, traqués par nos postes et par les troupes du Yunnan, s'étaient cantonnés à petite distance, menaçants pour les villages, et inquiétants pour la sécurité de notre exploration. Quand Déo van tri servait sous Lu-vinh-Phuoc, il avait eu leur chef sous ses ordres, il entra en relations avec lui, obtint sa soumission, nous reçûmes cinquante fusils à tir rapide. Ces hommes de la bande dissoute se fixèrent, partie en Chine, partie dans le pays.

Depuis l'occupation de Muong-Laï par nos troupes, la population, à la suite de la destruction du village, habitait en grande partie les environs. Déo van tri, affirmant ainsi combien son pays est gagné à notre cause, décide son vieux père et toute sa famille à s'y réinstaller. Avec le capitaine du poste, je détermine le terrain que la garnison conservera, et quelques jours après la population entière vient rebâtir ses cases.

Dans ce même temps, MM. Lefèvre-Pontalis et Vacle, accompagnés du Dr Pelletier, médecin du Poste, font une excursion sur le plateau de Tafine à 1 400 mètres d'altitude, à deux jours de Laï, et en dépendant, et dont la réputation de salubrité s'établissait. Ils y trouvent des montagnards travailleurs, tranquilles et commerçants, et un commencement de prospérité que l'avenir développera. Quand ils reviennent, tout est prêt pour le départ.

Déo van tri voyant l'importance que j'attache au succès du voyage, s'est chargé et acquitté de l'organisation du convoi avec un véritable dévouement. Lui-même dirigera ce convoi pour lequel, trente hommes sûrs sont engagés, choisis pour la plupart dans les familles des chefs et

qui tous se sont offerts quoique l'absence doive être longue et la solde modique. Quarante-deux mulets yunnannais ou chevaux porteront le bagage. Les conditions indispensables sont remplies, la sécurité assurée. On n'aura en aucun cas, de garde ou de transports, besoin de recourir aux gens des cantons visités.

La conduite de Déo van tri, homme intelligent, supérieur parmi ses compatriotes, due à des procédés auxquels il a été sensible, nous montre que non seulement il a à cœur de prouver qu'on peut compter sur lui, mais qu'il tient à acquérir des titres à notre reconnaissance.

DÉPART POUR LES SIP-SONG PAHNNAS

Pour cette région thaïe dite des Sip-song Pahnnas (douze mille rizières), seul pays de civilisation indoue où la Chine avait encore une apparence d'autorité, nous nous mîmes en marche le 28 février.

Le gouvernement chinois ne tirait pas de revenu appréciable de cette dépendance, mais ses caravanes y venaient chercher le thé qu'il appréciait le plus et c'était là son motif de garder sur elle un semblant de domination. Il m'avait paru logique et naturel de faire suivre à ces populations si différentes par le langage, les mœurs et la religion, de celles de la Chine, le sort de celles, plus au Sud, de même origine qu'elles, et j'avais eu la pensée, qui fut jugée prématurée, de faire hâter un arrangement avec la Chine sur la question de la frontière dans la vallée de Mé-Khong en profitant de la présence de la mission sur ce terrain pour y procéder à un examen préparatoire. Tenus de rester dans le rôle scientifique, caractéristique de la mission, mes compagnons et moi, eûmes du moins l'espoir de faciliter, par une étude géographique aussi complète que possible, le futur règlement, et de faire aimer et désirer les Français par les populations qui, constamment éprouvées par les guerres intestines et la piraterie, vivaient dans un perpétuel état d'inquiétude.

En même temps que nous quittons Laï, MM. Massie et Macey

doivent partir de Luang-Prabang pour nous joindre à Xieng-Houng en étudiant le Sud du pays. Après la jonction, aura lieu une dislocation de la mission ayant pour but l'étude de trois autres voies non connues vers le Laos et le Tonkin.

DE LAÏ A POU-FANG

Le départ se fait dans les meilleures conditions, nous avons des guides de premier ordre pour la rive droite du Mé-Khong et aussi pour le Yunnan proprement dit. Déo van tri s'est adjoint Kam-Koui son neveu. Ngin a, à côté de lui, Kiaup un de nos plus dévoués Cambodgiens.

Cette première partie du trajet a déjà été visitée et relevée par le groupe Pennequin [1] ; M. Vacle l'a aussi parcourue pour aller vers Muong-Hou. Se tenant dans le bassin de la Rivière Noire et sur sa rive droite, la route, tracée aussi directe que possible par les indigènes, est fatigante à parcourir. Franchissant de grandes hauteurs, elle passe, du terrain de l'un, dans celui des autres, des nombreux affluents de droite du grand cours d'eau. La marche est néanmoins supportable, grâce à la douceur de la température due à l'altitude atteinte dès le deuxième jour et qui, pendant le voyage, maintiendra les lieux des étapes à une moyenne de 1 000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Malgré la succession de gros accidents de terrain, le chemin est suffisamment praticable. Très fréquentée autrefois par les caravanes du Yunnan, à cette époque où les exigences des Annamites obligeaient les habitants des hautes régions à renoncer à tout commerce avec le Delta, elle était par suite de l'insécurité abandonnée depuis plusieurs années. En prévision de notre voyage, Déo van tri l'avait fait réparer. Elle devait désormais être entretenue. Il nous paraissait qu'en raison de son importance elle ne pouvait manquer d'être à court délai reprise pour le trafic. Lors du voyage de M. Pennequin, le pays était presque désert : il se repeuplait

1. Voir pages 40 et 109.

maintenant rapidement, et douze sur quatorze de nos étapes s'y firent dans des lieux habités.

Les éléphants sauvages pullulent dans le canton de Pou-fang, la végétation exubérante des petites vallées inhabitées et des ravins les y attire et les y maintient. Pendant un espace de plus de 30 kilomètres, le chemin piétiné, le sol couvert de branchages, d'arbres brisés, même déracinés, indiquent à chaque instant qu'à peine quelques jours souvent quelques heures avant notre caravane, les pachydermes ont passé où nous marchons. De temps en temps leurs troupes sont en vue sur les pentes dénudées.

Un jour, sur un sommet près des sources du Nam-Kia, sous affluent de la Rivière Noire, un éléphant solitaire est aperçu mangeant des arbustes, insouciant des passants ; les hommes de Déo van tri l'attaquent, le tuent, il roule au fond du ravin, brisant sur les rochers l'une de ses superbes défenses. Presque au même endroit le colonel Pennequin en avait tué un l'année d'avant.

A ce sujet, voici un fait qui donne une idée de l'honnêteté des indigènes. L'éléphant était tombé à distance assez grande de la halte, on ne pouvait s'attarder à en prendre les défenses difficiles à détacher : la caravane simplement pourvue d'une bonne quantité de chair, recherchée de nos gens, avait continué sa route après recommandation, aux khas du pays, de réserver l'ivoire pour notre retour. Ceux-ci voient le dépôt trop précieux (les défenses pesaient 20 kilos chacune), veulent s'en décharger et l'expédient au village voisin avec invitation de faire suivre. Comme à chaque étape une journée au moins est perdue en explications, toutes ces populations étant d'origines différentes, les défenses ne purent nous joindre : continuant leur course dans les Sip-song Pahnnas, elles arrivèrent après dix jours à Xieng-Tong, alors seulement, le chef de ce Pahnna, comprenant qu'elles ne peuvent parvenir et ayant l'assurance de notre retour par son pays, se décide à les prendre en garde[1].

Pou-fang est la région la plus au nord de l'Indo-Chine où j'ai constaté la présence des éléphants sauvages.

1. Elles figurent aujourd'hui dans les collections du muséum d'Histoire naturelle.

DE POU-FANG A XIENG-HOUNG PAR MUONG-HOU ET MUONG-HING

270 kilomètres de levé nouveau

Le levé du chemin séparant Laï de Pou-fang avait été fait précédemment par M. Cogniard, c'est donc à partir de ce dernier point que je commence à relever notre itinéraire vers Xieng-Houng. Le 13 mars, trois jours après l'avoir quitté, arrivée à Talisine, la première étape dans le pays de Muong-Hou.

Ce trajet de 190 kilomètres séparant notre poste militaire de Laï de la limite du territoire de Déo van tri, s'est effectué sans que la marche du convoi ait jamais été inquiétée, le pays jouissant enfin du calme le plus parfait. La population cependant est variée à l'extrême : successivement nous avions fait étape dans des villages Thaïs, Yaos, Méos, Hougnis, Lamis, Khas, etc., dont Déo van tri pouvait parler la plupart des langages, dont M. Lefèvre-Pontalis notait un certain nombre de mots. Partout réception empressée, respectueuse. Les chefs de Laï ont là une autorité forte et incontestée, un prestige que nous nous attachions à maintenir et à grandir.

A Talisine, chez des Khas, qui cependant, par précaution, ont envoyé leurs femmes dans un village voisin, un bon accueil nous assure des dispositions de tous les villages de la région au delà que nous avions fait prévenir d'avance, suivant les usages, de notre voyage et de son but pacifique.

La vue des Français ne surprend pas les habitants, ils ont déjà vu M. Vacle qui est allé jusqu'à Bo-Sao, laissant partout la meilleure impression. Les premières craintes tiennent bien plus à l'importance de la caravane qu'à notre présence, ils se demandent comment tout ce monde se conduira. Mais le langage que tient partout Déo van tri, la discipline chez ses gens, nous concilient vite la population, notre réputation se fait rapidement, désormais elle devance la marche.

Du bassin de la Rivière Noire, par un col de 1 900 mètres d'altitude,

dont les crêtes voisines atteignent 2 400 mètres, on passe dans le bassin de Nam-Hou. L'aspect du sol se modifie alors, les montagnes se montrent presque partout dénudées par d'anciens défrichements. Des pentes souvent raides, mais que les mules descendent sans trop de peine, conduisent à un plateau remarquable, mieux habité, sur lequel naît le Nam-Hou ce plus fort affluent du Mé-Khong dont il a déjà tant été parlé.



Fig. 40
Le Chef Lue de Muong-Hou

Les sources de l'important cours d'eau sont à quelques kilomètres de la route. Ainsi disparaissent, pour nous, les suppositions, vraisemblables en raison de son gros débit, qui le faisaient venir du Yunnan, et ont même fait prendre par plusieurs voyageurs le Papien, une des têtes de la Rivière Noire, pour la source principale du Nam-Hou.

Quelques jours après, arrivée au premier centre habité par les Lues, Bo-Sao, où la mine de sel visitée par M. Vacle est en exploitation.

Variété de la race thaïe, les Lues se distinguent des populations de même origine et de même langage, habitant les bassins de la Rivière Noire, du Fleuve Rouge, etc., par le costume, les usages, la religion qui sont identiques à ceux des habitants des vallées du Mékhong et du Ménam, ils tiennent tout de l'Inde, tandis que les premiers ont été civilisés par la Chine. Ils sont maîtres du sol des Sip-song Pahnnas, reçoivent sans contestation l'impôt des autres races venues plus récemment dans la région, parsemées sur les montagnes, sans lien apparent non seulement entre elles, mais même entre les villages de commune origine.

C'est à leur caractère défiant, peu endurant, batailleur, tout autant

qu'à la différence dans la religion et les usages, qu'est due leur non absorption par la Chine qu'ils limitent d'une façon précise, frappante, quoique tributaires de cet empire ; ils avaient sous leur autorité, point discutée, les villages de Chinois établis dans le pays.

La mère du chef de Muong-Hou, se trouve justement à Bo-Sao, elle reçoit bien les voyageurs qui, le lendemain vont visiter le chef-lieu, Muong-Hou, un peu éloigné de leur route et en reviennent.

A Muong-Hou les chefs me demandent mon assistance pour aider à ramener au pays 300 familles réfugiées dans la principauté de Nan depuis la course faite dans leur canton par la bande de Huyen-Khao. Je leur remets une lettre pour le prince de Nan que je connais, le priant de ne plus s'opposer au retour des émigrés. Dans le petit centre toutes les cases sont neuves, car les pirates avaient brûlé le village.

A Bo-Sao, la caravane rencontre pour la première fois des soldats chinois, ils sont là, quatre ou cinq, sans chef, ils disent, sans cependant montrer d'ordres, que le but de leur présence est d'empêcher l'exploitation du sel, presque tout exporté au Yunnan où il fait un tort sérieux au monopole qui y est établi ; cependant ils ne s'opposent pas au travail dans les puits et se contentent de recevoir les gratifications des commerçants. Le passage des voyageurs français ne semble qu'exciter leur curiosité, ils les regardent mêlés à la foule. Cependant, les jours suivants, d'autres soldats, revêtus de l'uniforme, seront vus dans ces villages, venus sous le prétexte d'achats à faire, mais en réalité, ils en conviennent généralement, pour renseigner l'officier chinois commandant à Muong-Lé, centre Yunnannais voisin, sur les conditions dans lesquelles marche le convoi, et les agissements de ses chefs.

L'effet de cette mesure nous est du reste tout favorable, les autorités de la frontière apprennent que je suis pourvu d'un passeport de Tsong-li-Yamen et perdent toute inquiétude.

Après avoir marché six jours dans le bassin du Nam-Hou, nous retombons dans celui de la Rivière Noire pour deux jours, et entrons ensuite dans celui de Nam-Ban ou Lo-So, gros affluent du Mé-Khong : nous le parcourons une semaine pour arriver au Nam-Yang, petit

affluent dont le bassin commence deux jours avant qu'on atteigne le grand fleuve à Xieng-Houng.

Notre itinéraire, à partir de Bo-Sao, s'élève légèrement vers le Nord, pour redescendre au Sud par la vallée de Nam-Yang, contournant le territoire d'I-Hou et d'Ibang, où se cultive le thé réservé à l'empereur de Chine, et vers lequel je ne me dirige pas parce que je tiens à cotoyer, le plus près possible, la limite entre les Sip-song Pahnnas et le Yunnan.

Dans ce trajet les territoires des Pahnnas de Xieng-Tong, Muong-Bant, Muong-Hing et Muong-Yang sont visités. Partout l'accueil d'abord un peu inquiet, devient bon, empressé dès qu'on a fait connaissance, et on se procure facilement avec notre monnaie, très recherchée, les vivres nécessaires à l'alimentation de la caravane.

Chaque fois qu'on rencontre un cours d'eau, une pêche abondante, grâce à quelques cartouches de dynamite, fournit à tout le monde du poisson pour un ou deux jours.

C'est la première fois qu'on voit des Européens dans ce pays. Depuis longtemps on en entend parler. Quand la Chine était en guerre avec les Français, ordre avait été donné de repousser par les armes ceux qui se présenteraient ; depuis qu'elle est finie, on n'a plus rien dit, mais mauvaise réputatiou leur a été faite, de là l'inquiétude souvent manifestée, rapidement disparue.

Deux hommes, avec nous, se donnent une grande peine pour arriver à nous montrer sous le meilleur jour ; c'est Déo van tri, puis Ngin, le secrétaire cambodgien qui, depuis sa sortie de l'Ecole coloniale, rend à la France d'inappréciables services. On ne compte plus les occasions dans lesquelles cet admirable serviteur a risqué sa vie pour le succès de nos entreprises. Décoré d'une médaille d'or par le ministère des Affaires étrangères lors de la prise de Luang-Prabang en 1887, de la croix du Dragon de l'Annan par le général Bégin, commandant en chef des troupes d'Indo-Chine, pour sa conduite à la rencontre de la colonne Pernot en 1888, de la croix du Cambodge pour la grande part qu'il eut dans la soumission de Déo van tri, devenu son ami, il avait rempli à différentes reprises les missions les plus périlleuses, aujourd'hui il lutte

d'efforts avec Déo van tri, non seulement pour éviter les difficultés, mais pour rendre ses chefs populaires dans les pays qu'ils visitent, et faire que leur nom y reste légendaire.

C'est à partir de Muong-Hou que nous commençons à entendre parler de la révolte, contre le roi Xieng-Houng, de plusieurs des Pahnnas de la rive droite sous la direction du frère de ce prince. Les gens semblent mieux disposés pour les rebelles. Ils ne précisent pas ce qui se passe, autant pour ne pas se compromettre que parce qu'ils sont mal renseignés.

L'affaire paraît être celle-ci, le roi placé sur le trône après le meurtre de son prédécesseur, plus particulièrement par les chefs des Pahnnas de Muong-Kié et de Muong-La, a, peu à peu, oublié que ceux-ci ont compté, en récompense de leur aide, sur exemption d'impôts, sur certaine indépendance et sur diverses faveurs. Dans les premières années du règne tout a bien marché, aujourd'hui, le prince, ou plutôt son conseil, faisant acte d'autorité, veut les réduire à leur ancien rôle, ils ont pris les armes et choisi son frère.

Les deux partis réclament l'aide de tous les cantons, mais ceux-ci, plutôt indifférents, voudraient savoir qui sera le plus fort avant de se décider pour l'un ou pour l'autre. Une première rencontre a été indécise, on dit que c'est presque un échec pour le roi de n'avoir pas eu la victoire immédiate. A mesure que nous avançons les faits sont confirmés, le sécurité néanmoins n'est nulle part troublée en dehors du point où sont les combattants. Du reste les cantons ont trouvé un moyen qui nous laisse l'espoir qu'un conflit sérieux pourra être évité ; ils ont envoyé, secours en hommes, aux deux partis !

Dans ce même temps on apprend que d'autres voyageurs français, venant du Sud, montent vers Xieng-Houng. Ce sont évidemment MM. Massie et Macey. Puis on nous parle d'une troupe anglaise, venue de Birmanie jusqu'au Mé-Khong et repartie sans avoir franchi le fleuve.

A Muong-Yang, la veille d'être à Xieng-Houng, rencontre de M. Massie : parvenu deux jours avant dans la capitale Lue avec

M. Macey, il est venu au-devant de nous, nous apporter la bonne nouvelle de leur heureux voyage.

Le 31 mars, passage du Mé-Khong, installation à Xieng-Houng. Très bon accueil de la jeune reine et du conseil des ministres. Le roi est à la guerre. Elle espère en notre intervention pour ramener la paix.



Fig. 41. — Les Membres du conseil du roi de Xieng-Houng

En petites journées, les étapes ayant une moyenne de 16 à 17 kilomètres, la caravane a marché 31 jours depuis Laï pour arriver au fleuve, faisant, comme je l'ai dit, un coude très prononcé au nord pour longer la frontière chinoise.

Voici un détail qui montre la variété de la population dans le pays parcouru. Dans ces 31 étapes nous avons passé les nuits : 5 fois chez des Thaïs de Laï, 1 fois chez des Thaïs du Nord, 7 fois chez des Khas divers, 2 fois chez des Yaos, 6 fois chez des Chinois et 8 fois chez des Lues.

La route généralement en montagne est assez bonne, nulle part il n'a été nécessaire de se frayer un chemin dans la végétation. Elle franchit les cours d'eau en des points où on peut toujours les passer à gué, le cas des grandes crues excepté.

Dans les dix dernières étapes, des caravanes chinoises, comptant 10 ou 15 hommes et de 60 à 100 mules, ont été fréquemment rencontrées revenant du Laos ou des états de la rive droite du Mé-Khong, et allant vers Semao, Tali et Yunnan-Fou, etc., chargées de coton égrené, échangé contre des produits Yunnanais. Certains jours, il n'en a pas été vu moins d'une dizaine. Chaque bête portait de 120 à 140 kilos.

D'autres troupes, au contraire, descendaient au sud, vers la région d'Ibang, à quelques journées de marche du point de notre rencontre, transportant du sel et d'assez fortes sommes pour les achats du thé dont la récolte va commencer.

Leurs hommes sont la plupart du temps armés de fusils dont on ne pourrait pas se servir. Cet armement inoffensif montre mieux que tout la sécurité commerciale dont jouissent ces cantons.

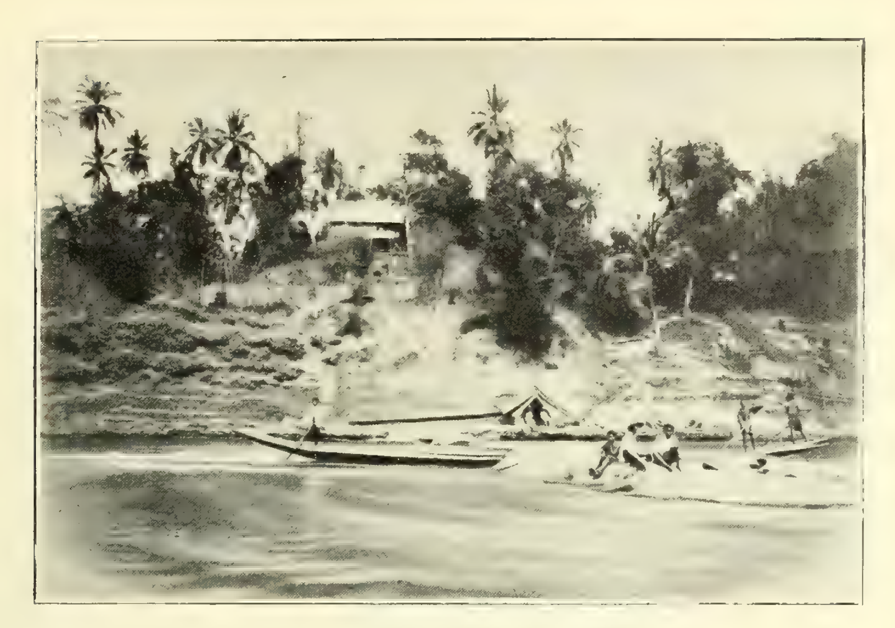


Fig. 42. — Bords du Nam-Khane à Luang-Prabang.

XV

LAOS ORIENTAL, YUNNAN ET ANNAM

MM. MASSIE, MACEY ET VACLE

Du 21 février au 15 juillet 1891.

Ainsi qu'il a été dit précédemment, en même temps que je quittais Laï avec MM. Lefèvre-Pontalis et Vacle, MM. Massie et Macey se mettaient en route de Luang-Prabang pour nous rencontrer à Xieng-Houng.

Pour accomplir le voyage, ils louent les mules d'une caravane Yunnannaise de Tali, venue vendre des produits au Laos. M. Macey emporte un stock de marchandises formant la charge de 17 bêtes.

A peine en route, les voyageurs font la rencontre de M. Millot, venu du Tonkin en faisant l'étude de la ligne télégraphique dont il a été parlé plus haut, qui doit prolonger notre réseau jusqu'au Mé-Khong. M. Massie quitte le convoi pour aller installer M. Millot dans la maison du Poste et le présenter aux autorités de Luang-Prabang, puis il rejoint M. Macey et le voyage commence à Ban-Lahann, sur la rive gauche du Mé-Khong, un peu au-dessus du confluent du Nam-Hou.

DE BAN-LAHANN A XIENG-HOUNG, PAR MUONG-SAÏ, BO-HÈ, MUONG-LA I-HOU ET MUONG-HAM

370 kilomètres de levé nouveau.

Les deux voyageurs lèvent la route que les conducteurs chinois leur font suivre et qui, de Ban-Lahann, se dirige sur Muong-Saï, chef-lieu d'une petite principauté dépendant de Luang-Prabang, qu'ils atteignent le neuvième jour après avoir parcouru un pays habité par des Laotiens, par des Khas et surtout par des Lues. Le pays peuplé et bien cultivé est, au moment de leur passage, occupé par une petite troupe siamoise. Ils y sont joints par le Cambodgien Cahom, venu de Muong-Theng leur apporter leur courrier et la nouvelle qu'avec mes compagnons j'ai quitté Laï pour Xieng-Houng.

Les Lues de Muong-Saï se livrent à l'élevage des bœufs uniquement destinés aux transports dans les caravanes. Un petit mouvement commercial y existait avec les principautés de Nan et de Xieng-Maï.

De Muong-Saï, MM. Massie et Macey se dirigent sur Muong-La, l'un des douze cantons des Sip-song Pahnnas. Pour l'atteindre, ils marchent dans la région où le Nam-Beng, important affluent du Mé-Khong a ses sources, puis dans le bassin du Nam-La, autre très importante rivière.

Près de la frontière des Sip-song Pahnnas, ils coupent l'itinéraire qu'a suivi M. Archer, consul anglais à Xieng-Maï, qui va visiter Luang-Prabang en passant par Muong-Theng.

Après avoir franchi cette limite, la caravane parcourt un plateau

boisé sur lequel les exploitations de sel sont nombreuses et dont sept, entre Bo-Luong et Bo-Hé, les principales, sont visitées par MM. Massie et Macey, et le vingtième jour de la marche Muong-La est atteint.

Ils y apprennent aussi le passage récent, au sud de la frontière des Pahnnas, d'un autre voyageur anglais, Lord Lamington, venu du Siam et allant au Tonkin.

Du canton de Muong-La, ils gagnent, au Nord, le plateau de I-Hou, I-Bang, dans le bassin du Nam-Bane ou Lo-So, cours d'eau que j'ai signalé dans mon itinéraire vers Xieng-Houng. C'est la région du thé riche, si estimé des Chinois, et qu'avec mes compagnons j'ai contournée pour suivre la frontière du Yunnan. Elle est habitée par des Chinois, des Lo-los et des Khas, cultivateurs de thé; son altitude moyenne est de 1 000 à 1 200 mètres.

Arrivés près de I-Hou, les voyageurs quittent la route directe pour aller visiter les plantations de thé qui couvrent le flanc des montagnes. Les villages sont très rapprochés, la population très variée; en même temps que le thé, croissent des pêchers, des poiriers, des pruniers qu'on ne rencontre pas au Sud. I-Hou est une petite ville en maçonnerie; des petits forts crénelés sont construits à ses extrémités. Entre les forts et la ville campent les caravanes venues chercher le thé. MM. Massie et Macey y recueillent d'intéressants renseignements sur la culture, la préparation et le commerce de la précieuse plante.

Continuant leur voyage par Muong-Noun et Muong-Ham, où ils atteignent le Mé-Khong, ils apprennent en cours de route la révolte contre le roi de Xieng-Houng et rencontrent des troupes d'hommes armés, conduites par le chef du Pahnna de Muong-Noun, un des frères du roi, et allant à son aide.

Muong-Ham est un centre important sur la rive gauche du Mé-Khong, à quelques heures de Xieng-Houng que les deux voyageurs atteignent le 24 mars. M. Massie part au-devant de moi pendant que M. Macey installe ses marchandises dans une case que les autorités mettent à sa disposition.

Dans cette course les voyageurs ont reçu partout bon accueil, et

aucun incident n'a marqué leur exploration accomplie chez des populations dont l'indication suivante donne une idée de la variété. Leurs nuits se sont passées : 12 chez des Lues ; 8 chez des Khas de diverses familles : 6 chez des Yaos et 2 chez des Chinois.

Le lendemain même de la réunion des deux groupes de la mission, M. Macey se prépare au retour vers Luang-Prabang par une route nouvelle. En même temps que ce nouveau voyage lui permettra de compléter son étude commerciale, il va lui fournir l'occasion d'augmenter nos matériaux géographiques. De Luang-Prabang, le délégué du syndicat du Haut-Laos se propose ensuite de descendre le Mé-Khong jusqu'à Houtène et de parcourir le pays entre ce point et Vinh afin de se rendre compte des ressources qu'il peut offrir au commerce. Il ralliera ensuite le Tonkin, puis la France, où il ira renseigner la Société à laquelle il appartient.

DE XIENG-HOUNG A LUANG-PRABANG
PAR I-HOU, MUONG-HOU, MUONG-HAHIN ET MUONG-WA

255 kilomètres de levé nouveau

Le 1er avril, après avoir reçu mes conseils, il quitte Xieng-Houng avec son convoi de 17 mules, chargées de ce qui lui reste de marchandises et de son bagage. En sept jours il regagne I-Hou par une route parallèle à celle qu'il a levée à l'aller. Il y étudie, avec les gros marchands de thé de l'endroit, la question de l'exportation de ce produit vers le Tonkin et complète, avec des échantillons de diverses qualités récoltées dans le pays, le chargement de sa caravane. Il se dirige ensuite par la grande route des caravanes sur Muong-Hou où il relie son itinéraire au mien le 13 avril.

Passant ensuite sur la rive gauche du Nam-Hou il se sépare de sa caravane chinoise qui regagne le Yunnan, il en organise une nouvelle avec des bœufs porteurs, puis, par-dessus les crêtes du massif séparant le Nam-Hou de son plus gros affluent, le Nam-Kang, il marche dans la direction du village de Sin-Tio-Sane, et longeant à distance ce cours d'eau, il prend, à son confluent, le lit même et les berges du Nam-Hou

pour route. Il atteint, le 2 mai, Muong-Hahine, point déjà reconnu l'année précédente par le groupe Pennequin, et à Muong-Wa, un jour plus au Sud, s'embarque pour Luang-Prabang où il arrive le 16 mai.

DE LUANG-PRABANG A HANOI PAR HOUTHÈNE ET VINH

M. Macey séjourne 15 jours à Luang-Prabang, fait une dernière vente, organise son comptoir pour qu'il puisse fonctionner pendant son absence, achète des produits du pays utiles à emporter comme échantillons et s'embarque sur un radeau pour descendre le fleuve. Treize jours plus tard il est à Houtène, qu'il quitte le lendemain se dirigeant sur Vinh par le Nam-Hin-Boun.

Parvenu au Keng-Kiec, où commence la route de terre que j'ai relevée en 1889, il forme une caravane de cinq éléphants et se dirige sur Napé où il séjourne jusqu'au 15 juillet, le pays sur notre territoire n'étant pas sûr par suite de la présence de bandes de pirates. Il profite de son séjour dans le canton de Kammon pour initier les habitants à la préparation du caoutchouc, et il s'entend avec un négociant français de Vinh pour leur assurer l'écoulement de ce qu'ils voudront recueillir.

Le 15 juillet, M. Macey atteignait Vinh d'où il gagnait Hanoï et s'embarquait pour la France.

DE XIENG-HOUNG A LUANG-PRABANG

Le surlendemain du départ de M. Macey, c'est le tour de M. Massie de se remettre en route. M. Vacle l'accompagnera jusqu'à Luang-Prabang. Leur voyage doit s'effectuer par la rive droite du Mé-Khong jusqu'à Xieng-Sen, où ils s'embarqueront sur des pirogues.

Tous deux partent avec un petit convoi de chevaux juste suffisant pour leur bagage. Dès les premiers jours ils croisent des renforts d'hommes se dirigeant au secours du roi de Xieng-Houng. Ils rencontrent

aussi beaucoup de familles ayant fui le lieu de la guerre et venant s'installer provisoirement dans les pays, plus tranquilles qu'ils parcourent.

La route suivie est l'itinéraire de la mission de Lagrée; parallèle au Mé-Khong, elle cherche, pour passer les lignes d'eau de ses petits affluents, les endroits les plus commodes. De là, des détours allongeant le voyage mais montrant bien le terrain. C'est ainsi que, du Pahnna de Xieng-Houng ils passent dans celui très peuplé de Muong-Long parcouru par le Nam-Loeui, cours d'eau d'un débit assez fort pour que les radeaux de bambous le remontent et le descendent entre la route et le fleuve.

Dépassant la frontière des Sip-song Pahnnas, ils se trouvent dans la petite principauté de Xieng-Kheng, indépendante, qui a ses terres sur les deux rives du Mé-Khong. C'est dans ce district que sont passés MM. Archer et Lamington, les voyageurs anglais dont il a déjà été parlé. Ils s'y sont séparés, le premier se dirigeant sur Dien-bien-phu et Luang-Prabang, le second sur le Tonkin par Muong-Saï et Muong-Laï. Lorsque la mission de Lagrée a reconnu le pays, le chef-lieu était à Muong-Loeui, il était maintenant à Muong-Sin, sur la rive gauche, depuis une dizaine d'années. Les autorités locales font partout bon accueil aux explorateurs et leur renouvellent leur passeport qui, dans ce pays, est écrit sur des lames de bambou.

M. Massie signale dans la région, des mines de fer, d'antimoine et de plomb argentifère qui se trouveraient dans les hauts monts formant le bassin du Nam-Loeui. Successivement Muong-You et Muong-Yong sont visités. Fertiles et très peuplés, ils étaient au moment de ce voyage, désolés par une épizootie qui avait couvert la campagne de cadavres de buffles.

MM. Massie et Vacle, rejoignent le Mé-Khong à Sop-Yong; dans ces parages le fleuve est encombré de roches et compte des rapides difficiles à franchir. La route, à cette époque, suit le bord de l'eau jusqu'à Xieng-Lap où elle rentre dans l'intérieur des terres, parcourant jusqu'à Xieng-Sen une plaine cultivée.

A Xieng-Sen, où j'avais aussi passé en 1887, ils trouvent un poste siamois et rencontrent M. Mac-Carthy, topographe anglais au service du

Siam qui s'efforce de leur être agréable et utile. Tous deux s'embarquent sur le Mé-Khong et atteignent Luang-Prabang après neuf jours, le 27 avril.

Le voyage par la rive droite avait duré seize jours, il leur avait permis de constater l'existence de forêts de teck dont les Siamois cherchaient à s'assurer la propriété en prévision de l'avenir.



Fig. 43. — Halte du convoi de mules au bord d'une rivière.

XVI

SIP-SONG PAHNNAS, YUNNAN ET TONKIN

MM. PAVIE ET LEFÈVRE-PONTALIS

1er au 30 avril 1891.

Après le départ de MM. Massie, Vacle et Macey, il était dans mon programme de regagner directement le Tonkin avec M. Lefèvre-Pontalis en choisissant un itinéraire au nord de celui que nous venions de parcourir. Les événements qui menaçent de se dérouler dans la principauté de Xieng-Houng vont nous conduire à prolonger sensiblement notre exploration vers l'Ouest.

Le roi, fils de celui qui, 24 ans auparavant a si bien accueilli la mission de Lagrée, est devant les rebelles à Moung-Haï, à 45 kilomètres dans l'Ouest.

A peine âgé de 23 ans, le jeune prince parcourt une vie déjà accidentée. A la mort de son père, assassiné par les gens d'un frère qui s'était emparé du pouvoir, il a été emporté, enfant, à Xieng-Toung, chez le roi des Kuhns (variété de la race thaïe), qui, plus tard, lui a donné sa fille, princesse intelligente et belle, et l'a aidé, d'accord avec un certain nombre de chefs du pays, à reprendre le trône de son père. Ses partisans ayant tué son oncle à Xieng-Houng, il exerçait paisiblement l'autorité depuis trois ans, lorsque, quelques-uns de ceux auxquels il doit sa fortune, trouvant qu'il ne leur donne pas d'avantages suffisants en paiement de leur concours passé, se sont révoltés et ont mis un de ses frères à leur tête.

A mon arrivée à Xieng-Houng, j'avais prié la reine et les chefs de faire connaître à son mari ma présence, mon désir de le rencontrer, ma bonne volonté de tenter de ramener la paix dans le pays, et aussi que, pressé par la saison, je serais au bout d'une semaine obligé de repartir pour le Tonkin. En faisant grande diligence, le courrier avait, six jours après, apporté la réponse. Elle semblait indifférente en ce qui concernait le rétablissement de l'ordre, laissait percer un peu d'inquiétude de la présence de la caravane à Xieng-Houng montrait qu'un agent chinois auquel il était fait allusion, avait un rôle important dans le pays et me demandait de venir le voir à Xieng-Haï. Cette réponse peu engageante était prévue, aussi nos préparatifs de départ pour le Tonkin étant terminés, M. Lefèvre-Pontalis et moi allons-nous, accompagnés de Déo van tri et Ngin, prendre aussitôt congé de la reine.

La jeune princesse et les chefs ont pu apprécier les voyageurs pendant leur séjour. Ils se sont peu à peu habitués à l'idée de voir la tranquillité rétablie grâce à eux ; ils se sont flattés que la lettre du roi suffirait à les décider à entreprendre la course de Muong-Haï, qu'ils croient d'ailleurs décidée d'avance dans notre esprit. Aussi, la reine montre-t-elle une véritable douleur en reconnaissant que le retour de la caravane est bien décidé. Elle ne peut croire, dit-elle, que les Français dont le bon cœur est connu depuis le passage du commandant de Lagrée, l'abandonneront avec son mari dans les circonstances critiques où se trouve le pays. Ils ne

sauraient se retirer avant d'avoir ramené la concorde. Sûrement une autre lettre du roi va venir, plus pressante, car tous les jours, depuis leur présence à Xieng-Houng, elle a écrit à son mari et aux chefs voisins pour leur demander de faire intervenir les Français, dont elle leur a dit chaque fois le plus grand bien.

Désireux de m'assurer des dispositions qu'elle indique, je retarde d'un jour le départ.

Les chefs deviennent alors d'une prévenance extrême. Ils font connaître les divisions assez compliquées du pays des Sip-song Pahnnas, dont chacun des douze cantons est souvent partagé en plusieurs autres, ils disent ses rapports constants avec la Chine et la part de chaque Pahn na dans la formation de la somme d'environ 10000 francs, annuellement portée comme impôt au préfet chinois de Pou-Eul.

Ils nous disent aussi le passage récent d'une mission anglaise dans le pays, qui n'a paru s'y intéresser que relativement, parce que l'Agent chinois actuellement à Muong-Haï, aurait précisément été envoyé de Pou-Eul à son occasion, afin de lui bien montrer quel rôle joue la Chine dans la région.

Le lendemain une lettre du roi arrive, adressée au Conseil des chefs et à la reine, leur demandant de me décider à venir à Muong-Haï où la situation est devenue grave.

En même temps m'est arrivée une dépêche de l'Agent chinois, me priant de venir près de lui avant de repartir pour le Tonkin.

Tous les membres du Conseil viennent au logement de la mission pour porter ces nouvelles et me supplient de céder à leurs instances. Je les prie alors d'aller annoncer ma visite et celle de mon compagnon à la reine. Je suis maintenant décidé à aller joindre le roi, mais je ne dirai que devant elle ma décision. La jeune femme nous reçoit inquiète, puis, quand je lui ai parlé, elle devient joyeuse. Des copies des lettres du roi me sont remises, ainsi qu'une missive écrite séance tenante en son nom par les chefs. Le soir, une autre lettre pressante du roi arrive, elle m'est directement adressée. Le départ pour Muong-Haï est fixé au 9 avril.

DE XIENG-HOUNG A MUONG-HAÏ

45 kilomètres de levé nouveau

La caravane traverse Xieng-Houng, ville détruite à plusieurs reprises et qui n'est plus qu'un village au bord du Mé-Khong, à ce point où débouche le Nam-Ha, fort affluent, et où le fleuve s'étendant en un véritable lac a une largeur de plusieurs kilomètres. La marche dure trois jours, dans un pays extrêmement pittoresque, très habité, bien cultivé. Muong-Haï est situé à 1 200 mètres d'altitude; pour atteindre son plateau, le chemin suit les bords du Nam-Ha dont les eaux torrentueuses roulent sur les rocs avec une pente de 14 mètres par kilomètre.

Sur le plateau, le Nam-Ha coule, rivière paisible, dans les rizières étalées et étagées au pied de jolies collines dont les pentes sont généralement cultivées en thé. Les villages s'y succèdent, c'est un des pays les plus intéressants rencontrés. C'est l'époque où la cueillette du thé va commencer. De nombreuses caravanes chinoises ont leurs campements dans les rizières. Malgré l'état de guerre du pays, les marchands circulent insouciants, en sécurité. Les gens des deux partis respectent les Chinois, et le thé étant la seule fortune du pays on n'a garde d'en compromettre le commerce.

Les hommes rencontrés sur les chemins, dans les villages, dans les temples, sont armés de fusils; les prêtres mêmes ont des sabres, des poignards à la ceinture. Les femmes paraissent inquiètes; dans les maisons le bagage est disposé pour la fuite s'il fallait s'y résoudre. Quand la caravane passe, les gens s'informent, puis font des souhaits pour le succès.

Le roi, prévenu de notre arrivée, a fait disposer une vaste pagode pour nous recevoir; dès installés, il vient nous rendre visite. Des guerriers en foule l'accompagnent; leurs armes sont des fusils à pierre, des sabres et des poignards fabriqués dans le pays.

L'usage de l'opium donne au jeune prince une apparence molle, efféminée qui ne lui gagne pas tout d'abord la sympathie. Il dit à peine

quelques mots, laisse parler pour lui son beau-père, le second frère du prince de Muong-Lem, état Shan au Nord. Celui-ci, en quelque sorte l'allié, le conseiller du roi, a pour femme une veuve de l'ancien roi de Xieng-Toung, déjà mère de la reine de Xieng-Houng. C'est à ce titre qu'il est près du roi qui l'a appelé à son aide. Il est arrivé en même temps que la mission anglaise dont il a été l'introducteur et qui a passé précédemment par son pays. Comme le roi, il est adonné à l'opium.

Pour être en mesure de tenter la réconciliation, je demande au roi ses griefs contre les rebelles. J'envoie, d'autre part, aux chefs de ceux-ci, un courrier pour leur dire la démarche du roi auprès de moi, ma bonne volonté d'aider à ramener la paix dans le pays, et leur demander d'accepter mon intermédiaire pour une entente.

Le lendemain, les membres du Conseil du roi viennent me présenter l'exposé écrit de leurs doléances. Puis ils ajoutent : « Quand les Anglais sont passés, le chef chinois leur a demandé où allez-vous? Ils ont montré leur passeport disant qu'ils allaient à Xieng-Houng et Xieng-Toung. A nous, ils ont dit : il ne faut pas vous combattre entre frères, il faut vous réconcilier. Nous avons dit : ce n'est pas nous qui voulons la guerre, ce sont les autres. Les autres leur ont dit que c'était nous. Là-dessus ils ont quitté le pays disant qu'ils reviendraient l'an prochain. Il y a six semaines nous avons eu une rencontre à Muong-Choeung, sept de nos hommes ont été tués, les autres en ont perdu 50 quoiqu'ils disent que c'est le contraire. Après le combat, chacun est rentré dans son campement. Hier, sans votre présence ils nous attaquaient. Nous étions prévenus. »

Le quatrième jour, je reçois la réponse des chefs rebelles. Ils accusent le parti du roi d'être cause de la guerre, « il a fait assassiner par ses hommes le chef de Muong-Hune. » Ils prennent à témoin de la justice de leur cause, le Chao de Loctiok, chef birman réfugié dans le pays. Leur lettre se termine ainsi : « Nous venons humblement vous demander, M. Pavie, vous qui êtes un grand personnage, de nous venir en aide, et de rétablir l'union entre les chefs et entre les habitants. » Après sa lecture, celui qui l'a apportée étant chargé de me guider vers le camp

révolté, je fais choix comme route de retour de celle qui, passant par Muong-Kié où est ce camp, va au Nord, joindre le Mé-Khong à Muong-Khong où le fleuve, perdant son nom chinois, prend ce nom Thaï, et où la plupart des caravanes venant de l'Est le passent en bac.

L'agent chinois dont le campement est à 3 kilomètres du nôtre, est dans le pays, a-t-il dit, non pour recueillir l'impôt, ce qui est l'affaire des autorités locales, mais envoyé par le préfet de Pou Eul, en premier lieu, au sujet du passage, prévu d'Européens munis de passeports, entre la Birmanie, le Mé-Khong et le Tonkin, dont il a charge d'informer les cantons intéressés. D'autre part, dans le but de mettre fin aux troubles, vingt-cinq soldats l'accompagnent. Il retournerait en Chine si les affaires s'arrangeaient, mais il n'en prévoit pas la fin, personne ne voulant faire de concessions.

De mon côté, je lui fais connaître mon but de ramener la paix, que mon temps est très limité et que je ne puis séjourner, dans chaque camp, plus de trois ou quatre jours.

L'agent chinois tâche de me dissuader de passer sur le terrain des rebelles et cherche à me garder près du roi, donnant l'insécurité comme motif, puis lorsqu'il voit le départ décidé, il déclare que les rebelles ayant envoyé un mandataire comme guide on peut se fier à eux, du reste il va aussi se rendre à Muong-Kié. Cet officier n'est pas d'origine chinoise, c'est un thaï du Yunnan. Il nous montre ses instructions, elles prescrivent en particulier d'empêcher les Européens non munis de passeports, de pénétrer dans les centres d'I-Pang et d'I Hou où se recueille le fameux thé réservé à l'empereur de Chine.

Cependant la présence de la mission dans le camp du roi, lui a, ainsi qu'à ses partisans, ôté toute inquiétude, ils ne tardent pas à prendre assurance, et leurs désirs d'entente avec les rebelles se changent peu à peu en idées belliqueuses.

Je vois bientôt qu'il importe de ramener au plus vite tout le monde à la notion exacte de la situation et m'attache à faire comprendre au roi et aux chefs qu'il ne saurait entrer dans mon esprit d'autre moyen de ramener le calme dans le pays que celui pacifique qui a déterminé mon

mon voyage sur la rive droite, que je tiens à laisser le même bon souvenir chez les populations de tous les cantons, et que ne pouvant prolonger mon séjour au delà du terme que j'ai au début fait connaître, il est nécessaire qu'on accepte rapidement et sans arrière-pensée la proposition que je vois la seule pratique dans les circonstances actuelles, à savoir :

Que des deux côtés il est décidé que la guerre est terminée et que les difficultés pendantes vont être réglées amicalement soit par deux arbitres que je propose être l'agent chinois pour la part du roi, et le Chao Loctiok pour l'autre, assistés des principaux chefs.

Le bons sens naturel de ces populations leur montre qu'il n'y a pas de solution plus avantageuse, la saison s'avance, le moment va venir de préparer les rizières, l'absence des hommes de leurs villages serait désastreuse pour la future récolte, aussi on s'y soumet volontiers et nous prenons congé du roi qui charge plusieurs des chefs de nous suivre près des rebelles.

Je fais prévenir l'agent chinois de notre départ. Il se mettra en route en même temps pour Muong-Kié.

DE MUONG-HAÏ A MUONG-KIÉ, PAR MUONG-YANG

33 kilomètres de levé nouveau

La caravane met six heures pour atteindre les avant-postes rebelles, un détachement de 30 hommes est là pour la recevoir. Des chefs s'avancent au-devant de nous. Agenouillés, ils nous souhaitent la bienvenue, nous présentent en témoignage de respect des fleurs blanches et des bougies de cire vierge, puis pour nous guider prennent joyeusement la tête de la petite troupe.

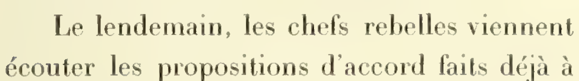
C'est à Muong-Yang, chez le Chao de Loctiok qu'on va camper. L'accueil est le plus empressé et le plus sympathique que nous ayons reçu. Le Chao de Loctiok n'est dans le pays que depuis trois ans. Il a fui le canton dont il était chef sur les frontières de Birmanie parce que

les Anglais contre qui il l'a défendu l'ont occupé. Ses vœux, nous dit-il, sont pour la France qui a donné asile à son prince, Mingoon. Il sera heureux si les voyageurs portent à celui qu'il voudrait être son roi et revoir dans son pays, l'expression de sa fidélité inaltérable : « Si les Anglais envahissent jamais ces régions où nous sommes aujourd'hui, je me réfugierai avec toute la population qui m'a suivi et m'entoure sur les terres dont la France est maîtresse et je la servirai ».

Déo van tri est tout surpris de comprendre le langage de ces populations si éloignées de son pays et comme lui d'origine thaïe ; et aussi, de voir les Français connus et sympathiques dans ces cantons lointains. Entouré par les chefs et les soldats, il raconte ses guerres contre nous, les circonstances qui l'ont fait notre ami, notre sujet, notre frère. Il s'exprime en termes tels sur moi et mes compagnons que tous sont pénétrés d'admiration. Les plus grands efforts sont faits pour nous garder, ce n'est pas quelques jours, mais des mois. Je reste inébranlable, le temps presse. Le troisième jour on quittera le pays, il faut donc se hâter de s'entendre.



Fig. 44. — Un des Chefs du Chao Loctiok.



Le lendemain, les chefs rebelles viennent écouter les propositions d'accord faits déjà à l'autre parti. Aucune objection n'est faite et il est entendu que ceux du camp opposé peuvent désormais venir sans inquiétude dans ces cantons redevenus amis. L'agent chinois et le Chao de Loctiok sont acceptés comme arbitres pour arranger tous différends avec les chefs.

Afin de me rencontrer avec le prince que les rebelles ont pris pour chef et, pour prendre congé de l'officier chinois, nous allons camper à Muong-Kié à une heure de marche, les chefs nous installent dans la

plus grande pagode. L'officier chinois est aussi dans une pagode. Il me remercie d'avoir rempli un rôle pacificateur qui lui est si utile et ajoute qu'être du pays qui a donné asile au prince Mingoon, est un grand titre dans ces régions. Il m'assure qu'il considère la paix comme assurée dans les conditions que nous avons préparées et que le service que nous avons rendu à ce pays ne sera pas oublié. Il fait ensuite partir un courrier afin que nous ne rencontrions pas de difficultés dans notre voyage vers la Chine.

La rencontre avec cet agent chinois ne devait pas être la dernière que j'aurais ; quatre ans plus tard je le retrouvai, lors de la délimitation de la frontière, comme commissaire du Gouvernement de Pékin, et cet antécédent de relations servit singulièrement à la marche rapide de la mission que nous avions alors à accomplir.

DE MUONG-KIÉ A MUONG-KHONG OU LE KIÉOU LOUNG KIANG PREND LE NOM DE MÉ-NAM-KHONG

72 kilomètres de levé nouveau

Le 19 avril, nous nous mîmes définitivement en marche pour le retour. Les orages se succédaient, il ne fallait pas s'exposer à trouver la route barrée par les cours d'eau débordés.

Nous avions pour but d'aller joindre au nord le Mé-Khong au bac de Muong-Khong, où le fleuve entre en territoire des Sipsong-Pabnnas et perdant son nom chinois de Kiéou loung kiang, prend celui de cet endroit, important aussi, en ce que la frontière y est marquée par un poste chinois de douane.

La route pour y arriver est fréquentée par de nombreuses caravanes. Elle parcourt la fin du plateau du Nam-Ha et atteignant une altitude de 1 500 mètres, passe dans le bassin du Nam-Lang, puis dans celui du Nam-Teng affluent direct du Mé-Khong, qui continuent ce même plateau. La descente a ensuite lieu vers le fleuve par un chemin accidenté à l'extrême.

Tout le pays est peuplé et cultivé dans cette direction ; les gros village de Muong-Ngat, Muong-Kang et Muong-Vang marquent nos principales étapes. Les habitants sont Lues sur les plateaux et les petites vallées, Khas et quelquefois Chinois ailleurs.

La nouvelle que la paix est faite est apportée partout par la mission et nous vaut les plus grands témoignages de reconnaissance ; souvent, les chefs de villages nous disent : Nous avions la moitié de notre contingent chez le roi, la moitié chez les rebelles, afin de ne pas mériter les reproches du vainqueur.

Lorsqu'après une semaine de marche le Mé-Khong est enfin aperçu du haut d'une montagne le dominant de 1 200 mètres, quoique l'étape ait été de douze heures ce jour-là et que tous soient exténués, personne ne songe à camper ailleurs qu'au bord du fleuve.

Aussi bien le meilleur accueil y attend les voyageurs. Un jeune officier chinois est là avec vingt soldats pour assurer la sécurité du commerce. Sur ses instances, nous séjournons une journée pour reposer la caravane et nous renseigner sur le trafic des convois qui choisissent ce point pour franchir le fleuve. Lui n'est pas là à poste fixe mais seulement pendant la saison commerciale active. Il veille aussi à l'encaissement des droits de douane et de bac, et a des instructions du préfet de Pou Eul relatives aux voyageurs européens, en particulier pour favoriser notre voyage et il éprouve un grand soulagement de notre arrivée et aussi de pouvoir nous signaler comme continuant notre marche dans de bonnes conditions.

Muong-Khong (630 mètres d'altitude), n'est pas le seul point où les caravanes traversent le Mé-Khong, mais il a une importance relative en ce qu'il est sur une route très parcourue vers Sémao et Pou Eul. Il y passe par an 5 à 6 000 mules chargées. Les gens du village sont Lues sur la rive droite, Thaïs du nord sur la rive gauche ; ils cultivent la vallée d'un petit affluent de droite du fleuve qui a aussi le même nom.

Le bac n'est pas uniquement manœuvré par les habitants du canton, chacun des centres de la région envoie pour cet objet trois hommes et un chef chaque mois et a ainsi une part dans le bénéfice.

Les hommes de Déo van tri, hardis piroguiers de la Rivière Noire, ont des moqueries impatientes à l'adresse de ces bateliers d'occasion dont la lenteur à la manœuvre fait perdre un temps précieux aux caravanes, ils se jettent dans les quelques bateaux amarrés à la berge, et faisant assaut de force et d'habileté accélèrent le passage, malgré les cris d'effroi des hommes du bac qui, les prenant pour des Chinois, croient qu'ils vont se laisser entraîner dans les rapides et y périr.

Les mules passent le fleuve, large de 110 mètres, à la nage, en groupe serré, le courant les entraîne à 800 mètres, les admirables bêtes ne semblent pas impressionnées, sitôt les pieds remis à terre elles recommencent à paître.

En quittant le Mé-Khong, chacun dans le convoi éprouve un sentiment de satisfaction. La marche en avant est terminée et si l'exploration n'en continue pas moins sur des terrains nouveaux, chaque pas rapprochera du Tonkin. Tous sont joyeux et c'est avec un véritable contentement qu'avec M. Lefèvre-Pontalis je constate que malgré les longues marches accomplies pas un homme n'est malade et que le moral ayant toujours été bon, nos compagnons indigènes ne peuvent que donner, en rentrant au pays, une impression qui excitera bien plus l'émulation de ceux restés dans les villages qu'elle ne leur fera craindre d'être un jour d'une semblable excursion.

DU MÉ-KHONG A MUONG-HING ET A LAO-PEU-KIAI

60 kilomètres dont 45 de levé nouveau.

Marchant sur un terrain accidenté élevé de 1 000 à 1 200 mètres et où naissent les affluents de droite du Nam-Kun, nous atteignons, le 25 avril, Xieng-Nheua, série de villages lues et thaïs dans une belle vallée, et où je relie mon itinéraire à celui parcouru 23 ans auparavant par la mission de Lagrée se dirigeant vers le Yunnan. Quatre jours plus tard revenus dans le bassin du Nam-Bane ou Lo-So, et après avoir retrouvé à Muong-Hing notre route de l'aller, nous arrivions à Lao Peu

Kiai, petit village chinois sur la route directe de Sémao à I-Pang le canton le plus fameux de production du thé.

Chaque étape nous a fait franchir des montagnes séparant des petits cours d'eau et sur les pentes desquelles ont leurs cultures des villages de populations variées, Chinois, Hougnis, Yaos, Khas, etc.. Les Lues



Fig. 45. — Femmes Yaos.

ayant toujours le monopole des vallées, comme l'ont ailleurs les Thaïs des autres familles. Il est remarquable de constater ici combien la civilisation de l'Inde a de force sur cette vaste ligne de contact avec la civilisation chinoise, et quelle barrière ces populations thaïs offrent à cette civilisation qu'au Yunnan et au Tonkin elles suivent. Nulle part, en Indo-Chine, on ne rencontre de pagodes plus riches et mieux cons-

truites, en aucun lieu du Laos les gens ne paraissent plus attachés à leurs usages et à leur religion. Un tempérament peu endurant, querelleur, défiant, particulier aux Thaïs-Lues, nuance encore cette situation et fait penser que, si l'exercice de la puissance chinoise n'y était aussi sagement compris, le pays ne serait pas aussi sûr pour les caravanes yunnannaises.

L'itinéraire que nous venons de parcourir depuis le fleuve, a été la continuation de l'étude des frontières du Yunnan proprement dit que notre voyage de Laï à Xieng-Houng avait commencée. Mon intention avait d'abord été de visiter Sémao après avoir eu quitté le Mé-Khong, et d'y prendre la route pour le Tonkin avec M. Lefèvre-Pontalis. J'avais dû modifier mon projet, et il avait été convenu qu'afin d'ajouter à notre travail topographique la reconnaissance du pays d'I-Pang nous nous séparerions à Lao-peu-Kiaï : M. Lefèvre-Pontalis accompagné de Déo van tri ferait un levé jusqu'à I-Pang et Kien-Séo près de Muong-Hou, où il reviendrait rejoindre notre itinéraire de Laï qu'il suivrait ensuite vers le Tonkin, pendant que de mon côté passant la frontière, je la reconnaîtrais de nouveau, mais cette fois sur territoire yunnannais et jusqu'à Manhao sur le Fleuve Rouge.

DE LAO-PEU-KIAÏ A MANHAO PAR MUONG-LÉ ET MUONG-LA

278 kilomètres dont 200 de levé nouveau.

Tandis que M. Lefèvre-Pontalis se dirige vers la région des thés riches, je marche par la route déjà parcourue à l'aller, jusqu'au village chinois de Taten, où laissant la direction vers Muong-Hou et Pou-fang, je prendrai la voie du Yunnan vers Muong-Lé.

A Muong-Bant, première étape, je suis à peine installé dans la pagode que le chef du Pahnna demande à me voir. Il a reçu de Chine une lettre lui recommandant un Européen, il désire savoir si je suis celui qu'on lui annonce : sur ma réponse affirmative, il se sent soulagé, il n'a

plus de souci. Je le prie aussitôt d'envoyer copie de la lettre à I-Pang, afin d'y assurer meilleur accueil à M. Lefèvre-Pontalis.

A Xieng-Tong, on m'attend depuis longtemps. J'y trouve un courrier du Tonkin envoyé à ma rencontre, et les fameuses défenses de l'éléphant tué au commencement du voyage. Le tout a été soigneusement gardé et on est heureux de pouvoir me les remettre. Xieng-Tong est le dernier village de cet itinéraire habité par des Lues. Au delà, quoique la frontière soit encore éloignée de deux jours, on ne trouve plus que des populations Hougnis qui peuplent en grande partie le sud du Yunnan.

Le lendemain, près de Takolen, passage de la ligne de partage des eaux du Mé-Khong et de la Rivière Noire, par un col à 1 400 mètres d'altitude.

C'est l'époque des semis, partout sur la route, les gens des villages s'occupent à détourner les eaux des ruisseaux pour irriguer leurs rizières ; ces travaux ne laissent pas que de rendre la route plus pénible et d'allonger fort souvent le chemin. Par contre, ils donnent un aspect de vie à ces régions montagneuses très pittoresques.

La caravane s'avance lentement dans le bassin de Nam-Yé, un des affluents les plus considérables de la Rivière Noire. Le cours de la rivière, dans ce pays extrêmement accidenté, est si curieux à son début que dans les régions voisines on a appelé, avec complaisance, mon attention sur lui. Né sur un plateau de 1 500 mètres d'altitude, il coule d'abord vers le sud, puis décrivant, pendant les trente premiers kilomètres, presque une circonférence, s'en va droit au nord chercher la Rivière Noire.

Au sud du plateau sortent les sources du Nam-Hou qu'on avait si longtemps placées dans le Yunnan et qui sont absolument déterminées par cette exploration.

Le 5 mai, arrivée à Muong-Lé, important centre de commerce au milieu du plateau et premier poste militaire chinois du Yunnan,

C'est le point du voyage que j'aborde avec le plus de curiosité, sentiment qui n'est pas sans être mêlé d'un peu de défiance due à la surveillance

dont les officiers chinois de cette résidence ont entouré les débuts de notre marche dans le Pahnna.

Sitôt après avoir franchi le Nam-Yé coulant vers le Nord et qui, déjà gros, n'est qu'à 900 mètres au-dessus du niveau de la mer, le chemin escalade le plateau par une série de crête et atteint à 1 450 mètres d'altitude. Une pente assez roide conduit ensuite dans la vallée du Nam-Lé, au milieu de laquelle Muong-Lé (1 250 mètres) est longtemps vu d'avance.

A mesure qu'on approche les villages sont plus fréquents, les gens regardent curieusement de loin, et quand je suis près, reconnaissant un Européen, les hommes étonnés baissent le nez, les femmes embarrassées tournent le dos. Les uns travaillent au riz, les autres reviennent du marché hebdomadaire de Muong-Lé. Quelques femmes à cause de leurs petits pieds suivent péniblement leurs compagnons. Il pleut à verse, tout le monde est trempé, l'aspect de la caravane est piteux, chose regrettable pour le prestige à l'entrée dans la première ville chinoise de la route.

Un guide a été envoyé en avant avec un des hommes de la caravane pour prévenir les autorités de Muong-Lé, mais inquiets de leur mission, ils s'arrangent pour n'arriver qu'avec moi. Des soldats de garde à la porte, surpris, vont prévenir leur chef. Le guide est conduit vers une pagode à l'extrémité de la ville. Les marchands sortent de leurs boutiques, encombrent la rue étroite. Des Chinois à son service, que Déo van tri m'a donnés comme interprètes et pour faciliter les relations, ont perdu toute assurance, et ne paraissent avoir qu'une médiocre confiance dans leurs compatriotes, mais sans doute cela est personnel et est dû à leurs antécédents ou au rôle qu'ils peuvent craindre de se voir reprocher. Sur les grandes dalles mouillées, les chevaux glissent, mais leur adresse extrême leur permet néanmoins de parcourir sans accident la longue rue et de descendre les escaliers qui la partagent en deux. On s'arrête devant la pagode. Mes Chinois, se voyant au but, se pressent d'entrer pour demander suivant l'usage l'hospitalité à celui qui en a la garde pendant que je mets pied à terre, mais ils essuient un brutal refus. Croyant imposer plus de politesse, ils me prient d'entrer et disent ma

qualité. La grossièreté du gardien devient de l'insolence, il renvoie au dehors les malheureux Chinois qui voyant la foule s'amasser, deviennent blêmes et se retirent derrière moi. Les badauds, au Yunnan, sont très indépendants, il faut beaucoup de calme et de prudence pour éviter les difficultés que leur curiosité avide peut faire naître. Il faut ne pas leur laisser voir qu'on a la plus petite défiance d'eux et la moindre crainte de leurs procédés. Se trouvant tout à coup nez à nez avec moi, qui le regarde souriant, le gardien reste interdit, il devient alors l'objet de la risée générale, chose fâcheuse qui ne l'adoucit point ; détournant la tête de celui dont il semble que le regard le gêne, c'est aux spectateurs qu'il débite les raisons de son refus. Il n'a plus de place, qu'on cherche ailleurs, etc. Un négociant que je distingue dans la foule, et auquel je m'adresse, flatté d'être remarqué, s'empresse d'indiquer une autre pagode en dehors de l'enceinte locale qui à cause des chevaux sera plus avantageuse. Je m'y rends avec un peu l'espoir que le mauvais temps empêchera tout le monde d'y suivre la caravane, mais la foule qui ne fait que croître m'accompagne jusqu'au bout, A ce moment un officier chinois s'approche de moi, qui êtes-vous, d'où venez-vous? puis repart. Pendant que je m'installe, les trainards du convoi rejoignent et l'officier revient. La foule devient plus convenable en s'apercevant que deux soldats portant un chapon et un quartier de porc le suivent. « Mon chef envoie ces provisions à M. Pavie que je viens saluer de sa part. » Je remercie disant qu'après la pluie passée et mes vêtements changés j'irai faire visite au chef du poste chinois.

L'accueil fait par le mandarin militaire du grade de Commandant est parfait, je n'ai été mieux reçu nulle part dans mes voyages. « Depuis longtemps j'entends parler de vous, j'étais, au possible, désireux de vous voir. Si j'avais connu votre venue, aujourd'hui, je vous aurais offert moitié de ma maison, etc.. » Sur ses instances, je passe la journée du lendemain à Muong-Lé. Il me fournit des guides militaires et prend toutes les mesures pour assurer la suite de mon voyage sur le Yunnan.

Dans les vingt quatre postes militaires chinois que je rencontrerai avant

d'être à Laokay, la réception sera la même. Si les autorités sont empressées et bienveillantes, la foule est curieuse et indiscrète au possible,



Fig. 46. — Soldats Chinois

et une patience et une sérénité de tous les instants peuvent seules permettre de n'en pas trop souffrir.

Il m'a paru à propos de saisir cette occasion d'entrer dans quelques détails afin de permettre une sorte de comparaison avec l'accueil fait à l'étranger, plus particulièrement au Français, par les populations et par les chefs dans les territoires où le Siam exerce l'autorité et où les pre-

mières sont aimables et respectueuses, et ceux qui les dirigent sont rendus embarrassés, timorés et défiants par des instructions le plus souvent en contradiction avec le texte des passeports.

Muong-Lé a trois mille habitants, mais les Chinois y sont en minorité, le fonds de la population est indigène, c'est-à-dire Hougni, Loos, Thaï, etc. C'est le centre commercial de la région. La campagne mieux peuplée depuis qu'on est en Chine, jouit visiblement d'une sécurité de longue date favorisant le commerce. Tandis que nos cantons étaient bouleversés par la guerre et les bandes chinoises, ceux des Sip-song Pahnna par les pirates ou des troubles locaux, Muong-Lé, où le calme régnait, était l'entrepôt des affaires les plus curieuses. C'était là que le butin, fait n'importe où et par n'importe qui, était vendu à des marchands qui l'expédiaient en Chine.

On y recueille un thé qui passe pour supérieur à celui d'I-Pang, Toute la région des sources de la Rivière Noire en fournit du reste de grandes quantités de qualités appréciées, celles de Kimapa et de Malisou entre autres.

Les autorités civiles, là comme sur la route jusqu'au Fleuve Rouge, sont indigènes et s'effacent complètement devant les chefs des postes militaires quant aux rapports avec les voyageurs étrangers. Presque toujours j'ai logé dans le poste même à moins qu'on eût mieux à m'offrir.

Manhao est le point commercial important le plus rapproché de Muong-Lé, mais ce n'est pas sa route que suivait la majorité des caravanes sortant de cet endroit. Celles-ci, en raison de l'état de trouble sur le Fleuve Rouge, trouvaient meilleur compte à se diriger sur Yuen-Kiang ou Pou-Eul. Le développement des relations, et la sécurité devaient, dans mon esprit modifier ce mouvement au profit de Manhao et même de Laï-Chau.

Le départ de Muong-Lé a lieu le 7 mai. Muong-Léo, Kimapa, Xieng-Mi, Muong-La, Van Pouten et Manhao sont les étapes intéressantes de cette voie de communication qui en terrain yunnannais longe notre frontière.

Le lendemain passage du col de Malisou, petit pays à thé réputé : par

une altitude de 1 650 mètres il sépare le Nam-Yé de la Rivière Noire. Celle-ci est atteinte le 9 à Muong-Léo village habité par les mêmes Thaïs que le canton de Laï-Chau : quelques soldats Chinois détachés du poste de Tasuchan, laissé en arrière sur une crête, y résident. Quoique la Rivière Noire n'ait pas encore reçu l'apport des très gros affluents, Kimapa-Ho et Nam-Na, elle y a déjà une grosse force, et un débit supérieur à celui du Fleuve Rouge à Laokay par exemple. Elle y coule à une altitude de 400 mètres.

Deux jours d'une marche facile sur les crêtes conduisent au très beau canton de Kimapa, producteur d'un thé renommé en Chine, et habité par des Thaïs-Yiao-Lao population déjà rencontrée sur les bords du Mé-Khong[1] et dont les femmes portent le costume le plus gracieux de l'Indo-Chine (700 mètres). Le poste chinois est situé sur une montagne qui domine le village de 600 mètres. Presque toutes les installations militaires de la route sont sur des grandes hauteurs, autant, disent les officiers, pour éviter la chaleur des vallées que pour la sécurité. Le chemin au delà a été traversé par la bande du Huyen-Khao, qui a dévasté des villages lors de sa lutte contre les troupes du Yunnan, l'année précédente ; quoiqu'il n'y ait maintenant danger d'aucune sorte, l'officier tient à me fournir une petite escorte, qui loin d'être utile est un embarras, car il faut faire porter ses fusils et elle n'arrive à l'étape qu'après le convoi. Le pays extrêmement accidenté et très pittoresque est peuplé de Lamis, cultivateurs paisibles, très accueillants.

Le 14 mai passage du col de la ligne d'eau entre le Kimapa ho et le Nam-Mi le plus important des affluents du Nam-Na. L'altitude est de 1 630 mètres, un beau village Yao est situé au passage même. Le lendemain arrivé au poste chinois du Xieng-Mi, chef-lieu d'un très beau canton dans la longue vallée du Nam-Mi où je rencontre aussi le poste de Susongpa. Tout ce pays, ainsi que le bassin du Nam-Na dans lequel j'entre ensuite, est habité par des Thaïs dont les chefs sont presque tous parents ou amis de la famille de Déo van tri.

1. A Yang Samsop sur la rive gauche du Mé-Khong près de Xieng-Hong.

Le 18 je suis à Muong-La gros centre thaï dont le chef indigène a une milice vêtue comme les soldats chinois. C'est là qu'a eu lieu le combat à la suite duquel la bande de Huyen-Khao, défaite par les soldats yunnannais musulmans, se réfugia l'an dernier sur notre territoire.

Muong-La est sur le Nam-Na, c'est, ainsi que les cantons précédemment visités, un pays limitrophe de Muong-Laï et que Déo van tri aurait voulu voir rattachés au Tonkin, non qu'ils en aient fait partie antérieurement mais à cause de la communauté d'origine de leurs populations thaïs. Le canton de Tenn, au Nord de Muong-La, était également dans ce cas.

De Muong-La à Van-Pouten, petite ville chinoise entrepôt marchand de la région, qui a la plus grande analogie avec Muong-Lé, la route offre un vif intérêt. Elle suit d'abord le cours d'un petit affluent du Nam-Na qui charrie de l'or et dont les habitants remuent l'alluvion pour y découvrir des paillettes du précieux métal. Elle gravit ensuite, sur les pentes, la vallée du Nam-Pé, autre affluent du même cours d'eau sur le bord duquel Van Pouten est situé à une altitude de 1 400 mètres. Dans le trajet plusieurs chemins venant de directions variées la joignent, lui apportant un important contingent de caravanes. Les voyageurs logent à Van Pouten dans des sortes d'hôtelleries où on est heureux de n'avoir qu'une nuit à passer. Le poste militaire est à petite distance de la ville.

Le 20 mai, après m'être élevé par une pente douce jusqu'à la source du Nam-Pé, j'atteins la ligne de séparation des eaux de la Rivière Noire et du Fleuve Rouge, au col de Pouten, 2 400 mètres. Les sommets à droite semblent dominer le passage de 500 mètres ceux à gauche de plus de 1 000 mètres. C'est la partie haute de la chaîne des Talung-Po, la plus élevée de l'Indo-Chine orientale, et qui, étendue en une ligne presque droite du Nord-Ouest au Sud-Est, impose un cours parallèle à la Rivière Noire et au Fleuve Rouge.

A cette date, époque chaude de l'année, la température de l'air, au col, était de 14° à midi, celle de l'eau, dans les ruisseaux, de 8°.

Le lendemain, par une pente beaucoup plus raide, descente au bord du Fleuve Rouge, à Manhao, altitude 360 mètres. Quelle différence de température en une journée : à midi, à l'ombre 36° !

Manhao est le port de l'important centre commercial de Mongtzé sur la rive gauche, au milieu d'un plateau à 1 400 mètres d'altitude, dont les pentes apparaissent sillonnées de chemins où se distinguent de nombreuses caravanes.

Un vieux commandant chinois, ami de Déo van tri m'offre l'hospitalité, le convoi va à l'hôtellerie. Le télégraphe fonctionnant déjà à cette époque je pus entrer de suite en relations avec Hanoï.

Manhao est bien connu aujourd'hui, malgré l'insécurité qui existait alors sur le Fleuve Rouge dans notre territoire, des affaires importantes se faisaient entre ce centre et le Tonkin. Le fleuve, qui y a un débit bien mince si on le compare à celui de la Rivière Noire à Muong-Léo, le point correspondant, était encombré de bateaux attendant la crue pour descendre à Laokay. Dans les magasins, d'assez grandes quantités d'étain étaient empilées pour être expédiées sur Haïphong.

Il est remarquable qu'au cours de cette marche, accomplie des deux côtés d'une frontière d'un développement aussi considérable, et qui n'est pas déterminée par une ligne d'eau unique mais est au contraire constituée d'une manière très variable, aucun doute ne subsiste, chez les chefs et même parmi le peuple, sur la possession de la plus petite parcelle du territoire. Par suite des observations que j'avais faites sur ce terrain, j'étais certain qu'une délimitation, entreprise avec connaissance de cause de part et d'autre ne donnerait lieu à aucune difficulté et pourrait être conduite avec une grande rapidité.

DE MANHAO A HANOÏ

Ayant mis en marche pour Laï, par la route de Bactan, avec les chevaux et les mules, les excellents compagnons que m'avait donnés Déo van tri, je m'embarque sur le Fleuve Rouge avec Ngin et mes domestiques, conduit jusqu'à Laokay par deux soldats chinois changés de de poste en poste, soit huit fois pendant ce trajet que les eaux très basses font lent à parcourir et qui dura trois jours.

A Laokaï résidait le Quan-Phong qui autrefois avait guidé la colonne Pernot vers Laï, et dont l'animosité contre les chefs de Laï nous avait conduits à l'éloigner du pays de la Rivière Noire en 1888. Il était maintenant le chef indigène du haut Fleuve Rouge et le Résident était satisfait de ses services. Il était absent au moment de mon passage. Je priai son chef de lui dire ce dont j'étais redevable à ses anciens ennemis, et combien il était regrettable de voir de bons serviteurs de la France comme lui et eux en pareil désaccord. J'appris alors par celui-ci, que depuis longtemps le Quan-Phong avait le désir de se réconcilier avec Déo van tri et que la crainte seule d'un mauvais accueil l'avait retenu, que si je voulais bien prendre sa démarche sous mes auspices il se rendrait sur la Rivière Noire au moment du passage de M. Lefèvre-Pontalis et de Déo van tri, afin de se rencontrer amicalement avec ce dernier et d'arriver à l'oubli du passé. Je fus très heureux de cette proposition que je fis connaître à mon compagnon.

Le résident, M. Larose, m'ayant prévenu que la sécurité n'était pas assurée dans la vallée du Fleuve Rouge, me fournit une escorte de quinze miliciens, commandée par un garde principal français, qui m'accompagna jusqu'à Yen-Baï d'où une chaloupe à vapeur me conduisit à Hanoï où j'arrivai le 28 mai.

DE LAO-PEU-KIAÏ A I-PANG ET XIENG-SÉO

110 kilomètres de levé nouveau

M. Lefèvre-Pontalis en me quittant à Lao-peu-Kiaï, avec Déo van tri, avait pour mission de visiter I-Pang et la région du thé auquel cet endroit donne son nom, puis de ramener à Laï, la plus grande partie de notre caravane.

Relevant un itinéraire nouveau, il visite successivement les principaux centres de production du fameux thé impérial, I-Pang, Ban-Soung, Ban-Noï, au Nord de la région d'I-Hou parcourue par MM. Massie et Macey, et qui sont situés à une altitude de 1 700 à 1 800 mètres. Chaque

année, l'Empereur de Chine y fait prélever la qualité supérieure de la récolte, aussi, les caravanes sillonnent-elles toutes les routes, venant chercher les provisions de thé que les marchands chinois établis à demeure fixe dans le pays, y entassent dans leurs magasins.



Fig. 47. — Laokay. Le c

I-Pang, habité uniquement par ces commerçants, n'avait pas encore été visité par un Européen. La présence de M. Lefèvre-Pontalis excite la curiosité générale. Parmi ces Chinois, Déo van tri retrouve d'anciennes connaissances, il leur propose d'entrer en relations d'affaires avec eux, les assurant des facilités qu'ils trouveront, sur notre territoire et en particulier dans son canton, à diriger leurs produits vers le Tonkin, qui deviendrait un nouveau débouché pour leur commerce.

Cette région du thé, estimé le meilleur par les Chinois, est localisée dans le bassin du Nam-Bane ou Lo-so, ce qui n'empêche pas celui récolté dans les cantons voisins d'être très recherché.

En suivant la ligne des crêtes, M. Lefèvre-Pontalis rentre dans le bassin du Nam-Hou, et rejoint à Xieng-Séo, notre premier itinéraire qu'il suit pour regagner Laï.



-Ti avec le Fleuve Rouge

DE XIENG-SÉO A MUONG-LAÏ

A Bo-Sao, lieu d'exploitation des mines de sel dont il a été parlé, il apprend le passage, trois semaines auparavant, de M. Macey qui y a pris la route de Luang-Prabang.

Le 11 mai il franchit la limite du pays de Laï. Avec Déo van tri il se préoccupe de l'amélioration des routes existantes et principalement de celle, qui du Tonkin, serait la plus courte pour atteindre la région du thé

qu'ils considèrent être celle qui partant de Muong-Nhié, notre dernier poste près de Pou-fang, conduit par le territoire laotien d'Hahin, en quatre jours à Bosao. Ban-Noï étant à trois jours du Nam-Hou, et d'un autre côté Muong-Nhié à cinq jours de Laï, des caravanes pourraient en douze jours de ce dernier point atteindre le pays du thé.

Le 19 mai, en arrivant à Laï-Chau, M. Lefèvre-Pontalis a la satisfaction de trouver le bourg enfin rebâti grâce au retour de Déo van seng, le vieux père de Déo van tri au foyer de ses ancêtres. Le poste militaire réduit à ses limites nécessaires, permet à la ville de s'étendre et de se développer. Il y est rejoint par MM. Massie et Vacle, qui arrivent de Luang-Prabang, et y apprend mon passage à Laokay par les hommes qui faisaient partie de ma caravane. Il descend alors la Rivière Noire avec ses deux compagnons et Déo van tri qui, en témoignage de dévouement et de confiance, m'amène quatre jeunes gens de sa famille pour les faire élever en France.

Sur la Rivière Noire, Van-Bou est en construction pour remplacer Sonla comme chef-lieu de la région. Les voyageurs sont frappés de la simplification que le choix du nouvel emplacement apporte pour toutes les affaires.

C'est à ce poste français qu'a lieu la rencontre et la réconciliation de Déo van tri et de son ancienennemi le Quan-phuong que j'avais vu à Laokay.

Cette rencontre dans les meilleures conditions de bonne volonté de part et d'autre était un résultat heureux. Le Quan-Phong s'y appliqua à ménager l'amour-propre de son bienfaiteur. Si au fond de leur cœur les vieilles rancunes pouvaient encore subsister, du moins à partir de ce jour, les relations d'affaires entre les indigènes des deux pays brisées, depuis plusieurs années, allaient être reprises sans arrière-pensée.

MM. Lefèvre-Pontalis, Massie et Vacle arrivèrent à Hanoï le 14 juin, j'avais quitté la veille le Tonkin pour Saïgon où j'allais rencontrer le nouveau gouverneur général, M. de Lanessan, avant de rentrer en France où j'avais reçu avis du département de me rendre le plus tôt possible pour l'examen des questions dont j'avais poursuivi l'étude. Sui-

vant mes instructions, M. Lefèvre-Pontalis laissa Déo van tri à Hanoï aux soins de MM. Massie et Vacle qui devaient attendre l'arrivée du Gouverneur général, le lui présenter et le ramener dans son pays. Il s'embarqua le 25 juin pour Saïgon, m'amenant les quatre jeunes gens que nous confiait Déo van tri.

XVII

LAOS ORIENTAL

M. RIVIÈRE

5 janvier au 12 mars 1891.

M. Rivière ayant quitté Hanoï le 5 janvier, avait pris, à Vinh, le chemin d'Houtène par Hatraï, Kammon et Keng-Kiec et était arrivé au Mé-Khong le 30. En dépit du passeport dont il était muni, relatif à l'installation d'une agence à Houtène, il rencontra un si grand mauvais vouloir chez les autorités siamoises, qu'après quatre jours il dut renoncer à l'exécution de cette partie de ses instructions et revint au Kammon.

DE HOUTÈNE A KAMMON. VISITE AUX MINES D'ÉTAIN DU NAM-PATEN

34 kilomètres de levé nouveau

M. Rivière profita de ce voyage de retour pour relier par un itinéraire les mines d'étain du Nam-Paten à l'ensemble des travaux topographiques.

Il trouva dans cette plaine, étendue entre le Hin-Boun et les monts Pou-Hac, de nombreux villages entourés de terres bien cultivées au milieu desquelles surgissent les rochers calcaires dont il a été parlé précédemment.

Ayant achevé ce travail, notre compagnon continua au Kammon son étude générale de la région, non sans des difficultés de toute sorte avec le chef siamois Pra Yot, et finalement, très éprouvé par la fièvre qui ne lui laissait aucun répit, il prit la route de l'Annam au Keng-Loï sur le Nam-Nuong, affluent du Nam-Kading, qu'il atteignit par une voie déjà décrite.

DE KENG-LOI A CHO-RO ET A VINH

90 kilomètres de levé nouveau.

La route de Keng-Loï à Cho-Ro traverse le territoire montagneux qui limite vers le Nord-Est le plateau du Kammon. Elle présente le caractère des sentiers de montagne qui suivent en général le lit même des torrents. Du Keng-Loï à Vang-Kham, première partie du trajet, on passe de la vallée du Nam-Heung dans celle du Nam-Thiat; à ce point les Siamois avaient établi un poste et les indigènes recueillaient de l'or dans les sables de la rivière. Des sentiers y aboutissent venant du Nord ou du Sud, mais ils ne sont guère fréquentés que par les Khas, sont très difficiles en toute saison et même impraticables pendant les pluies. Les gens qui vivent dans cette partie du pays ont profondément subi l'influence des Annamites dont ils savent la langue. De Vang-Kham à Cho-Ro, il faut deux jours pour remonter la vallée du Nam-Thiat, et un et demi pour descendre celle du Song-Ro. Pendant cette marche c'est en général le lit même de la rivière qui sert de chemin.

M. Rivière considère cette voie comme inférieure à celle de Qui-Hop et surtout à celle de Hatraï qui reste la meilleure voie de communication pour pénétrer de Vinh vers le Kammon. Néanmoins cette reconnaissance d'une route, dont on ignorait même l'existence, devait contribuer à la pacification de la province annamite de Nhé-An en permettant de fermer aux rebelles une de leurs lignes de retraite vers la montagne.

Parvenu à Vinh par le Song-Ko, M. Rivière rentra le 12 mars à Hanoï où il reprit sa collaboration à la carte de la mission.



Fig. 48. — Résidence de Kratié (Cambodge).

XVIII

CAMBODGE, RÉGION SAUVAGE DU SUD-EST ET ANNAM

MM. CUPET, COGNIARD ET DUGAST

22 janvier au 10 mai 1891

M. Cupet ayant été rejoint à Kratié par MM. Cogniard et Dugast, se rend avec eux à Saïgon où, après quelques jours de repos, ils conviennent du programme qui doit assurer le succès des nouvelles tentatives de passage de la chaîne annamitique.

Le capitaine partira de Kratié (Cambodge) pour le pays des Bahnars, tandis que MM. Cogniard et Dugast, gagnant par mer la côte d'Annam, chercheront à le joindre, le premier en partant de Tourane, le second de Quinhone. Un officier de la milice annamite, M. Garnier, envoyé de Hué par le résident supérieur, ira au même rendez-vous par le col de Sayan. La rencontre est fixée aux environs du 20 février, chez les missionnaires des Bahnars.

DE KRATIÉ A KON-TOUM PAR BAN-DON ET KHA-SOM

480 kilomètres de levé nouveau

M. Cupet quitte, le 22 janvier, les bords du Mé-Khong pour s'enfoncer dans l'Est, vers les villages Penongs. Son convoi se compose de dix miliciens cambodgiens, de six éléphants et de douze charrettes à bœufs. Il emporte du riz, du sel et une pacotille d'objets d'échange, car l'argent n'a pas cours dans la région qu'il a en vue de parcourir.

C'est dans le bassin du Preck-Té, affluent important du Mé-Khong que se déroule la première partie du voyage. La route est presque constamment en terrain plat, couvert de forêts clairières, presque désert et sans eau dans cette saison. Il faut cinq jours pour atteindre Pou-Klia que les voitures ne pourront dépasser faute de chemin. Le capitaine y trouve les Penongs, habitants du pays, irrités contre les Cambodgiens qui leur ont récemment volé des éléphants. Malgré ces dispositions, il obtient d'eux, après plusieurs jours de pourparlers, guides et porteurs pour continuer sa route.

Six jours encore, dans le bassin du Srépok ou Sé-ban-Khan, en terrain boisé, élevé peu à peu à 750 mètres d'altitude à la séparation des eaux du Preck Té et du Srépok et redescendu insensiblement à 200 mètres, amènent à Ban-Dôn où commence le territoire sauvage proprement dit. La région est déserte, couverte de forêts, avec de grands espaces déboisés formés d'anciens défrichements envahis par les hautes herbes et les broussailles.

Ban-Dôn est construit dans une île, au milieu du Sé-bang-Khan, c'est pour ainsi dire la porte des pays sauvages, séparés du Cambodge par 200 kilomètres de désert. Il était jadis en communication avec les centres du Mé-Khong, et servait de lieu de transaction avec les peuplades de l'Est. Aux hautes eaux la rivière est navigable jusqu'à Stung-Treng. La suzeraineté du Cambodge s'étendait au loin vers le Nord. Un bon chemin de piétons conduisait en Annam.

La région sauvage est une longue bande de territoire à cheval sur la ligne des eaux et où la densité de la population dépasse celle des centres les plus habités du Laos. Il restait 250 kilomètres pour arriver à la mission de Kon Toum dont le père Guerlach est le supérieur.

La route ne tarde pas à sortir du bassin du Sé-Bang-Khan pour entrer dans celui du Sé Ba qui va à la mer de Chine, et retomber ensuite dans celui du Sé San, affluent du Sé-Bang-Khan. L'altitude oscille entre 300 et 800 mètres, celle de la séparation entre les deux derniers cours d'eau et non loin de laquelle se trouve un petit lac dont les eaux s'écoulent vers le Sé-San.

Une seule fois en cours de route, M. Cupet dut faire un détour pour éviter un village avec qui les gens qui le guidaient étaient en guerre. A mi-chemin il rencontra les villages de deux personnages importants connus dans tout le pays sous le nom de roi du feu et de roi de l'eau, et dont l'influence considérable s'étendait au loin sur les deux versants. Pour s'assurer leurs bonnes grâces, il alla les visiter, alors le bruit se répandit dans les villages que le voyageur français venait pour s'emparer de leurs fétiches et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à dissiper les préventions et à inspirer confiance. Il s'arrêta trois jours au village du roi du feu, fit amitié avec lui, et gagna enfin sans incidents la mission catholique.

Il trouva à Kon-Toum M. Dugast accompagné de M. Bricourt, garde principal de milice en Annam.

Dans ce trajet, les sauvages n'avaient nulle part montré d'hostilité, mais avaient laissé voir beaucoup de défiance et d'inquiétude. Ils s'attendaient à voir le capitaine, suivi d'une troupe nombreuse. Sa venue, ainsi seul, les avait rassurés pour l'avenir. La bonne impression produite était du meilleur augure.

Le bon accueil, le concours empressé du père Guerlach, les ressources dont dispose ce missionnaire qui, venu de l'Annam installer sa chrétienté chez les Bahnars, est en communication avec nos premiers postes, décident M. Cupet à choisir son village comme base d'opération et à y faire venir M. Cogniard, qui bloqué dans une région dont les che-

mins avaient été rendus impraticables par les pluies, et, atteint par les fièvres, avait dû regagner Tourane.

M. Dugast va alors au-devant de M. Garnier explorer la région Nord dont on n'a pas de nouvelles et le capitaine va partir de son côté.

DE KON-TOUM A KÉBO PAR GROP ET DE KÉBO A BAN-DON

390 kilomètres de levé nouveau.

M. Cupet, en partant, a l'intention de se rendre à Attopeu en explorant la partie inférieure du Bla, cours d'eau sur lequel se trouve Kon-Toum, et important affluent du Sé-Sane.

A peine en route il apprend qu'une forte troupe, conduite par des Siamois, partie de Stung-Treng, se dirige vers la région sauvage dans le but d'en faire par la force au besoin la conquête jusqu'à la ligne de partage des eaux. D'un autre côté le bruit court dans le pays qu'une autre colonne descendue d'Attopeu se trouve dans le voisinage du Bla.

Évidemment des ordres récents de la Cour de Bangkok ont déterminé cette expédition dans le but de nous montrer l'autorité du Siam exercée jusqu'aux limites qu'elle a prétendu nous imposer. Sans doute l'inertie et le mauvais vouloir du commissaire et des agents de Bassac n'avaient d'autre but que d'empêcher nos explorateurs d'arriver les premiers sur le terrain.

Le capitaine n'a plus qu'une pensée, marcher au-devant des Siamois, et leur imposer la retraite en déclarant ces territoires nôtres et en invoquant au besoin le statu quo. Grâce au concours du père Guerlach, tous les villages se déclarent sous l'autorité française et refuseront d'obtempérer aux réquisitions des envahisseurs si elles se produisent.

Longeant le Bla, il se dirige vers l'Ouest, passant à une altitude de 1 100 mètres, atteint le village de Trop et marche au Sud vers le petit centre de Kébo où des Birmans recueillent de l'or. Là, il apprend que Ban-Done sur le Sé-Bang-Khan est le but où tentent d'arriver les Sia-

mois. M. Cupet renonce alors à la direction d'Attopeu, et prend celle de Ban-Done.

Les chemins devenant de plus en plus difficiles, il est obligé de renvoyer ses éléphants et presque tout son monde. Dans cette région les sauvages ne comprennent pas vers quel résultat marche le capitaine. Ils ne voient en lui qu'un Européen qui va peut-être recevoir cette troupe siamoise qui inquiète tous les villages, ils ne peuvent croire que, comme il le dit, il pourra, ainsi seul, la faire retourner d'où elle vient. Son prestige d'Européen avec quatre Cambodgiens est nul devant leur force, et ses ressources sont trop réduites pour qu'il puisse satisfaire leur cupidité, aussi les retards sont-ils fréquents, causés par le changement de coolies, de guides, etc. Ici le père Guerlach est ignoré, le capitaine marche à l'aventure. Un jour arrive où guides et coolies l'abandonnent il parvient malgré tout à joindre la colonne siamoise le 22 mars à Ban-Done après vingt jours pendant lesquels il a parcouru 320 kilomètres. Il n'a plus que son interprète et deux domestiques.

De Kébo, il a traversé la région où naissent la plupart des affluents et sous-affluents de droite du Sé-Bang-Khane. Très habitée dans sa première partie dirigée vers l'Est, la route l'est devenue bien moins en courant ensuite au Sud parallèlement au chemin suivi à l'aller vers Kon-Toum, et qu'elle joint du reste à 45 kilomètres de Ban-Done, au village de Peleï-Khal.

Commandée par le Louang Sakhone, la colonne se compose de 400 Siamois ou Laotiens, de 16 éléphants et 10 chevaux.

Tous les villages attendent sans confiance le résultat de l'entrevue du capitaine et du chef siamois, aussi est-ce avec la plus profonde stupéfaction qu'ils apprennent, quelques jours après, la retraite de l'expédition dont le chef n'avait point fait de difficultés pour obtempérer à la demande du capitaine. Inutile de dire l'effet considérable produit sur les populations par cet acte.

L'explorateur se décide alors à regagner l'Annam. Il fait parvenir un courrier à M. Cogniard qui se trouve près de Kon-Toum, et qui lui envoie dix miliciens et 20 porteurs avec lesquels il va se diriger vers la

côte. M. Cogniard accomplira le voyage vers Attopeu, et M. Dugast ramènera ses éléphants au Cambodge par une route point encore parcourue.

DE BAN-DONE A NHA-TRANG PAR NINH-HOA

180 kilomètres de levé nouveau.

Mettant huit jours pour atteindre la mer, M. Cupet traverse un pays



Fig. 49. — Cuabé près de Nha-Trang.

très fertile et très peuplé qui d'abord lui montre les dernières rivières allant au Sé-Bang-Khane à une altitude moyenne de 400 à 500 mètres, passe la ligne de partage des eaux, et continue sa marche sur un plateau de même hauteur et s'arrêtant à un jour de la mer. Un sentier, par lequel il dégringole plutôt qu'il ne descend la falaise presqu'à pic (550^{m}), qui le termine, le mène à la plaine annamite qu'en une douzaine d'heures il

parcourt en jonque jusqu'à la côte et jusqu'à Nha-Trang où il arrive le 15 avril pour s'y embarquer pour Hanoï.

Au cours de ce voyage qui terminait la série de ses explorations, M. Cupet avait profité de son séjour parmi les populations sauvages pour en faire une étude particulière pleine d'intérêt que sont venues compléter les reconnaissances de MM. de Malglaive, Cogniard, Dugast, du Dr Yersin, du commandant Trumelet-Faber, etc., qui ne saurait se résumer en quelques lignes, et dont je ne veux ici extraire que ces lignes, relatives au grand plateau qu'il avait visité :

« On se plaint généralement que notre Indo-Chine n'est qu'une colonie d'exploitation, qu'il n'y a place nulle part pour une colonie de peuplement, c'en serait une, celle-là, et des meilleures. Climat, terrain, facilités de communications, débouchés, tout s'accorde pour y attirer le colon. Des routes charretières peuvent être créées facilement. Les bois de construction, l'argile pour faire des briques se rencontrent partout, l'eau y est excellente. Il devra chercher à faire de l'élevage, et à introduire sur l'immense plateau certaines cultures européennes, comme le blé et la pomme de terre, ou exotiques comme le café, le coton, le mûrier, etc. »

DE QUINHONE A ANGKÉ A BAN-TAMAY ET KON-TOUM

120 kilomètres de levé nouveau.

M. Dugast, débarqué à Quinhone, sur la côte d'Annam, le 15 janvier, se rendit aussitôt à Cong-Son, point qu'on croyait la tête de ligne des caravanes vers Ban-Done, et qu'il avait pour but de relier par un itinéraire à Kôn-Toum où il avait rendez-vous avec M. Cupet. A peine arrivé, il se heurta à des difficultés auprès des indigènes, qui lui montrèrent qu'il ne pourrait réussir en s'engageant dans cette direction, et il revint à Quinhone.

Reparti, le 4 février, avec M. Bricourt, garde principal de milice, qui l'avait accompagné dans sa première tentative, ils prennent la route

d'Angké, se séparent à ce point, M. Bricourt allant directement sur Kône-Toum, M. Dugast descendant au Sud-Ouest pour tâcher de parvenir chez le grand chef des Yaraïs.

Après avoir parcouru une cinquantaine de kilomètres dans le bassin du Song-Ba, et dans celui de son affluent le Ayoun, et visité les villages de Tambang, Salam-Kinh et Youn, le lieutenant se voit refuser le passage à Tomay par les Yaraïs. Obligé de rebrousser chemin il revient à Angké d'où il arrive à Kôn-Toum chez le père Guerlach où il est rejoint, le lendemain 21 février, par M. Cupet, exact au rendez-vous.

DE KÔN-TOUM A HORLING, DAC-RODÉ ET PELEÏ-DJU

401 kilomètres de levé nouveau.

M. Dugast repart de Kôn-Toum le 2 mars. Il va reconnaître les vallées du Pa-Si et du Pocco, affluents de droite du Bla. Parcourant d'abord la première, il visite les villages des Sédangs, cette population sur laquelle M. de Mayrèna avait particulièrement attiré l'attention.

A Horling, il passe dans la seconde, peuplée de Rongaos. La rivière y est intéressante à cause de l'or qu'elle roule et que les gens d'Attopeu viennent chaque année acheter pour le revendre aux Laotiens des bords du Mé-Khong. Après avoir terminé par Dak-Rodé et Peleï-Dju dans un pays très habité, cette course circulaire au confluent du Pocco et du Bla, il rentre à Kôn-Toum où il apprend l'entrée d'une troupe siamoise dans la région.

DE PELEÏ-DJU A BIA, KÉTOÏ, SEMET ET DAK-RODÉ

153 kilomètres de levé nouveau.

M. Dugast repart aussitôt, rallie Dju, accomplit un nouveau voyage circulaire à la recherche des Siamois, gagne la rivière Sé-Sane au Sud, puis le village de Bia. Les renseignements lui apprennent qu'il fait

fausse route, il se rend à Kétoy à l'Ouest puis va au Nord vers Semet. Au cours de sa marche, il reçoit de tous les villages la prière d'arrêter l'invasion qui les menace. Arrivé à Semet, il joint la colonne siamoise, l'invite à se retirer et obtient sa retraite.

Il rallie alors Dak-Rodé, y trouve le père Guerlach et M. Garnier, inspecteur de milice arrivé de l'Annam ainsi qu'il avait été prévu, et regagne avec eux Kôn-Toum le 3 avril.

DE KÔN-TOUM A KRA-TIÉ, PAR BROUK, GAO, PUM-KOUÈGNE, LOM-NUA, BAN-LAÏA, PAK-IA-DRANG ET SRÉKI

450 kilomètres de levé nouveau.

M. Dugast, trouvant là des instructions de M. Cupet, lui prescrivant de ramener à Kratié (Cambodge), les éléphants que le capitaine avait dû lui envoyer lors de sa marche vers Ban-Done, se remet en route vers le 16 avril.

Il traverse des villages en guerre les uns contre les autres qui, pour ce motif, lui refusent des guides ; continuant sa route d'après des renseignements, il voit les chemins, les cours d'eau et des mares couverts de lancettes en bambou qui lui imposent une allure lente pour éviter les blessures aux pieds des éléphants.

Sortant de cette contrée, il entre dans la région des sources des affluents de droite de la rivière Ia-Drang, admire, près de Pum-Kouègne, une chute où ce cours d'eau tombe à pic d'une hauteur de 100 mètres pour couler ensuite vers le Sé-Bang-Khan par une vallée tourmentée que le chemin parcourt quelques jours.

S'écartant de sa route, il va à Ban-Laïa, village reconnu par lui lors de son voyage du Mé-Khong vers l'intérieur, relie ses deux itinéraires et revient sur ses pas prendre à Takok sa marche vers le confluent du Ia-Drang avec le Sé-Sane. Auparavant, il s'y approvisionne de riz, car il sera dix jours sans rencontrer un village. Se dirigeant à travers ce désert, il voit mourir un de ses éléphants. Enfin il atteint Sréki, le premier

hameau cambodgien. La disette est dans le pays, il distribue ce qui lui reste de provisions aux gens affamés, et, continuant son voyage, arrive à Kratié, le 10 mai, épuisé de fatigue ainsi que son personnel indigène



Fig. 50. — Vallée de Nha-Trang.

dont il a eu particulièrement à se louer au cours de cette importante et longue reconnaissance.

DE TOURANE A TRAMY

M. Cogniard arrivé le 17 janvier de Saïgon à Tourane s'était aussitôt rendu à Tramy, centre important d'échanges entre les Annamites et les Moïs à une centaine de kilomètres au Sud de ce port, pour y organiser son voyage dont le but était de gagner Attopeu et de redescendre ensuite vers le chef-lieu de la mission catholique.

Un des principaux produits de la région montagneuse, que les indigènes viennent échanger à Tramy, est la cannelle dont l'administration du Protectorat de l'Annam avait pris le monopole de la vente depuis une année environ. On comptait sur les relations qui avaient dû s'établir

entre les agents de la régie et les Moïs pour faciliter la marche de l'explorateur, mais on dut reconnaître que c'était une erreur. Les autorités annamites et ceux qui jusque-là avaient été les seuls intermédiaires pour les transactions avec les montagnards croyant de leur intérêt d'empêcher l'entrée d'un Français dans la région mirent si peu de bonne volonté à le renseigner et à l'aider dans ses préparatifs qu'il dut retourner à Tourane pour y former son convoi.

Au moment de repartir, une lettre de M. Cupet vint l'inviter à se rendre le plus tôt possible à Kôn-Toum. Il s'embarqua aussitôt pour Quinhone, dans le but de gagner Angké.

DE QUINHONE A TIABAO-LOUK. — RETOUR EN ANNAM

355 kilomètres de levé nouveau.

M. Cogniard trouve à Anké une nouvelle lettre de M. Cupet lui fixant pour le rendez-vous à Kôn-Toum une date plus éloignée ; en conséquence, voulant utiliser le temps dont il dispose, il fait partir pour Kôn-Toum le gros de son convoi et se dirige vers le plateau des Goelars qui n'avait pas encore été reconnu.

Cette plaine, des plus remarquables, au milieu d'un système montagneux très compliqué, a de nombreux villages ; grâce à son altitude (400 mètres), et aux cours d'eau qui la sillonnent, elle pourrait être très utilisée.

Au cours de cette étude, à Peleï-Guoï, il reçoit un courrier porté par un sauvage. C'est la lettre de M. Cupet, demandant de l'aide pour continuer sa route. Hâtant sa marche vers la mission, où son convoi est arrivé, le capitaine Cogniard se porte le plus directement au Sud, atteint le sadet Loum et y trouve un avis de M. Cupet qui est à Ban-Done. Il lui envoie dix miliciens et vingt coolies, puis revient sur ses pas et va, au Nord, pour interdire l'accès du pays à une troupe siamoise qui lui est signalée comme ayant pris cette direction. Arrêté un instant par le chef des Yaraïs qui ne le voyant plus qu'avec cinq hommes

essaye de s'opposer à son passage, il parvient à Peleï-Gong-Houëte où il rencontre M. Bricourt et apprenant alors que les Siamois sont à proximité il se rend à Tiarao-Louk, d'où il fait prévenir leur chef de sa présence, celui-ci abandonne alors la direction qu'il suivait et M. Cogniard revient à Kôn-Toum.

Alors arrive, de Dac-Rodé, la nouvelle que les Siamois, que M. Cupet a fait se retirer de Ban-Dône, marchent vers le Bla et la mission catholique, croyant sans doute le pays évacué par nous. M. Cogniard, accompagné du père Guerlach, se porte rapidement vers ce point qu'il atteint le lendemain soir au moment où le Luang-Sakhone, le chef siamois, menacé par les sauvages très surexcités, se trouvait dans une situation fort critique ; se jetant alors entre eux il peut, grâce sourtout au père Guerlach, arrêter l'élan des sauvages et sauver ainsi la colonne siamoise que son chef, après une entrevue avec M. Cogniard, peut ensuite emmener sans danger vers Attopeu.

De retour à Kôn-Toum, M. Cogniard y apprend l'arrivée de M. Cupet à Nha-Trang, il rentre alors lui-même en Annam par la route d'Angké, où il arrive le 3 mai.



Fig. 51 — Une pagode à Luang Prabang

XIX

LAOS ORIENTAL, ANNAM ET RÉGION SAUVAGE DE L'EST

M. DE MALGLAIVE

Du 14 octobre 1890 au 16 avril 1891.

M. de Malglaive ayant pour mission l'étude des territoires de la rive gauche du Mé-Khong situés entre les derniers itinéraires dans le bassin du Sé-Bang-Faï du groupe dont il faisait partie et ceux, qu'avec M. Cupet, ses autres compagnons allaient parcourir dans le Sud, avait quitté Lakhone avec MM. Cogniard et Dugast, marchant sur la rive droite du Mé-Khong vers Sakhone-Lakhone. Là, se séparant d'eux, il était allé exécuter le levé du chemin entre cet endroit et le centre commercial de Muong-Mouck sur le Mé-Khong, pour entreprendre ensuite la traversée du pays entre le grand fleuve et la mer de Chine, prenant Panom et Dong-Hoï (Quang-Binh) comme extrémité de l'itinéraire

qu'en cours de voyage il relierait à ceux de M. Harmand (1875) et du capitaine Cupet.

DE SAKHONE-LAKHONE A MUONG-MOUC

82 kilomètres de levé nouveau.

Le 14 novembre, accompagné de l'interprète cambodgien Craucht, M. de Malglaive s'engage sur un chemin qui, en une ligne presque droite, va joindre Muong-Mouc. Cette voie, parallèle au Nam-Kam, par lequel s'écoule le Nong-Han, longe d'abord ce lac dans sa partie Sud ; elle se tient ensuite sur un terrain voisin des sources des plus petits affluents du Nam-Kam qu'occupent de belles forêts lorsqu'il n'est pas garni par les villages échelonnés nombreux sur le parcours, et qui s'abaisse aux approches du Mé-Khong. Le trajet y devient difficile à cette époque de l'année où les eaux séjournent encore sur les inégalités du sol. La population y est composée presque entièrement de gens enlevés par les Siamois, au pays de Mahasaï, sur la rive gauche du fleuve. Ce sont des Pou-Thaïs, des Khas-Leung, des Khas-Sos, qui pratiquent l'élevage du bétail sur une grande échelle.

Le chemin du fleuve étant encore trop rempli d'eau pour être suivi, M. de Malglaive, de Muong-Mouc gagna, en barque, Panom où il prépara son voyage.

DE PANOM A DONG-HOÏ (QUANG-BINH), PAR VANG-KHAM

361 kilomètres de levé nouveau.

A Panom, centre religieux, où se trouve le monument bouddhique dont il a déjà été parlé, M. de Malglaive traverse le Mé-Khong : prenant sa route à l'embouchure et sur la rive gauche du Sé-Bang-Faï, il se dirigea vers Muong-Vang, point qui avait eu une importance politique, en parcourant la vallée de Nam-Ba-Hao, petit affluent du Mé-Khong, puis la

région des sources du Sé-Kiam-Pòn, affluent du Sé-Bang-Hien, jusqu'au delà de la ligne des hauteurs de Pou-Sang-Hé (450 mètres); il se trouva pour un instant dans le bassin de Sé-Bang-Faï et entra, sans qu'un mouvement de terrain indiquât une séparation, dans le bassin du Nam-Kok, affluent du Sé-Bang-Hien, et sur lequel se trouve l'ancien, et, un peu plus au Nord, le nouveau Muong-Vang-Kam.

Dans ce parcours de 173 kilomètres, il avait coupé, à Ban-Dung, l'itinéraire de M. Harmand, de Kemmerrat à Lakhône et il s'était relié à Na-Noï à celui de M. Cupet, de Pou-Houa vers Salissen.

Il avait, à une journée du Mé-Khong, remarqué l'exploitation de marais salés, à Muong-Vang celle de minerai de fer et, avait appris à Vang-Kham, qu'une des ressources du pays était le lavage des sables aurifères du haut Sé-Bang-Faï, ce qui avait fait donner le qualificatif de Kham (or) au nouveau Vang.

Les chemins parcourus étaient assez bons. La population, composée de Pou-Thaïs, lui adressait partout les plaintes les plus vives contre l'envahissement récent de leur pays par les Siamois. Le chef de Muong-Vang lui exposa que la situation difficile datait d'après la fuite de Hué du roi d'Annam Ham-Nghi, par Tchépon, Vang-Kham, Séling, Pou-houa, Tong-Ac. Il y avait deux ans, en dernier lieu, les Siamois, d'accord avec les chefs annamites rebelles, étaient venus occuper le pays y installant quatre postes qui avaient mis fin aux relations même commerciales avec l'Annam. Lui même était, en vain, allé se plaindre à l'autorité annamite de Cam-Lo dont le canton avait toujours relevé. S'il fallait en croire les indigènes, plus de cent villages des territoires annamites avaient été enlevés et transportés par les Siamois dans les régions au Sud. Du reste, il constatait à mesure qu'il avançait que les gens vivaient dans les défrichements tant était grande la terreur des envahisseurs.

Aussi à son arrivée à Vang-Kham, ne fut-il pas surpris du mauvais accueil que lui fit le commissaire siamois qui s'y était installé et qui, ne tenant aucun compte de sa qualité et de son passeport, s'attacha à l'obliger à renoncer à son exploration, le mettant dans l'impossibilité

de louer des éléphants, nombreux dans le pays, pour le transport de son interprète malade et des bagages. Malgré les difficultés qui lui étaient suscitées, il alla à 63 kilomètres au Nord, relier à Na pa Nang,



Fig. 52. — Le monument de Panom.

près de Salissen, son itinéraire à celui de M. Cupet, puis il redescendit à Na-Poung, à mi-chemin de Vang-Kham, pour poursuivre sa route vers Dong-Hoï. Là, il s'aperçoit que le commissaire siamois le fait suivre par des émissaires qui empêchent les chefs de village de l'assister.

Résolu à arriver au but, il confie les bagages à l'interprète que la fièvre empêche de marcher et lui remet une lettre faisant connaître au commissaire siamois que si à son arrivée en Annam il n'y trouve pas son interprète et ses bagages transportés par ses soins à Quang-Tri, il viendra les chercher avec un escorte française.

Alors, par une marche de 75 kilomètres, remontant la vallée de Nam-Pa-nang et franchissant la ligne de partage par 780 mètres d'altitude, il parvient au confluent du Nam-Taleng et du Nam-Tiarap dont la réunion forme une rivière qu'il relève pendant 50 kilomètres et sur laquelle il atteint en barque Dong-Hoï, le 12 novembre. Il quitte aussitôt cette résidence et arrive par mer à Hué le 18, ayant touché Quang-Tri où il a retrouvé son interprète.

Dans la région des sources du Sé-Bang-Faï et du Nam-Kok, il avait rencontré les mêmes soulèvements calcaires signalés depuis le Kammon. Les habitants, jusqu'à la chaîne du partage, sont des Khas-Sos dont le voyageur n'eut qu'à se louer.

DE NA-POUNG A QUANG-TRI

Après le départ de M. de Maglaive, Craucht, reconduit à Vang-Kham par les gens du village, avait remis au commissaire la lettre du capitaine. Celui-ci, voyant qu'il n'avait pu réussir à empêcher l'explorateur d'accomplir sa mission et effrayé à la pensée de le voir revenir avec des soldats français, avait en hâte formé un luxueux convoi de six éléphants et sous la conduite d'un fonctionnaire l'avait dirigé sur Cam-Lo, emportant l'interprète et le bagage.

Craucht avait soigneusement noté sa route, en six jours il était parvenu à Kam-Lo d'où l'autorité française l'avait fait rejoindre M. de Malglaive à Quang-Tri. Le chemin qu'il avait suivi gagne Pa-Bang, suit la vallée de Nam-Tang, affluent du Sé-Bang-Hien, franchit la ligne de partage, au delà du village de Sop-Kasoc, et joint à Tio-Thung la rivière Krong-Athom qui sert de direction à la descente, comme le

Nam-Tangen a servi à la montée. Le pays parcouru est assez peuplé et généralement habité par des Khas-Tom-Leng.

DE HUÉ A DOUT (sources du Sé-Kong).

78 kilomètres de levé nouveau.

Dans un séjour antérieur à Hué (1887-1888), M. de Malglaive et M. Vigy avaient fait plusieurs reconnaissances dans la zone montagneuse environnante. Depuis lors, trois ans s'étaient écoulés et les circonstances n'avaient pas permis à notre administration de faire étudier ce terrain resté géographiquement inconnu. Cette région, limitée au Nord par le bassin de la rivière de Quang-Tri, contenait les plus septentrionales des peuplades considérées comme dangereuses et qui sont répandues vers le Sud, ainsi qu'on l'a vu à propos des voyages de MM. Cupet et Dugast. Les nombreuses variétés de Khas disséminées depuis ces montagnes jusqu'à la Chine sont de mœurs douces et paisibles, mais celles au contraire, dont il est ici question, avaient été rendues défiantes et agressives par l'état de guerre entre les petites tribus que la chasse à l'homme qui y était pratiquée y entretenait. Il allait être d'autant plus difficile d'y pénétrer que les populations avaient, dans les derniers temps, été mises en garde contre nous par les émissaires des avant-postes siamois qui nous représentaient comme des destructeurs de leurs races résolus à les chasser du sol qu'ils occupaient.

Au courant de cette situation, M. de Malglaive voulut néanmoins tenter de visiter ces peuplades nomades, et de gagner par leurs montagnes la vallée du Mé-Khong afin d'étendre le réseau de ses itinéraires vers les centres d'Ailao ou de Saravane.

Le lieutenant Dudouis, muni d'une permission de quinze jours, allait l'accompagner pendant le début de sa marche.

En route le 26 novembre, M. de Malglaive chercha un passage au Nord du gros sommet d'Atouat, dont il estime la hauteur à 2500 ou 3000 mètres; il suivit pour cela le chemin des villages de Ba-Truc et

Ké-té, et parvint, non sans les plus grandes hésitations de ses guides, à franchir la ligne de partage des eaux par une altitude de 1 700 mètres. Les Khas-Triengs, avec lesquels il marchait, lui témoignaient, en effet, la plus grande crainte des peuplades Ta-Hoïs, chez lesquelles il allait falloir passer et déclaraient qu'ils n'oseraient y conduire le voyageur, convaincus que ces gens, qu'ils disaient féroces, se vengeraient sur eux de son introduction dans leur territoire.

Parvenu aux villages d'Atria, puis de Dout, aux sources du Sé-Kong, il constate l'attitude inquiète et hostile des gens de ce dernier endroit qui, aux premières heures de la nuit, se sont réunis en armes au bord de la forêt. Avant le jour, l'interprète Craucht échappe à un coup de lance porté à travers le clayonnage sur lequel il repose. M. de Malglaive pense alors qu'il ne pourra gagner les basses vallées sans une petite escorte indigène; laissant là son bagage, il quitte Dout sur l'heure et regagne Atria. Bientôt, les gens de Dout lui font savoir que ce qui est arrivé est le fait d'individus étrangers au village et que le passage est libre chez eux. M. de Malglaive, craignant que les mêmes difficultés ne se renouvellent plus loin, leur recommande son bagage, les assurant qu'il ne leur arrivera aucun mal s'ils le respectent, puis il se rend à Hué d'où il me télégraphie ce qui s'est passé, me soumettant un projet de marche avec vingt miliciens pour traverser la région sauvage. En l'approuvant d'Hanoï, je lui recommande d'obtenir le passage par la persuasion.

M. de Malglaive était rentré à Hué le 16 décembre. Malgré les mécomptes de cette reconnaissance, elle lui avait permis d'obtenir des certitudes au sujet des directions sur Aï-Lao et Saravane et avait mis en lumière les conditions nécessaires pour traverser sans danger la zone des sauvages que le contact récent avec les Siamois rendait plus intraitables encore.

DE HUÉ A AI-LAO, AU SÉ-KONG ET DU SÉ-KONG A HUÉ

554 kilomètres de levé nouveau

A Hué, M. de Malglaive organise une nouvelle exploration, cette fois

dans des conditions plus sûres de succès, il sera accompagné par M. Odend'hal, inspecteur de milice qui aura la charge du convoi et de l'escorte de vingt miliciens, jugée nécessaire pour la sécurité.

En route le 22 décembre, les voyageurs franchissent, le 24, le pic qui les sépare de la vallée du Mé-Khong et du village d'Atria où M. de Malglaive retrouve ses bagages que les gens de Dout inquiets des conséquences de leur mauvaise attitude n'ont pas voulu garder chez eux. Le 27, du plateau laotien où ils n'ont fait pour ainsi dire que mettre le pied, ils tombent à 360 mètres d'altitude, dans la vallée du fleuve de Quang-Tri. Puis, le 1er janvier 1891, après quatre jours d'une marche très pénible, ils entrent par Lang-Ho dans le bassin de la rivière Tchépone, gros affluent du Sé-Bang-Hien, avec cette particularité tout à fait intéressante que le col de séparation des eaux n'est qu'à une altitude de 330 mètres et qu'il est très facilement accessible.

Passant chez les sauvages Toïs et Khas-Leung, où il avait eu mauvais accueil et qui voient avec surprise qu'il ne leur fait aucun mal, et que son escorte se conduit bien, contrairement à l'idée que nos adversaires s'étaient efforcés de leur donner, M. de Malglaive se sépare, le 3, de M. Odend' Hal. Celui-ci va relever la rivière jusqu'à Aï-Lao, où tous deux se retrouveront, il longe le Tchépone sur les bords duquel les villages se multiplient et où les Laotiens espérant qu'il fera rebrousser chemin aux Siamois qui s'avancent vers leur pays, lui font le meilleur accueil.

A 10 kilomètres d'Aïlao, M. de Malglaive relie son itinéraire à celui de M. Harmand, le chemin de Maï-Lanh à Cam-Lo, plus direct entre le Tchépone et la rivière de Quang-Tri, mais plus difficile, par contre, que celui de Lang-Ho.

A Dinh-Aï-Lao, M. de Malglaive visite un ancien poste français, abandonné comme inutile et que les Siamois ne devaient pas tarder à venir audacieusement occuper.

Le 7 janvier, suivant la route d'Aïlao vers Attopeu, les voyageurs entrent dans le bassin du Sé-Nong, autre affluent du Sé-Bang-Hien, par un col de 450 mètres et le 15, après avoir parcouru les vallées supérieures

du Sé-Nong et du Sé-Kong, qui s'enchevêtrent, en se tenant à une altitude de 700 à 900 mètres; ils quittent cette route et gravissent par 1 150 mètres un chaînon d'où ils dominent la brèche par où le Sé-Kong débouche du massif central à l'Est. Tout naturellement leur pensée se reporte sur leurs devanciers, à leurs pieds court la route suivie par de Lagrée; au faîte du plateau des Bolovens, monte celle levée par Harmand. Devant eux, à l'Est enfin, ils contemplent le domaine sauvage à travers lequel il va leur falloir trouver un passage vers Hué.

Le lendemain, au bord du Sé-Kong, ce cours d'eau puissant qui va joindre le Mé-Khong à Stung-Treng, ils étaient à Ban-Siou, petit village de forgerons, dépendant de Saravane. C'est de là qu'ils vont prendre la route de l'Annam.

Sur la rive gauche du Sé-Kong, ils escaladent un premier chaînon au faîte duquel M. de Malglaive trouve la route, très battue, qui, passant par A-Roc et longeant la rivière, le conduira au pied du massif de l'Atouat. Les Siamois n'avaient pas encore paru dans la région et l'annonce de leur entrée en scène n'y était même que vaguement parvenue. A-Roc, chef-lieu des peuplades Kôn-ton qui avaient la réputation d'être un peu féroces, se trouve à la bifurcation des routes de Saravane à Hué, et du Tchépone à Quang-Nam, et à proximité des mines de plomb de Tompong, sur le Sé-Kong.

Le 22, entrée dans le territoire des peu accueillants Khas-Toïs, dont M. de Malglaive avait fait la connaissance à Dout, endroit, du reste, peu éloigné. C'est alors qu'a lieu la marche la plus pénible du voyage. Ces sauvages se gardent bien de faire suivre aux voyageurs la véritable route, passant par Kawat, y bifurquant vers Pi-Ey et Hué d'une part, vers le haut Tchépone de l'autre; ils les conduisent au pied même de l'Atouat, dans une impasse dont on ne peut sortir qu'en escaladant un contrefort de 1 700 mètres sur lequel on se hisse le long de pentes glissantes, en s'accrochant aux anfractuosités de la muraille rocheuse. Parvenus au sommet, ils aperçoivent le Sé-Kong mugissant à 1 100 mètres en bas, vers le Sud, dans une brisure de la montagne. Enfin, les guides les ramènent dans la bonne voie, et le 25, au village de Pi-Ey ils trouvent des provi-

sions envoyées à leur rencontre et qui depuis longtemps leur faisaient grand besoin.

Ne voulant pas rentrer à Hué par le même chemin qu'à l'aller, M. de Malglaive en choisit un qui, par Tra-Vé, les amène à Ben-Vong, au bord de la rivière, et d'où en barques, ils atteignent la capitale annamite le 31 janvier.

Dans cette course très dure, M. de Malglaive avait trouvé dans les Annamites de son escorte et de son convoi une patience et un dévouement rares. M. Odend'Hal, qui revenait malade, l'avait secondé jusqu'au bout de ses forces, assumant la charge du convoi, lourde quand elle s'ajoute au travail de l'exploration proprement dite.

DE QUANG-TRI A SONGKONE, SARAVANE ET KAM-TONG

200 kilomètres de levé nouveau

Ayant achevé les préparatifs d'une dernière marche vers le Mé-Khong, M. de Malglaive alla prendre, à Quang-Tri, la route d'Aïlao le 15 février.

Il avait pris pour but de relever la partie inconnue du Sé-Bang-Hien, de reconnaître le terrain en aval de Kemmarat en vue de l'établissement possible d'une route parallèle au Mé-Khong, de relier ses itinéraires à ceux de ses compagnons voyageant au Sud et de rentrer par le Cambodge après avoir visité le plateau des Bolovens.

Remontant la rivière de Quang-Tri jusqu'à Maï-Lane, il part de ce point en éléphant, suivant d'abord l'itinéraire d'Harmand. Ayant passé la ligne de séparation des eaux par un col de 410 mètres, il arrive le 25 à Aï-Lao, et trouve Houé-San occupé par les Siamois.

Par la rivière, il poursuit sa route sur Tchépone, dans un pays peuplé en majorité de Pou-Thaïs et dont il dit : « Le pays des Pou-Thaïs est beau et bon, leur caractère s'en ressent ».

La rivière de Tchépone a déjà été relevée par M. Harmand, elle se présente comme un véritable canal facile à parcourir jusqu'à Tchépone. Sans séjourner à ce petit chef-lieu où il est arrivé en passant par de

nombreux villages Khas-Leungs. M. de Malglaive continue sa navigation jusqu'au point, sur le Sé-Bang-Hien, où M. Harmand avait abouti. Il lève la partie inconnue de ce gros affluent du Mé-Khong, y trouvant une série de rapides qui cesseront d'être des obstacles, dès que les eaux se seront élevées de deux mètres.

A Keng-Koum où la route de Muong-Phin à Muong-Nong traverse la rivière, un petit poste siamois est établi depuis deux ans; ici le pays est très habité. Plus loin, la population n'est plus composée que de Khas, les Thaïs ayant été transportés dans une autre région. Si les Khas s'y trouvent encore en assez grand nombre, c'est qu'ils fuient dans la forêt avec leurs familles à la moindre alerte: ils n'ont pas seulement, en effet, à se garder contre les enlèvements de population des envahisseurs, mais aussi contre les incursions des Ta-hoïs, leurs voisins, qui cherchent les occasions de pillage. Ainsi, l'insécurité et la défiance pèsent sur le pays, y interdisent les relations et en rendent le développement impossible.

Il y avait quelques années, Nong-Hong était le chef-lieu, sous le régime annamite. Les Siamois avaient détruit le village, emmené en captivité les deux cents familles qui l'habitaient et installé Song-Kone comme centre administratif.

C'est à ce point que M. de Malglaive prend la voie de terre pour continuer son voyage vers Saravane et Kamtong. Toute cette partie du pays est bien arrosée et les affluents du Sé-bang-hien sont navigables, mais à ce moment de la sécheresse, le fond du lit de la grande rivière contient à peine $0^{m},60$ d'eau à l'endroit où le voyageur le traverse à gué.

Se dirigeant sur le Sé-Don, qu'il atteindra à Wa-pi, il passe par Lakhone-Peng, pays d'élevage dont tous les hommes sont à ce moment occupés à construire un fort siamois entre Saravane et Muong-Nong. Le 8 mars, il joint la grande route de Kemmarat à Saravane, sur laquelle il rencontre plusieurs caravanes de bœufs porteurs dont une est conduite par des Birmans, et le 9, arrive à Wa-pi d'où il remonte le Sé-Don, autrefois relevé par la mission de Lagrée. Après avoir reconnu le lieu de rencontre de la route d'Attopeu il poursuit sa marche et atteint, le 13 mars, Saravane, chef-lieu d'une région importante, où depuis peu était installé

un commissaire siamois avec qui il se remet en route le 15 pour aller fermer son itinéraire, de Hué au Mé-Khong, à La-Tiong. Revenant alors à Wa-pi M. de Malglaive se dirige sur le Mé-Khong, longeant la rivière sur sa rive droite jusqu'à Kam-Tong, sur la rive gauche ensuite.

Kam-Tong est après Saravane le principal centre des rives du Sé-Don, son territoire est riche, mais les populations Khas, du plateau des Bolovens, voisin, que M. de Malglaive allait visiter, vivaient dans un tel état d'inquiétude que le contact avec elles était presque impossible ; faute de pouvoir compter sur elles, M. de Malglaive dut organiser à Kam-Tong son voyage vers Attopeu, de manière à n'avoir besoin en rien de recourir aux indigènes sur la route.

ÉTUDE DES VOIES PARALLÈLES AU MÉ-KHONG ENTRE KAM-TONG ET KEMMARAT

142 kilomètres de levé nouveau.

Pendant que son convoi se prépare, M. de Malglaive va faire le relevé des chemins sur les deux rives du Mé-Khong parallèles à son cours, entre Kam-Tong et Kemmarat, et constate qu'il serait possible, sans difficultés sérieuses, d'établir une voie ferrée qui tournerait les obstacles à la navigation, nombreux dans cette partie du fleuve. Sa reconnaissance lui montre, sur la rive droite, un chemin entre Muong-Tiem et Kemmarat, plus accidenté que celui sur la rive gauche dont une partie avait été parcourue dans l'itinéraire de Song-Kone à Kam-Tong et qui se déroule dans les vallées de deux gros ruisseaux, le Houé-Pong et le Houé-Suoc ; le premier, affluent du Mé-Khong ; le second, du Sé-Don.

En rentrant à Kam-Tong, le 1er avril, M. de Malglaive trouve son convoi prêt et se met en route vers Attopeu le lendemain par le plateau des Bolovens.

DE KAM-TONG A ATTOPEU

240 kilomètres de levé nouveau

Le plateau habité dans sa partie la plus riche au point de vue du sol par les Khas Bolovens, envoie ses eaux au Nord vers le Sé-Don et au

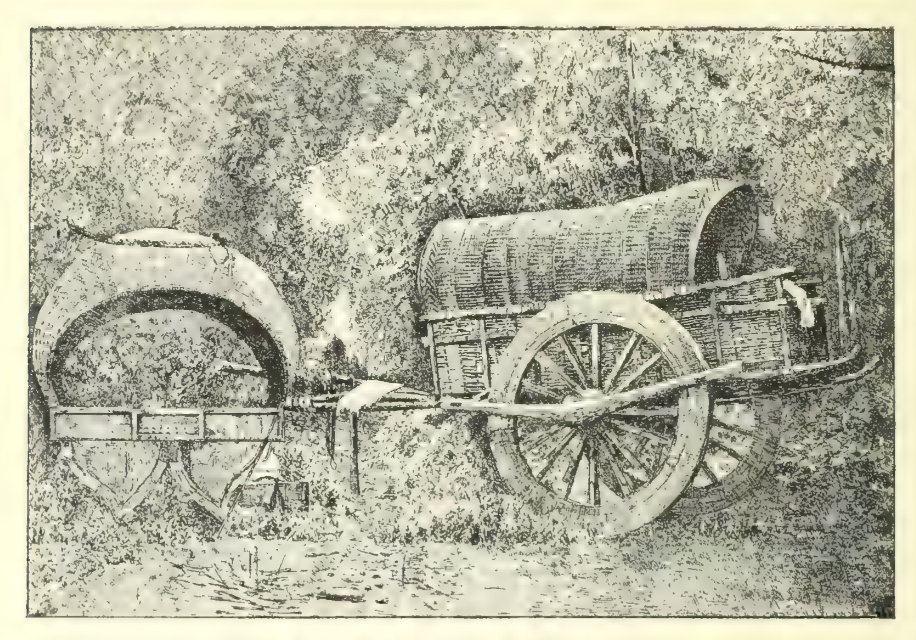


Fig. 53. — Cage à éléphant et voiture à buffles.

sud vers le Sé-Kong. Il avait autrefois été parcouru par M. Harmand, de l'Ouest à l'Est : M. de Malglaive allait couper à son centre l'itinéraire de son devancier. Les Bolovens commencent à être civilisés, s'habillent comme les Laotiens avec qui ils ont de fréquents rapports. Le plateau est habité à son extrémité Sud par des Khas, d'autre origine, qui vivent presque misérables dans un état demi-sauvage.

Le troisième jour de marche, M. de Malglaive, qui voyageait en élé-

phant, atteignait le point culminant de cette belle région, Nong-Su-Kéo, à 1 370 mètres d'altitude. Au point de rencontre avec la route suivie par M. Harmand, un chemin conduit vers Attopeu par une pente douce, celui direct que suivait le voyageur était au contraire coupé par une falaise difficilement praticable et cependant très fréquentée. C'est à son approche que se rencontrent les premiers Khas Nhia-Heun, en même temps qu'on entre chez cette pauvre population, le sol se modifie, devient inculte, presque stérile, puis une immense plaine d'herbe se déroule, ne montrant à son horizon que le pic de Lagrée. Le 7, le sol manque tout à coup, l'abîme se creuse en muraille verticale, la chute mesure 900 mètres, montrant le Sé-Kong et toute la basse plaine indochinoise. Malgré la raideur de la pente, les éléphants la descendent en deux étapes : les Khas l'habitent aussi par endroits. Le 8, M. de Malglaive était au bord de la rivière et peu après à Attopeu.

Là, il aurait voulu joindre les itinéraires de ses compagnons Cupet, Cogniard et Dugast, mais les autorités, après la retraite effectuée par les colonnes siamoises dans ces directions, se refusèrent à lui en faciliter les moyens. Il dut se résoudre à descendre vers le Cambodge en relevant la partie non connue du Sé-Kong (jusqu'au Sé-Pien).

En route le 11 avril, il suivit le cours d'abord paisible de la rivière que des rapides rendent plus difficile en cette saison, jusqu'après le confluent du Sé-Pien, et atteignit Stung-Treng le 16. C'était la fin de son exploration.

Du 14 octobre au 16 avril, M. de Malglaive avait franchi en cinq endroits la ligne de partage des eaux et reconnu que la trouée de Maï-Lane forme l'un des meilleurs passages entre Tourane et le Mé-Khong. Il avait relié quatre fois le grand fleuve à la côte ; un de ses itinéraires était continu de Hué à Attopeu, par Aïlao et Saravane.

De Strung-Treng, M. de Malglaive gagna Saïgon et Hanoï, où il retrouva ses compagnons.



Fig. 54. — Installation de l'*Argus* à Khône pour la sécheresse.

XX

SITUATION DE LA MISSION AU LAOS ET AU SIAM DÉPART POUR LA FRANCE

10 octobre 1890 au 13 août 1891.

VOYAGES DE MM. COUNILLON ET MASSIE A XIENG-KHOUANG

Au moment où, au mois de février, M. Massie avait dû quitter Luang-Prabang pour me rejoindre à Xieng-Houng, un fonctionnaire du Tran-Ninh, relevant de l'autorité annamite, le Bambien de Tong Xieng Kham, était arrivé envoyé par le résident de Vinh pour lui demander son appui contre l'envahissement de son pays par les Siamois. M. Massie

avait chargé M. Counillon de le reconduire à Xieng-Khouang avec recommandation d'y vivre prudemment pour ne pas s'exposer à des ennuis avec les chefs des postes siamois qui s'avançaient dans le pays en attendant que la question fût, par moi, réglée à Bangkok. A son retour, M. Counillon qui avait fait le voyage muni d'une lettre du commissaire siamois de Luang-Prabang, prévint M. Massie, revenu des Sip-Song Pahn-nas, que des difficultés menaçaient de surgir par suite de l'attitude des Siamois vis-à-vis du Bambien. M. Massie s'étant rendu à Hanoï me mit au courant de la situation par le télégraphe, à Saïgon, où j'étais encore. Je l'invitai alors à regagner Luang-Prabang en passant par Vinh et Xieng-Khouang, afin de s'entendre avec le résident et les agents siamois, et d'arriver à un accord provisoire. Se conformant à mes instructions, M. Massie se mit en route le 13 août.

INSTALLATION DE L'AGENCE DE BASSAC

M. Lugan, après son voyage avec le capitaine Cupet sur la rive gauche du Mé-Khong, avait de Stung-Treng, gagné Bassac, muni de mes instructions pour y organiser notre agence. Par un séjour de six mois à Luang-Prabang, il s'était fait aux relations avec les autorités siamoises et laotiennes. En juillet 1891, son poste étant bien installé et aucun incident n'étant survenu, je l'invitai à le quitter momentanément pour aller à Khône prêter son concours à M. Guissez qui allait profiter de la crue du fleuve pour tenter de faire passer la chaloupe l'*Argus* dans le bief supérieur.

SITUATION DE LA CHALOUPE « L'ARGUS » A KHÔNE

On a vu, chap. VII, que M. Guissez avait, au commencement d'octobre 1890, fait parcourir à la chaloupe à vapeur l'*Argus* le tiers du passage par lequel, dans l'Ile de Khône, les bateaux laotiens se rendent

d'un bief du fleuve dans l'autre, et qu'il s'y était trouvé arrêté entre deux obstacles par la baisse des eaux.

Dès mon arrivée à Saïgon, disposant de quelques jours, je montai au Cambodge pour tâcher de le rencontrer, mais les eaux commençaient à



Fig. 55. — M. Guissez faisant le nivellement de la passe.

croître et Guissez, craignant de manquer le moment favorable en descendant de son côté vers moi, avait chargé M. de Coulgeans de venir me renseigner sur la situation.

Une étude complète de la passe faite aux basses eaux, alors que l'*Argus* était à sec, permettait à M. Guissez de croire au succès à la crue. Avec les moyens fournis par le Gouvernement Général, il avait achevé le débrousaillement des berges, dont les arbres, se rejoignant en route,

obstruaient le chemin sur presque tout le parcours. Un artificier, M. Gazagnon, mis à sa disposition par le service de l'artillerie de Saïgon, avait nivelé sous sa direction le fond de rochers du passage, travail qui avait nécessité 350 coups de fulmi-coton. Enfin, il avait achevé l'étude hydrographique du fleuve jusqu'à Bassac, et préparait en ce moment l'*Argus* qui, bien étayé et à sec, n'attendait que la crue pour tenter l'expérience. Son second, M. Tostivint lui avait rendu les plus précieux services, l'équipage indigène avait mis un zèle remarquable à achever le travail. Dans cette période d'un an, passée à assurer un résultat d'une importance grande, malgré des privations constantes et des occupations pénibles la santé de tous s'était maintenue satisfaisante. S'il réussissait à franchir la passe, M. Guissez gagnerait Bassac qui deviendrait provisoirement le poste d'attache de la chaloupe et il étudierait le fleuve jusqu'à l'embouchure du Moun.

ARRIVÉE DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL

J'étais à peine à Saïgon que le nouveau gouverneur général, M. de Lanessan y arriva. Nous nous connaissions depuis 1885, époque où je dirigeais l'École cambodgienne qu'il avait alors visitée. J'eus de lui le plus sympathique accueil, il m'assura de son appui énergique, en mon absence, pour mes compagnons restés au Laos, demanda au Ministre l'envoi de Pennequin à sa disposition pour l'organisation des territoires de la Rivière Noire et du Fleuve Rouge, et me fournit les moyens d'emmener à l'École coloniale les trois jeunes gens que Déo-van-Tri avait confiés à Lefèvre-Pontalis.

SITUATION A BANGKOK

On a vu à la fin de l'exposé de la précédente période que le but de la mission, maintenant terminée, avait d'abord été d'arriver à une entente

amicale, avec le Siam, par une série d'accords successifs sur le terrain[1], et ensuite, que dès mon arrivée, le roi de Siam m'avait fait connaître son désir que les négociations eussent au contraire exclusivement lieu à Bangkok[2]. J'avais dû par suite me contenter de procéder aux études géographiques et à l'installation d'agents sur la rive droite du Mé-Khong. Malgré des assurances conciliantes, j'avais non seulement tenté inutilement de faire admettre le statu quo sur les territoires où des difficultés s'étaient produites ou menaçaient de surgir, mais les entraves à la marche de nos compagnons provenaient du fait d'agents siamois cherchant à les précéder sur les territoires inexplorés pour en prendre possession[3]. On avait eu pour but visible de nous montrer, à l'examen définitif des questions territoriales, que l'ensemble des pays discutés se trouvait sous la même autorité et de se rendre ainsi le règlement plus avantageux. Le Siam n'avait donc pas modifié sa manière d'agir depuis la dernière campagne. Cette attitude bien caractérisée nous fit renoncer à aborder, pour le moment, la question de la délimitation du Cambodge, particulièrement délicate, depuis si longtemps en suspens.

Lorsqu'au mois de janvier précédent je m'étais mis en route d'Hanoï pour Laï-Chau et le Mé-Khong, le chancelier qui sous ma direction gérait le poste de Bangkok, avait été remplacé par un collègue qui n'avait pas d'instructions spéciales relatives à ma mission. Le Gouvernement siamois vit sans doute dans ce fait une marque de l'intention du Gouvernement français d'adopter une autre attitude à son égard. Aussi, lorsqu'à mon arrivée à Saïgon je lui eus fait connaître, par l'intermédiaire du nouveau gérant du consulat, que j'étais appelé à me rendre à Paris avant d'entamer les négociations, me fit-il prier de passer par Bangkok avant ma rentrée en France. Le ministre des Affaires étrangères; M. Ribot, m'ayant laissé toute latitude sous ce rapport, je considérai avec le Gouverneur général que ma présence au Siam, dans l'état actuel des choses,

1. Vol. I, page 326.
2, Page 1.
3. Page 46.

ne suffirait pas à modifier les agissements au Laos de fonctionnaires qui obéissaient à des instructions précises, ni à arrêter la marche en avant des postes siamois et qu'il était au contraire urgent de rentrer sans perdre de temps à Paris, afin d'y proposer, d'un commun accord avec lui, une ligne de conduite en rapport avec les circonstances.

TRAVAUX DE COLLABORATEURS DE LA MISSION

Aux études géographiques de la mission s'ajoutent les travaux d'explorateurs isolés qui lui ont apporté le concours de leur collaboration, en



Fig. 56. — M. Humann et son convoi de porteurs.

accomplissant des voyages qui en complétaient l'œuvre, ou en raccordant quelques-uns de ses itinéraires. Ce sont les études de M. le Dr Yersin dans

les hautes régions du Donaï et dans les pays sauvages du Sud-Est de l'Indo-Chine, le voyage de M. Humann dans les mêmes régions : ceux de MM. Trumelet-Faber, Garnier, Odendhal, Grosgurin, Bricourt et Delingette dans l'Ouest de l'Annam et les régions sauvages voisines.

RENTRÉE EN FRANCE

Je m'embarquai le 7 juillet avec M. Lefèvre-Pontalis, laissant en Indo-Chine à leurs postes respectifs six de nos compagnons : MM. Massie, Counillon, de Coulgeans, Lugan, Guissez et Tostivint. M. Vacle d'autre part entrait dans l'administration civile du Tonkin.


M. Cogniard.

MM. Cupet, de Malglaive, Cogniard, Rivière, Dugast et Macey avaient quitté ou allaient quitter la colonie par d'autres bateaux. Les deux premiers devaient avec M. Friquegnon me retrouver à Paris pour rédiger au ministère des Affaires étrangères la carte d'ensemble de nos études géographiques. Les circonstances ramèneraient, lors de la quatrième période de la mission, MM. Lefèvre-Pontalis, Rivière et Macey auprès de moi.

MM. Cogniard et Dugast ne pouvant voir se réaliser leur désir de collaborer, à bref délai, à de nouveaux travaux en Indo-Chine, allèrent, peu après, rejoindre au Soudan le colonel Archinard. Le pauvre Dugast devait trouver la mort dans la mission de guerre qui succédait pour eux à notre mission pacifique.

Lieutenant d'infanterie de marine, Louis Dugast était sorti de Saint-

Cyr en 1889, quelques mois à peine avant d'entrer dans la mission. Son oncle, le commandant Morlet, chef de bataillon en retraite, préparateur au Muséum d'histoire naturelle, mon collaborateur pour la conchyliologie me l'avait présenté alors qu'il était encore au Lycée. Dugast, à ce moment, m'avait demandé d'être de la mission dès qu'il serait officier. Je le lui avais promis, et en 1889, je l'avais emmené. Tous nous le considérions un peu comme notre enfant, surtout Cogniard avec qui pendant vingt mois il marcha presque constamment, parcourant le Laos du Nord au Sud, jusqu'au cœur des régions sauvages où il avait, ainsi que son compagnon, supporté les plus dures fatigues et les plus grandes privations.

Je ne saurais faire mieux, en rappelant le souvenir de mes deux collaborateurs et pour honorer la mémoire du cher et vaillant camarade que nous avons perdu, que de citer un fragment des notes du capitaine Cogniard, puis un passage du rapport dans lequel le colonel Archinard présente l'assaut et la prise de la ville de Dienné.

Extrait des Notes du capitaine Cogniard :

« 12 avril. — Journée inoubliable pour moi par la perte que j'y ai faite de mon pauvre petit Dugast qui ne m'avait pas quitté depuis la mission Pavie. Quelle nuit, veille du combat ! A 5 mètres le canon tonne de 10 en 10 minutes, de la ville comme pour nous défier, des hurlements incroyables. On s'attendait à être attaqué, j'avais partagé la garde : moi jusqu'à 10 h. 1/2, mon petit Dugast jusqu'à 1 h. 1/2, mon autre lieutenant jusqu'au matin. J'essaie de laisser dormir Dugast le plus longtemps possible, mais lui, qui s'en doute, me rappelle que c'est l'heure... Le jour se lève, on rapproche l'artillerie à 250 mètres et le feu continue sans interruption pour augmenter la brèche. . J'avais fait faire du café en grande quantité, j'en avale deux tasses avec un biscuit dur comme du bois... A dix heures on vient me prévenir que le colonel demande les commandants d'unités. Il nous dit que trois compagnies iront à l'assaut par la brèche et il charge le commandant Klobb de les désigner. Ce sont la 2e, lieutenant Fraisse, la 3e, capitaine Lespiau, et la 4e commandée par moi.

Nous voilà partis : d'un bond nous traversons le ruisseau et sautons dans la brèche ! Combien de temps sommes-nous restés accrochés là nous battant corps à corps ? Le restant de la colonne et l'état-major qui regardaient prétendent que cela a duré une heure ! Le lieutenant Fraisse est blessé de trois balles, le capitaine Lespiau est tué d'une balle dans la tête. Mon pauvre Dugast que j'envoie à l'ambulance avec les deux bras traversés me désobéit pour aller à quelques pas, en se cachant de moi, se faire tuer par cinq balles entre la gorge et le cœur. A 2 h. 1/2 le feu cesse, la ville est prise, c'est seulement à ce moment que j'apprends que mon pauvre petit ami est mort. A cinq heures on nous prévient que l'on va procéder à l'enterrement des officiers, je fais prendre les armes à ma compagnie. On a commandé pour la conduire un officier de spahis et me voilà parti derrière mon pauvre petit cousu dans un drap blanc. Sur un tertre près d'un buisson les artilleurs creusent deux tombes, le colonel prononce un discours, et je reste là ! La nuit se fait, je suis en tenue de combat, noir de poudre, de poussière et de sang. Je m'accroupis près des tombes que l'on creuse ; on allume de la paille pour éclairer les travailleurs, et avec cette lumière que le vent rend intermittente, je reste là jusqu'à 9 heures à regarder les trous dont l'un surtout doit contenir une partie de mon cœur ! Ils sont là à cinq mètres mes pauvres compagnons, dans leur drap blanc. Je les fais déposer bien doucement et moi-même je place, sur le corps de celui que j'aimais comme mon enfant, le fanion tricolore qu'il avait fait lui-même et qui avait éclairé notre position sur la brèche ! Cette terre que l'on jette durement sur le corps à peine couvert, je la ressens moi-même si fort que je pleure, je pleure comme un enfant, c'est la détente de mes nerfs crispés depuis une douzaine d'heures.


M. Dugast

Adieu, mon petit. »

Extrait du Rapport du colonel Archinard :

« La compagnie du capitaine Cogniard, comme celle du capitaine Lespieau, n'arrive aussi que difficilement à prendre pied dans la ville : le lieutenant Bénedetti peut cependant prendre position à la gauche de la compagnie Lespieau.

« Au moment où le capitaine Cogniard prescrit à son second lieutenant, le lieutenant Dugast, de se porter à la gauche du lieutenant Bénedetti, il l'aperçoit blessé et couvert de sang. Il lui donne l'ordre de quitter le combat et de se rendre à l'ambulance. Le lieutenant Dugast se retire de quelques pas, mais, prenant trois tirailleurs avec lui et suivi de son domestique noir, il longe un peu la colline et se met à grimper vers un endroit où le mur d'enceinte offrait une petite brèche près d'une maison ruinée par l'artillerie. »

« Le talus est très haut et très raide, les coups de fusil partent des ruines, le domestique du lieutenant Dugast reçoit une balle, les tirailleurs s'arrêtent pour répondre, le lieutenant arrive seul au sommet ; là, son revolver déchargé, il essuie un feu violent dirigé contre lui. Pendant longtemps il peut se maintenir, protégé par un petit pan de mur, qui est resté debout : un faible saillant du mur d'enceinte le cache à la vue des tirailleurs qui ne sont pas encore entrés dans la place, mais de loin je peux le voir lancer des pierres et des mottes de terre sur les ennemis qui l'approchent ! »

« J'espère que les tirailleurs qui sont dans la place et qui, en cheminant derrière le mur, doivent venir de ce côté, vont bientôt le dégager, car ce serait miracle qu'il continue à échapper aux balles qui pleuvent autour de lui et qui l'ont déjà plusieurs fois atteint. »

« Les meilleurs tireurs d'une des compagnies restées en réserve près de l'artillerie sont aussitôt désignés. Ils s'avancent et, par des feux ajustés, empêchent à peu près les défenseurs de tirer par les ouvertures de la maison ruinée. »

« Le capitaine Gautheron, de l'état-major, est envoyé dans la place pour tenir le commandant supérieur au courant de la marche du combat. En passant, il doit donner l'ordre d'envoyer soutenir le lieutenant Du-

gast ; lui-même pousse quelques tirailleurs de côté pendant que j'envoie le lieutenant Baudot, de l'état-major avec quelques tirailleurs choisis par lui, pour sauter par-dessus le mur et se porter par l'intérieur au secours du lieutenant. »

« Dugast allait être sauvé ; il n'avait plus de coups à craindre que par devant, et, tout en se défendant à coups de pierre, il conservait l'abri du pan de mur ; mais un sofa se montre tout à coup à une des fenêtres de la maison ruinée ; nous le voyons, habillé d'un grand burnous blanc, se pencher tout à fait en dehors et, avant d'être frappé lui-même, il peut tirer un coup de fusil en rasant le mur ; Dugast tombe, la balle l'a traversé de part en part, et, ses bras en croix, son corps glisse lentement sur le dos tout le long du talus en suivant les sinuosités du sol. »

Le capitaine Cogniard, depuis sa sortie de Saint-Cyr avait presque constamment été en campagne, lorsqu'il entra dans la mission il venait de passer six mois à la commission d'abornement de la frontière chinoise. Après la dure campagne au Soudan dont un triste épisode vient d'être retracé, il retourna au Tonkin, y prit une part active sous les ordres du colonel Pennequin au règlement de la frontière, conquit son grade de chef de bataillon avec lequel il revint à la légion étrangère peu après, séjourna en Tunisie et revint de nouveau au Tonkin ou actuellement, comme commandant de la région de Laokay, il entretient chez les populations, l'esprit de sympathie et de reconnaissance pour nous, qu'y avait développé à un si haut degré le colonel Pennequin.

M. Vacle, en entrant dans l'administration du Tonkin, eut tout un rôle extrêmement important. Depuis la mort du résident Rougery, le pays de Chobo et de la basse Rivière Noire se trouvait dans un état de trouble extrême, des troupes françaises nombreuses tenaient la campagne pour réduire les chefs révoltés et tâcher de s'emparer des auteurs du massacre, événement qui datait déjà de six mois. Les résultats de cette campagne étaient nuls et menaçaient de s'éterniser. M. Brière, alors résident supérieur au Tonkin, demanda alors à M. Vacle, qui connaissait le pays et

ses habitants, d'entreprendre de ramener le calme dans cette malheureuse région. Vacle accepta cette mission délicate, il devint le collaborateur actif du colonel Pennequin qui vint peu après prendre le commandement de toute la région. Un succès rapide et complet résulta de leurs efforts et toutes les troupes purent être retirées. Vacle se trouva ainsi très en évidence et fut choisi par le gouverneur général, M. de Lanessan, pour aller administrer Luang-Prabang et le Haut-Laos, lorsque le Siam, en 1893, dut se retirer du pays. Il s'acquitta avec distinction de cette nouvelle mission et sut se faire chérir des chefs et des habitants que depuis cette époque il a continué à conduire à leur satisfaction et à celle de son pays.


M. Vacle.

Les services qu'il avait rendus dans la mission me permirent de demander la décoration de la Légion d'honneur qui fut accordée à ce compagnon simple et bon, à qui j'ai voué une affection aussi sincère que vive et qui avait toujours eu pour règle à l'égard des indigènes les principes de douceur que je recommandais moi-même.



Fig. 60. — M. Pavie et les neveux de Deo van tri à Paris.

XXI

SEJOUR EN FRANCE. PRÉPARATION D'UNE NOUVELLE MISSION

Août 1891 au février 1892.

Peu après mon retour en France, la nouvelle arriva que des difficultés journalières surgissaient sur les confins de l'Annam où les avant-postes siamois continuaient à s'avancer au delà de la ligne de partage de la chaîne annamitique, jetant le trouble chez les populations qui réclamaient avec insistance du Gouverneur général, l'emploi de la force pour repousser les envahisseurs. Dans le Tran-Ninh, à Tong-Xieng-Kham,

un incident grave s'était produit. La demeure du Bambien celui-là même[1], que M. Counillon avait ramené de Luang-Prabang, avait été attaquée, de nuit, par une troupe régulière siamoise quelques jours seulement après la visite que M. Massie y avait faite sur mon initiative; sept personnes, hommes et femmes, avaient été tuées, et le Bambien, grièvement blessé, avait été emmené prisonnier avec sa femme et son enfant.

Cette résolution nettement marquée du Siam de continuer l'envahissement de nos territoires indiquait l'intention de nous obliger, à ce moment qu'il jugeait favorable, à aborder le règlement territorial qu'il pensait sans doute, que nous ne jugions pas utile d'examiner maintenant que nous étions instruits sur les régions des deux rives du Mé-Khong. Le gouvernement de la République était cependant décidé à en finir avec cette question et il m'avait uniquement appelé dans ce but. Mais la longanimité dont nous faisions preuve en nous contentant de formuler des protestations, paraissait interprétée comme une indication d'indifférence, et semblait l'encourager dans cette voie, et l'agression était devenue son moyen de pression.

Il était nécessaire de se hâter si l'on voulait arriver à une entente amicale.

Les résultats de la mission qui venait de s'achever renseignaient le gouvernement sur les territoires étendus depuis les frontières de la Chine jusqu'au Sud; mais s'ils lui disaient que ces contrées voulaient que la France s'intéressât à elles d'une manière toute spéciale, ils lui disaient aussi que leurs gisements minéraux, leurs produits précieux, malgré leur importance, leurs populations paisibles, ne justifiaient pas d'autre effort pour l'établissement de notre autorité ou de notre influence que celui de notre diplomatie.

Divers incidents produits en dehors de la mission pendant son cours avaient montré combien pour le succès final l'unité de direction vis-à-vis du Siam était nécessaire et l'entente avec le Gouverneur général de

1. Voir page 188.

l'Indo-Chine indispensable. Aussi était-ce sur ces bases qu'il parut convenable d'établir notre ligne de conduite définitive.

Pour l'assurer, une modification à l'état de choses existant s'imposait tout d'abord, c'était la transformation de notre poste consulaire de Bangkok en poste politique. Elle permettrait à l'agent chargé de nous représenter, de continuer, auprès du Siam, la mission d'entente que j'avais eue, et d'être vis-à-vis du Gouvernement général de l'Indo-Chine dans la même situation où j'avais été jusqu'alors.

A qui serait confiée cette mission? Si j'étais indiqué par mon rôle antérieur, j'étais loin de me trouver dans les conditions hiérarchiques en rapport avec la situation à créer. En effet, voulant mettre son agent sur le même pied que ceux des autres grandes puissances représentées à Bangkok, le gouvernement de la République avait l'intention de placer au Siam un Ministre résident et je n'avais que le grade de Consul de 2[e] classe. M. Ribot voulut néanmoins me recommander à son choix et, pour me mettre à même d'occuper le nouveau poste, il présenta à la signature du Président de la République un décret spécial me nommant Consul général et quelques jours après, le 15 février 1892, j'étais chargé des fonctions de Ministre résident à Bangkok.

Je m'embarquai le 23 février.

Pendant mon séjour en France, j'avais dirigé la rédaction faite par les capitaines Cupet, Friquegnon et de Malglaive, des premières cartes de l'Indo-Chine, d'après les travaux de la Mission, au 1/1 000 000 et au 1/2 000 000.

Je laissais à l'École coloniale les quatre jeunes gens que m'avait confiés Déovantri.

ITINÉRAIRES DE MM. PAVIE, LEFÈVRE-PONTALIS, CAILLAT, OUM, RIVIÈRE, SEAUVE, MAILLUCHET ET SANDRE
PENDANT LA QUATRIÈME PÉRIODE DE LA MISSION
1894 et 1895

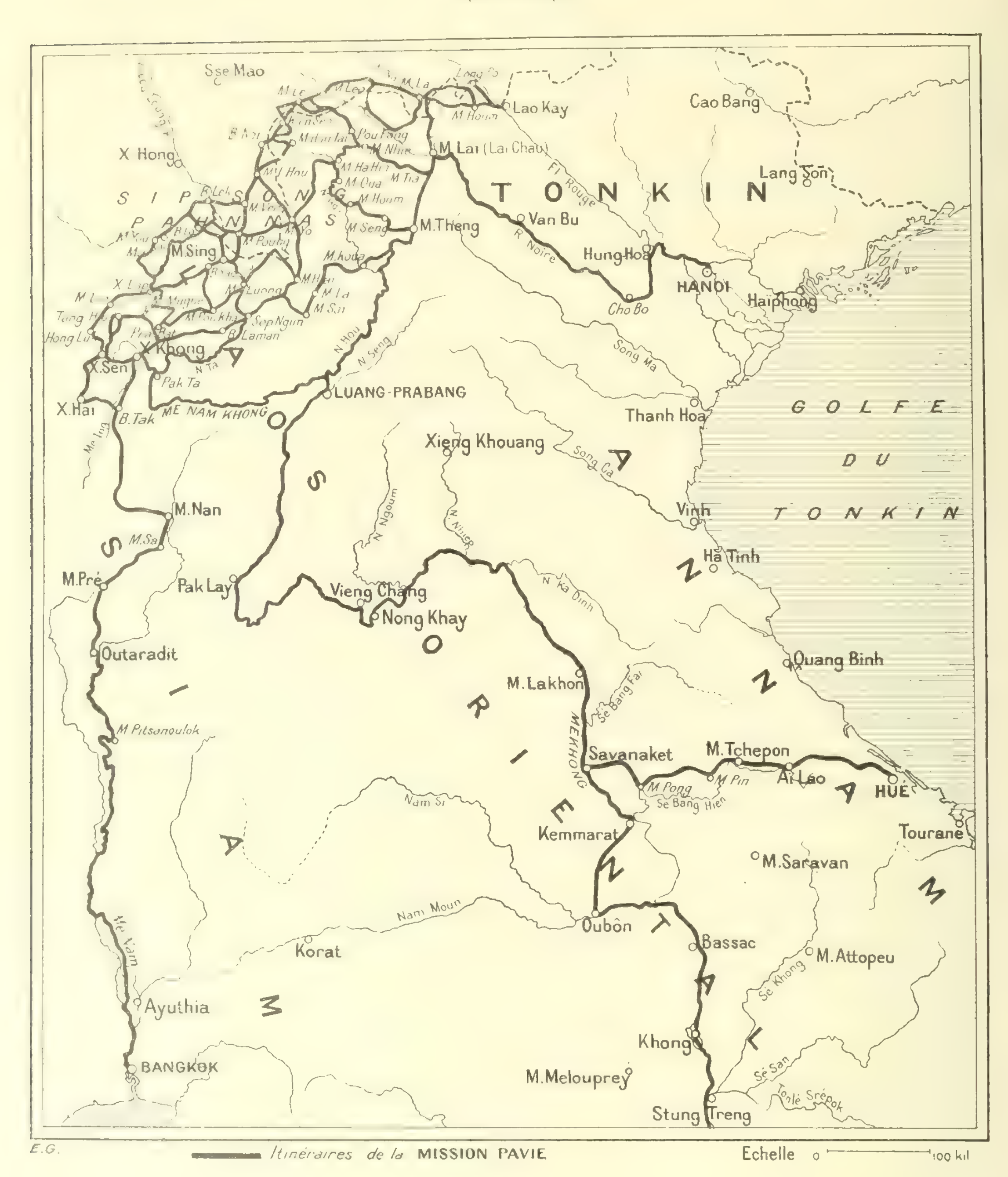




Fig. 61. — La Mission au départ à Chobo.

MM. Ngin, Oum, Sandré, Guichard, Pavie, Rivière, Lefèvre, Seauve, Caillat

Escorte annamite — Interprètes cambodgiens.
Domestiques annamites.

QUATRIÈME PÉRIODE[1]

VOYAGES AU SIAM,
AU LAOS OCCIDENTAL, AU LAOS ORIENTAL, AU TONKIN, AU YUNNAN ET SUR LES CONFINS DE LA BIRMANIE

1892 A 1895

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Cette période se subdivise en quatre parties. Dans la première j'ai eu pour but principal d'arriver au règlement, avec le Siam, des questions territoriales étudiées jusque-là par la mission. Dans la deuxième je devais me rendre compte, par un voyage au Siam et au Laos, de l'exécution du traité du 2 octobre 1893 qui avait assuré ce règlement, et

1. Les récits détaillés des événements et des voyages de cette période se trouveront dans les volumes V et VII de la même série.

organiser provisoirement les contrées définitivement placées par cet acte sous notre autorité. Dans la troisième j'étais chargé de diriger de concert avec une Commission chinoise, la délimitation de notre frontière avec la Chine, du Fleuve Rouge au Mé-Khong. Enfin dans la quatrième, une Commission franco-anglaise dans laquelle M. Scott, Ministre résident de la Grande-Bretagne au Siam, et moi, nous étions les Commissaires chacun de notre pays, avait mission d'étudier des territoires dans la région du haut Mé Khong sur l'avenir desquels les deux gouvernements désiraient tomber d'accord. La première partie s'écoula au Siam, les trois autres qui comportent des voyages d'exploration et d'études au cours desquels furent réglées ou discutées les différentes questions qu'ils avaient pour objectif de terminer ou d'éclairer, se passèrent au Siam, dans le Laos occidental, la partie nord du Laos oriental, l'ouest du Tonkin, le sud du Yunnan et dans les territoires de la Birmanie bornés par le Mé-Khong.

Ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le dire, dans toutes ces contrées la grande majorité de la population appartient aux diverses branches de la race thaïe, et le reste se compose de peuplades très variées, répandues principalement vers le nord.

Les nouveaux résultats géographiques acquis se traduisent, outre vingt-quatre points déterminés astronomiquement, par plus de trois mille kilomètres d'itinéraires accomplis dans les principautés : de Muong-Pré où le cours du Nam Yom, branche centrale du Ménam, a été déterminé ; de Muong Nan, où le cours du Nam-Ing, affluent de droite du Mé-Khong qui a des forêts de teck sur ses rives, fut également étudié ; dans le bassin du Nam-Ta, affluent de gauche du Mé-Khong : dans les territoires de notre frontière avec la Chine ; dans les Sip-Song Pahn-nas où une fraction du Mé-Khong encore inconnue fut relevée, et où le cours du Nam-Ban, le Lo-So des Chinois, déjà vu par la mission en 1891, et qui avait donné lieu à de nombreuses méprises par suite de l'erreur des Chinois sur son cours, fut enfin déterminé définitivement ; dans les territoires de Xieng-Kheng, et Muong-You, rive droite du Mé-Khong, de Muong Sing, rive gauche, et dans des itinéraires nouveaux du Mé-Khong vers le Tonkin.

Des résultats politiques importants avaient été obtenus au cours de cette période. Par le Traité du 2 octobre 1893, la rive gauche du Mé-Khong était reconnue possession française, une zone neutre de 25 kilomètres avait été établie sur la rive droite du même fleuve, et les provinces Battambang et d'Angkor avaient été placées dans la même situation spéciale. Par la délimitation avec la Chine, le bassin supérieur du Nam-Hou nous était acquis, ainsi que les territoires discutés de Déovantri sur la rive droite de la Rivière Noire, et les sources salées du bassin du Nam Ta. Les études de la Commission franco-anglaise du haut Mé-Khong devaient enfin avoir pour conséquence, la désignation du fleuve comme limite dans cette région des possessions respectives de la France et de l'Angleterre.

Du Nord au Sud du Laos, dans la partie devenue française, nous avions été accueillis en libérateurs, et avec un entraînement sincère qui se manifesta d'une façon remarquable par le calme dans lequel tout le pays resta après l'évacuation siamoise en attendant, pendant près d'un an l'installation du personnel français qui devait le diriger, sans que le plus petit trouble vînt affaiblir la portée de cette marque de confiance en nous.

A part des gisements de fer signalés à Ban Sang lek près de Muong-La, rive droite du Nam Hou, aucune découverte nouvelle sous le rapport minier ne fut faite[1].

Dans les pays du Siam, du Laos occidental, la mission avait voyagé

1. C'est ici le lieu de réparer une omission dans les *considérations générales* de la 3e période, page 3, en ajoutant les renseignements suivants à ceux qui y sont donnés : Sur la rive gauche du Mé-Khong, les indigènes lavent les sables pour y recueillir de l'or dans la petite rivière Sa-Nhi, près d'Angkam, et à Tong-ac sur le Haut Nam-Teun ; à Ban Nong, près de Muong Vang, des gisements de fer avaient été signalés : une mine de plomb l'avait également été à Tompong sur le Sé-Kong à la bifurcation des routes de Saravane à Hué, et de Tchépone à Quang-Nam ; à Pa Bang, versant Ouest du Pou Louong, route d'Ankam à Camlo, les indigènes se servaient du charbon qui affleure le sol pour cuire leur chaux ; à Muong-Vang le sel était exploité à une heure de Nam Nao. Enfin on avait indiqué une mine d'argent à Len-Bac, non loin de Dong Hoi (Annam).

à dos d'éléphant. Dans les régions de l'Ouest du Tonkin, du Yunnan et du haut Mé-Khong elle avait exclusivement utilisé des mules.

Elle avait constaté dans cette dernière contrée un mouvement considérable de caravanes de mules allant du Yunnan vers le Laos et la Birmanie, généralement chargées de sel, de thé, de cire, de soie, etc...

Dans le territoire de Muong-Sing où la mission avait passé le mois de janvier le thermomètre était descendu fréquemment à 3° ou 4° au-dessus de zéro le matin, pour revenir à 12° ou 18° vers le milieu du jour.



Fig. 62. — La maison flottante du Consul général de Hollande, sur le Mé-nam à Bangkok (189[illegible]).

I

ARRIVÉE A SAIGON. ÉCHEC DE L' « ARGUS » DÉPART POUR BANGKOK

A Saïgon, je quittai le paquebot qui m'avait ramené de France. J'avais tout d'abord à m'y mettre d'accord avec le Gouverneur général sur les différentes questions dont la solution allait être abordée au Siam, et à lui demander de régulariser la situation de ceux de mes compagnons, restés au Laos après l'achèvement de la dernière mission, et qui cessaient d'être sous ma direction.

M. de Lanessan était au cap Saint-Jacques, très souffrant d'une maladie grave que les soins du Dr Boutin et le dévouement de Mme de Lanessan réussirent à vaincre après une longue période de crainte et d'inquiétude pour la colonie et pour ses amis au nombre desquels je comptais depuis bien longtemps. Il avait suivi avec le plus vif intérêt les opérations de la mission, et nous avait favorisés de tout son pouvoir, en même temps que de ses conseils, pendant la période qui venait de s'achever : aussi malgré l'état de fatigue et d'épuisement dans lequel il se trouvait et quoique le mal fût à son moment le plus aigu, il tint à me voir de suite et à me mettre, sans retard, en mesure de rejoindre mon poste. Je me rendis donc immédiatement auprès de lui.

Le Gouverneur général, ayant accepté mes propositions en ce qui concernait le personnel de la mission resté au Laos, confia à MM. de Coulgeans et Lugan qui appartenaient à l'administration de l'Indo-Chine, les agences de Stung-Treng et de Luang-Prabang dans la vallée du Mé-Khong, dépendant désormais du Gouvernement général, et celles de Bassac, Lakhone et Outhène, aux représentants du Syndicat du haut Laos qui y résidaient depuis longtemps déjà.



M. de Lanessan.

MM. Massie et Counillon devaient être remis à leurs départements respectifs : le Ministère de la Guerre et le Ministère de l'Instruction publique : ils furent, en conséquence, invités à revenir de Luang-Prabang à Saïgon.

M. Guissez, resté comme on l'a vu[1] sur l' « Argus » dans la passe de Khône, y avait attendu la crue de 1891 pour renouveler sa tentative de montée vers le bief supérieur du fleuve. J'étais encore en France lorsqu'il m'avait fait connaître qu'il n'avait pas réussi.

Le 23 septembre, les eaux ayant atteint le niveau qui lui était nécessaire, il avait mis sa chaloupe en marche. MM. de Coulgeans et Lugan assistaient à l'opération et lui prêtaient leur concours. La partie torrentueuse comportait 1 688 mètres. Lorsque quatre jours plus tard, la baisse survint, 400 mètres seulement avaient pu être remontés ; l'Argus se trouvait bloqué au delà de « that phalalek », la quatrième assise rocheuse.

1. Voir page 189.

Dans ces conditions, après avoir assuré, au cours des deux mois qui suivirent, la sécurité de son embarcation, étayée dans le chenal à sec, il avait licencié son équipage et confié la chaloupe aux soins de l'interprète Tye, assisté d'un mécanicien indigène et d'un coolie, sous la surveillance de notre agent de Stung-Treng, M. de Coulgeans. M. Guissez était alors



Fig. 64. — Le cambodgien Auch portant une amarre de l' « Argus » sur un tronc d'arbre dans la passe de Kong,

rentré en France pour y refaire sa santé ébranlée en attendant le moment de reprendre la tentative. M. Tostivint également fatigué, était allé au Tonkin où il avait définitivement repris son service dans la milice.

L' « Argus », au moment de mon retour à Saïgon, se trouvait donc dans une situation dont il fallait le sortir à la crue de 1892, soit par une marche heureuse en avant lui permettant de franchir les 900 mètres restant à parcourir, soit par la retraite dans le bassin inférieur si le succès était reconnu impossible.

Anticipant sur les événements, je dirai ici que M. Guissez, revenu peu après (juin 1892), fut mis en mesure de reprendre son opération par M. de Lanessan, et s'y prépara dans les meilleures conditions. En marche, dès la crue d'octobre, remarquablement secondé par M. de Coulgeans et ses collaborateurs cambodgiens, il dut, après de périlleux efforts, renoncer à gagner le bief supérieur. Il exécuta alors non sans danger, sa retraite vers le Cambodge. L' « Argus » fut rendu au Résident supérieur de Pnompenh, et Guissez quitta l'Indo-Chine pour rentrer définitivement en France.



M. Tostivint, second de l' « Argus ».

Cet échec montra qu'il fallait se résoudre à l'installation dans l'île de Khône du petit chemin de fer, pour les transbordements, préconisé par M. Gauthier dans son rapport de 1888[1]; et M. de Lanessan décida dès lors d'en poursuivre l'exécution.

A l'heure où j'écris ces pages, mon ancien collaborateur Guissez n'est plus. Commandant depuis 1899 du sous-marin le « Narval » à Cherbourg, il a succombé, le 27 avril 1901, aux fatigues éprouvées dans l'accomplissement de la tâche délicate à laquelle il s'était donné tout entier. De l'avis de ses chefs, « il était certainement l'homme le mieux désigné pour mener à bonne fin le grand problème de la navigation des submersibles; il avait été le meilleur et le plus précieux des collaborateurs de l'autorité supérieure maritime, dans la solution de cette importante question et par son énergie et par son travail[2] ».

1. Mission Pavie, Géographie et voyages, vol. I, page 230.
2. Discours du capitaine de vaisseau Raffenel sur la tombe de M. Guissez.

Aussi sa disparition fut-elle vivement ressentie par toute la marine, qui perdait, en lui, un de ses plus brillants officiers. Il avait laissé aux membres de la mission le souvenir d'un marin habile et résolu et d'un parfait camarade, et nous avions gardé l'espoir de le revoir un jour en Indo-Chine.

Né à Lille, en 1865, Guissez, Théodore-Napoléon, admis à l'École navale en 1882, était jeune enseigne de vaisseau à bord de l'aviso l' « Alouette », en Indo-Chine, lorsque le commandant Heurtel amena ce bâtiment au pied des cataractes de Kong ; il avait secondé son chef avec une intelligence et un sang-froid qui avaient grandement facilité sa tâche. Aussi lorsque celui-ci revint dans les mêmes parages accompagné du vapeur des messageries fluviales le « Cantonnais », il n'avait pas hésité à lui confier le pilotage de ce navire. Guissez s'était ainsi trouvé, plus tard, tout indiqué pour l'entreprise de Khône où il s'agissait de savoir, si les passes pratiquées par les barques, pouvaient aussi l'être par des chaloupes à vapeur. Rentré en France, il commanda comme lieutenant de vaisseau un torpilleur de la défense mobile de la Corse, puis, avant d'être appelé à l'honneur de diriger le « Narval », il fit partie de l'expédition scientifique du prince de Monaco au Spitzberg comme commandant de la « Princesse Alice ».



M. Guissez.

Ayant rempli le but de ma mission auprès du Gouverneur général, et pris ses directions, je me rendis au Siam en traversant la Cochinchine jusqu'à Hatien où je m'embarquai. J'arrivai à Bangkok le 9 juin.



Fig. 67. — Bangkok. Consulat général de France en 1892.

II

SÉJOUR A BANGKOK[1]. ÉVÉNEMENTS DE 1893

9 juin 1892 au 6 décembre 1893.

La question principale que j'avais à aborder auprès du Gouvernement siamois était, comme on l'a vu précédemment, relative au règlement de la frontière[2].

La délimitation du Cambodge, commencée en 1868 puis restée en suspens, avait été de nouveau convenue en 1889 et encore abandonnée en 1890[3]. Celle du Laos, objet d'études sur le terrain de 1887 à 1891, n'avait pas été entamée.

1. Voir Géog. et Voy. vol. I, les fig. 41, 52, 55, 59, 92 et 93.
2. Page 201.
3. Géog. et Voy. vol. I, pages 8 et 192.

Les autres questions, conséquence de la situation créée par cet état de choses, étaient venues se greffer sur elle.

Depuis longtemps, le Gouvernement de Bangkok s'était rendu compte que le moment approchait où il lui faudrait s'accorder avec nous sur cette question des frontières, mais il voyait toujours, avec regret, que l'entente ne pourrait se faire que par des concessions de son côté, portant surtout sur ses récentes annexions territoriales.



Fig. 68. — Bangkok. Rive gauche du Mé-nam. 1892.

En effet, il avait cru pouvoir, il y avait quelques années, profiter des difficultés que nous avions au Tonkin, pour occuper militairement les principautés du Mé-Khong, dépendances de nos possessions, pensant nous obliger ainsi, sinon à abandonner l'idée de les voir un jour sous notre autorité, du moins à diminuer nos prétentions le jour où nous jugerions utile de faire valoir nos droits. Satisfait d'abord de son acte devant notre indifférence apparente, il en avait cru pouvoir considérer les résultats comme définitivement acquis. Même, pour donner à sa situation nouvelle dans la vallée du Mé-Khong plus de logique, il avait songé à pousser ses prétentions jusqu'aux limites de la Chine. Entraîné à la suite d'agents qui avaient une conception restreinte de la géographie, voyant seulement le terrain par la race qui l'habitait, il dépassa la ligne de partage des eaux du Grand-Fleuve, envahissant à l'Est les bassins de nombreux tributaires

du Golfe du Tonkin, et au Nord celui de la Rivière Noire. Il s'arrêta cependant, en reconnaissant que la race thaïe qu'il avait pensé à placer tout entière sous sa direction, en raison de la communauté d'origine, couvrait de ses villages l'Ouest et le Nord du Tonkin, et le Yunnan, et



Fig. 69. — Ruines d'un temple à Bangkok, 1892.

qu'il fallait même aller chercher les sources de ses migrations en Indo-Chine, jusque dans des provinces chinoises éloignées. Écartant alors l'idée qu'il pourrait falloir revenir sur l'ensemble de sa conquête en même temps qu'en finir avec la délimitation cambodgienne, il parut croire que sa retraite des pays en dehors du bassin du Mé-Khong serait une compensation suffisante à nous offrir comme règlement définitif. Il



Fig. 70. — Le Roi de Siam. 1892.

avait sans doute l'exécution de ce point de vue en perspective lors de l'évacuation du bassin de la Rivière Noire, à laquelle il avait dû souscrire



Fig. 71. — Bangkok. Le Palais royal, 1892.

en 1888[1], car à partir de ce moment, il avait déployé tous ses efforts pour augmenter l'étendue de son occupation vers l'Est du Mé-Khong.

1. Même série, vol. I, page 290.

afin, vraisemblablement, d'avoir un lot plus important à mettre dans la balance. Si au Kammon, en 1889, un second arrangement l'avait encore obligé à reculer[1], il n'en avait pas moins continué à avancer sur d'autres points de cette région, et en 1890, les pérégrinations des membres de ma mission nous permirent de constater la progression de l'envahissement qu'il était, d'ailleurs, loin d'avoir mené à ses fins. Au moment de l'achèvement de la troisième période de la mission (juillet 1891), il semble qu'il considéra que toute sa peine pour se créer une situation dans le bassin du



Fig. 72. — Ko Sichan. Partie déboisée pour l'installation royale, 1892.

Mé-Khong, il l'aurait prise en vain, s'il n'arrivait à précipiter les choses et à nous obliger à un règlement immédiat qu'il nous croyait dans l'impossibilité de faire aboutir à notre avantage. Il constatait en effet par notre attitude diplomatique, comme aussi par de nombreux articles de presse, le maintien de revendications qu'une meilleure connaissance des pays discutés, et le temps, menaçaient d'accroître. Il s'était en même temps convaincu, sous l'influence de conseillers écoutés, que notre situation en Europe nous empêcherait de lui imposer la solution conforme à nos inté-

1. Même série, vol. I, page 311.

rêts, et aussi que la crainte de voir surgir des difficultés armées, avec lui, à l'approche de nos élections générales, était de nature à rendre possible l'acceptation, par notre Gouvernement, de propositions tout à fait dans les vues du Siam, et il avait fait naître sur les confins les incidents qui ont été signalés[1].

Cependant on pouvait espérer, en voyant la manière habile dont la



Fig. 73. — Ko Sichan. Pavillon où je fus reçu, 1892.

Cour de Bangkok avait tiré parti de notre longanimité, que si on la faisait s'apercevoir qu'elle se trompait, elle aurait la sagesse de ne pas pousser les choses à l'extrême.

C'est à parvenir à ce résultat que j'allais employer tous mes efforts pendant cette partie transitoire de mes explorations, ayant en vue d'amener

1. Pages 200 et 201.

un accord donnant satisfaction à nos revendications dans les conditions qui pourraient le plus ménager l'amour-propre du Gouvernement siamois.

J'avais, comme on l'a vu, déjà séjourné à Bangkok en 1883, 1886, 1889 et 1891, et j'y étais bien connu de la Cour et des hautes autorités du Siam. J'eus un accueil empressé des Ministres du Roi. C'était l'époque chaude de la saison pluvieuse, le Ministre des Affaires étrangères me fit connaître le désir de son souverain, auquel je m'empressai d'acquiescer, que l'audience officielle pour ma réception eût lieu, non à son palais de



Fig. 74. — Ko Sichan. Palais en bois de teck, en construction, 1892.

Bangkok, mais à Ko Sichan, île très proche, où il avait son installation d'été pour sa famille et pour sa cour.

Un yacht royal me conduisit à cette jolie station qui allait, dans la suite, avoir un rôle important.

Ko Sichan, à 24 milles de l'embouchure du Mé-nam, est étendue dans une direction Nord-Sud à 6 ou 7 milles de la côte Est de la baie de Bangkok, en face des villages de Bang-Pra, Si-Maracha et In-Tapan près desquels se trouvait l'ancienne installation d'été pour le Roi. Elle a une longueur de huit à neuf kilomètres et une largeur de deux à trois. Sa disposition et celles des petits îlots l'environnant constituent un abri suffisant pour les navires pendant la dure mousson du Sud-Ouest, aussi depuis un certain nombre d'années, les vapeurs et voiliers de commerce

fréquentant le Mé-nam, et ayant un tirant d'eau supérieur à trois mètres cinquante, y viennent commencer leur déchargement, ou compléter leur cargaison afin de pouvoir, en sécurité, franchir la barre peu profonde du fleuve. Une forêt très épaisse couvre les hauteurs qui occupent l'ensemble presque entier de l'île.

Dans cette audience où je remis au Prince Héritier la plaque de grand-croix de la Légion d'honneur, et où je reçus moi-même une décoration siamoise, et au dîner qui la suivit, les meilleures assurances de bonne volonté, pour le règlement immédiat de toutes difficultés, furent échangées, et je rentrai à mon poste, dans l'attente des arrangements qui me seraient proposés pour le règlement le plus conciliant de chacune des questions.


Otto Ehlers.

Vers ce temps, j'eus la bonne fortune de voir passer à Bangkok un très distingué et très sympathique voyageur, le lieutenant allemand Otto Ehlers. Il revenait de visiter une importante partie de l'Asie et il avait achevé son voyage en parcourant, dans le Nord de l'Indo-Chine, les mêmes régions des Sip Song pahn na, où au commencement de l'année précédente[1], je m'étais attaché à rétablir la paix. Je ne me lassai pas de l'interroger : aimablement il me donna des nouvelles des gens et des choses de ces contrées que j'aimais et où je me retrouvais par sa présence. Il me raconta les événements qui avaient maintenu le roi de Xieng-Houng au pouvoir, malgré de nouvelles discordes, et qui grâce à l'action de l'agent chinois, que je devais retrouver plus tard, avaient assuré la situation telle que je l'avais laissée. Par ses conversations et ses récits, il contribua singulièrement, auprès des Européens de toutes nationalités au Siam, à donner de mon rôle et de celui de ma mission

1. Pages 117 à 126.

dans les territoires où j'avais opéré et qu'il avait vus, une opinion vraiment avantageuse. Nos amicales relations se continuèrent jusqu'au jour où une fin tragique arrêta tristement sa carrière brillante de voyageur et enleva, à son pays et à ceux qui l'aimaient, cet homme de grand avenir, au caractère droit, au tempérament hardi, aventureux et entreprenant à qui je me plais ici à adresser l'hommage de mes regrets[1].

En dépit des excellentes dispositions fréquemment affirmées, l'examen des affaires pendantes ne s'abordait pas. Celui des plus urgentes et celui des plus simples, d'intérêt politique ou d'intérêt commercial, même concernant celles de nos nationaux sur place, et de nos ressortissants, étaient reculés de semaine en semaine, par les moindres comme par les plus hautes autorités siamoises, généralement sous le motif de la nécessité d'étude plus approfondie à en faire.

Pendant ce temps nous pouvions constater que le Gouvernement britannique procédait avec activité à l'établissement de ses droits dans la vallée supérieure du Mé-Khong, non seulement vis-à-vis de la Chine, mais aussi vis-à-vis du Siam qui avait mis une sorte d'empressement à en finir avec lui, en lui donnant satisfaction complète.

Alors fut connue la prochaine arrivée d'un jurisconsulte belge, engagé par le Siam comme Conseiller légal pour aider plus particulièrement, assura-t-on, au règlement des difficultés internationales, et il fut permis de penser que la venue du nouvel agent allait mettre fin aux retards sans cesse apportés en tout.

Ancien Ministre des Travaux publics en Belgique, Grand-officier de la Légion d'honneur, M. Rolyn-Jacquemins, remplissait en dernier lieu, au Caire, les fonctions de Procureur général près de la Cour internationale d'Égypte. Spécialisé dans le droit international, il était considéré comme une autorité en la matière. On put donc croire, qu'il allait tout d'abord avoir pour mission d'éclairer les questions avec nous, en vue d'un arrangement que des concessions réciproques pourraient rendre facile.

1. Assassiné en 1899 dans l'île de Banka (Nouvelle-Guinée).

Néanmoins il devint bientôt évident que le Gouvernement siamois, non seulement était resté dans ses dispositions anciennes à notre égard, mais que se sentant ainsi renforcé pour la discussion, il croyait pouvoir attendre désormais de nous la reconnaissance de la situation et le renoncement à toute réclamation territoriale contre de vagues assurances amicales ; et, peu après mon premier contact avec le Conseiller légal, il me fut visible qu'il était surtout chargé de rechercher les moyens de réfuter ou d'éluder les demandes françaises quelles qu'elles fussent, en attendant notre acceptation de cette manière de voir.



Fig. 76. — La Reine du Siam.

Jusqu'à l'anniversaire du Roi (21 septembre), les choses se maintinrent sans que de plus grosses difficultés surgissent, mais aussi sans laisser plus d'espoir de solution amiable, malgré l'extrême bonne volonté, mise de notre part, à faciliter le commencement des arrangements.

Pour préparer, par exemple, le règlement de l'affaire de Tong-Xieng-Kham, j'avais suggéré que notre sujet, le Bambien, toujours captif du Siam, fût libéré à l'occasion de cette fête. Sa mise en liberté ainsi présentée sous forme de

grâce, aurait sauvegardé l'amour-propre du Gouvernement siamois,



Fig. 77. — Princesse siamoise.

tout en montrant aux populations intéressées, le désir de s'accorder avec nous[1]. D'un autre côté, en attendant la solution de la question des

1. Voir page 201.

frontières, j'avais proposé que pour éviter tout incident nouveau, la ligne de partage des eaux du Mé-Khong fut provisoirement respectée de part et d'autre.

Non seulement ces tentatives conciliantes avaient été repoussées, mais dès ce moment, le Siam prit des mesures de plus en plus agressives, et son attitude à notre égard sembla avoir pour objectif résolu, de nous faire sentir l'inutilité d'efforts tendant à arriver à un arrangement qui ne serait pas entièrement à sa convenance.

Il lui était cependant facile de se rendre compte que, pour mettre fin à ses empiétements et obtenir un règlement de frontières suivant nos vues, nous étions en mesure d'occuper, sans coup férir, les régions de Battambang et d'Angkor, et que la seule présence de notre escadre d'Extrême-Orient dans le golfe, causerait dans sa capitale un émoi qui nécessiterait la soumission à nos exigences. L'effectif de sa petite armée atteignait, en effet, à peine celui d'un régiment : il était nécessaire au maintien de l'ordre à Bangkok dont la population était, pour les quatre cinquièmes, composée de gens d'autres races que la sienne, et, par surcroît de faiblesse, cette troupe et celle de la Marine, étaient presque uniquement formées de ressortissants de la France : Cambodgiens, Kiams, Annamites, pouvant se réclamer d'elle après l'accomplissement du règlement territorial désiré, et levés pour la plupart contre tout droit.

En accentuant son rôle devenu provocateur, le Siam donnait donc l'impression d'un inexplicable aveuglement, mais il était en même temps clair que les conseillers européens, hostiles à un bon accord avec notre pays, lui avaient démontré que la résistance à nos demandes ne lui causerait aucune déception, parce que ainsi qu'il a été dit plus haut[1], notre Gouvernement ne voudrait pas, dans les circonstances actuelles, pousser les choses à l'extrême, et que, en cas de difficultés graves avec nous, l'assistance de l'Angleterre lui serait acquise.

En présence de cette situation, le Gouvernement de la République pensa le moment venu d'aviser aux mesures à prendre pour régler défi-

1. Page 219.

nitivement les questions pendantes dans les différentes parties de l'Indo-Chine. Il reprit des pourparlers avec le Cabinet anglais dans le but de limiter nos sphères respectives d'influence dans le haut Mé-Khong, il autorisa notre Agent à Pékin à aborder avec la Chine la question du prolongement de notre frontière jusqu'au Mé-Khong[1], et s'attacha à arrê-



Fig. 78. — Agence commerciale française d'Houtène.
M. Esquilat. — M. Champenois et son personnel.

ter les voies et moyens à employer pour mettre fin aux empiétements du Siam.

La Cour de Bangkok ayant été mise au courant des ouvertures faites à Londres au sujet du partage d'influence dans le haut Mé-Khong s'en émut ; son Ministre des Affaires étrangères auprès de qui je renouvelais

1. J'en avais fait la proposition en février 1891. Page 117.
Je l'avais renouvelée au commencement de 1892.

mes démarches relatives à l'observation du « statu quo » constamment violé sur la rive gauche du Mé-Khong, demanda à entrer en négociations pour le règlement des frontières et annonça de prochaines propositions.

Rien n'était venu confirmer les bonnes intentions formulées, lorsqu'arriva la nouvelle qu'un autre incident avait surgi sur le Mé-Khong.

Le 20 septembre, les autorités siamoises avaient, à Houtène, enlevé deux Français de leur maison, et sans explications, les obligeant à abandonner, effets personnels et marchandises, les avaient transportés jusqu'à proximité de notre premier poste de l'Annam. Cependant leur situation était on ne peut plus régulière : Le premier, M. Champenois, Agent du Syndicat français du Haut Laos, remplissait de plus à Houtène, les fonctions d'Agent commercial de l'Indo-Chine française prévues par l'entente de novembre 1890 [1]. Sur l'ordre du Gouvernement de Bangkok, il avait reçu à Houtène la concession d'un terrain sur lequel étaient bâtis sa maison et ses magasins. Le second, M. Esquilat, jeune voyageur, muni d'un passeport siamois, habitait, malade, la maison de M. Champenois; les conditions dans lesquelles se fit son expulsion aggravèrent beaucoup le mal qui l'emporta un peu plus tard.

Dans le même temps, mes compagnons de mission Massie et Counillon, se conformant aux instructions qu'ils avaient reçues [2], quittaient Luang-Prabang après y avoir installé comme Agent commercial, notre camarade Lugan. Descendant par le Fleuve, ils allaient atteindre Stung-Treng où de Coulgeans les attendait, quand le 30 novembre, Massie, malade, désespéré de n'avoir pu, devant les difficultés de toute sorte suscitées par les Agents siamois, améliorer notre situation au Laos, vint, en se donnant la mort, contribuer à forcer, dans notre pays, l'attention sur les régions du Mé-Khong. Sa fin tragique consterna ses amis et émut profondément l'opinion de la mère-patrie.

Pieusement enseveli par de Coulgeans et Counillon, son corps repose depuis à la pointe d'une des îles de l'archipel de Kong.

1. Page 87.
2. Page 210.

Massie, Pharmacien-major de l'Armée, était entré dans la mission en 1888 ; il n'avait pour ainsi dire pas quitté les bords du Mé-Khong pendant les quatre années qu'il avait été des nôtres, et Luang-Prabang son poste d'attache, depuis qu'il y avait succédé à Nicolon, rentré malade en France en juillet 1889, l'avait presque constamment possédé. Il s'était attaché avec amour, au pays et à ses habitants, et avait consacré ses efforts à leur être utile.

Le 11 janvier 1893, un nouvel Attaché à la mission était venu me rejoindre à Bangkok. C'était le Sous-lieutenant de Cuirassiers Le Myre de Vilers, fils de l'ancien Gouverneur de la Cochinchine sous les auspices duquel ma mission avait eu son commencement[1]. En le mettant à ma disposition, le Département des Affaires étrangères me donnait un nouveau témoignage de sa sollicitude pour la situation délicate dans laquelle je travaillais.



M. Jean Le Myre de Vilers.

J'avais en effet demandé un collaborateur particulier, pris en dehors du personnel du poste consulaire de Bangkok qui ne comportait pour le moment qu'un Interprète-Chancelier M. Hardouin, et un Élève Interprète, à peine suffisants pour le service de la Chancellerie. Un Consul m'avait été adjoint lors de mon retour au Siam, l'année précédente, mais son tempérament n'avait pu se faire aux discussions sans issues avec les Autorités locales, et après quelques mois de séjour, il avait renoncé à sa situation pour rentrer en France[2]. Je n'avais plus que l'aide de

1. Voir, même série, vol. I, page 63.
2. M. de Pontbellanger.

quelques-uns des fidèles Cambodgiens et Annamites[1] qui avaient pris part à mes explorations antérieures, et dont l'intelligence et le dévouement se montraient d'une manière remarquable pendant cette période où le Consulat général ne désemplissait pas de ressortissants malheureux, victimes des mauvaises dispositions du Siam à notre égard, et pour remonter le moral desquels, nous n'avions que l'expression des sentiments de notre cœur pour leur courage, leur patience et leur foi dans la France. Aussi je reçus avec bonheur le jeune Attaché qui allait me donner le plus précieux concours.

Le récit des événements qui jusqu'à la fin de mars vont suivre, aura sa place dans le volume VII de cet ouvrage ; on trouvera seulement ici une narration chronologique[2] des faits survenus au Siam pendant ce temps, et dont la quatrième et dernière période de la mission fut en grande partie la conséquence.

10 *février*. — Une division de l'Escadre anglaise des mers de Chine, commandée par l'Amiral Freemantle, séjourne à la barre du Mé-nam du 4 au 10 février.

21 *février*. — Des télégrammes d'Europe font connaître à Bangkok que la nouvelle des derniers incidents sur le Mé-Khong, apportée en France par les journaux d'Indo-Chine, y cause une émotion considérable.

26 *février*. — Le Gouvernement de la République ayant renouvelé au Parlement la déclaration faite par M. Ribot en 1891, touchant la possession, par nous, de la rive gauche du Mé-Khong, fait connaître à la Cour de Bangkok que sans aucune intention hostile à l'égard du Siam, la France est fermement résolue à ne rien abandonner sur les questions de territoire, et à obtenir satisfaction pour ses réclamations relatives aux incidents de Tong Xieng Kham et de Houtène, et qu'il insiste pour la mise en liberté du Bambien, pour le désaveu de la conduite des Agents

1. Tchioum Takiate, et Ro.

2. Établie d'après le Livre jaune, et les documents publiés par le gouvernement siamois dans le « Bangkok Times », en juillet 1892.

siamois dans ces deux affaires ainsi que pour l'évacuation immédiate des postes siamois établis en violation du « statu quo ».

27 *mars.* — La Canonnière française « Lutin » mouille à Bangkok.

6 *avril.* — Le Ministre des Affaires étrangères du Siam répond par une fin de non-recevoir à la communication du 26 février relativement à l'évacuation des postes, et annonce que les incidents de Tong Xieng Kham et d'Houtène vont être l'objet de nouvelles enquêtes.

10 *avril.* — Notification au Ministre des Affaires étrangères du Siam que devant la non-observation du « Statu quo » par son Gouvernement, et pour affirmer notre droit et assurer le transport de nos bateaux sur le Mé-Khong, le Gouvernement français a prescrit au Gouverneur général de l'Indo-chine de faire occuper Stung-Treng sur la rive gauche du Fleuve et l'île de Khône.

16 *avril.* — Le journal officieux siamois, « Bangkok Times » dit : « Bruit que Français avancent sur le Mé-Khong est faux, ce qui est vrai, c'est qu'une centaine d'hommes ont occupé deux villages, sans importance, situés en territoire contesté. »

18 *avril.* — Le Ministre du Siam à Paris, présente une protestation contre l'occupation de Stung-Treng et de Khône, à M. Develle, Ministre des Affaires étrangères, qui ne l'accepte pas, répondant que nous avions dû prendre des mesures pour faire cesser les empiétements.

20 *avril.* — Les dispositions militaires prises par le Gouvernement siamois, et ses envois de renforts et de munitions vers le Laos et Battambang inquiètent la population de Bangkok : les consuls demandent à leur Gouvernement la présence de bâtiments de guerre dans le Mé-nam, pour la protection de leurs nationaux, en cas de troubles.

24 *avril.* — La canonnière anglaise « Swift » mouille à Bangkok.

3 *mai.* — Les troupes siamoises attaquent sans avis préalable, le poste français nouvellement installé dans l'île de Khône et sont repoussées.

4 *mai.* — Une canonnière portugaise mouille à Bangkok.

5 *mai.* — Réponse du Gouvernement siamois refusant toute satisfaction à la France au sujet des incidents.

6 *mai.* — Le Résident de France Dufrénil, parti de Hué, se dirige vers

le Mé-Khong en renvoyant les postes siamois établis sur la rive gauche du fleuve dans la région.

7 *mai.* — Le capitaine Thoreux, accompagnant, avec un interprète et trois tirailleurs annamites, un convoi de vivres envoyé de Stung-Treng à Khone, est enlevé par les Siamois qui le déclarent prisonnier.


Pra-Yot.

16 *mai.* — Le Ministre du Siam à Paris, exprime à M. Develle, pour l'attaque de Khone, les regrets de son Gouvernement qui se défend d'avoir donné aucun ordre pouvant amener un conflit.

22 *mai.* — Le Résident de France à Vinh, M. Luce, renvoie vers le Mé-Khong le poste siamois installé à Kammon. Il donne à son chef Pra-Yot, une petite escorte conduite par l'inspecteur Grosgurin pour l'accompagner jusqu'à Keng-Kiec.

28 *mai.* — Le Résident Dufrénil, arrive au Mé-Khong devant Kemmarat, après avoir fait retirer, sans incident, les Siamois de tous les postes de la région.

30 *mai.* — Le croiseur anglais « Pallas » mouille, pour une croisière d'une durée indéterminée, à la barre du Mé-nam que son tirant d'eau ne lui permettrait pas de franchir.

Le Gouvernement siamois se défend d'avoir fait exprimer des regrets à M. Develle pour l'attaque de Khone, déclarant que son représentant à Paris a mal interprété ses instructions télégraphiques. Il refuse de rendre la liberté au capitaine Thoreux.

16 *juin.* — La nouvelle que Pra-Yot, après avoir quitté Keng-Kiec[1] y est revenu avec une troupe appelée par lui, et a traîtreusement massacré M. Grosgurin et son escorte, soulève en France la plus vive émotion.

Ordre est donné à notre Escadre d'Extrême-Orient de se rapprocher de Saïgon.

1. Voir la gravure page 47.

18 *juin.* — Le Ministre des Affaires étrangères du Siam répond à nos demandes de réparations, qu'il ignore l'affaire de Keng-Kiec et qu'il se refuse à admettre la véracité d'informations que son Gouvernement ne pourra vérifier avant la fin du mois.

26 *juin.* — L'Escadre d'Extrême-Orient est concentrée à Saïgon.

29 *juin.* — Le Gouvernement siamois fait connaître que d'après ses renseignements, il considère l'affaire de Keng-Kiec comme un combat régulier.

Les Siamois coulent deux vieux navires à droite et à gauche de la passe de Packnam, pour la rétrécir.

6 *juillet.* — Une canonnière allemande est annoncée comme devant arriver prochainement à Bangkok.



Capitaine de frégate Bory,
Commandant de la division navale.

8 *juillet.* — Le Gouvernement français informe le Gouvernement siamois que le Gouvernement anglais ayant résolu d'envoyer plusieurs bâtiments de guerre à Bangkok en vue de protéger ses nationaux, il a décidé de renforcer nos forces navales, et en précisant qu'il s'agit exclusivement d'une mesure identique aux dispositions dont l'Angleterre et d'autres puissances ont pris l'initiative, il lui annonce l'arrivée de navires qui rejoindront le « Lutin ».

En faisant en même temps connaître ses intentions à notre Ministre à Bangkok, il le prévient qu'il est entendu qu'on ne devra engager aucune hostilité sans qu'il lui en ait été référé, sauf le cas où nos bâtiments seraient attaqués et forcés ainsi de répondre au feu de l'ennemi.

9 *juillet.* — Une canonnière hollandaise mouille à Bangkok.

Les canonnières anglaises « Pluver » et « Linet » sont annoncées comme devant arriver dans quelques jours.

11 *juillet*. — Répondant à la communication du Gouvernement français du 8, le Gouvernement siamois l'informe qu'il n'a pas reçu notification du Gouvernement anglais de l'intention d'envoyer dans le Mé-nam un autre bâtiment que la canonnière qui s'y trouve actuellement dans les mêmes conditions que le « Lutin ». Il conclut des termes de notre déclaration, que la France n'insistera pas pour envoyer un second navire dans le Mé-nam aussi longtemps qu'une autre puissance n'en aura pas plus d'un.



Lieutenant de vaisseau Louis Dartige du Fournet.

Le Ministre de France en recevant cette communication en même temps qu'elle est présentée à Paris, insiste auprès du Ministre des Affaires étrangères du Siam, pour que, en attendant la décision du Gouvernement français, le mouillage à Packnam, de nos bateaux actuellement en route et qui doivent y arriver le 13 à la marée du soir, ait lieu conformément aux droits que nous confère le Traité de 1856.

13 *juillet*. — Le Gouvernement siamois persiste dans son refus et déclare que dans les circonstances présentes il ne peut consentir à ce que chaque puissance ait plus d'un bâtiment dans la rivière.

Le Ministre de France envoie un des officiers du « Lutin » au-devant du Commandant de la petite flotille pour le mettre au courant de la situation.

Conformément aux instructions reçues à son départ de Saïgon, le Capitaine de frégate Bory, avec l'aviso « Inconstant », et la canonnière « Comète » commandée par le lieutenant de vaisseau Dartige du Fournet, arrive à la barre du Mé-nam à 6 heures du soir. Ne trouvant pas

de pilote, il embarque pour ce service, le capitaine du « J.-B. Say », vapeur des messageries fluviales de Cochinchine qui en a un, et franchit la barre à la suite de ce bateau [1].

Subitement attaqué par le fort à l'Ouest de l'entrée, le Commandant riposte après le dixième coup de canon, et évitant les torpilles placées sur sa route, et dont l'une fait explosion, force la passe du fleuve sous les bordées de sept bâtiments siamois échelonnés au-dessus du barrage, et le



Fig. 83. — Les canonnières « Inconstant » et « Comète » mouillées à la suite du « Lutin », devant le consulat général de France.

feu des forts de Packnam, et ayant eu trois tués, trois blessés, et d'insignifiantes avaries, vient, malgré les difficultés d'une nuit obscure, mouiller à 9 heures 1/2 à Bangkok près du « Lutin », devant la légation de France [2].

1. État major de l' « Inconstant » :
MM. Bory (V.), Capitaine de frégate.
Borsat de La Pérouse (A. C. E.), Lieutenant de vaisseau.
Vautier (A. P.), Lieutenant de vaisseau.
Pérot (J.), Enseigne de vaisseau.
Houard (E. M.), id.
Germon (L. L. S.), Aide commissaire.
Bergeret (G.), Médecin de 2e classe.

État major de la « Comète » :
MM. Dartige du Fournet (L. R. C. M.), Lieutenant de vaisseau.
Méléart (P. Y. M.), Lieutenant de vaisseau.
Fournier (G.), Enseigne de vaisseau.
Gervais (B. J. M.), id.
Bazin (L.), id.
Conte (J. P. C.), Médecin de 2e classe.

2. Les Siamois avaient eu quinze tués et trente blessés ; cinq de leurs bâtiments avaient de fortes avaries.

A l'immédiate demande d'explications du Ministre de France et pendant que les deux petits navires en bois, qui avec 197 Français, viennent d'accomplir ce fait d'armes, prennent leurs dispositions de combat, le



Fig. 84. — L' « Inconstant » et la « Comète », précédés du « J.-B. Say »
(D'après une aquarelle de M. M

Ministre des Affaires étrangères du Siam tente d'établir que l'attaque contre nos bâtiments et leur entrée, résultent d'un malentendu : il donne avis d'un télégramme qu'il a reçu le matin à onze heures, et dans lequel le Ministre du Siam à Paris lui fait connaître que M. Develle, répondant à la communication du Gouvernement siamois du 11 juillet a

donné le 12 au soir, son consentement à ce que, tant qu'une autre puissance n'aura pas plus d'un bateau dans le Mé-nam, nous ne changerions rien à la situation, et a annoncé qu'il allait faire donner

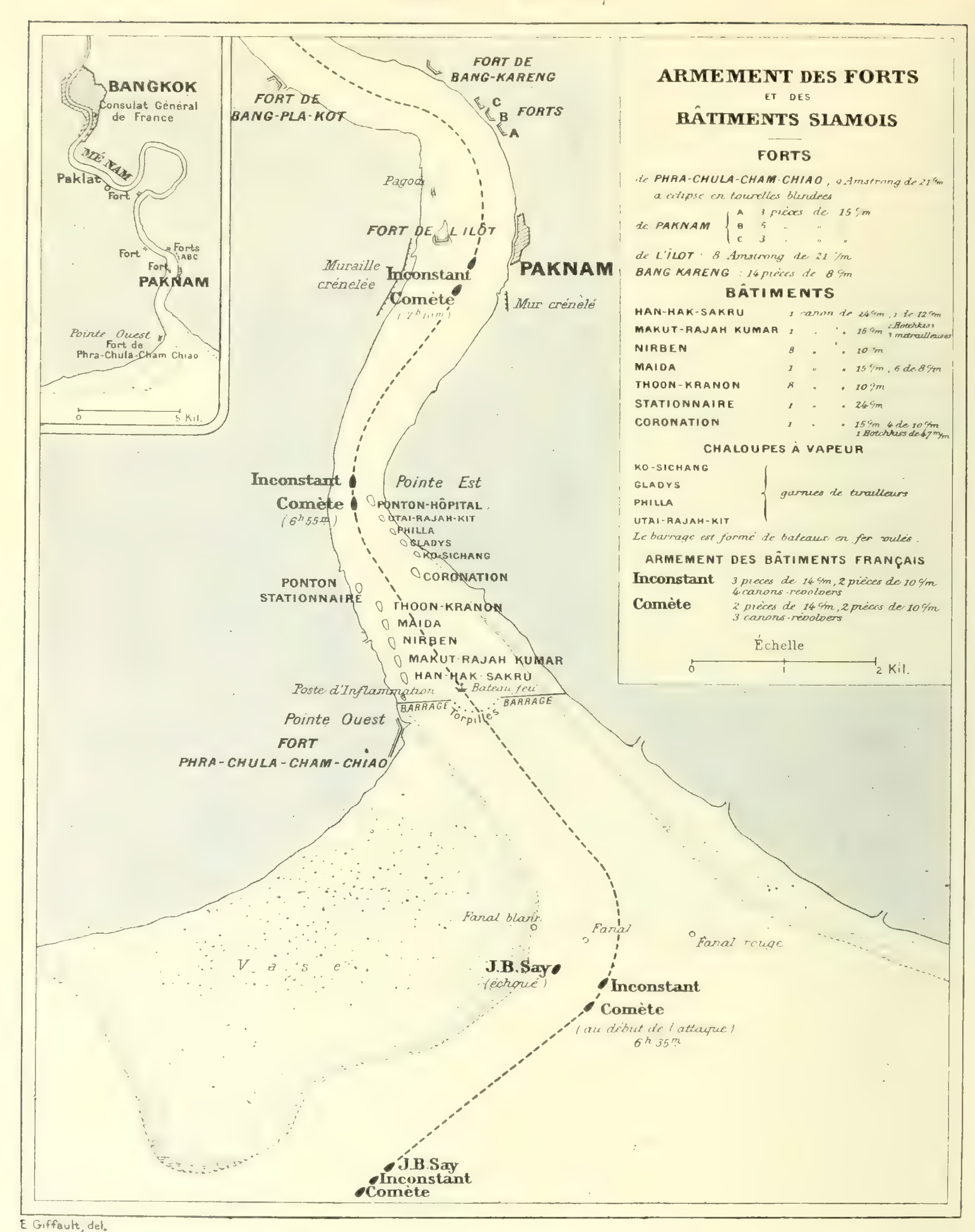
mète » Premières canonnières siamoises



passe du Mé-nam, sous le feu des forts et des canonnières siamoises.
en conseiller légal du Siam).

des instructions à l'amiral Humann pour que nos navires s'arrêtent à la barre.

Devant cet aveu, que le Siam, connaissant les intentions pacifiques du Gouvernement français, n'a cependant pas hésité à faire ouvrir le feu contre nos bâtiments qui, il le savait, n'étaient encore, pas plus que le



E. Giffault, del.

Les canonnières françaises « Inconstant » et « Comète » forcent l'entrée du Mé-nam, le 13 juillet 1893.

Ministre de France, avisés d'aucun contre-ordre, le Ministre de France proteste énergiquement et annonce qu'il en réfère à son Gouvernement.

14 *juillet*. — Dans une entrevue, le Ministre des Affaires étrangères du Siam, déclare au Ministre de France et au Commandant Bory qu'il considère nos bâtiments comme étant dans la même situation que tous les autres navires étrangers, et qu'aucun acte hostile n'est à craindre pour eux, et il demande de lui faire la même assurance. Elle lui est donnée en



Fig. 86. — Capitaine Gicquel, Commandant Bory et Etat-Major de l' « Inconstant ».

attendant les instructions du Gouvernement français sous la condition que les navires siamois ne se déplaceront pas le jour sans en aviser au préalable le Ministre de France, et qu'ils ne circuleront pas de nuit.

La canonnière anglaise « Linet » mouille à Bangkok.

Le vapeur des Messageries de Cochinchine « J.-B. Say » passant la barre en même temps que les deux canonnières, avait été atteint par un projectile et s'était échoué pour se réparer. Ce travail terminé il allait monter à Bangkok le 14 au matin, lorsque des Siamois conduits par un

Danois s'en emparèrent, le pillèrent, ouvrirent les prises d'eau, et firent subir les plus mauvais traitements à l'équipage qu'ils déposèrent la nuit, devant un hôtel de Bangkok.

Dans la soirée, parvient au Ministre de France un télégramme de M. Develle, daté du 13. Suite à la démarche du Siam du 11, il l'invitait, à déclarer au Ministre des Affaires étrangères du Siam, que nous n'admettions à aucun degré les prétentions du Siam, et que nous nous réservions absolument d'user à notre convenance des droits formels que nous tenons du traité de 1856, et il lui prescrivait d'envoyer au-devant de la division navale, et de la prévenir que le Gouvernement avait décidé qu'aucun bâtiment français ne devait franchir la barre tant qu'aucune puissance n'aurait pas plus d'un bateau dans la rivière.


M. de Coulgeans.

Le Commandant Bory, reçoit de l'amiral, un télégramme analogue.

15 *juillet.* — Le croiseur français « Forfait », est mouillé à la barre ainsi que le croiseur anglais « Pallas ».

16 *juillet.* — Le Gouvernement siamois publie dans le journal officieux « Bangkok Times », les documents relatifs aux difficultés avec la France.

17 *juillet.* — M. de Coulgeans qui depuis trois ans réside à Stung-Treng, avait été chargé par le Gouverneur général, dès que l'occupation de ce poste et de l'île de Khone avait été décidée, de relier télégraphiquement ces deux points au Cambodge, il achève cette mission, rendue très périlleuse par la concentration que les troupes siamoises opèrent aux abords de ces deux postes.

Le Ministre de France ayant prié, d'accord avec le Ministre des

Affaires étrangères du Siam, le commandant du « Forfait », M. Reculoux, de venir à Bangkok, celui-ci remarqua en passant en canot à vapeur devant le « J.-B. Say », que le pavillon français y était hissé au grand mât au-dessous du pavillon Siamois : il fit amener les deux pavillons, et continua sa route. Un peu après, il fut rejoint par une chaloupe portant un européen et une quinzaine d'hommes armés, fut arrêté, insulté et menacé d'être fusillé. Grâce à son sang-froid, il se dégagea de cette agression, pour laquelle le Ministre de France protesta énergiquement auprès du Gouvernement siamois comme il l'avait fait pour le pillage du « J.-B. Say ».



Le commandant Reculoux.

18 *juillet*. — La Chambre des Députés vote à l'unanimité l'ordre du jour suivant : « La Chambre comptant que le Gouvernement prendra les mesures nécessaires pour faire respecter les droits de la France en Indo-Chine et assurer les garanties auxquelles elle a droit, passe à l'ordre du jour. »

19 *juillet*. — Le Gouvernement français en mesure d'apprécier la gravité des récents incidents, et les responsabilités nouvelles qui sont venues s'ajouter à celles que le Gouvernement siamois avait déjà encourues vis-à-vis de nous, fait remettre, par le Ministre de France, au Ministre des Affaires étrangères du Siam, un « ultimatum » pour l'acceptation des conditions duquel le Gouvernement siamois aura un délai de qua-

rante-huit heures. A défaut de réponse satisfaisante à l'expiration de ce délai, le Ministre de France quittera Bangkok avec les trois canonnières et se retirera à bord du « Forfait ».



Fig. 89. — L'escadre d'Ex

1. « Triomphante »,	cuirassé,	4700	tonneaux,	15	canons,	450	hommes.
« Forfait »,	croiseur,	2300	—	15	—	275	—
« Inconstant »,	id.	800	—	5	—	117	—
« Comète »,	canonnière,	500	—	4	—	80	—
« Lutin »,	id.	500	—	4	—	80	—
« Lion »,	id.	500	—	4	—	80	—

20 *juillet.* — Les troupes siamoises sont délogées de toutes les îles du Mé-Khong jusqu'au delà de Khône.

22 *juillet.* — Le Gouvernement siamois ayant fait une réponse qui



nt devant Ko Sichang [1].

« Vipère »,	canonnière,	500 tonneaux,	4 canons,	80 hommes.
« Aspic »,	id.	500 —	4 —	80 —
« Alouette »,	id.	500 —	2 —	70 —
Torpilleur 50.	»	»	»	10
id. 43.	»	»	»	10

n'est pas pleinement satisfaisante, le Ministre de France lui annonce, qu'il quittera Bangkok le 26 juillet avec les canonnières, la marée ne devant pas permettre à l' « Inconstant » de franchir la barre avant cette date.



Le chevalier Keun de Hoogerwoerd.

Le Ministre de Siam à Paris, demande au nom de son Gouvernement, une prolongation du délai fixé pour l'acceptation de nos conditions, à M. Develle qui répond négativement.

23 juillet. — Le Gouvernement de la République ayant approuvé les dispositions prises par le Ministre de France en vue de quitter Bangkok, avise le Gouvernement néerlandais des motifs qui nous mettent dans la nécessité de recourir aux bons offices de son représentant à Bangkok, et lui demande d'autoriser celui-ci à se charger de la protection des intérêts français au Siam.

Le Ministre de France amène le pavillon du Consulat général, et remet le service au Chevalier Keun de Hoogerwoerd, Consul général de S. M. la Reine des Pays-Bas.



Fig. 91. — « La Triomphante ».

25 juillet. — Le Ministre de France s'embarque sur l' « Inconstant » avec M. Hardouin Chancelier, et le lieutenant Le Myre de Vilers.

A deux heures, le pavillon néerlandais est hissé au mât du Consulat général de France.

A quatre heures, les canonnières saluées par tous les pavillons, défilent entre les deux rives, garnies d'une foule perplexe et silencieuse, et vont mouiller à Packnam.

26 *juillet.* — Le Commandant du « Forfait », M. Reculoux, déclare



Fig. 92. — L'amiral et son état-major.

le blocus, et débarque trente hommes dans l'île de Ko Sichan dont il prend possession [1].

Les canonnières franchissent la barre et joignent le « Forfait » à bord duquel monte le Ministre de France.

29 *juillet.* — Le Contre-Amiral Humann, sur la « Triomphante », arrive à Ko Sichan avec l'escadre d'Extrême-Orient.

30 *juillet.* — Le Ministre du Siam à Paris, ayant fait connaître le 29 à M. Develle que son Gouvernement acceptait sans réserve les

1. Voir les fig. 72, 73 et 74.

conditions de l' « ultimatum », reçoit de lui une note indiquant les garanties complémentaires que le Gouvernement français juge indispensables pour assurer l'exécution pratique des clauses de l' « ultimatum ».

31 *juillet.* — Le « Forfait » partant pour bloquer le port de Chantaboun, le Ministre de France embarque sur la « Triomphante », et s'installe un pied-à-terre à Ko Sichan près du poste militaire en face duquel est mouillé le vaisseau de l'amiral.

1er *août.* — Le Ministre du Siam à Paris, annonce à M. Develle, que son Gouvernement souscrit aux garanties complémentaires réclamées par la note du 30 juillet.

4 *août.* — Le blocus est levé.

6 *août.* — Le Ministre des Affaires étrangères du Siam, fait parvenir à Ko Sichan, au Ministre de France, la lettre confirmant formellement l'acceptation par le Gouvernement de S. M. le Roi de Siam, de l' « ultimatum » du 19 juillet, et des garanties complémentaires contenues dans la note de Paris du 30 juillet.

8 *août.* — Le Ministre de France rentre à Bangkok.

9 *août.* — La canonnière « Lutin » va occuper Chantaboun.

L'Escadre d'Extrême-Orient retourne à Saïgon.

16 *août.* — Arrivée de M. Le Myre de Vilers, Plénipotentiaire de la République.

20 *août.* — Le Roi de Siam désigne son Ministre des Affaires étrangères pour son Plénipotentiaire.

3 *octobre.* — Signature du Traité et de la Convention.

6 *octobre.* — Départ de M. Le Myre de Vilers pour Saïgon.

TRAITÉ

Conclu le 3 octobre 1893 entre le Gouvernement de la République française et le Gouvernement de Sa Majesté le Roi de Siam.

Article premier.

Le Gouvernement siamois renonce à toute prétention sur l'ensemble des territoires de la rive gauche du Mékong et sur les îles du fleuve.

Article II.

Le Gouvernement siamois s'interdit d'entretenir ou de faire circuler des embarcations ou des bâtiments armés sur les eaux du Grand Lac, du Mékong et de leurs affluents situés dans les limites visées à l'article suivant.

Article III.

Le Gouvernement siamois ne construira aucun poste fortifié ou établissement militaire dans les provinces de Battambang et de Siem-Reap et dans un rayon de vingt-cinq kilomètres sur la rive droite du Mékong.

Article IV.

Dans les zones visées par l'article III, la police sera exercée selon l'usage, par les autorités locales, avec les contingents strictement nécessaires. Il n'y sera entretenu aucune force armée régulière ou irrégulière.

Article V.

Le Gouvernement siamois s'engage à ouvrir, dans un délai de six mois, des négociations avec le Gouvernement français en vue du règlement du régime douanier et commercial des territoires visés à l'article III et de la revision du traité de 1856. Jusqu'à la conclusion de cet accord, il ne sera pas établi de droit de douane dans la zone visée à l'article III. La réciprocité continuera à être accordée par le Gouvernement français aux produits de ladite zone.

Article VI.

Le développement de la navigation du Mékong pouvant rendre nécessaires sur la rive droite certains travaux où l'établissement de relais de batellerie et de dépôts de bois et de charbon, le Gouvernement siamois s'engage à donner, sur la demande du Gouvernement français, toutes les facilités nécessaires à cet effet.

Article VII.

Les Citoyens, sujets ou ressortissants français pourront librement circuler et commercer dans les territoires visés à l'article III, munis d'une passe délivrée par les autorités françaises. La réciprocité sera accordée aux habitants desdites zones.

Article VIII.

Le Gouvernement français se réserve d'établir des Consuls où il le jugera convenable dans l'intérêt de ses ressortissants, et notamment à Korat et à Muang-Nan.

Article IX.

En cas de difficultés d'interprétation, le Texte français fera seul foi.

Article X.

Le présent traité devra être ratifié dans un délai de quatre mois à partir du jour de la signature.

CONVENTION

Les Plénipotentiaires ont arrêté dans la présente Convention les différentes mesures et les dispositions qu'entraîne l'exécution du Traité de paix signé en ce jour et de l'Ultimatum accepté le 5 août dernier.

Article premier.

Les derniers postes militaires siamois de la rive gauche du Mékong devront être évacués dans le délai maximum d'un mois à partir du 5 septembre.

Article II.

Toutes les fortifications de la zone visée à l'article III du Traité en date de ce jour devront être rasées.

Article III.

Les auteurs des attentats de Tong-Xieng-Kham et de Kammon seront jugés par les autorités siamoises ; un représentant de la France assistera au jugement et veillera à l'exécution des peines prononcées. Le Gouvernement français se réserve le droit d'apprécier si les condamnations sont suffisantes, et, le cas échéant, de réclamer un nouveau jugement devant un tribunal mixte dont il fixera la composition.

Article IV.

Le Gouvernement siamois devra remettre à la disposition du Ministre de France à Bangkok ou aux autorités françaises de la frontière tous les sujets français, annamites, laotiens de la rive gauche et les Cambodgiens détenus à un titre quelconque ; il ne mettra aucun obstacle au retour sur la rive gauche des anciens habitants de cette région.

Article V.

Le Bam-Bien de Tong-Xieng-Kham et sa suite seront amenés par un délégué du Ministre des Affaires étrangères à la Légation de France, ainsi que les armes et le pavillon français saisis par les autorités siamoises.

Article VI.

Le Gouvernement français continuera à occuper Chantaboun jusqu'à l'exécution des stipulations de la présente Convention et notamment jusqu'à complète évacuation et pacification tant de la rive gauche que des zones visées à l'article III du Traité en date de ce jour.

Des négociations lentes et laborieuses, au cours desquelles avaient été effectués, l'occupation de Chantaboun par nos troupes, et le versement par le Siam d'une indemnité de trois millions de francs, prévue dans l' « ultimatum », avaient précédé la signature de ces deux actes : l'esprit de résistance à nos réclamations, caractéristique de la politique du Siam vis-à-vis de nous avant l'ultimatum, avait continué à se manifester dans

la discussion des articles, laissant prévoir de combien de difficultés serait, en particulier, l'application des art. IV du Traité, III, IV et V de la Convention.

Le rétablissement des relations s'était vivement ressenti de ces dispositions, et dès les premiers jours, les tiraillements, en tout, avaient réapparu comme par le passé.

Alors aboutirent les pourparlers, entre la France et la Grande-Bretagne, relatifs à la situation réciproque des deux pays dans le haut Mé-Khong, et le 25 *novembre*, un protocole en préparant le règlement, fut signé à Paris par M. Develle et lord Dufferin. Il avait en vue l'étude de la région susceptible de former un État-tampon, par un Commissaire de chacune des deux nations, accompagnés de fonctionnaires, et d'officiers topographes.

En même temps, le Gouvernement de la République se préoccupa de l'organisation des territoires de la rive gauche du Mé-Khong dont le Siam nous avait reconnu la possession ; et il envisagea la nécessité de s'assurer de l'exécution des clauses du Traité et de la Convention, que le Siam prétendait remplies, et pour l'accomplissement desquelles, il nous demandait l'évacuation par nos troupes, du port de Chantaboun.

Il décida que tout en restant titulaire du Consulat général, je le représenterais en qualité de Commissaire à la Commission franco-anglaise du haut Mé-Khong, et que nommé Commissaire général au Laos je procéderais à l'organisation des nouveaux territoires, et serais chargé de m'assurer de l'exécution des clauses du Traité et de la Convention. Un intérimaire gérerait le poste de Bangkok pendant mon absence.

Le Gouvernement ayant accepté ma proposition et celle du chef de l'Escadre, d'ériger un monument sur la tombe des trois marins : François Guéguen, François Allongue et François Jaouen, tués dans le combat de Packnam, et enterrés dans le terrain du Consulat général dans la nuit du 13 au 14 juillet, je réglai, avant mon départ, la question des travaux à exécuter.

Le 6 *décembre*, je remis la gérance du Consulat général à M. Har-

douin, qui le 23 devait la confier à M. Pilinski, consul à Batavia, chargé de l'intérim, et je me rendis à Saigon où je m'entendis avec M. de Lanessan sur l'accomplissement de ma mission.

De retour à Bangkok, j'y attendis l'arrivée de mon ancien compagnon, Pierre Lefèvre-Pontalis, envoyé de France pour m'être adjoint, et de MM. Caillat et Oum nouvellement attachés à ma mission.

Le 6 *janvier* 1894, M. Casimir-Périer, ministre des Affaires étrangères, m'adressa ses instructions concernant la mission ci-dessus, en outre de laquelle, il me confiait la délimitation de notre frontière avec la Chine, du Fleuve Rouge au Mé-Khong.

M. Gérard nommé ministre de France à Pékin, devant passer à Saïgon, fin février, j'en fus avisé par le ministre des Affaires étrangères, désireux que je me misse d'accord avec notre Agent en Chine, sur les questions de ma mission qui demanderaient sa sollicitude. Je me rendis en conséquence à sa rencontre avec M. Lefèvre-Pontalis récemment arrivé.

Revenu à Bangkok, j'y préparai mon départ, qui par suite de retards imposés par le Gouvernement siamois, ne put avoir lieu que le 24 *mars*.

Il pouvait paraître difficile de concilier le programme multiple de ma mission avec les circonstances du temps, forcément limité, et les grandes distances à parcourir. Mais en considérant que la Mission anglaise d'une part, et la Mission chinoise de l'autre ne se mettraient en route qu'à la belle saison, c'est-à-dire vers novembre, la saison des pluies, tout entière, restait libre.

Mon itinéraire fut par suite ainsi entendu : Visite de la vallée du Mé-nam en gagnant le Mé-Khong à la frontière nord du Siam. Descente de la vallée du Mé-Khong jusqu'au Cambodge. Course à Bangkok pour les constatations nécessaires auprès du Gouvernement siamois, d'où, départ pour aller organiser, à Hanoï, la suite de la mission. Marche à la rencontre de la Mission anglaise, en délimitant la frontière du Fleuve Rouge au Mé-Khong avec les Commissaires chinois, avec qui rendez-vous serait pris en conséquence.



Fig. 93. — Trente-deux des jeunes princes et fils de chefs de Luang-Prabang, emmenés à Bangkok en 1887.

III

EXÉCUTION DU TRAITÉ
ORGANISATION DU LAOS FRANÇAIS

24 mars au 9 septembre 1894

Les renseignements parvenus de l'intérieur du Laos, montraient qu'à part l'évacuation de la rive gauche, à laquelle nous avions, nous-même, fait procéder, le Traité y était resté lettre morte.

Avant de quitter Bangkok, j'avais cependant employé tous mes efforts à obtenir, du Gouvernement siamois, son application, et en particulier celle des art. III, IV et V de la Convention. Je m'étais heurté à une résistance opiniâtre.

Néanmoins, au sujet de l'art III, un magistrat, très distingué,

M. Ducos, procureur général à Hanoï, qui fut dans la suite Lieutenant gouverneur de la Cochinchine et Résident supérieur au Cambodge, envoyé au Siam pour préparer le procès de Pra-Yot, grâce à son habileté, procéder à l'instruction de l'affaire, malgré les atermoiements qui lui furent opposés.

En ce qui concernait l'art. IV du même acte, une circulaire royale avait été rédigée en vue de faire connaître aux populations transportées qu'elles devenaient libres de retourner dans leurs pays ; mais non seulement elle n'avait pas été portée à leur connaissance, mais les obstacles les plus absolus étaient faits à celles qui tentaient de profiter de cet article.

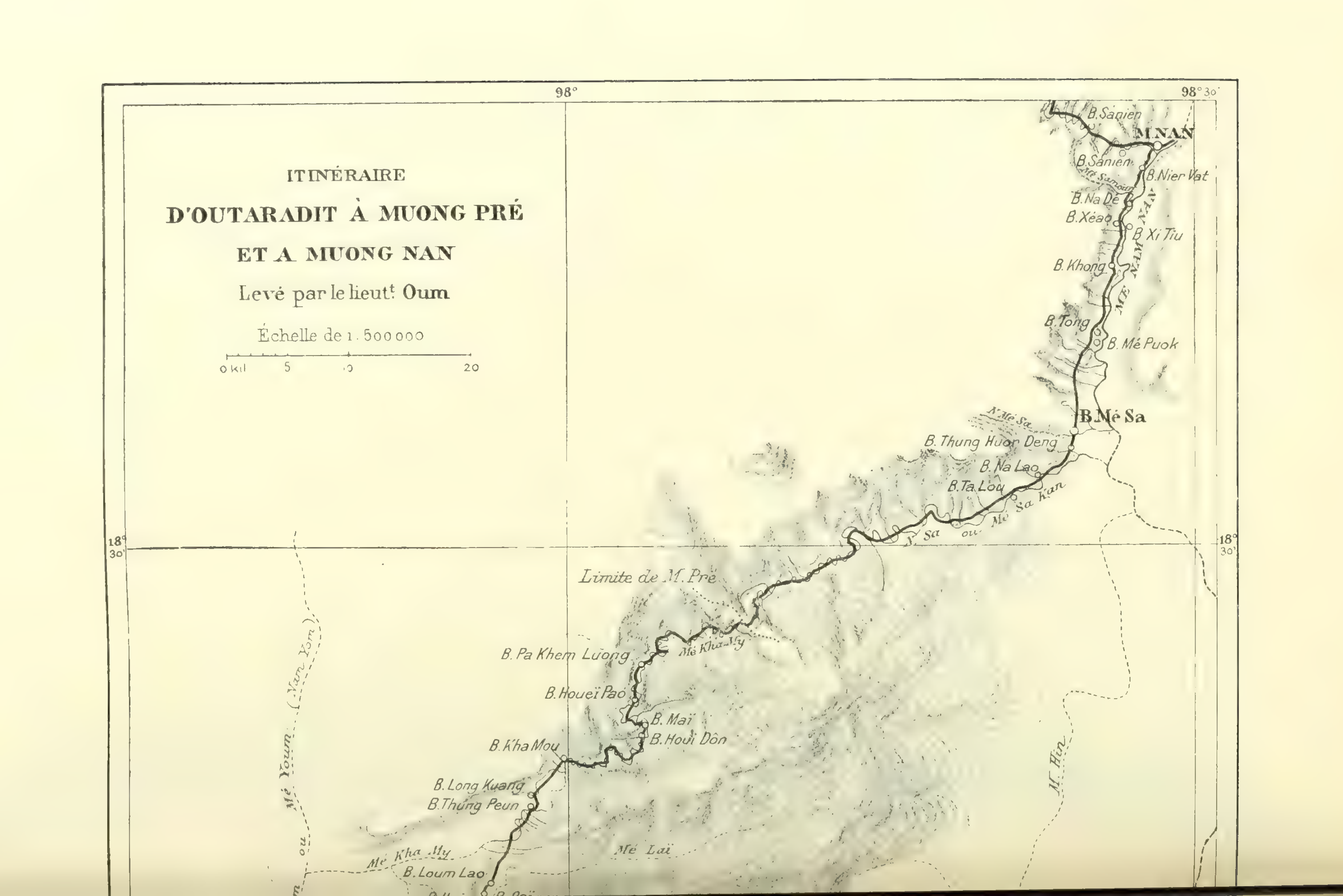
Le 18 février j'avais dû adresser à M. Casimir-Périer, le télégramme suivant :

« Contrairement à ses assurances renouvelées, le Gouvernement siamois continue à chercher à éluder les conséquences de l'art. IV de la Convention, je n'ai pu obtenir l'envoi au Consulat général d'un seul des captifs originaires de la rive gauche, qui ont réussi à me faire parvenir leurs plaintes. Il ne peut se décider à rendre les 35 princes de Luang-Prabang amenés en otages [1]. »

La mise en route, pour leur pays, de 32 des princes laotiens, tout juste au moment de mon départ, et l'envoi au Consulat de quelques captifs que j'allais être dans la nécessité de rapatrier moi-même en cours de voyage, avaient été un résultat partiel qui ne faisait que mieux montrer quelle opposition je rencontrerais dans la suite.

Le voyage dans la vallée du Mé-nam où se trouvaient un grand nombre d'anciens habitants de la rive gauche, transportés à différentes époques, et ayant acquis le droit de retourner dans leur pays, me permettrait, je le savais, bien plutôt d'y constater l'inexécution de l'art. IV que son application, mais il me fournirait du moins l'occasion de compléter la documentation géographique sur cette intéressante région.

1. Voir Géographie et Voyages, vol. I, page 215.


ITINÉRAIRE
D'OUTARADIT À MUONG PRÉ
ET A MUONG NAN
Levé par le lieutᵗ Oum
Échelle de 1 : 500 000
0 kil
5
10
20
98°
98° 30'
18° 30'
M.NAN
B. Sanien
B. Nier Vat
B. Na Dé
B. Xéao
B. Xi Tiu
B. Khong
MÉ NAM NAN
B. Tong
B. Mé Puok
B. Mé Sa
N. Mé Sa
B. Thung Huor Deng
B. Na Lao
B. Ta Lou
Mé Sa Kan
N. Sa ou
Limite de M. Pré
B. Pa Khem Lüong
Mé Kha My
B. Houeï Pao
B. Maï
B. Houi Dôn
B. K'ha Mou
B. Long Kuang
B. Thüng Peun
Mé Kha My
B. Loum Lao
Mé Laï
M. Hin
Mé Youm ou (Nam Yom)



M.PRÉ
(M.PRAY)
B. Saboy
B. Thung Hong
B. Na Muong
Mé Khem
B. Mac Prad
B. Huor Kat
B. Mé Saï
200
B. Niéou Ngam
B. Ton Ping
N. Mé Saï
B. Long Yeng
N. Man
MÉ NAM NAN
18°
B. Hai Ka
B. Hai
B. Pa Lai
Khao Ping
Khao Pung An
Khao Ngim Ngova
M. OUTARADIT
98°

E. Giffault




Fig. 94 et 95. — Bangkok. Bonzeries abandonnées.

SIAM, LAOS OCCIDENTAL ET LAOS ORIENTAL

MM. PAVIE, LEFÈVRE-PONTALIS, CAILLAT ET OUM

24 mars au 6 juillet 1894

DE BANGKOK A OUTARADIT

Ayant pour but de parcourir les principautés de Muong Pré et de Muong Nan, et d'atteindre Luang-Prabang par le Mé-Khong en passant par Xieng Sen et Xieng Khong, MM. Lefèvre-Pontalis, Caillat, Oum et moi, accompagnés des interprètes cambodgiens Tchioum et Takiâte, et emmenant une quinzaine de Laotiens de la rive gauche pour les rapatrier, nous quittâmes Bangkok sur de grandes barques remorquées, pendant les deux premiers jours seulement, faute d'une profondeur d'eau suffisante, par des chaloupes à vapeur. J'avais, en 1886, suivi la même voie jusqu'à Packnam Po[1] : c'était au moment maximum de la crue, et

1. Voir même série, vol. I, page 202.

notre remorqueur avait mis neuf jours pour nous amener à ce point intéressant où le Mé-nam proprement dit est formé par la réunion de ses hautes branches. Aujourd'hui, en pleine fin de la sécheresse, nous allions pour y arriver, consacrer onze journées dont neuf de marche à l'aviron.

A cette époque, dès qu'on est sorti de la partie du Mé-nam où la marée se fait sentir le fleuve a son mince débit, dispersé en tant de bras, et souvent étalé sur de si grands espaces, que malgré l'insignifiant tirant d'eau de nos barques, des échouages fréquents nous faisaient perdre un temps précieux. A Packnam Po, au lieu de nous engager dans la branche occidentale vers Xieng Maï, comme je l'avais fait en 1886, nous prîmes la branche orientale ou rivière de Nan. Laissant en arrière, sur la rive droite, les confluents du Nam-Yom, la branche centrale dont nous allions bientôt étudier le cours moyen, et rencontrant journellement de nombreux radeaux de bois de teck s'acheminant vers Bangkok, nous atteignîmes lentement les principales agglomérations riveraines : Pitchit à partir d'où les bords se peuplent davantage surtout de Chinois ; Pitsanoulok qui a des restes de temples ruinés où ont été retrouvées des inscriptions thaïes traduites par M. Schmitt ; Pitchaï, le centre commercial où j'avais séjourné en 1887 [1], et Outaradit, dernier entrepôt des marchands chinois, où laissant nos barques, nous organisâmes un convoi d'éléphants pour continuer le voyage.

Outaradit était alors le débouché des produits des hautes régions du Nam-Yom et du Nam-Nan, comme Raheng l'est pour le moyen Nam-Ping ; même une partie des marchandises de Luang-Prabang y était acheminée par Paclay et Muong Fang. Nous y passâmes quatre jours, occupés par les questions relatives à l'exécution du Traité, et par la location des éléphants nécessaires au convoi.

1. Voir même série, vol. I, page 220.

D'OUTARADIT A MUONG PRÉ

80 kilomètres de levé nouveau.

Le 24 avril, nous commençons le voyage par terre avec soixante-



Fig. 96. — Le convoi de

quatre éléphants. Le lieutenant Oum relève l'itinéraire, M. Lefèvre-Pontalis tient le journal de marche. — Le chemin suivi va chercher la vallée du Nam-Lit affluent de droite du Nam-Nan, et la remonte jusqu'à la ligne de partage des eaux avec le Nam-Yom, il gagne ensuite les bords de ce dernier cours d'eau. Le pays visité montre d'abord de

vastes forêts dans lesquelles se remarquent, en assez grand nombre, des tecks considérés comme d'une qualité inférieure à ceux de la région de Xieng Maï. Dans les approches des sources du Nam-Lit le terrain s'élève rapidement, puis vient la belle plaine de Muong Pré au milieu de laquelle le Nam-Yom décrit ses méandres ; limitée de tous côtés par une ceinture de hauteurs, elle rappelle, en petit, les plateaux de Xieng Maï et de



de la mission à Outaradit.

Muong Theng : de nombreux villages la parsèment, et enfin Muong Pré, chef-lieu de petite importance, situé presque au centre, au bord de la rivière, se présente entouré d'une muraille de briques. Nous y recevons un accueil empressé de la princesse du pays, qui en l'absence de son époux, dirige avec sagesse la petite principauté.

La grande ressource de la contrée est l'exploitation du bois de teck, mais le transport, vers le Mé-nam, n'en est pas commode en raison du petit débit du Nam-Yom sur le haut cours duquel on ne peut organiser



Fig. 97. — La princesse de Muong Pré.

des radeaux ; cependant les eaux de cette rivière débordent fréquemment et noient parfois tout le plateau pour plusieurs jours, obligeant la population à se servir de barques pour les relations. Les éléphants sont aussi l'objet d'un commerce important, et nombre de gens s'y livrent à leur chasse pour en capturer.

DE MUONG PRÉ A MUONG NAN

120 kilomètres de levé nouveau.

Nous nous remettons en marche le 30 avril pour arriver le 4 mai à Muong Nan. La route suit le cours du Nam-Kamy, affluent de gauche du Nam-Yom, parcourt le plateau dans sa partie cultivée, puis entre en forêt et en terrain accidenté, et ayant franchi la ligne de partage, limite de la principauté, descend, vers la rivière de Nan, la vallée de son affluent de droite le Nam-Sà qu'elle quitte bientôt pour entrer sur le plateau, très habité, de Nan, longeant à petite distance la rivière jusqu'à la ville.

Le principal endroit rencontré est la dernière étape, Muong Sâ, où j'avais déjà passé en 1887[1]. La voie était rendue très mauvaise par les constantes averses du commencement de la saison pluvieuse, cependant nous n'en avions pas moins constaté un actif mouvement de transactions par piétons, bœufs porteurs et éléphants.

A Nan comme à Muong Pré, le teck est la meilleure ressource. Les éléphants y sont aussi un élément de prospérité.

Nous y fîmes un séjour d'une semaine ; j'avais à régler, avec le Commissaire siamois et les chefs de la principauté, l'établissement du Vice-Consulat prévu par le Traité. J'avais aussi à y prendre les dispositions pour assurer l'exécution de cet acte dans la partie du pays comprise dans la zone de 25 kilomètres sur la rive droite du Mé-Khong, et pour recevoir, des mains des autorités, l'administration des territoires situés sur la rive gauche du Mé-Khong.

Aucune difficulté ne parut, pour le moment, en perspective, sur ces différents sujets, et satisfaction immédiate me fut donnée.

1. Voir même série, vol. I, page 225.

DE MUONG NAN A XIENG HAÏ
ET DE
BAN TAK A XIENG KONG
Itinéraire levé par le lieut.t Oum
" " Mr. Caillat
1894
Échelle de 1: 500 000
0 kil.
10
20
97° 30'
98°
20°
XIENG KONG
B. Sa Kan
N. Ma
MÉ KHONG
B. Lung
B. Tong
B. Pa Kout
B. Khi Lek
B. Luong
B. Kheun
B. Sen
B. Pou Kheng
Mé Ing
B. Tioum pi
B. Den Muong
B. Nam Pé
B. Luong
B. Nhang Hom
B. Chey Si
B. Pa Kan
H. Toung
H. Deua
B. Tak
Sala
Mé Hok
B. Sam Pana
XIENG HAÏ
Me Lao
H. Khi Lek
Limite de Xieng Hai
B. Mé Ta Neua
B. Thung Nuang
H. Tak
B. Mé Ta Tai
Mé Ta
H. Nge
H. Kong
H. Beng
H. Lao Med
N. Ngao
M. Theung
M. Ngao
N. Peui
B. Xa ?
B. Fak Vai ?
B. Kwao ?
B. Ko ?
B. Peui



M. Xieng Kham
B. Muong Yon
B. Tia Heng
B. Nguon
B. Muong Mang
B. Boun Ruang
B. Tchang
Puve
B. Kom Kor
B. Yieng
B. Maï
H. Pan Hang
H. Chieng
B. Ven Khong
Mé Ven
Mé Ngin
55
Limite de M. Xieng Kham
Sala
Mé Yom
H. Ngan
B. Dan Chaï
M. Oï
B. Nong khuong
B. Mun
B. Thong
B. Na Pang
B. Bo Kang
B. Pan Ping
N. Mao
B. Dou
M. Pong
B. Noun
B. Muong
H. Koang
H. Pung
B. Haï
Mé Fong
H. Tiok
Limite de M. Pong
M. Sak (B. Ta Fa)
Mé Pi
Mé Yom
H. Kin
Xieng Moun
N. Souat
M. Sonat
Mé Sa Moun
Mé Sa Nu
Doï Kieu Long Hom
Mé Ping Pao
B. Samen
M. NAN
B. Samen
Mé Nam Nan
30'
19°
98°
97°
E. Giffault del.

DE MUONG NAN A XIENG-HAÏ

230 kilomètres de levé nouveau.

En partant de Nan, notre itinéraire allait suivre un chemin dans l'Ouest vers Xieng Haï dont les points intéressants sont Xieng Moung et Muong Theune.

En route, le 13 mai, nous marchons la première journée dans la vallée du Nam-Samoun, affluent de droite de la rivière de Nan, puis, le lendemain, dans celle du Mé-Si Pan, sous-affluent du Nam-Pi, et après avoir laissé ce dernier cours d'eau en arrière, nous retrouvons le Nam-Yom que nous avions quitté à Muong Pré. La voie, généralement en forêt, est accidentée et rude aux points de partage d'eaux où elle atteint 600 mètres d'altitude. Le voyage se continue le long du Nam-Yom qu'on traverse une première fois à Muong Sak. Le pays, où l'on rencontre ensuite Muong Poung et Muong Oi, dépeuplé par les invasions birmanes, revenait à la vie grâce à l'exploitation du teck, abondant dans les forêts.

Insensiblement, on passe du bassin du Mé-nam dans celui du Mé-Khong, la différence d'altitude est peu indiquée. La vallée du Nam-Lao, affluent de la grosse rivière Nam-Ing, large, bien cultivée et parsemée de villages populeux, cause une véritable surprise, la grande agglomération de Xieng Kham, qu'il faut deux heures pour traverser, mérite en particulier toute l'attention.

Les orages continuels, en grossissant les cours d'eau à traverser, ralentissent la marche ; nulle part il n'y a de ponts, et à Xieng Leng force est de décharger les éléphants pour mettre avec des barques notre bagage de l'autre côté d'un petit affluent, débordé, du Nam-Lao ; rien n'est alors plus intéressant que de voir avec quelles précautions les mères font passer à la nage, le torrent à leurs éléphanteaux qui les suivent toujours pendant le voyage.

Une autre route, partant de Xieng Kham, conduit plus rapidement au

Mé-Khong que celle que nous suivons ; elle remonte la vallée du Nam-Lao et va prendre à sa source le Nam-Kop, petit affluent du fleuve, pour en longer le cours.

Par une forêt où le teck abonde, nous entrons sur le territoire de Muong Theune, petit canton au delà duquel nous quittons la principauté de Nan pour entrer dans celle de Xieng Haï.

Cette partie du bassin du Mé-Khong offre un intérêt particulier au point de vue français, le teck n'étant pratiquement transportable que vers le Grand Fleuve, et le Nam-Ing, qui y conduit les eaux de son vaste bassin, étant une voie commode pour une pareille exploitation ; ses forêts inexploitées jusqu'à ce jour sont une vraie réserve qui ne peut être dirigée que vers nos débouchés de la Cochinchine.

Pour me mieux renseigner sur ce sujet intéressant, je chargeai M. Caillat de descendre la vallée du Nam-Ing jusqu'à son embouchure à Xieng Kong.

Traversant le Nam-Ing à Ban Tak, nous gagnons par la vallée de son affluent le Mé-Ta, puis par celle du Mé-Lao, affluent du Mé-Khok, Xieng Haï où j'avais séjourné en 1887 [1], et où nous arrivons le 21 mai.

Xieng Haï, chef-lieu d'un canton comptant vingt villages, et où le teck est commun, est resté pauvre parce que ses forêts, ainsi que celles du bassin du Nam-Ing ne sont pas exploitées quoiqu'il ait deux cours d'eau, le Mé-Lao et le Mé-Khok, bons pour le transport des troncs vers le Mé-Khong.

DE XIENG HAÏ A XIENG SEN ET XIENG KONG

Cette époque, du commencement des pluies, est celle de la rentrée vers le Yunnan, des dernières caravanes chinoises revenant de la Birmanie ou du Laos occidental, de Xieng Maï et même de Raheng. Nous en rencontrons quelques-unes pendant nos séjours à Xieng Haï et en dernier lieu à Xieng

1. Voir même série, vol. I, page 202.

Sen que nous atteignons le 24 mai par la voie du Mé-Khok, dont j'ai relevé le cours en 1887, puis en remontant deux heures le Mé-Khong.

Une escorte d'honneur, siamoise, nous avait accompagnés dans notre voyage jusqu'à Xieng Haï ; son chef, qui avait en même temps les fonctions de Commissaire pour l'exécution des clauses du Traité et de la Convention, désirait aussi me faire suivre, par les soldats qui la composaient, dans la zone de 25 kilomètres ; devant mon refus de les laisser y pénétrer, basé sur l'observation du Traité, il dut se résigner à leur faire faire retraite.

La tentative pour relever Xieng Sen de ses ruines, entreprise depuis dix ans, avait donné des résultats marqués, mais maintenant que son territoire se trouvait placé dans la zone réservée, et que nous y établissions une agence commerciale, il semblait que le Siam avait regret de ses premiers efforts. Un officier avec sa troupe venait de s'installer à Ban Mé-Ky, sur la limite de la zone ; il circulait à sa fantaisie avec ses soldats dans le territoire réservé, comme si sa conduite résultait du Traité du 3 octobre, alors qu'il avait pour unique but d'en amoindrir, sinon d'en annuler la portée, en venant exercer sur les chefs de la zone une autoritaire action, et en leur faisant prévoir le transport à Mé-Ky du centre administratif de Xieng Sen. Pressenti par le Commissaire sur l'accueil que je ferais à cet officier s'il venait me voir à Xieng Sen, je lui fis connaître que je ne pouvais admettre la présence d'aucun militaire ou fonctionnaire siamois dans la zone de 25 kilomètres, et je l'invitai à lui en interdire l'accès. Il était nécessaire en effet de montrer, dès mon entrée sur ces territoires, que nous nous attacherions à la stricte exécution du Traité et de la Convention, la plus petite tolérance pouvant avoir pour conséquence de servir d'excuse à d'audacieux abus.

Après que, le Commissaire siamois et moi, nous eûmes fait connaître aux autorités locales, seules reconnues par le Traité, les clauses de cet acte et celles de la Convention, et le régime sous lequel la rive droite se trouvait placée, j'eus toute facilité pour prendre les dispositions nécessaires pour la construction d'une agence au bord du fleuve. Puis, le 26 mai, le Commissaire siamois, sa mission achevée dans le pays de

Xieng Sen, étant parti vers Xieng Haï, je me rendis sur la rive gauche avec M. Lefèvre-Pontalis. Les autorités de Xieng Sen m'y remirent successivement les différents cantons jusqu'au territoire de Xieng Kong, sauf ceux du Nord vers Tang Ho, qu'il nous aurait fallu trop de temps pour atteindre, et où je décidai d'envoyer M. Lefèvre-Pontalis après notre arrivée à Luang-Prabang.

Sans aucune suite imposante mais bien connu, j'étais partout reçu avec une joie empressée, et les chefs et les populations me donnaient l'assurance qu'en attendant les agents de l'administration française, les pays que j'organisais provisoirement se maintiendraient dans un calme absolu.

Le lendemain 27, nous étions à Xieng Kong où nous retrouvions M. Caillat.

DE BAN TAK A XIENG KONG

65 kilomètres de levé nouveau.

M. Caillat, comme on l'a vu plus haut, avait quitté notre route commune pour aller visiter la vallée du bas Nam-Ing, et relever la route vers Xieng Kong. Suivant à petite distance le cours d'eau sur sa rive droite, il avait parcouru une immense forêt de teck à peine interrompue de temps en temps par une vingtaine de villages. Une de ces agglomérations était particulièrement intéressante : composée d'environ 300 familles Lues, ayant pour centre principal Ban Luong, elle comprenait le groupe pour lequel, en mars 1891, les autorités de Muong Hou avaient demandé mon intervention auprès du Roi de Nan [1]. Mon passage était pour ces gens, devenus sujets français, une circonstance heureuse, et j'allais pouvoir utilement les servir.

L'examen du pays venait à l'appui de nos constatations dans les autres parties du Nam-Ing et dans les bassins du Mé-Lao et du Mé-Khok, en ce qui concernait le teck, et l'exploitation de ce bois de valeur allait devenir une importante ressource pour les gens de la vallée du Mé-Khong.

1. Voir page 60.

Traversant le Nam-Ing à Ban Loung, M. Caillat était venu aboutir à Xieng Kong.

DE XIENG KONG A LUANG-PRABANG

De même qu'à Xieng Sen, c'est la deuxième fois que je passe à Xieng Kong [1], et je connais déjà le pays et ses chefs ; aussi, comme à ce premier endroit, l'exécution du Traité sur la rive droite, et l'organisation des territoires de la rive gauche sont-ils nos principales préoccupations. Aucune difficulté ne vient nous contrarier dans la zone de 25 kilomètres ; le choix d'un emplacement, pour l'Agence commerciale, est vite fait, et les dispositions pour sa construction sont rapidement prises avec les fonctionnaires locaux ; mais sur la rive gauche les choses ne vont pas aussi facilement. En dépit du Traité de 1893, les autorités de la rive droite y ont perçu l'impôt pour 1894, et elles se montrent fort ennuyées d'avoir à rembourser les villages, elles me demandent même de les autoriser à obliger un certain nombre de ses habitants à passer sur la rive droite qu'ils ne trouvent pas assez peuplée ! Enfin, en quelques jours, les choses sont mises au point. Les chefs de la rive gauche mettent un empressement respectueux à recevoir mes instructions ; comme le territoire s'étend assez loin vers le nord, et que le temps me presse, je fais connaître à ceux de l'intérieur, avec qui je prends les dispositions premières pour assurer la tranquillité, qu'après mon arrivée à Luang-Prabang, M. Lefèvre-Pontalis viendra organiser leur région et installer à Xieng Khong un agent commercial qui, provisoirement, sera pour eux le représentant de l'autorité française.

Précisément devant Xieng Kong se trouvent trois importants villages formés presque exclusivement des chercheurs de saphirs qui exploitent les mines, déjà signalées, dans l'alluvion du bord gauche du fleuve. Ils attendaient impatiemment mon arrivée, désireux de connaître mes inten-

1. Voir même série, vol. I, page 208.

tions à leur égard, le bruit ayant été perfidement répandu que les Français mettraient fin à leurs recherches. Je n'avais que des encouragements à leur donner. Ainsi en nous éloignant pour gagner Luang-Prabang, nous laissions partout nos nouveaux sujets contents et pleins d'espoir.

De Xieng Kong à Luang-Prabang, la marche est rapide sur le Mé-Khong, nous sommes très vite dans le territoire de cette principauté bien



Fig. 98. — Le Mé-Khong aux basses eaux entre Xieng Sen et Xieng Kong.

administrée je le sais de longue date, par ses chefs, les seuls du pays qui recevront de moi l'investiture française, et qui déjà, ont auprès d'eux M. Lugan, détaché à Luang-Prabang depuis le départ de MM. Massie et Counillon, et M. Vacle, récemment arrivé comme Commissaire du Gouvernement pour prendre la direction de l'administration. Nous ne sommes donc plus dans la nécessité d'organiser les cantons de la rive gauche tant que nous n'aurons pas franchi les limites du petit royaume.

Nous dépassons le confluent du Nam-Ing dont M. Caillat a relevé la

vallée que nous voyons s'ouvrir, droite dans le prolongement du fleuve et comme la continuation de son lit, qui au contraire, par un coude brusque, va aussitôt entre des hauteurs qu'il semble avoir ouvertes : disposition singulière qui ferait penser que les eaux du Mé-Khong ont pu, à une époque lointaine, prendre cette direction, tout au moins, faire de la vallée très basse et qu'aux crues elles noient encore jusqu'à Ban Tak, un vaste réservoir.

Viennent ensuite le confluent du Nam-Ta, dont M. Lefèvre-Pontalis doit relever le cours, puis Pak-Hène, où en 1887, avec M. Gauthier, j'avais atteint le Mé-Khong[1].

Entre ces deux points, à Pak Hop, terminus de deux chemins venant de Nan, nous avons le plaisir de rencontrer M. Lugan. Une lettre que j'ai envoyée de Muong Nan a annoncé, il y a sept jours, notre arrivée prochaine à Luang-Prabang, mais le télégramme expédié au départ de Bangkok n'est pas parvenu, et M. Vacle et le Roi, dans l'incertitude sur la voie que nous suivions, ont envoyé à Paclay, un des princes du pays au devant de moi. Le voyage de celui-ci allait du moins avoir l'avantage d'y faire recevoir convenablement les trente-deux jeunes gens de la famille royale en otage à Bangkok et que j'avais réussi à faire renvoyer vers leur pays[2].

Ce que nous dit M. Lugan de la situation politique du pays, nous confirme dans la pensée que le retard, qui nous a été imposé à Bangkok, a eu surtout pour but de permettre au Gouvernement siamois de préparer, dans la partie du territoire de Luang-Prabang située sur la rive droite, en particulier, et au delà du royaume dans la zone de 25 kilomètres, une organisation, administrative et militaire, destinée à m'être présentée comme le nouveau régime résultant du Traité. Ces dispositions nouvelles, qui constituaient une violation absolue de l'acte du 3 octobre, j'en avais eu avis avant mon départ de la capitale thaie, et j'avais eu l'occasion de les signaler au Gouvernement siamois qui les avait niées et m'avait laissé dans l'espoir qu'à mon passage tout s'arrangerait suivant nos vues. En présence d'un pareil état de choses, le Roi de Luang-Prabang avait hâte de me voir arriver.

1. Voir même série, vol. I, page 227.
2. Voir page 253.

SÉJOUR A LUANG-PRABANG

Le 3 juin, dans la matinée, Luang-Prabang est en vue. Avec quel contentement ému je revois, française enfin, la cité laotienne où pour la sixième fois j'arrive, ayant eu pour but, dans mes marches, de lui faire atteindre ce résultat ! En m'y retrouvant, je sens aux saluts familiers et reconnaissants de tous, combien les cœurs y sont à l'unisson du mien, tout le gré qu'on me sait de mon labeur passé ! Quel sentiment de tranquillité enchantée expriment les visages du vieux Roi et de la vieille Reine en me voyant revenu auprès d'eux pour assurer les conditions nouvelles faites à leur cher pays ! Quels éloquents témoignages de gratitude dans l'accueil plein de respectueuse joie que le Roi leur fils, et le Second-Roi font au Représentant de la France et à l'ami des Laotiens ! Combien je suis sensible au ravissement inexprimable du chef des bonzes de Wat-Maï ! Mes compagnons ressentent ma satisfaction et jouissent de mon bonheur !

Notre vieil ami Vacle, qu'accompagnent les premiers Français arrivés dans la nouvelle colonie, MM. Macey, Deloche, Marol, Wartelle, avec Ngin et le groupe des interprètes, heureux de nous revoir et de nous embrasser, nous installe dans sa vaste maison naguère construite pour le chef des Siamois.

Dans les relations avec les chefs du peuple laotien, je trouve l'aisance heureuse qui témoigne du sentiment de certitude de la liberté enfin acquise. Ils se gardent avec une délicatesse naturelle, qui veut être connue, de toute appréciation désobligeante, de toute récrimination sur la conduite passée de ceux qui les ont quelque temps dominés. Mais ce qu'ils ne peuvent par contre supporter sans une véritable douleur et sans les plus énergiques protestations, c'est l'attitude prise par ces mêmes Siamois aussitôt après la conclusion du Traité.

Tributaire volontaire du Siam, le Roi, en apprenant l'acceptation de l'ultimatum, avait offert à la France la partie de sa principauté située sur la rive droite, et pour le cas cependant où cette situation de tributaire pour

cette portion infime de son territoire qui dépasse à peine le Mé-Khong, d'une trentaine de kilomètres (la ligne de partage du Mé-Khong et du Mé-nam qui forme la frontière, étant presque à cette distance), eût été considérée par nous comme obligée, il avait désigné un fonctionnaire pour l'administrer et pour les rapports avec le Siam qui affectait, au contraire, de considérer son annexion à lui comme une conséquence du Traité.

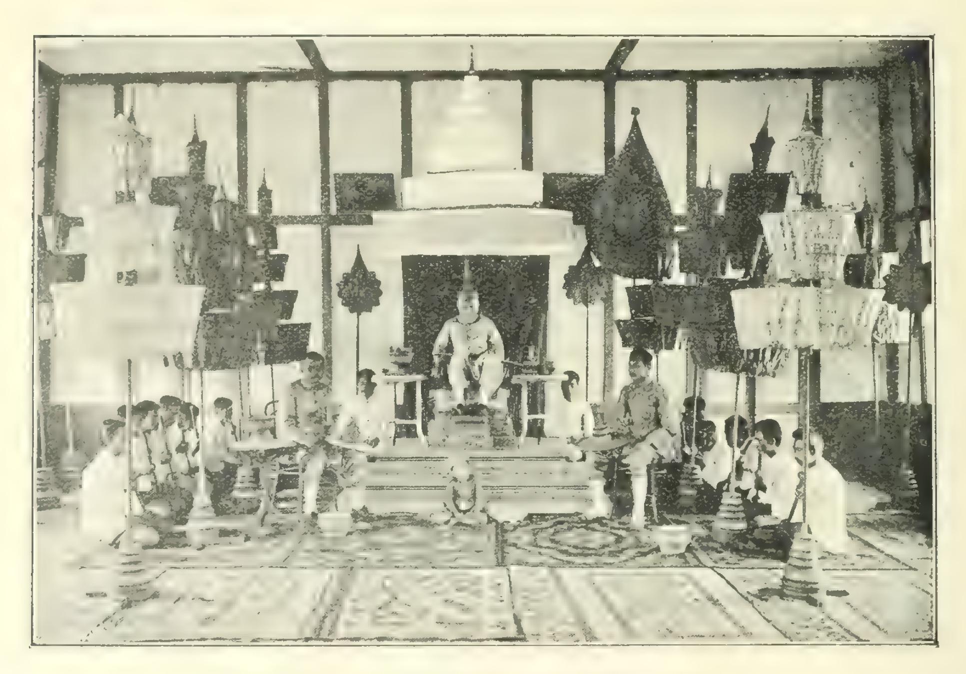


Fig. 99. — Le vieux Roi de Luang-Prabang, 1894.

Puisqu'une guerre défavorable avait obligé ce pays à renoncer à sa situation ancienne, le Luang-Prabang qui dans le passé avait toujours été correct à l'égard du Siam, ne pouvait-il espérer que l'ancien suzerain, devenu simple voisin, aurait plutôt à cœur d'entretenir des relations cordiales que de créer, sans avantage d'ailleurs, des ennuis à son ancien vassal ?

Or, l'officier siamois qui avait dû évacuer Luang-Prabang, s'était contenté de traverser le fleuve et s'était établi au centre de la partie de cette ville située sur la rive droite. Il était vrai qu'il s'était retiré vers le sud en

apprenant ma venue, mais il avait menacé de son retour pour après mon départ! En même temps qu'il avait pris ainsi pied, des agents venus du Siam tentaient une organisation administrative siamoise de cette région qui n'avait jamais eu d'autres chefs que les fonctionnaires du Roi de Luang-Prabang! Le trouble, par suite de ces dispositions, était grand parmi les populations, et leurs chefs comprenant que les mesures à prendre m'appartenaient, m'avaient attendu anxieusement.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le détail de cette partie délicate de ma tâche, mais il était nécessaire de montrer la situation en une courte allusion.

Mon premier soin fut d'installer officiellement M. Vacle, comme Commissaire du Gouvernement à Luang-Prabang, la région depuis la frontière chinoise jusqu'au Nam-Kading au Sud, devant relever de lui (5 juin). Je mis ensuite M. Lugan en route pour Vieng-Chang, où je ne devais pas tarder à me rendre, lui confiant le soin d'y préparer l'organisation d'un commissariat, et le chargeant de s'arrêter à Nam-Houng et à Paclay, où des soldats siamois étaient établis, pour déposer des protestations entre les mains de leurs chefs, et les sommer d'évacuer immédiatement le pays.

Le 14 juin, maladresse d'un domestique disposant des lampes, le feu prend dans la maison de bois, bambous et paillottes, qu'habite M. Vacle et où il a entassé les provisions de bouche de toute sorte apportées du Tonkin ; il dévore cette maison où j'étais aussi installé avec mes compagnons, et où se trouvaient également mes provisions destinées à notre prochaine campagne dans le nord !

C'était un soir de grande chaleur sans brise ; il y eut, en dix minutes, une immense fumée, de grandes flammes, puis un brasier sur le sol ! Seul j'eus la chance de sauver mes effets personnels et mes notes. Tout le reste, à l'exception de la caisse, qui résista au feu, fut brûlé.

Les pertes qu'avait faites M. Lefèvre-Pontalis dans l'incendie, et qu'il fallait réparer, et la reconstitution des dossiers relatifs à l'exécution du Traité, l'empêchèrent de se mettre en route pour le haut Fleuve et la Rivière Noire aussi vite qu'il avait été convenu tout d'abord, et il dut

attendre mon propre départ avant d'effectuer le sien. Il allait avoir pour mission d'installer, au cours de son voyage, M. Macey agent du



Fig. 100. — La maison de M. Vacle.

Syndicat du Haut Laos à Luang-Prabang, qui partirait avec lui, comme notre premier agent commercial à Xieng Kong et à Xieng Sen.

Le 6 juillet, je m'embarquai avec MM. Caillat et Oum pour descendre le Mé-Khong vers Vieng-Chang.



Fig. 101. — Emplacement de la maison de M. Vacle après l'incendie.



Fig. 102. — Luang-Prabang. Pont en bambous pour la saison sèche, sur le Nam-Kane.

LAOS ORIENTAL ET TONKIN

M. LEFÈVRE-PONTALIS

9 juillet au 12 novembre 1894

DE LUANG-PRABANG A XIENG KONG, XIENG SEN ET TANG HO

M. Lefèvre-Pontalis se mit en route le 9 juillet, ayant pour but l'installation des agences commerciales de Xieng Kong et de Xieng Sen, l'achèvement de l'organisation des territoires de la rive gauche, et le relevé topographique du Nam-Ta : il devait me retrouver sur la Rivière Noire vers la fin de l'année. Pour l'exécution de ce programme je lui avais laissé toute latitude.

M. Macey qui, de 1889 à 1891, avait été notre collaborateur, l'accompagnait. Il avait accepté la surveillance du haut Fleuve et la gérance des agences de Xieng Kong et de Xieng Sen, nous rendant ainsi un grand service, car les agents du Gouvernement général de l'Indo-Chine, destinés à nos premiers postes du Laos, n'étaient pas encore arrivés à Luang-Prabang.

Un fonctionnaire du Roi, chargé d'assister M. Lefèvre-Pontalis dans l'examen des pays de la principauté de Luang-Prabang, et en particulier, des villages de la rive droite où des agents siamois tentaient de s'établir, était également du voyage. Lorsqu'on fut parvenu au village à l'embouchure du Nam-Ta, ce chef s'y arrêta afin de préparer l'exploration de cet important cours d'eau et des territoires au delà, et il laissa les voyageurs poursuivre leur route vers Xieng Kong.

Le 23 juillet, à Xieng Kong, commença un séjour de plus d'un mois au cours duquel l'agence fut laborieusement installée, et furent réglées diverses questions relatives au passage des caravanes du Yunnan, qui y venaient franchir le Mé-Khong, se dirigeant vers Muong Nan, etc... et à l'exode considérable de Khas Mouks habitant la rive gauche, qui suivant une habitude ancienne, vont s'engager, souvent pour plusieurs années, dans les exploitations de bois de teck des forêts du haut Mé-nam. M. Lefèvre-Pontalis eut aussi à assurer le ravitaillement de la canonnière française dont l'arrivée prochaine nous avait été annoncée.

Ayant fait connaître M. Macey aux chefs de l'intérieur, sur la rive gauche, qui devaient se conformer à ses directions, M. Lefèvre-Pontalis continua seul son voyage vers Xieng Sen : il y parvint le 28 août, poussa jusqu'au barrage de Tang Ho où son apparition était rendue utile par les agissements de gens de la principauté de Xieng Tong qui, émigrés sur la rive gauche, avaient la prétention de la faire, par le fait de leur présence, dépendre de leur pays d'origine. Revenu à Xieng Sen et à Xieng Kong où il prit les dernières mesures en vue du fonctionnement du nouveau régime, il gagna le confluent du Nam-Ta pour y commencer son exploration.

DE PAK TA A SOP NGIM

145 kilomètres de levé nouveau.

Le 7 septembre, installé dans une pirogue légère susceptible d'affronter les nombreux rapides de la rivière, le voyageur se mit en route, surpris de la quantité de villages qu'il rencontrait sur les bords. C'était l'époque où les riz achevaient de mûrir et il pouvait constater, aux épis jaunissants de tous côtés sur les hauteurs, combien ce pays, en majorité habité par des Khas, méritait son titre de grenier de Luang-Prabang.



Fig. 103. — Fillette laotienne.

En passant devant ces agglomérations dont quelques-unes étaient laotiennes, et qui embellissaient le Nam-Ta dont la vallée allait en s'élargissant, il assurait notre autorité sur la région dont une partie dépendait précédemment des principautés de la rive droite.

A partir de Ban Houn, le cours d'eau manque de profondeur, et on doit quitter les pirogues prises à Pak-Ta, pour monter sur des barques plus légères encore, formées de trois planches reliées avec du rotin et calfatées avec des fibres de bananier.

Après dix jours de voyage, il atteignit Sop-Ngim, terminus de la navigation. Ce point, un des principaux croisements de route de la région, est, à cause du passage fréquent des caravanes du Yunnan, habité par deux ou trois familles de Chinois faisant quelque commerce.

DE SOP NGIM A MUONG-LA

PAR MUONG POU-KHA, MUONG LUONG ET BO TÈNE

105 kilomètres de levé nouveau.

A Sop Ngim, M. Lefèvre-Pontalis trouve, l'attendant, un convoi de mules organisé par lui à Luang-Prabang. Il marche d'abord dans le pays des Khas Khouen, peuplades cantonnées presque exclusivement dans la région de Muong Pou-Kha, et qui le reçurent avec un empressement particulier. S'élevant de crêtes en crêtes il arriva au sommet du Pou Luong, limite du bassin du Nam-Ta, faisant de courtes étapes dans ces montagnes tant à cause du mauvais temps qu'à cause de l'habitude qu'ont les Khas de se relayer à chaque village.

Le 22 septembre, près de Muong Pou-Kha, il aperçut le vaste panorama montagneux qui donne naissance au Nam-Pa, cours d'eau dont le confluent avec le Mé-Khong se trouve à Xieng Dao, un peu au-dessous de Xieng Lap, et le 25, parvenu au bas du versant, il était à Muong Pou-Kha dans les rizières de la vallée du Nam-Youk, affluent du même Nam-Pa. Ce petit endroit, chef-lieu en quelque sorte de la région des Khas Khouen, avait autrefois dépendu de Luang-Prabang ; limitrophe de la principauté de Xieng Kheng il avait été en dernier lieu sous la direction de Muong Nan ; il était actuellement totalement abandonné de ses habitants, des Thaïs Younes, originaires de Muong Nan qui, trompés sur les intentions des Français, étaient repartis pour leur pays à l'annonce du Traité. Dans le voisinage il visita les villages de Ta Khat sur la route des caravanes du Yunnan vers Xieng Kong, et de Ban Yang Nheua, habité par des Lues dont le chef avait réuni, pour les lui présenter, les délégués de plusieurs villages Khas Mouks doutant encore de notre autorité. La course jusqu'à ces points fut d'autant plus utile que deux des villages en question, Pou Kune et Ban Talong, étaient de gros centres dans la partie la plus peuplée du territoire.

Revenu à Pou Kha, M. Lefèvre-Pontalis s'en éloigna définitivement,

rentra dans le bassin du Nam-Ta, et suivit, pendant quelque temps, la grande route des caravanes remarquablement mise en état par les Khas Khouen à l'occasion de son passage. Pénétrant dans le canton de Muong Luong, il trouva les montagnes habitées par des Chinois du Yunnan et des Yaos immigrés depuis peu ; il eut ensuite l'agréable surprise de parcourir un plateau comparable à la plaine superbe de Muong Theng.

A Muong Luong la population, depuis trois ans était en train de se réinstaller dans le pays de ses pères qu'elle avait fui, dans un temps difficile et éloigné, pour se retirer dans le canton de Muong Ngim, sur la rive droite du Mé-Khong, où elle avait vécu de longues années. Le passage de M. Lefèvre-Pontalis rendit confiance aux gens qui, depuis la conclusion du Traité, étaient sollicités de revenir vers Muong Ngim.

De nouveau en route, le 29 septembre il atteint Bo-Tène, petit centre habité par des Lues qui obéissaient aux autorités des Sip-song Pahn na. Son itinéraire se rattachait en cet endroit à la route reconnue en 1891 par MM. Massie et Macey lors de leur marche de Luang-Prabang vers Xieng Houng ; situé à une très petite distance de Muong La, un des cantons les plus importants des Sip-song Pahn na, c'est le point d'accès méridional de cette dépendance du Yunnan.

Comme le programme du voyageur ne prévoyait aucune excursion en dehors de nos frontières, il résolut de gagner directement le Nam-Hou en descendant la vallée du Nam-Pak. Mais il ne put se dispenser de passer par le gros village de Ban Sang Yang dont les habitants Lues, d'abord inquiets de son arrivée, puis, bientôt rassurés, ne lui firent pas le mauvais accueil qu'il croyait devoir craindre. Quittant alors le territoire des Sip-song Pahn na, il gagna les sources du Nam-Pak en se dirigeant sur les montagnes du Pou Lakam. Après en avoir péniblement franchi le col, il atteignit, à travers un pays habité par des gens de race Lue, Muong Haï qui lui parut un canton d'avenir et auquel ses salines contribuent à donner de l'importance.

Dans toute cette région, le sel est exploité sur de nombreux points : de plus à Ban Sang Lek, petit village à mi-chemin entre Muong Haï et Muong La, les Khas exploitent le fer de gisements dans les montagnes voisines.

Le 7 octobre, à Muong La, beau village laotien, entrepôt du commerce du sel dont il a déjà été parlé lors des voyages de MM. Nicolon[1] et Massie, et Macey[2], et qu'il ne faut pas confondre avec celui Lue, du même nom, cité plus haut dans les Sip-song Pahn na, M. Lefèvre-Pontalis trouva sur le Nam-Pak des pirogues qui l'attendaient. Il y arrêta son levé topographique, car il allait désormais suivre des voies fluviales et un chemin parcourus précédemment par d'autres membres de la mission.

En dehors de son but principal d'organisation de la rive gauche, le voyage que mon compagnon venait ainsi d'accomplir, dans cette partie de notre territoire, sur les confins du petit pays de Muong Sing dont, au commencement de l'année suivante, nous allions faire l'étude de concert avec une mission anglaise, devait nous être très utile, tant au point de vue géographique qu'à celui des relations avec les chefs et la population avec qui il était entré en contact. D'autre part il lui avait aussi permis de mettre fin à des querelles de limites entre les cantons limitrophes des Sip-song Pahn na, qui tour à tour, reculaient les bornes de leurs territoires respectifs.

DE MUONG LA A MUONG THENG ET A MUONG LAÏ

Sur le Nam-Pak, avec le fort courant de la saison des pluies, M. Lefèvre-Pontalis dépassa, non sans difficulté, les deux principaux obstacles de ce cours d'eau, le Keng Luong et le Keng Quène, et en deux jours atteignit le Nam-Hou qu'il descendit jusqu'au confluent du Nam-Ngoua où il prit la direction de Muong Theng. Dans ce voyage, il apprit le passage récent de M. Garanger se rendant à Muong Hahin sur le haut Nam-Hou, pour y installer un poste d'observation dont la création avait été

1. Voir vol. I, page 305.
2. Voir page 63.

décidée sur ma demande. A son arrivée à Muong Theng il y trouva le télégraphe établi avec Hanoï où je venais d'arriver ; il put ainsi entrer en communications avec moi, et apprendre que la délimitation avec la Chine, du Fleuve Rouge au Mé-Khong, m'était confiée, et qu'avec de nombreux compagnons je me mettais en route pour Muong Laï.

Le 4 novembre, après un rapide voyage par cette route de Theng à Laï qu'il connaissait bien, il arrivait chez Déovantri avec qui, huit jours après, il partait au-devant de moi. Le 12, tous deux me rencontraient à Quin Haï, beau village sur la Rivière Noire.



Fig. 104. — Nos pirogues devant Quin Haï.



Fig. 105. — Troupe de théâtre et son orchestre à Luang-Prabang.

LAOS ORIENTAL ET SIAM

MM. PAVIE, CAILLAT ET OUM

6 juillet au 9 septembre 1894

DE LUANG-PRABANG A VIENG CHANG

Ayant, ainsi qu'on l'a vu, mis d'abord en route M. Lugan, puis laissé à Luang-Prabang M. Lefèvre-Pontalis, je m'étais embarqué le 6 juillet avec MM. Caillat, Oum et Ngin pour descendre le Mé-Khong jusqu'au Cambodge, en continuant l'organisation de la rive gauche et en m'assurant de l'exécution du Traité sur la rive droite où j'avais à préparer l'installation des Agences commerciales.



Fig. 106. — Fresques sur les murs d'un temple à Vieng Chang.

Quatre ans avant, à pareil jour, j'avais commencé le même parcours du fleuve : la coïncidence des dates devait me permettre une dernière comparaison utile du régime si variable de ses eaux.

Dans tout ce premier trajet, je dus, après M. Lugan, constater la violation du Traité par la présence de soldats siamois dans la zone réservée, ainsi que par celle de fonctionnaires de Bangkok venus s'y substituer, pour l'administration et la police, aux autorités locales seules admises par cet acte. Mes protestations visèrent, en particulier, Nam-Houng et Kentao, à une douzaine de kilomètres des bords du fleuve, Paclay, Dôn Men et Vieng Khang sur sa rive même, points importants, surtout en ce qu'ils sont les têtes de route unissant le Mé-Khong à la vallée du Mé-nam.

Le 12 juillet, ayant parcouru en 52 heures une distance effective de 450 kilomètres, nous atteignions Vieng-Chang.

Déjà la canonnière « Massie » qui y avait fait son apparition, était redescendue à Lakhône renonçant à remonter, cette année-là, vers Luang-Prabang et le haut Mé-Khong où j'avais émis le vœu ardent qu'elle se trouvât, pendant les opérations de notre future mission avec la mission anglaise.

Je procédai le lendemain à l'installation de M. Lugan qui devait, après l'arrivée du titulaire du commissariat envoyé par le Gouvernement général de l'Indo-chine, prendre la route du Tonkin où il me retrouverait.

Notre compagnon avait trouvé, à son arrivée, le pays quelque peu désorganisé. Au territoire de cette ancienne métropole qu'ils avaient détruite en 1828, les Siamois n'avaient pas laissé de chefs naturels autres que ceux des villages : aussi dès après l'acceptation de l'ultimatum par le Siam, les fonctionnaires au service de ce dernier pays s'étaient-ils retirés sur la rive droite d'où ils exerçaient, sans résultat appréciable d'ailleurs, une active pression pour entraîner les habitants derrière eux. Les petits chefs m'eussent néanmoins attendu sans trop d'inquiétude si deux Laotiens, se prétendant représentants des Français n'étaient venus s'y disputer l'autorité, et si, d'autre part, un descendant de la famille des anciens princes du Tranninh, envoyé par le résident de Vinh soucieux de ne pas laisser le pays sans direction, mais qui ne s'était pas rendu compte de la fâcheuse im-

pression que produirait, sur les habitants, la présence d'un chef choisi dans une principauté de race différente et qui leur avait été soumise, n'avait aussi en s'attribuant le pouvoir, contribué à troubler les esprits. Réclamé par la population de son pays où il devait être mieux à sa place, ce dernier, muni de mes recommandations, reprit le chemin du Tranninh, les deux autres avaient disparu à l'arrivée de M. Lugan.

Alors tous les chefs, réunis en ma présence, choisirent à l'unanimité, l'un d'eux comme chef principal. Nous fêtâmes ensuite le 14 juillet avec la population tout entière.

DE VIENG CHANG A KEMMARAT

En route, le 15, entre des rives fertiles et peuplées, autrefois les plus prospères du Laos et qui, je l'espérais, allaient le redevenir, nous arrivons le 16 à Nong Kay, centre important formé en partie par des habitants deVieng Chang, et substitué à cette ville par les Siamois pour le commerce. J'avais à y choisir le terrain de l'Agence future dont M. Lugan devait surveiller la construction. Le Commissaire siamois chargé de représenter son gouvernement dans cette région du centre du Laos, prince Pra Kiak, s'était récemment retiré à Ban Dua Makeng, en dehors de la zone réservée où des troupes de ses soldats circulaient néanmoins constamment.

A peine arrivé je reçois la visite du Pra Datzakorn, Commissaire siamois désigné pour m'accompagner sur la rive droite, il s'excuse, pour cause de santé, de ne pouvoir remplir sa mission et me fait connaître qu'il sera remplacé par le Phya Pacdi, fils aîné du Commissaire en résidence à Oubône.

M. Lugan, qui nous a accompagnés, rentre à Vieng Chang le 17, il y passera une quinzaine de jours, puis accomplira une tournée dans les provinces relevant de son commissariat, Tourakom, Borikan, Patchoum, etc...

Continuant la descente du fleuve, j'entre en contact avec les chefs de la rive gauche qui, prévenus, m'attendent au passage. Je rencontre,

entre autres, au confluent du Nam Nhiep, ce descendant de la famille du Tranninh que j'ai, dix jours avant, mis en route de Vieng Chang vers son pays, il m'apporte des réclamations de ses compatriotes contre les Siamois.

Sur la rive droite, j'ai lieu de constater à Ponepissaye, Sarraboury et Outhène la présence d'officiers, de soldats et d'agents siamois substitués partout aux autorités locales.

A Outhène nous retrouvons M. Garanger. Notre ancien compagnon, y a réinstallé le comptoir du Syndicat du Haut-Laos dont l'expulsion de MM. Champenois et Esquilat par les Siamois avait été une des causes des difficultés avec le Siam. Il va partir sans retard pour le haut Nam-Hou, où, comptant sur son expérience et sa connaissance du pays, je l'ai fait désigner, pour créer à Muong Hahin, un poste qui sera l'intermédiaire de la mission pour les relations avec le Tonkin pendant les opérations avec les Commissaires anglais dans le haut Mé-Khong. M. Champenois, prochainement attendu, le remplacera à Outhène.

Pendant que nous étions à Outhène, le commandant de la canonnière *Massie*, prévenu de ma présence, vint de Tha kèk, poste français plus au sud, me rejoindre sur son bateau.

Je vis ainsi le petit vapeur, type des premières embarcations destinées à montrer sur le Mé-Khong, le pavillon français jusqu'aux frontières de Chine, et qui avait reçu le nom de mon malheureux compagnon. Long de 25 mètres, large de $3^{m},30$, ayant $0^{m},77$ seulement de tirant d'eau maximum, son déplacement était de 26 tonneaux et sa vitesse de 10 nœuds. Il était armé de trois canons Hotchkiss. Son commandant, après lui avoir fait franchir les passes difficiles de Kemmarat et avoir remonté le grand bief du fleuve jusqu'à Sampana, était redescendu à Tha Kèk et y avait construit une installation en vue de l'hivernage. Il nous prit à son bord et nous conduisit à Lakhône, puis à Tha Kèk, où nos radeaux nous rejoignirent.

A Lakhône, le Commissaire siamois Phya Pacdi se présente ; mon premier soin est de lui faire remarquer que comme sur toute la partie de la rive droite déjà visitée, des fonctionnaires siamois y sont, contraire-

ment au Traité, substitués pour l'administration et la police, aux autorités locales ; ensuite je choisis un terrain pour la future Agence commerciale.

A Tha Kèk, je trouve installé un inspecteur des milices annamites avec une petite troupe. Le pavillon français venait d'être mis en berne, et nous eûmes la douloureuse surprise d'apprendre l'assassinat du président Carnot.

J'y pris toutes les dispositions pour l'organisation de la région et des cantons de Kammon, de Kamkeut et du Pou Houa, et pour le voyage des agents commerciaux destinés aux postes de la rive droite, Nongkay, Lakhône, Peunom, Ban Mouck et Kemmarat.

Poursuivant notre enquête avec le Phya Pacdi, nous stationnons à Peunom, le pays du sanctuaire le plus célèbre du Laos, devant le confluent du Sé-bang-hien, à l'important marché de Ban-Mouc, en face duquel devait, peu après, s'établir le poste français de Savanakèk, et enfin à Kemmarat, devant l'embouchure du Sé-bang-faï, tous ces points devant être le siège d'Agences commerciales.

Les eaux avaient alors atteint leur maximum, elles débordaient partout sur le sol qu'elles couvraient jusqu'à de grandes distances.

M. Caillat, remontant le Sé-bang-hien, gagna Songkhône où un Commissaire français, M. Odendhal, était arrivé depuis quelques jours pour prendre l'administration de la région comprenant, outre ce canton, ceux de Saravane et d'Attopeu.

Le lendemain, ils me joignirent ensemble, et m'apprirent que la ligne télégraphique en construction, venant de l'Annam, n'était plus qu'à quatre jours de marche du Mé-Khong. Ainsi que je l'avais fait pour tous les agents français de la rive gauche, je mis M. Odendhal en relations avec les autorités laotiennes de la rive droite.

DE KEMMARAT A OUBÔNE

Le 3 août, par la route de terre suivie par la mission en 1890, nous arrivions à Oubône, centre en dehors de la zone réservée où je devais régler

l'installation d'un futur vice-consulat. Les Siamois y avaient transporté démontées, deux chaloupes à vapeur pour la navigation du Moun, mais ils n'avaient pu les mettre en état de fonctionner, et je dus renoncer à les utiliser pour me rendre à Korat. Pressé par le temps, j'abandonnai alors l'intention que j'avais eue de gagner Bangkok par ce point important où je devais aussi installer un vice-consulat.

J'appris, à Oubône, la mort brusquement survenue du dernier prince laotien du pays, descendant des rois de Vieng-Chang, dont j'ai précédemment parlé [1].

DE OUBÔNE A KHÔNE, A PNOMPENH ET A BANGKOK

Revenu au Mé-Khong en descendant le Moun en pirogues, nous nous dirigeâmes sur Ban Muong, gros village sur la rive gauche, où un poste comprenant des soldats de la Légion étrangère et des tirailleurs annamites était installé. De la berge, nous apercevions Bassac où le Commissaire siamois nous avait précédé et où nous nous rendîmes ensuite.

L'Agence commerciale était depuis longtemps organisée à Bassac où nous trouvons le Roi, qui reçut autrefois la mission de Lagrée, sous la tutelle d'un agent siamois d'ordre inférieur. Ici le Phya Pacdi considère sa mission comme terminée, il a reçu mes protestations et contre l'inexécution et contre la violation du Traité, en m'entendant lui dire que la conséquence en sera le maintien de l'occupation de Chantaboun par les troupes françaises, il m'assure qu'il y fera droit.

Kong, où nous arrivons le 9 août, était déjà en communication télégraphique avec Saïgon. Un Commissaire venu de Cochinchine y avait sa résidence, et une garnison française y était établie depuis que les difficultés avec le Siam avaient éclaté.

Nous y vîmes arriver une chaloupe à vapeur, le *Ham-Luong*, commandée par M. Robaglia, enseigne de vaisseau, qui allait étudier le fleuve entre Kong et l'embouchure du Moun. MM. Simon, lieutenant de vais-

1. Voir pages 72 et 73.

seau, chef de la mission hydrographique et Robaglia, frère du précédent, lieutenant de vaisseau, nouveau commandant de la chaloupe *l'Argus*, étaient également à bord du Ham-Luong ; il fut entendu qu'ils nous conduiraient à Khône, d'où l'*Argus* me mènerait à Pnompenh avec mes compagnons.

Kong avait particulièrement été éprouvé par la guerre, les Siamois ayant tenté d'en faire le siège de la résistance contre nous ; aussi nombreuses étaient les réclamations qui me furent remises au sujet de leurs derniers actes dans le pays.

En quelques heures nous fûmes rendus au nord de Khône où aboutissait un chemin de fer de 6 kilomètres construit pour faciliter le transbordement entre les deux biefs du fleuve que séparent les cataractes. Un poste y était établi, et M. Simon y avait ses approvisionnements pour la suite de sa mission. La chaloupe *Lagrandière* attendait, au Sud de l'île, son transport, par ce chemin de fer, dans le bief supérieur où M. Simon devait en prendre le commandement, et lui faire franchir les passes de Kemmarat.

Le 13 août, l'*Argus* nous déposait à Pnompenh. J'y laissai le lieutenant Oum, et avec M. Caillat je gagnai aussitôt Hatien ; la canonnière *Vipère* nous y attendait pour nous mener à Bangkok où nous débarquâmes le 20 au soir.

SÉJOUR A BANGKOK, DÉPART POUR HANOÏ

Le lendemain, je fis connaître au Ministre des Affaires étrangères du Siam le résultat de ma mission.

Le Traité n'avait pas été porté à la connaissance des populations, la proclamation du Roi de Siam relative au retour dans leur pays des anciens habitants de la rive gauche du Mé-Khong, était partout inconnue. Non seulement le Siam n'avait pris aucune mesure pour exécuter le Traité, mais tout ce qu'il avait fait tendait à l'éluder ou à le violer. Les réclamations de toute sorte étaient innombrables.

Il admit, et j'en informai aussitôt le Gouvernement de la République, que suivant un accord intervenu à Paris entre notre Ministre des Affaires

étrangères et le Représentant du Siam, les questions diverses à régler dans les provinces d'Angkor et de Battambang et dans la zone réservée de 25 kilomètres, le seraient par des Commissaires des deux pays [1], mais, qu'il



Fig. 107. — Intérieur de pagode à Bangkok.

en était deux, la tentative de transformation en province siamoise de la partie de la principauté de Luang-Prabang située sur la rive droite du Mé-Khong, et la substitution d'autorités siamoises aux autorités locales

1. Ils ne furent point désignés dans la suite.

dans la zone réservée, au sujet desquelles il appartenait au Gouvernement siamois de donner des ordres immédiats, parce qu'elles étaient le résultat de ses instructions.

J'eus l'occasion, pendant ma présence à Bangkok, d'achever de me mettre d'accord avec M. Scott, Ministre Résident de la Grande-Bretagne, sur notre future mission dans le haut Mé-Khong, et en particulier sur le lieu de rendez-vous et la date de réunion à proposer à nos Gouvernements.

Je partis pour Saïgon le 3 septembre et je m'y embarquai pour le Tonkin, où j'avais hâte d'arriver afin de m'entendre avec le Gouverneur général sur les détails relatifs à l'organisation de la suite de ma mission. Le 9, j'étais à Hanoï.



Fig. 108. — Le « Massie ».



Fig. 109. — Une halte sur la Rivière Noire pour le déjeuner, et pour le séchage du bagage d'une pirogue naufragée.

IV

TONKIN

MM. PAVIE, LEFÈVRE-PONTALIS, TOURNIER, RIVIÈRE, LUGAN, THOMASSIN, SEAUVE, SANDRÉ, LEFÈVRE, CAILLAT ET OUM

9 septembre au 9 décembre 1894

DE HANOÏ A LAÏ CHAU ET A MUONG NHIÉ

Aussitôt arrivé à Hanoï, j'organisai rapidement, grâce aux facilités que me donna le Gouverneur général intérimaire, M. Chavassieux (M. de Lanessan était alors en France), l'importante campagne qu'allait entreprendre la mission.

J'allais avoir un double but à poursuivre. Il était indiqué d'une manière précise dans les instructions que m'avait adressées, le 6 janvier, M. Casimir-Périer, alors Président du Conseil et Ministre des

Affaires étrangères. C'étaient : 1° La délimitation de la frontière avec la Chine du Fleuve Rouge au Mé-Khong ; 2° L'examen en commun avec une mission anglaise d'une zone intermédiaire à créer sur le haut Mé-Khong entre nos possessions et les possessions anglaises. J'aurais ensuite à achever l'organisation du Laos français sur la rive gauche du grand fleuve, et à constater sur la rive droite de persistantes violations, par le Gouvernement siamois, du Traité du 3 octobre, qui m'étaient, ainsi qu'au Gouverneur général, constamment signalées.

Pour mener à bien et en peu de temps un programme aussi étendu, un nombreux personnel était nécessaire.

J'avais déjà comme collaborateurs MM. Lefèvre-Pontalis, Caillat et Oum et je venais d'être rejoint par notre ancien compagnon, le capitaine Rivière, venu du bureau géographique de l'armée à Paris. Le Gouverneur général intérimaire, sur ma demande, décida de m'adjoindre MM. Tournier, chef de bataillon à la Légion étrangère, Thomassin, lieutenant au même régiment, Seauve et Sandré, lieutenants d'artillerie de marine, Lefèvre, médecin de 2e classe du corps de Santé des colonies et Lugan, commis de résidence qui avait déjà pris une part active aux travaux de la mission dans la période précédente. MM. Mailluchet, lieutenant d'infanterie de marine et Sainson, interprète pour la langue chinoise au Consulat de France à Mongtzé, devaient un peu plus tard se réunir à nous.

Le rendez-vous avec la mission anglaise avait été fixé, par les deux Gouvernements, au 1er janvier 1895 à Muong Sing. Celui avec la commission chinoise avait été proposé par moi pour le 15 décembre, à Long-Po sur le fleuve Rouge pour un groupe, à Muong Lé (Yunnan) pour l'autre.

Grâce à l'aide générale reçue à Hanoï, dans cette circonstance, comme dans les précédentes, nous fûmes en mesure de nous embarquer le 29 octobre à Chobo sur des pirogues que Déovantri nous avait expédiées pour remonter la Rivière Noire jusqu'à Laï où je devais organiser les convois terrestres.

Le capitaine Rivière et le lieutenant Seauve, qui allaient faire les observations astronomiques pendant cette première partie du voyage, s'étaient mis en marche, par terre, avec des miliciens annamites destinés à l'escorte

d'honneur de la Commission franco-anglaise. M. Rivière avait apporté de France deux théodolytes, fournis par le service géographique de l'armée[1], ils allaient permettre de déterminer les principaux points du voyage.

La flottille, composée de 19 pirogues, emporta tout le personnel français nommé plus haut, sauf ces deux officiers et M. Lefèvre-Pontalis



Fig. 110 — Départ de Chobo.

qui après avoir accompli son exploration du Mé-Khong à la Rivière Noire, devait bientôt venir au-devant de nous en descendant ce dernier cours d'eau. Outre mon fidèle secrétaire cambodgien Ngin et trois interprètes pour le laotien, nous emmenions aussi un interprète chinois.

Deux Commis des Postes et Télégraphes, destinés aux bureaux qui

1. Voir même série, vol. IV, page 22.

allaient être ouverts à Dien-bien-phu (Muong Theng), et à Luang-Prabang, partirent également avec nous.

La navigation sur la Rivière Noire est difficile, les rapides sont fréquents et longs à franchir, mais avec des bateliers comme ceux qui nous entraînaient, nous atteignîmes rapidement Van Yen. Dans la journée du 5 novembre, nous dépassions le rapide Beu-maï où la chaloupe *Leigue*, avec laquelle j'avais fait la première expérience de navigation à vapeur sur



Fig. 111. — Le convoi en marche dans les rapides de Vanbou.

la Rivière Noire, sombra en septembre 1888[1]. Le 7, nous nous arrêtions à Takian, auprès de la tombe de notre ancien compagnon Nicolle, mort en cette même année 1888. Le 9, à Vanbou, les deux télégraphistes nous quittèrent pour gagner leur destination par terre. A partir de ce point, MM. Rivière et Seauve prirent des pirogues et, par contre, MM. Thomassin, Sandré et Oum suivirent la route terrestre.

Le 12, M. Lefèvre-Pontalis et Déovantri nous rejoignent venant de Laï-chau. Leur rencontre me donna tout le loisir de bien régler avec

1. Voir même série, vol. I, page 275.

Déovantri, avant l'arrivée à Laï, la façon dont serait organisée la marche des différentes fractions de ma mission. Le 17, nous atteignions Laï, où nous trouvions, comme chef du poste militaire, le lieutenant Jacob qui plus tard devait être attaché à la mission.

Le capitaine d'artillerie de marine Bourguignon se rouvait aussi à Laï. Il y avait amené soixante-quatorze mules que, sur mon désir, le colonel Servière l'avait chargé d'acheter pour nous à Mongtzé, où il se trouvait.

Quoiqu'il y eût là les éléments d'une caravane importante, je me fus bientôt rendu compte que ce nombre de mules serait insuffisant, et je



Fig. 112. — Le poste de Lai-Chau ou Muong-Lai.

chargeai Déovantri de faire acheter sur le plateau de Tafine, peu éloigné, d'autres bêtes pour former le convoi du commandant Tournier, à qui j'allais confier la direction du groupe chargé de la partie de la délimitation comprise entre le Fleuve Rouge et la Rivière Noire.

Les miliciens annamites amenés pour l'escorte, quoique spécialement choisis parmi d'anciens soldats, supportaient mal le climat des régions montagneuses; sur trente-huit, enrôlés à Hanoï, quinze avaient déjà été renvoyés au Tonkin. Une sélection définitive fut faite et je gardai seulement une dizaine de ceux qui semblaient consternés à l'idée de ne pas accompagner la mission jusqu'au bout.

J'avais fait confectionner à Hanoï, pour les partisans de Déovantri qui devaient nous suivre, des uniformes, genre chinois, en drap garance, reste d'un approvisionnement des troupes de la guerre rentrées en France; avec ces costumes, ils reçurent des fusils modèle 1874. Trente d'entre eux furent attachés au groupe Tournier; vingt-cinq devaient marcher avec le mien. C'étaient des hommes dévoués sur qui on pouvait compter



Fig. 113. — Tombe de la mère de Déovantri.

comme ils l'avaient du reste montré lors de la mission de 1890-1891, à travers les Sip-song Pahn na.

Quel que fût mon désir de me hâter, nous dûmes passer deux semaines à Laï à régler le voyage et à faire nos préparatifs de toute sorte. Je tenais à être exact aux deux rendez-vous à Muong Lé et à Muong Sing. Aussi Déovantri, qui avait à cœur le succès, mit-il toute sa sollicitude et tout son amour propre à ne rien négliger pour assurer notre marche rapide, en

territoire français d'abord en approvisionnant les étapes et en faisant réparer les chemins, en territoire chinois ensuite en avisant les villages de notre prochain passage. Le choix des hommes, que nous allions emmener, était sa grande préoccupation, et aussi les soins aux bêtes qu'il fallait arriver à garder en bon état pendant tout le voyage si on voulait éviter des mécomptes.

Jamais notre excellent auxiliaire ne s'était donné plus de peine pour nous faire réussir. Il témoignait ainsi sa gratitude non seulement pour le passé mais aussi pour le présent, car il savait le Gouvernement français résolu à ne rien céder à la Chine de ses territoires dont les Agents chinois avaient eu l'espoir de lui enlever une partie. Il savait qu'il nous devait d'avoir fait la lumière sur cette question si grave pour lui et ses populations. Il nous en aimait davantage encore, et celles-ci rivalisaient d'entraînement vers nous avec leur chef.

Enfin, M. Mailluchet nous ayant joints, venant de Laokay, et les dispositions utiles ayant été prises pour assurer le fonctionnement des courriers entre nos groupes et Laï, le départ fut fixé.

Déovantri devait rester à son poste pendant toute la durée de la mission, afin de pouvoir parer à toute éventualité ou difficulté.

Le commandant Tournier se mit en route le 26 novembre vers Long Po, sur le fleuve Rouge, par la route de Phong To ; MM. Lugan et Sandré partaient avec lui, M. Sainson devait les joindre peu après leur arrivée à destination.

Le 1[er] décembre, je quittai à mon tour Laï Chau pour Muong Lé, avec MM. Lefèvre-Pontalis, Rivière, Seauve, Mailluchet, Thomassin, Lefèvre, Caillat et Oum. La route que nous allions d'abord suivre était jusqu'à Muong Nhié — où nous devions nous séparer en deux groupes — celle que j'avais relevée en 1891 en allant vers le Mé-Khong et Xieng Houng.

Le 9 décembre, nous atteignîmes ce poste où nous trouvâmes M. Garanger, Commissaire du Gouvernement à Muong Hahin, venu à mon appel pour nous rencontrer, et pour introduire dans la vallée du Nam-Hou, M. Lefèvre-Pontalis, qu'allaient accompagner MM. Thomassin et Lefèvre.

La séparation eut lieu le lendemain. Pendant que nos trois camarades descendraient la vallée du Nam-Hou sur sa rive droite, en se tenant le plus près possible de la ligne de partage des eaux, notre future frontière avec la Chine, et gagneraient ensuite Muong Sing, lieu



Fig. 114. — Départ de la Mission de Muong Lai.

de rendez-vous général avec la mission anglaise, j'allais me rendre avec nos autres compagnons à Muong Lé, dans le Yunnan, à la rencontre des Commissaires chinois, avec qui nous commencerions aussitôt les études de la délimitation.



Fig. 115. — Mans de la région de la basse Rivière Noire.

V

DÉLIMITATION DE LA FRONTIÈRE AVEC LA CHINE

10 décembre 1894 au 5 mars 1895

Dès le mois de février 1891, alors que je me trouvais à Laï, sur le point de partir pour visiter la région frontière vers le Grand Fleuve, j'avais avec insistance attiré l'attention de notre Gouvernement sur la nécessité de prolonger au plus tôt la délimitation jusqu'au Mé-Khong, et au commencement de l'année suivante, avant de quitter Paris pour l'Indo-Chine, j'avais de nouveau sollicité d'être chargé du règlement de cette opération qui pouvait être, à mon avis, très rapidement conduite. Un des avantages que je signalais, comme conséquence de l'entente qui devait reconnaître nôtres, les territoires au sud du tracé, et sur lesquels la Chine avait incontestablement eu autorité[1], serait de donner plus de force à nos réclamations vis-à-vis du Siam pour l'évacuation par lui de ces régions.

1. Voir page 20.

Si l'exécution ne suivit pas immédiatement ma proposition, du moins l'utilité de celle-ci fut-elle bientôt reconnue. En effet, peu après mon arrivée à Bangkok je fus informé (29 octobre 1892) que notre Ministre à Pékin allait être autorisé à aborder la question du prolongement de la frontière jusqu'au Mé-Khong. Une deuxième dépêche (21 février 1893), me demandait ensuite mes vues sur les conditions dans lesquelles il conviendrait de poursuivre avec le Gouvernement chinois cet achèvement de la délimitation. En juillet suivant, des ouvertures ayant été faites au Tsong Ly Yamen, celui-ci se montra favorable à l'opération, mais il demanda un délai afin d'attendre les résultats d'une enquête géographique qu'il prescrivait au vice-roi du Yunnan. Enfin par la dépêche, plus haut citée, du 6 janvier 1894, M. Casimir-Périer, alors Président du Conseil et Ministre des Affaires étrangères, me chargea de la délimitation jusqu'au Mé-Khong.

Où en étaient à ce moment les travaux dans la région du Fleuve Rouge?

Au commencement de l'année, le colonel Servière, Président de la Commission française d'abornement, avait annoncé au Gouverneur général de l'Indo-Chine que sur la rive gauche du Fleuve Rouge, les opérations étaient presque arrivées à leur terme. Quant à la section comprise entre le Fleuve Rouge et la Rivière Noire, certains incidents relatifs au territoire de Déovantri, et les erreurs relevées sur la carte annexée au procès-verbal de la convention de 1887 qui faisaient, par exemple, de la Rivière Noire un affluent du Mé-Khong, rendaient impossible, d'après le témoignage des Commissaires chinois eux-mêmes, l'établissement de la frontière dans plusieurs parties et nécessitaient la suspension de toute opération de délimitation. Un télégramme du Gouverneur général avait, en conséquence, à la date du 7 mars, prescrit au Colonel Servière d'arrêter tout travail dans la section entre le Fleuve Rouge et la Rivière Noire.

Sur ce terrain, en plus des levés que j'avais faits en 1891, au nord et au sud de la frontière, des études avaient été poursuivies pendant l'année 1893, d'après les ordres du Colonel Servière, par MM. Pelletier et Jacob, lieutenants d'infanterie de marine, et Simon, sous-lieutenant à la Légion étrangère. C'étaient ces derniers travaux qui n'avaient pu donner de résultat.

La principale cause de leur insuccès était dans le tracé que mainte-

naient les Commissaires chinois malgré les protestations de Déovantri, et qui nous enlevait les cantons de Muong Mo, Muong Boum et Muong Té, parties intégrantes du territoire de ce chef, soit environ trois mille kilomètres carrés.

Puisque l'achèvement de la délimitation allait être entrepris, il devenait possible d'en profiter pour reviser les travaux de la première Commission entre le Fleuve Rouge et la Rivière Noire.

Précisément, au commencement de l'année, M. Gérard, nouvellement nommé Ministre à Pékin, passa à Saïgon pour gagner son poste. Je l'y avais rencontré[1]. Nous avions eu, avec M. de Lanessan, plusieurs entrevues au cours desquelles avaient été convenues les bases du projet de tracé à soumettre au Gouvernement chinois. Elles comportaient le renoncement par la Chine à la fraction du territoire de Déovantri, l'abandon par elle des quatre cantons constituant la partie supérieure du bassin du Nam-Hou, et l'abandon des sources salées qui, à l'extrémité sud des Sip-song Pahn na, se trouvent dans le bassin du Nam-Ta. Ces derniers territoires dépendaient jusqu'alors de la Chine mais dans des conditions discutées par nous avec des arguments sérieux.

Les pourparlers activement commencés par M. Gérard dès son arrivée à Pékin avaient abouti heureusement, et le 10 octobre, il me télégraphiait, que le Tsong ly Yamen avait accepté la ligne générale telle qu'il l'avait indiquée, qu'il priait le Ministre des Affaires étrangères de donner des instructions pour la reprise immédiate des travaux, et qu'il envoyait à Hanoï la carte sommaire acceptée comme base.

Interrogé par le Ministre des Affaires étrangères sur la question de savoir s'il me serait possible de diriger la délimitation tout en conduisant mes autres missions, et sur la durée probable de cette opération, je répondis par l'affirmative, et je fis connaître que deux mois seulement seraient nécessaires pour terminer avec la Chine.

Il restait à convenir du lieu et de la date du rendez-vous avec les Commissaires chinois. Je divisai la frontière en deux sections, la pre-

1. Voir page 251.

mière du Fleuve Rouge à la Rivière Noire, environ 200 kilomètres, la seconde de la Rivière Noire au Mé-Khong, environ 370 kilomètres, et je proposai à M. Gérard, Long Po sur le Fleuve Rouge, pour la réunion d'un premier groupe de Commissaires Français et de Commissaires Chinois, et Muong Lé, petite ville au sud du Yunnan, pour la réunion du second groupe ; enfin, la date du 15 décembre.

Ces dispositions ayant été acceptées, il ne resta plus qu'à poursuivre l'exécution des opérations.

J'en confiai la conduite, dans la première section, au commandant Tournier à qui j'adjoignis MM. Lugan, Sandré et Sainson.

Je pris la direction de la seconde avec mes autres collaborateurs.

Voici, avant de résumer les études auxquelles la délimitation donna lieu, le tracé que, grâce à ses efforts, M. Gérard fit prévaloir auprès du Tsong Ly Yamen :

Quittant le Fleuve Rouge au confluent du Long-Po, il remonte ce cours d'eau jusqu'au confluent du Hang-yaï-ho, suit le thalweg du Hang-yaï-ho jusqu'à sa source, puis, la crête de la chaîne de partage des eaux entre le Fleuve Rouge et le Nam-Na jusqu'à la source du Ping-ho, branche septentrionale et principale du Mou-ki-ho, et le cours du Mou-ki-ho jusqu'à son confluent avec le Nam-Leut ou Ta-pao-ho : il suit ensuite le Nam-Leut jusqu'à son confluent avec le Nam-Koung, puis le thalweg de cette dernière rivière jusqu'au Nam-Na. Passant alors sur la rive droite du Nam-Na, il part du confluent du Pa-pao-ho, remonte cette rivière jusqu'au confluent du Kouanh-Si-ho et suit le cours de cette seconde rivière jusqu'à sa source ; de là, il suit la ligne de faîte des hauteurs limitant au Sud le bassin du Kinn-tse-ho jusqu'à la source de cette rivière ; il suit ensuite la ligne de faîte de la chaîne limitant les bassins du Nam-Na et de la Rivière Noire, puis, un contrefort de cette chaîne séparant le Nam-la-pé du Nam-La jusqu'au confluent de ces deux rivières : à partir de ce point il suit le cours du Nam-La jusqu'à la Rivière Noire qu'il remonte ensuite jusqu'au confluent du Nam-Nap.

Du confluent du Nam-Nap, le tracé gagne, en suivant ce cours d'eau,

la ligne de faîte entre le Nam-Hou, affluent du Mé-Khong, et la Rivière Noire d'abord, le Nam-Ban ou Lo-So ensuite et le Nam-La, tous deux affluents du Mé-Khong. Cessant alors d'aller au Sud pour prendre la direction Ouest, il s'engage toujours sur la ligne de faîte entre les sources sud du Nam-La et celles du Nam-Ta autre affluent du Mé-Khong, puis entrant dans le bassin du Nam-La, passe entre les sources de ses affluents le Nam-Mang et le Nam-Youn, va couper ce dernier cours d'eau au confluent du Nam-Oua et gagne, par la ligne de faîte, le Mé-Khong au confluent du Nam-La où il s'arrête.

L'arrangement qui consacra ces limites fut signé le 20 juin 1895. L'abornement qui en fut la conséquence fut exécuté par M. Sandré, mon ancien compagnon, devenu Résident de France dans l'administration civile de l'Indo-Chine.



Fig. 116. — Une borne frontière. Le Commissaire chinois. M. Sandré.



Fig. 117. — Thaïs du bassin du Fleuve Rouge.

PREMIÈRE SECTION

MM. TOURNIER, LUGAN, SANDRÉ ET SAINSON

ÉTUDE ENTRE LE FLEUVE ROUGE ET LA RIVIÈRE NOIRE, DE LONG-PO AU CONFLUENT DU NAM-NAP

Environ 320 kilomètres.

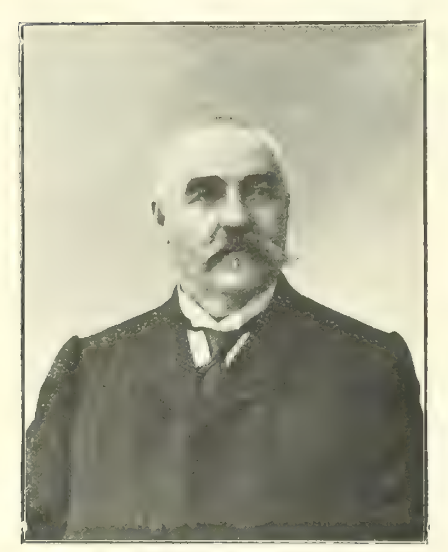
Le 26 novembre, MM. Tournier, Lugan et Sandré nous quittèrent à Laï Chau, escortés par trente miliciens de Déovantri pour gagner par la route de Phong To, le Fleuve Rouge où ils allaient se réunir, à Long Po, aux Commissaires chinois. Parvenus le 7 décembre à Baxat, ils y furent joints par M. Sainson, et ils y saluèrent le Gouverneur général M. de Lanessan, en tournée, qui donna ses instructions particulières au commandant. Ils séjournèrent jusqu'au 28 dans ce poste, et se rendirent à Long Po où leur réunion avec les Commissaires chinois, s'effectua le 3 janvier 1895.

Il fut aussitôt convenu que M. Sandré partirait avec deux délégués

chinois et lèverait la frontière depuis les sources du Hang-Yai-ho, affluent de gauche du Long-Po jusqu'au Nam-Na.

Les autres membres de la Commission se mettraient en route quelques jours après pour le rejoindre à Ban Leing, point d'aboutissement de cette première étude.

Comme on dut attendre un courrier en retard apportant d'Hanoï copie de la carte sommaire expédiée de Pékin, M. Sandré put seulement se mettre en route le 9.



Le commandant Tournier.

Le lendemain, M. Lugan, souffrant depuis quelque temps, se rendit à Laokay pour consulter un médecin. Il en rapporta, le 13, la nouvelle qu'une bande de 80 Chinois paraissant avoir pour objectif le pillage du bagage du groupe, avait franchi le Fleuve Rouge et était passée sur notre territoire.

Le 14, la commission se dirigea vers le Nam-Na.

Son itinéraire pendant les deux premiers jours jusqu'à Ti-si-paï, longea, sur la rive chinoise, le cours du Long-Po. La route, tracée presque constamment à flanc de coteaux, escalade une série de croupes de 250 à 400 mètres d'altitude, contreforts de hauteurs qui limitent le bassin du Long-Po, très étroit au début et qui ne s'élargit un peu qu'à quinze kilomètres environ du confluent, à hauteur du village de Ouannthang où eut lieu la première étape.

Lorsque la Commission arriva à Ti-si-paï, groupe de trente à quarante cases, M. Sandré y revenait après une première reconnaissance du Hang-Yaï-ho, et se disposait à repartir le lendemain pour gagner le village de Si-lu-lao, en levant la chaîne frontière jusqu'à cet endroit. La route qu'il allait suivre était impraticable pour les bêtes chargées et la


YUN-NAN
DÉLIMITATION
DE LA
FRONTIÈRE FRANCO-CHINOISE
DU FLEUVE ROUGE AU MÉ-KHONG
I
Du Fl. Rouge à la Rivre Noire
Levés exécutés par M.M. Pavie, Jacob, Pelletier, Simon, Sandré, Seauve, Mailluchet, Thomassin et Oum.
1890-1895
Itinéraires de la Mission
Frontière réclamée par la Chine
Frontière adoptée
Echelle de 1:750000
E. GIFFAULT, DEL.
Fleuve Rouge
Rivre Noire
MAN HAO
LAO KAI
M. Laï (Lai Chau)
Phong To
M. Hum
M. Boum
Xieng Mi (Tche Mi)
Ki Ma Pa
M. Léo
M. Toung
M. Tong
M. Nhiê
Pou Fang
M. Ha Hin
Long Po
Sin Kay
Ba Xat
Bac Tan Traï
Talung Po
M. Té
M. Tia
M. Oua

Commission entière ne pouvait songer à la parcourir avec son convoi de mules. Deux voies se présentaient à elles pour aller au Nam-Na, l'une passait par Phong To et le col des nuages à travers notre territoire, l'autre, celle de Van Pou-ten était en terrain chinois. Pour ne pas s'exposer à tomber dans une embuscade tendue, comme c'était probable, en territoire français, par la bande signalée plus haut, la Commission choisit la route chinoise de Van Pou-ten. Elle comprenait trois étapes : Margan Ti, Muong Ping et Kéou-trou-kay.



M. Lugan.

C'est la grande voie de communication entre Phong To, la vallée du Long-Po et Manhao ; elle est assez bien entretenue, a par endroits $1^{m},50$ de large et a quelques parties pavées dans le voisinage des villages. Fortement détrempée à cette époque de l'année par le brouillard, elle a des passages difficiles surtout dans les descentes. Le pays est très accidenté, c'est un chaos de hauteurs d'une altitude de 1 300 à 1 800 mètres. Tout ce massif est très peuplé et par endroits bien cultivé. La population est presque entièrement composée de Pou Las et de Hougnis ; on y rencontre aussi quelques groupes de Chinoïs émigrés du Tsé-Tchouan ou du nord du Yunnan.

De Kéou-trou-kay un chemin se dirige sur Si-lu-lao, mais les renseignements l'ayant représenté comme abandonné depuis une quinzaine d'années, la commission renonça à l'utiliser et continua sa route sur Van Pou-ten.

Cette deuxième partie de la marche comprend trois étapes, Au-touken, A-tou-paï et Van Pou-ten. Très fréquentée, elle est partout assez

bonne malgré des montées et des descentes parfois très raides. Malheureusement le brouillard persistant qui rend la piste glissante, d'autre part empêche de distinguer quoi que ce soit à droite et à gauche. Van Pou-ten que j'avais visité en me rendant, en mai 1891, de Muong-Léo sur la Rivière Noire, à Manhao, sur le Fleuve Rouge[1], est un marché où quelques négociants chinois installés sous la protection d'un petit poste, achètent leurs produits aux habitants des nombreux villages des vallées voisines. C'est un lieu d'étape pour les caravanes allant à Manhao et en venant, et où les marchands trouvent des auberges pour s'installer et caser leurs bêtes.



M. Sandre.

De Van Pou-ten, une assez bonne route conduit à Si-lu-lao en six heures de marche ; la Commission, estimant que M. Sandré avait dû terminer le travail de ce côté, décida de gagner Muong La et de là Ban Leing où elle attendrait son retour.

Elle parcourut ainsi la route que j'avais relevée en 1891, et atteignit Muong La où elle trouva Kam-La, frère cadet de Déovantri, envoyé par ce dernier avec tous les renseignements nécessaires relativement à la frontière du côté du territoire de Laï Chau, et avec un supplément d'escorte de trente de ses miliciens, ce qui portait à soixante hommes l'escorte fournie par lui à ce groupe.

Quelques heures à peine après l'arrivée de la Commission, M. Sandré venait rendre compte qu'il avait échappé, par un véritable hasard, à l'attaque de son convoi, à Si-lu-lao par une bande chinoise qui devait évidemment être celle signalée par M. Lugan.

1. Voir page 153.

Parti en reconnaissance topographique une heure environ avant l'arrivée des pirates, il avait été prévenu par un habitant, fuyant devant eux, qu'ils étaient maîtres de la position et que sa petite escorte de dix miliciens avait été dispersée. Il avait alors pris le parti de rejoindre la Commission.

Dans la soirée et le lendemain arrivèrent des renseignements du commandant chinois de Van Pou-ten, prévenant qu'il prenait les mesures nécessaires, et des nouvelles des délégués chinois disant, entre autres détails, que la bande comptait environ quatre-vingts fusils.

Comme l'effectif de l'escorte était maintenant suffisant pour qu'on n'eût pas à craindre une nouvelle attaque, il fut convenu que toute la Commission se rendrait à Si-lu-lao pour continuer le travail interrompu.

Le 28 janvier, cinq miliciens envoyés en reconnaissance la rejoignirent à Ban Leing. Ils firent connaître que les pirates avaient quitté Si-lu-lao après le coup fait, et étaient rentrés en Chine par le même chemin qu'ils avaient suivi à l'aller.

La Commission se mit en route le lendemain à l'exception de M. Lugan qui, encore imparfaitement remis, et fatigué par la route parcourue, resta à Ban Leing avec vingt miliciens.

Après trois jours, employés par M. Sandré à des reconnaissances et à la détermination du col de Pienn Ngaï, la commission revint à Ban Leing en longeant la chaîne et les cours des trois cours d'eau : Nam-ki-ho, Nam-Leut et Nam-Khoum qui forment la frontière entre Si-lu-lao et le Nam-Na.

Le 6 février elle retournait à Muong La où elle séjourna jusqu'au 24.

Le 20, M. Sandré était parti par le chemin de Xieng-Mi et Kimapa, pour lever la frontière telle que nous la revendiquions.

Son itinéraire était à rebours, celui que j'avais relevé en 1891 de Muong Léo à Muong La. Je n'y reviendrai donc pas ici. Après avoir accompli son étude M. Sandré s'embarqua sur la Rivière Noire pour Muong Boum où il arriva le 13 mars.

Les autres membres de la commission, moins le premier des Commissaires chinois, qui suffisamment éclairé, était allé à Manhao pour y attendre ses compagnons, se mirent en route le 24 pour Muong Boum

en examinant, pour donner satisfaction aux délégués chinois, la ligne précédemment revendiquée par la Chine.

Le chemin suivi par eux est la seule voie de communication entre Muong La et la Rivière Noire à l'Ouest du Nam-Na. Quoique assez bien tracé, il est si peu fréquenté qu'il est par endroits nombreux, très mauvais, particulièrement dans le massif de la chaîne de partage des eaux. L'existence de ce chemin unique était bien évidemment la cause qui avait conduit les Agents chinois locaux à faire de si longs efforts pour obtenir que les cantons qu'elle parcourt fussent attribués au Yunnan.

Grâce aux études faites sur ce terrain par les topographes de la précédente commission, il fut facile de déterminer très rapidement la chaîne limitant le bassin du Nam-Boum que les Agents chinois avaient indiquée comme frontière, et le 5 mars, le travail étant terminé, les délégués partirent pour Manhao.

Le 2 avril, M. Tournier m'écrivit de Muong Theng (Dien bien phu), à Luang-Prabang, une lettre me faisant connaître que M. Sandré était parti pour Hanoï le 29 mars pour y établir, au net, le résultat de son travail. M. Sainson devait le suivre de près, enfin quelques jours plus tard, lui-même et M. Lugan, devaient partir pour Luang-Prabang, il m'y rendrait compte de sa mission et prendrait mes instructions pour celle que je devais ensuite lui confier.

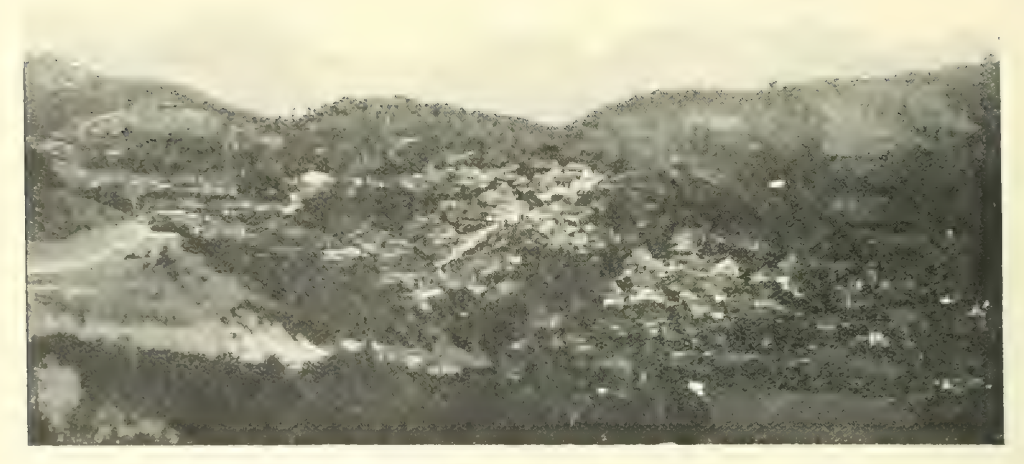


Fig. 121. — I-Hou, le centre, après I-Pang, le plus important pour le commerce du thé sur la rive gauche du Mé-Khong. (Altitude 1 700 mètres.)

SECONDE SECTION

MM. PAVIE, LEFÈVRE-PONTALIS, RIVIÈRE, SEAUVE, MAILLUCHET, THOMASSIN, LEFÈVRE, CAILLAT, OUM ET NGIN

ÉTUDE ENTRE LA RIVIÈRE NOIRE ET LE MÉ-KHONG, DU CONFLUENT DU NAM-NAP AU CONFLUENT DU NAM-LA

Pour examiner rapidement et avec fruit le vaste terrain de cette section, j'avais divisé en trois fractions le groupe dont je m'étais réservé la direction ; les deux premières devant parcourir des itinéraires parallèles à l'est et à l'ouest de la future frontière, la troisième ayant pour objectif de reconnaître les cols et les chemins d'union, dans la chaîne, entre ces deux voies.

La première fraction longeant le côté Est resterait en territoire français, elle n'aurait donc pas besoin, avant de commencer son étude, d'aller avec moi à Muong Lé à la rencontre des Commissaires chinois, aucun de ceux-ci ne devant l'accompagner. Composée de MM. Lefèvre-


DÉLIMITATION
DE LA
FRONTIÈRE FRANCO-CHINOISE
DU FLEUVE ROUGE AU MÉ-KHONG
II
De la Rivre Noire au Me Khong
par M.M. Pavie, Seauve,
Malluchet, Rivière, Thomassin, Oum, Lefèvre
1890-1895
Itinéraires de la Mission
Frontière adoptée
0 10 20 kil
E. GIFFAULT, DEL.
M.Léo
M.Lé
M.Kang
M.Bant
Lao Peu Kiai
Lo Sin Siou
Ta Ko Len
Ta Ten
X.Tong
San Pha Ka
Toung Kouang Ling
Da Tsao Yang
Kei Tso
Pin Tsang
Hi Vang Séui
Mouka
Li Fang
Tha Vé
Na Hoang Tsé
Bo Ho
Pou Kagne
Man Kang
I.Pang
Pou Re Chan
Ki Pou Tchin
B.Noi
B.Luong
M.Hou (Neua)
M.Hou (Tai)
B.Kiang Pia
Soun Kiai
B.Ngon
Lo Pao
Ma Lou Tang
Kao Sang
M.I.Hou
Doï Thieun
M.Khon
M.Noun
M.Hin
B.Pun Po
Doï Pat
Nang Kang Ho
M.Bang
B Kap
M.Ven
X Toung
Sane Koune
B Lek
B Méo
B Deu
Nam La
M.Pa
B.Khou
M.Poung
Ta Kyen
B.Pia Kho
M.Youm
B.Oua
B.Bo Hôte
M.Moun
M.Kang
M Mang
B Don Him
B Kang Na
MUONG SING
B Niam Kéo
B Ya
B.Teu Ma
B.Muong Ma
B Kouang
Lou Lo Tsa
M.Kong
Pang San
B.Yao
B.Sen Ten
B.Pang Kay
B.Son Ja
B.Bo Tene
Pa Fat Sai
B Sang Vang
B.Bo Hé
Vang Sa Loung
Sang Kang
M.La
B.Nhang
B.Nat
B.Tang
B Long Yeun
B Long Pak
M.Yo
B.Hang Bo
B.Yao
B.X Kam
B.Si Ban
B.Siau Pa
Pou Ten Tao
B.Tchia Po
B Na Paie
B Boa Miang
M.Boun (Tai)
B Na Ouai
B Na Luong
Na Mak
B Oum Po
B Long Nai
Pang Kaie
Pou Sam Sao
B N.Kok
B Kouang
M.Ngin
M.Hai
B.Tong Nea
B.Lang Pim Plé
Kian Nam Te
M.Pou Noi
B.San Toin
B.Mong Tchan
B Lao Pihe
B Koun Souk
Kiou Loum
B.Sen Pok
B Pat Tang
B.Moun Tri
B Koun Noun
Muong Ngai
B.Meuh
Pou Kout
B.Hou Ko Teu
Pou Toun Koung
Pou Sam Sao
B.Lao Seo
B.Lao
Pou Tenne Tiang
B.Sen Kou Kouan
Pou Kha
B.Pak Loum
M.Ha Hin
M.Oua
Ya Mune Po
B.Li Koto
B.Koto Moua
B.Méo
B.Ting

Pontalis, Thomassin et Lefèvre, elle était, comme on l'a vu plus haut[1], partie de Muong Nhié, le 10 décembre avec M. Garanger Commissaire à Muong Ha Hin.

Je devais conduire les deux autres fractions à Muong Lé d'où la troisième, comprenant les lieutenants Mailluchet et Oum, irait vers son but avec les Commissaires chinois, tandis que mes autres compagnons et moi nous descendrions au sud, par la voie ouest, en territoire chinois.

Notre convoi de mules allait avoir pour chef, tout le temps du voyage, Kam-Koui, neveu de Déovantri. Les soins à donner à ces bêtes, si utiles pour le succès de la mission, exigeaient la plus grande vigilance, car la campagne de six mois de marches journalières, qu'elles allaient faire sans qu'on pût ajouter, comme nourriture à l'herbe broutée aux haltes, autre chose que de rares suppléments de paddy, faisait craindre, par suite de fatigue et des maladies, une diminution de leur effectif qui eût été extrêmement fâcheuse. Plusieurs d'entre elles seraient uniquement affectées au transport de la petite forge et du matériel pour les ferrer en cours de route. Quant aux médicaments, en dehors du *sublimé* destiné, en solution, à laver les plaies que leur causeraient les bâts, les muletiers emporteraient, pour elles, peu de chose, ils trouveraient en chemin les herbes pouvant être utiles. Disons, dès à présent, que non seulement nous n'eûmes aucun mécompte sous ce rapport, mais que la campagne terminée, les mules se trouvèrent être en meilleur état qu'au moment de leur acquisition. La précaution, prise au départ, de promettre à Déovantri en reconnaissance des services rendus par lui et son personnel, toutes les bêtes qui reviendraient du voyage, avait, par-dessus tout, contribué à ce résultat[2].

1. Page 301.
2. Les mules avaient coûté environ 40 piastres l'une.

DE MUONG NHIÉ A MUONG LÉ

Du 10 au 20 décembre 1894

100 kilomètres dont 70 de levé nouveau

Pour être exact au rendez-vous avec les Commissaires chinois, je me mis en route le 10 décembre avec MM. Rivière, Seauve, Mailluchet, Caillat, Oum et Ngin.

Les observations astronomiques seraient faites par MM. Rivière et Seauve, et l'itinéraire serait tour à tour levé par MM. Mailluchet, Seauve et Oum.

La course compta sept étapes : Poufang, Na-ho, Na-hoang, Koan-la-San, Po-tsé-po, Ka-méo et Muong Lé.

J'avais précédemment, ainsi que plusieurs membres de la mission, déjà parcouru le trajet de la première[1]. Accompli dans la vallée du Nam-Nhié jusqu'à la bifurcation de la route de Muong Hahine, il mène ensuite, par une pente peu élevée, au col par où on entre dans le bassin du Nam-Ma, affluent important de la Rivière Noire, et au bord duquel est établi le petit village de Poufang. La marche, cette fois, avait tout particulièrement été incommodée par les dégâts fraîchement faits au chemin par les éléphants sauvages.

Un sentier légèrement au sud, dans sa partie médiane, de celui que j'avais reconnu en 1890 en me rendant par Ta-Li-Tsin à Muong Hou, conduit par un terrain plus élevé à la cinquième étape, Po-tsé-po. Passant près des sources de plusieurs affluents du Nam-Ma, il franchit au delà de Na-hoang, la ligne de partage des eaux de la Rivière Noire et du Nam-Hou, point où l'on sort, par une altitude de 2 000 mètres, du pays de Laï pour entrer dans celui de Muong Hou, et il montre quelques villages habités par des Lolos, des Hougnis et des Yaos.

A Po-tsé-po s'amorce un chemin dirigé au nord, vers Hi-vang, à la

1. Pages 40, 109, 118 et 158.

rencontre d'une voie parallèle à celle que nous suivions. Quelques hameaux, rencontrés au delà, appartiennent encore à l'agglomération de Ta-Li-Tsin ; leurs habitants, comme ceux des villages, de plus en plus fréquents, jusqu'à Muong Lé, sont des Hougnis. Après avoir passé les sources du Nam-Kang, affluent du Nam-Hou, la route atteint de nouveau la ligne de partage du Nam-Hou et de la Rivière Noire qui, ici, par une altitude de 1 780 mètres, marque la frontière avec la Chine ; elle s'y engage dans le bassin du Nam-Yé, gros affluent de la Rivière Noire, et présente dès lors, aux yeux, une flore modifiée, se rapprochant de celle de la zone tempérée.

Le passage des cours d'eau, fâcheux pour les bagages, malgré la sûreté de pied des mules, rend longue et pénible l'étape achevée à Kaméo ; mais le lendemain, une jolie vallée, remarquablement cultivée par les Hougnis, passés maîtres dans l'art de l'irrigation des terres, amène rapidement à la petite ville, très commerçante, de Muong Lé, déjà décrite[1].

Par un temps froid, sombre et pluvieux (4° au-dessus de 0°), nous séjournâmes jusqu'au 20 décembre à Muong Lé où nous avions été accueillis avec déférence par le mandarin militaire Ly Vang qui, dans le commandement du pays, avait succédé au chef que j'y avais rencontré en 1891[2].

Le premier Commissaire, Ly Zao Nieu, arrivé le lendemain de ma présence, me fit connaître, par la communication de ses instructions, qu'avec son collègue Tao Pié Vang, il était délégué pour la délimitation de la partie de la frontière comprise entre la Rivière Noire et le Mé-Khong, et que le Commissaire Tsiang, chargé de la même mission entre le Fleuve Rouge et la Rivière Noire, était déjà sur le terrain.

Ly Zao Nieu était un ancien fonctionnaire civil des confins de la Birmanie, préposé ensuite à plusieurs préfectures au Yunnan.

1. Page 148.
2. Page 149.

Tao Pié Vang était précisément l'agent chinois, mandarin militaire, avec qui j'avais fait connaissance en 1891, lorsqu'avec M. Lefèvre-Pontalis et Déovantri, je visitais les cantons des Sip-song Pahn na de la rive droite du Mé-Khong[1]. Par son action, dans les circonstances délicates où nous nous étions trouvés l'un et l'autre, je m'étais rendu compte que très au courant des questions de politique locale du pays, il avait été choisi, avec beaucoup de raison, par les autorités du Yunnan pour aplanir les difficultés. Dans les circonstances actuelles, les mêmes considérations, et nos rapports antérieurs, l'avaient fait adjoindre au Commissaire principal.

De leur côté tous deux savaient mon rôle sur les frontières, et ils connaissaient la persévérance avec laquelle j'en avais poursuivi la pacification. Leurs instructions établies suivant le désir de M. Gérard, notre Ministre à Pékin, étaient précises.

Notre bonne volonté étant commune et la confiance réciproque, nous fûmes vite d'accord sur la marche du travail. Assurés par moi qu'ils ne tarderaient pas à recevoir de Pékin une carte semblable à celle que j'avais établie, ils acceptèrent, pour la marche, une copie de la mienne. La leur comportait, en effet, des erreurs vraiment fabuleuses que du reste ils reconnaissaient : le Mé-Khong, par exemple, y recevait la Rivière Noire, se jetait ensuite dans le golfe du Tonkin !

Sauf pour la fraction du territoire de Déovantri, qu'ils auraient voulu voir revenir à la Chine, surtout par rancune contre ce chef à qui, ainsi que la plupart des fonctionnaires yunnannais du moment, ils ne pouvaient pardonner d'être volontairement devenu Français ; et pour le territoire du haut Nam-Hou revendiqué faiblement, aucune objection au tracé projeté ne fut soulevée par eux.

Il fut convenu que voyageant avec MM. Mailluchet et Oum, ils me rejoindraient deux mois plus tard, pour le règlement définitif du travail, à l'extrémité sud de la frontière, à Muong Poung.

1. Pages 136, 139 et 222.

DE MUONG LÉ A MUONG SING

Du 20 décembre 1894 au 1er janvier 1895

210 kilomètres dont 155 de levé nouveau.

Dans la marche précédente, de Muong Nhié à Muong Lé, la frontière avait été reconnue sur un premier point, près du village de Da-Tsao-Yang, sur la ligne de partage des eaux du Nam-Hou et de la Rivière Noire : dans celle-ci, qui allait comprendre douze étapes, nous allions la déterminer cinq autres fois.

Notre groupe, diminué de MM. Mailluchet et Oum, comportait avec moi, M. Rivière chargé des observations astronomiques, M. Seauve qui l'assisterait et lèverait l'itinéraire, et MM. Caillat et Ngin.

La première journée, passée à sortir du bassin de la Rivière Noire, mène à La Lou-piang, petit hameau Khas sur la ligne de partage et à la frontière (1 225 m.). Le long du chemin, péniblement parcouru dans la boue par le même temps froid et pluvieux, se remarquent cinq ou six villages de pauvres cultivateurs Hougnis dont les champs sont épars sur les pentes.

Deux heures après avoir quitté cette halte et être entrés dans le bassin du Nam-Hou, premier passage de ce cours d'eau dont les sources sont à peu de distance, et qui, venu de l'Est par un immense détour, a déjà ici un courant profond et une dizaine de mètres de largeur. A l'étape, à Kien-Séo, nous le retrouverons pour ne plus le revoir pendant tout le voyage.

Kien-Séo, important groupe de villages Lues et Thaïs Nheua, est le lieu de passage des caravanes qui de I-Hou et de I-Pang, les régions par excellence du thé, se dirigent par Muong Lé sur Lin Ngam et Yuen Kiang. Dans mon voyage vers le Mé-Khong en mars 1891 avec MM. Lefèvre-Pontalis et Vacle, j'y avais déjà séjourné ; le premier de mes compagnons, deux mois plus tard, après sa visite à I-Pang y était

venu reprendre notre itinéraire primitif par un chemin que nous allions, à notre tour, suivre pendant deux jours[1].

La troisième étape fut faite à Lu Thang (alt. 1 700 m.), sur la ligne des eaux de la Rivière Noire et du Nam-Hou où nous retrouvons la frontière que, le lendemain, nous suivrons quelques heures sur la crête, pour atteindre à Ban Noï, le sommet du massif formant la séparation de la Rivière Noire et du Nam-Ban, ce gros affluent du Mé-Khong, appelé Lo-So par les cartes chinoises, et dans le bassin duquel s'accompliront les quatre étapes suivantes.

Dès les approches de Ban Noï, le chemin parcourt ces remarquables plantations de thé que dans le pays on désigne d'une manière générale sous le nom thaï, très expressif, de Bo Kia (mines de Thé). Ce centre intéressant par le commerce qui s'y fait de la feuille du précieux arbuste, compte 1 000 à 1 200 habitants en majorité Tche-Ping-jen, gens peuplant en partie Muong Lé, que nous retrouverons également, plus loin, à I-Hou et originaires de Tche-Ping dans le Yunnan. Ban Noï est intéressant par la culture et le commerce du thé, et aussi parce qu'il est le lieu de passage des caravanes venant non seulement des autres riches pays à thé, de I-Pang et de

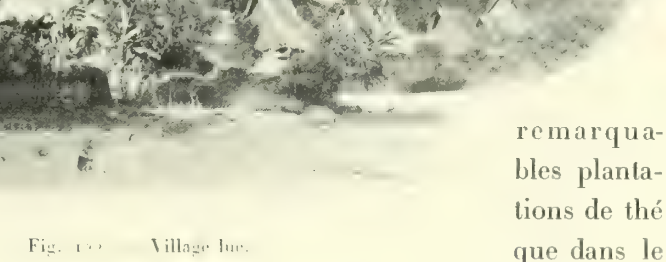


Fig. 1[illegible] — Village lue.

1. Vol. V, page 30.

I-Hou, mais encore de toute la région sud du Laos et de la Birmanie.

Deux journées de marche séparent Ban Noï de I-Hou. Dans la première, longeant en le remontant le cours de la petite rivière Nam-Lé, nous campons, après la rencontre de quelques Yaos allant vendre leur récolte et après avoir traversé des villages Khas Paï, dans un lieu désert nommé Ko-lé-ho (alt. 1 070 m.). La marche, le lendemain, sur un plateau s'élevant peu à peu jusqu'à 1 380 m., dépasse les villages de Kao Sang et de Ma-lou-tang habités par des Tche-Ping, puis on atteint I-Hou en traversant de belles plantations de thé, qui laissent voir des villages unis par des sentiers que parcourent des caravanes et des gens affairés donnant l'impression qu'on arrive dans un centre très actif.

Comme Muong Lé, I-Hou a des maisons en briques couvertes en tuiles. Elle diffère de cette première ville en ce que, au lieu d'être au fond d'une vallée elle est bâtie sur les flancs d'un gros mamelon. Sa population composée en grande partie de Tche-Ping peut être estimée à 3 000 personnes y compris la portion flottante. C'est après I-Pang, le centre le plus important de culture et de commerce du thé. Plus de 1 100 caravanes, comptant chacune de 25 à 100 mules, viennent chaque année y prendre livraison du stock disponible.

Par un temps enfin devenu beau, après une journée supplémentaire de repos dans ce centre, déjà visité en 1891 par deux membres de la mission, MM. Massie et Macey[1], nous gagnons un point plus élevé, atteint par la route, et d'où l'on jouit d'une vue merveilleuse. Parcourant alors, vers le Sud, le plateau toujours pareillement cultivé et habité, nous arrivons, pour nous y arrêter, au village Lue de Long Hou qui clôt la région du thé proprement dite et celle habitée par les Tche-Ping. Les habitants s'y livrent à l'élevage de bœufs qu'ils vendent bon prix aux caravanes manquant de mules. Là s'amorce l'itinéraire que suivirent MM. Massie et Macey pour gagner le Mé-Khong et me rejoindre à Xieng Houng en 1891.

A gauche de notre route, la chaîne porte le nom de Doï Thieum, elle

1. Pages 128 et 130.

renfermerait des gisements de plomb. Quelques villages Yaos parsèment le pays jusqu'au Nam-Him, le dernier affluent du Nam-Ban, que nous rencontrerons. La rivière, au bord de laquelle est le village Lue, est large d'une cinquantaine de mètres. La route s'est peu à peu rapprochée du Mé-Khong et l'altitude n'est plus que de 850 mètres.

Le Doï Pat, sommet de 1 700 mètres séparant le bassin du Nam-Ban de celui du Nam-La, rivière qui y a ses principales sources, et dans lequel nous allons entrer, est à toute petite distance de la voie qui, elle-même, atteint 1 600 mètres.

Le Nam Ban n'est nulle part, dans la région des Sip-song Pahn na, connu sous le nom de Lo-So. Son cours, sur la première carte de la mission, avait été indiqué jusqu'au Mé-Khong, cela d'après trois de nos itinéraires qui l'avaient coupé à de grands intervalles, et avaient fait connaître un nombre considérable de ses affluents, et d'après des renseignements recueillis sur place. Les cartes et les textes chinois l'unissaient au contraire au Nam-La, autre affluent du Mé-Khong, plus au Sud, dont le confluent allait marquer la frontière. Ces affirmations chinoises étaient si claires et si précises, que la personnalité française la plus autorisée en textes chinois, avait, dans une note, pu écrire en octobre 1893 : « Le cours du Lo-So et de ses affluents est trop bien déterminé par le cartes et les descriptions géographiques chinoises pour que nous puissions considérer comme exactes les indications fournies sur ce point par la carte de la mission Pavie qui embranche à tort sur le Mé-Khong des cours d'eau devant affluer dans le Lo-So. » Les rivières ainsi visées étaient le Nam-Ban et le Nam-Him. Il m'était donc absolument indispensable de localiser le confluent du Nam-Ban et celui du Nam-La par des études complémentaires qui mettraient fin à toute contradiction, quoique les indications des habitants ne laissassent aucun doute, je résolus de tracer, par la suite, un itinéraire jusqu'au Mé-Khong, entre ces deux cours d'eau qu'il n'était pas possible de suivre en barque ou de longer [1].

1. Ce travail fut accompli de Ban Lek sur le Mé-Khong à Ban Deu, par le lieutenant Thomassin, voir page 358.

Une descente en forêt, égale à la montée que nous venons d'achever, nous ramène, en suivant le lit d'un petit cours d'eau, à l'altitude que nous avons quittée le matin (850 m.), à Muong Ven, village Lue dans une jolie vallée, étroite d'abord, élargie ensuite et longue. Nous sommes définitivement en pays Lue. Les gens de cette famille, comme ceux de toutes celles de la race thaïe, ont fait leur bien des basses vallées, de même que les Yaos et les Méos se sont fixés sur les hauts sommets, que les Tche-Ping cultivent le thé sur les plateaux, que les Hougnis font leurs rizières sur les pentes, et que les Khas défrichent les coins sauvages des forêts.



Fig. 123. — Lues.

A mi-chemin de Muong Ven à Muong Pa l'étape suivante, se trouve le petit village de Ban Deu où s'amorce la seule route du pays allant au Mé-Khong qu'elle atteint à Ban Lek. La voie est devenue très bonne, relativement, depuis l'entrée dans le bassin du Nam-La ; la température est moins rude, à Muong Pa nous ne sommes plus qu'à 800 m. d'altitude.

Un peu avant l'arrivée à ce village, on nous a signalé une source chaude, sur la gauche de la route.

Muong Ven et Muong Pa sont des petits villages de plusieurs centaines d'habitants à peine, mais Muong Poung, au milieu d'une vaste plaine parcourue par le Nam-La et circonscrite par des hauteurs, principale agglomération d'un groupe de villages populeux, établis sur les bords du Nam-La, est un lieu de l'importance de Kien Séo dont il a été parlé plus haut. C'est après avoir rencontré et remonté pendant cinq kilo-

mètres sur sa rive droite, la rivière large d'une soixantaine de mètres, et entre les berges de laquelle coule lentement dans la sécheresse, une nappe d'un demi-mètre de profondeur, qu'on arrive à la halte.

Muong Poung très rapproché du Mé-Khong n'est qu'à 700 mètres d'altitude ; c'est le point le plus bas de notre itinéraire. C'est là qu'au milieu de février, j'ai rendez-vous avec le Commissaire chinois pour le règlement du travail de la délimitation.

Maintenant la température va de 10° à 12° la nuit à 25° au milieu du jour.



Fig. 124. — Jeune fille lue de Muong Poung.

Au lieu de la population Hougni et Tche Ping, vue dans la première partie de notre itinéraire par une fine pluie froide et dans la boue, plutôt laide et malpropre, et ne montrant guère au voyageur que des échantillons grossiers, mal éduqués à la chinoise et très importuns de son sexe fort, nous avons, dans les Lues, désormais sous les yeux dans la grande lumière du soleil qui rapidement chaque matin relève le brouillard, une population d'éducation indoue, accueillante, charmée comme d'une bonne fortune de nous voir parmi elle, dont les vêtements proprets fleurissent de leurs couleurs les champs et les jardins et tous les coins des villages. Nos regards reposent avec bonheur sur cet ensemble, instantanément le contact s'établit : les hommes répondent aux questions sur le pays ; les femmes et les jeunes filles se pressent avec une aisance familière autour de nous, curieuses de nous voir, offrant de vendre, avides de nos pièces d'argent, leurs bijoux, leurs plus coquets costumes. Les heures de passage, en chaque lieu, semblent trop courtes à ceux que nous quittons, ils nous voient avec regret nous éloigner vers le village voisin.

De Muong Poung à Muong Sing on compte deux étapes, mais nous sommes au premier janvier, c'est la date à laquelle nous devons nous rencontrer à ce dernier centre avec la Mission anglaise dont la marche vient précisément de nous être signalée : pour être exacts nous devrons y arriver le soir même.

Cette longue étape s'accomplit en remontant d'abord la vallée, parsemée de beaux villages, du Nam-Saï affluent du Nam-La, puis par le passage de la séparation des eaux entre cette petite rivière et le Nam-Youm, qui, à 945 mètres d'altitude, marque la frontière, et elle s'achève à la nuit tombante au campement que nous ont préparé les chefs de Muong Sing, à côté de celui où nos collègues Anglais sont déjà installés.

DE MUONG NHIÉ A MUONG SING

10 décembre 1894 au 14 janvier 1895

Environ 435 kilomètres dont 340 de levé nouveau.

MM. Lefèvre-Pontalis, Thomassin et Lefèvre, conduits jusqu'à Muong Ha Hin par M. Garanger, s'étaient mis en route le 10 décembre pour exécuter, sur le côté Est de la frontière, une étude parallèle à celle qu'avec mes compagnons j'allais faire sur le côté Ouest.

Ainsi qu'on l'a vu plus haut[1] le colonel Pennequin avec MM. Cogniard, Donnat et Dugast, avait déjà visité et relevé en 1890 le chemin de Muong Ha Hin. A ce petit endroit, où M. Garanger était depuis peu installé comme Commissaire du gouvernement en attendant que le règlement de la frontière permît de transporter le chef-lieu de la région septentrionale du Laos à Muong Hou, commencera donc l'exploration proprement dite résumée ici, et dont M. Lefèvre-Pontalis a fait, dans le cinquième volume de l'ouvrage de la mission, le compte rendu détaillé[2].

1. Page 45.
2. Volume V, page 217.

M. Thomassin était chargé du levé de l'itinéraire qui allait suivre, au plus près, la ligne de partage, future frontière, dans son développement jusqu'au Sud et s'en écarterait au contraire notablement, dans son achèvement vers l'Ouest, pour ce motif, que M. Lefèvre-Pontalis avait dans un itinéraire précédent [1] visité la région de l'extrême Sud-Est des Sip-song Pahn na, le pays des sources salées, qui avait fait l'objet de contestations territoriales, et y avait reconnu les deux points principaux de la frontière : Bo Tène et le Pou Sam-Sao.



M. Garanger.

Le voyage compta trente étapes dont les principales furent Muong Ngaï, Muong Yo, Muong Boun-taï, Muong Haï, Sop Ngim et Muong Pou-kha.

Au cours de la marche sur Ha Hin, le Dr Lefèvre se détacha du groupe pour une reconnaissance vers un sommet intéressant, sur la droite du chemin, le Ya Mune Po [2].

Après avoir été rejoints par lui les voyageurs quittèrent Muong Ha Hin (530 m. d'alt.) le 18. Le groupe de M. Pennequin, pour relever la partie inconnue du Nam-Hou, s'y était embarqué sur des radeaux et l'avait descendu jusqu'au Mé-Khong. L'année suivante, M. Macey, venant de Muong Hou, et voyageant sur les crêtes entre le Nam-Hou et son affluent le Nam-Kang, avait également abouti à Muong Ha Hin [3].

Gagnant un chemin, à 25 kilomètres dans l'Ouest, qui descend pres-

1. Page 279.
2. Voir la carte page 363.
3. Page 130.

que droit au Sud jusqu'à Muong Haï, M. Lefèvre-Pontalis et ses compagnons s'élevèrent sur la droite du Nam-Hou à 1 330 mètres. Marchant alors entre deux affluents du Nam-Ngaï, à une altitude de 15 à 1 600 mètres, rencontrant ou apercevant à distance des villages habités par des Yaos ou par des Khas de diverses familles, ils franchirent ce gros affluent du Nam-Hou dans une vallée très basse, profondément encaissée, à Muong Ngaï, dont les habitants ayant pour souci de se préserver des invasions de pillards venant de l'Ouest, avaient si complètement cessé toute communication de ce côté, et la végétation aidant, si bien barré les voies de terre et d'eau, qu'il fut impossible de tenter une reconnaissance de la vallée supérieure du Nam-Ngaï. Les habitants, peut-être pour assurer davantage leur sécurité, se disaient Lues, et portaient le costume de cette famille thaïe la mieux réputée pour son énergie.

En quittant Muong Ngaï le chemin regagne les hauteurs, et, sauf pour le passage du Nam-Long, se maintient à une altitude de 1 500 à 1 600 mètres jusqu'à la rencontre du Nam-Boun, important affluent du Nam-Hou. Une route importante, partant de Muong Houn sur le Nam-Hou, passe par les territoires de Pou-Noï et Muong Yo pour atteindre Muong La, dans les Sip-song pahn na. Se rapprochant autant que possible de la frontière, les voyageurs s'écartèrent de la route directe, par cette voie, jusqu'à Muong Yo, faisant ainsi pour arriver à Boun Taï, un détour important qui contribua beaucoup à leur donner une idée juste de ce pays où domine l'intéressante population Khas Paï, qui dans ses migrations, du Yunnan vers le Sud, n'a pas dépassé les cantons du Nam-Hou.

A Boun Taï (Boun Sud), par opposition à Boun Nheua (Boun Nord)[1], situé sur le haut Nam-Boun, on retrouve cette dernière rivière. Depuis Muong Yo, la marche se faisait en pays Lue, le territoire, après être longtemps resté sans habitants s'était, depuis quelques années, repeuplé de Lues qui avaient autrefois fui Muong Hou devant l'invasion de Huyen Khao[2],

1. De même qu'il y a Muong Hou Nheua, et Muong Hou Tai, etc.
2. Pages 13, 30 et 122.

et d'autres Lues, venus de Muong Saï, et descendant des anciens habitants qui étaient réfugiés dans ce canton.

A Boun Taï, ces gens industrieux recueillaient du sel dans des salines bien comprises. Toute cette région est d'ailleurs, sur une grande étendue, favorisée sous le rapport du sel, jusqu'à Muong La sur le Nam-Pak à l'Est, Muong Haï et la base du Pa fat Saï au Sud, les puits à sel abondent.

L'itinéraire remontant alors vers les sources du Nam-Ngène, descendit ensuite le long du Nam-Pak à travers un pays peuplé de Khas Moucks, de Thaïs noirs et de Laotiens jusqu'à Muong Haï, où le 1er janvier 1895, prit fin l'examen proprement dit de la région frontière par ce groupe de la mission.



Fig. 126. — Femme lue de Muong Sing.

Dans son exploration au mois d'octobre précédent [1], M. Lefèvre-Pontalis était passé à Muong Haï, se dirigeant vers Muong La et Muong Theng, après avoir poussé vers Bo Hé, Bo Tène et Pou Sam Sao, la reconnaissance dont il a été parlé ci-dessus. Cette fois, les voyageurs reliant leur levé à l'ancien, par l'examen d'une autre voie, entrèrent dans le bassin du Nam-Ta et gagnèrent Sop Ngim où M. Lefèvre-Pontalis avait quitté la voie de cette rivière pour prendre la route de terre vers Muong Luong et la frontière. Ils trouvèrent dans la région de nombreux villages appartenant aux excellentes populations Khas Moucks et Khas Kouen.

De Sop Ngim, marchant quelque temps dans la route levée par M. Lefèvre-Pontalis, la quittant à Ban Poung pour la reprendre après Ban Trume jusqu'à Poukha, ils suivirent, à partir de ce dernier point, les

1. Page 279.

sentiers les plus directs, passant par de nombreux villages Yaos, pour arriver à Muong Sing où ils me joignirent le 14 janvier, sans que leur voyage eût été marqué par aucune difficulté où incident fâcheux.

DE MUONG LÉ AU NAM-NAP ET A MUONG POUNG

23 décembre 1894 au 17 février 1895.

Environ 563 kilomètres dont 398 de levé nouveau.

Le troisième jour après mon départ de Muong Lé, MM. Mailluchet et Oum, accompagnés du Commissaire chinois Ly Zao Nieu, allèrent reconnaître, en ses points extrêmes au Nord, la section de frontière que nous avions à déterminer.

Suivant jusqu'à Muong Léo sur la Rivière Noire, la route que, lors de mon examen de la région frontière du côté chinois, j'avais relevée en 1891[1] ils s'y séparèrent ; M. Oum descendit la rivière en pirogue vers le confluent du Nam-Nap où aboutit la frontière, et M. Mailluchet, dépassant le gros cours d'eau de quelques kilomètres, se dirigea vers l'Est pour joindre, à Hi Tio, un chemin, allant vers Muong Nhié, permettant de reconnaître la frontière un peu au delà du village abandonné de Mou Kha, très connu dans le pays comme ancien principal centre de la région. Près d'atteindre la Rivière Noire, ce dernier rencontra M. Oum venu au-devant de lui après l'accomplissement, en trois heures seulement, de son levé jusqu'au Nam-Nap, point déjà reconnu par M. Cogniard en 1890[2].

Tous deux, continuant leur marche avec le Commissaire chinois, déterminèrent la frontière à la ligne de partage des eaux du Nam-Nap et du Nam-Hou (1 450 mètres d'altitude), et ayant atteint, en territoire français, le village de Ya Mune Po, revinrent sur leurs pas pour regagner Muong Lé, M. Oum et le Commissaire chinois par un chemin touchant les villages Da-lo-man et Lo-né, M. Mailluchet se séparant d'eux entre

1. Page 151.
2. Page 41.

ces deux points pour rejoindre, à Po-tsé-po, la voie de Ta-Li-Tsin à Muong Lé qu'il avait déjà parcourue quelques jours auparavant avec l'ensemble de notre groupe.

Cette première partie de l'étude s'était accomplie non sans qu'on eût à surmonter des difficultés matérielles tenant à la nature du terrain extrêmement accidenté. Tous les lieux habités, rencontrés, étaient des villages Hougnis.

Par les voies déjà parcourues par la mission, les topographes poursuivant leur étude se rendirent de Muong Lé à Ban Noi où commença, vers l'Est, une marche en terrain nouveau qui allait leur permettre de reconnaître deux autres points de la frontière. Prenant comme but Muong Hou Tai, petit centre Lue en territoire français dont la rencontre leur fournirait l'occasion de préciser sur un assez long parcours le cours du Nam-Hou, ils parcourent la région des sources du Nam-Lé, affluent du Nam-Ban et franchissent la ligne de partage à 1 500 mètres d'altitude, marquant la frontière entre les petits villages Tiang Téao et Koui Houa ; puis ils descendent le long de la vallée du Nam-Neng, rivière qui conflue au Nam-Hou un peu au delà de Hou Tai, signalant près de ce point, au village de Ban Bâ, des puits à sel en exploitation. Ayant ensuite comme objectif I-Hou, ils se dirigent au Sud vers les sources du Nam-Ngon, autre affluent important du grand cours d'eau et dont la jonction avec lui, marque son changement brusque de direction vers l'Est prolongé jusqu'à Muong Ha Hin où il reprend celle primitive. Passant alors les sources du Nam-Ngay, cette rivière dont l'itinéraire de M. Lefèvre-Pontalis allait faire connaître le bassin inférieur, ils déterminent la frontière à 1 600 mètres d'altitude entre les hameaux Pin Hang et Muong Noï et atteignent I-Hou par les sources du Nam-Him, affluent du Nam-Ban. Cet itinéraire donnait 88 kilomètres de levé nouveau en pays habité


Lieutenant Oum.

par les mêmes populations signalées dans ma route parallèle à l'Ouest.

I-Hou devient alors le point de départ d'un levé qui joindra, à Muong Yo, celui de M. Thomassin en longeant, pendant près de soixante kilomètres, la ligne des eaux sur ses pentes par un chemin distant, en moyenne, d'une douzaine de kilomètres du faîte de la chaîne. Dans cette marche, mes collaborateurs passent le Doï Thieum, signalé dans mon voyage parallèle pour ses mines de plomb, traversent la vallée du Nam-Him qui n'est là qu'à 760 mètres d'altitude, remontent vers les sources du Nam-Na son affluent, et entrent (1 060 mètres d'altitude) dans le bassin du Nam-La dont j'ai également parlé et qui marque la frontière à son confluent. Ils franchissent cet important cours d'eau au village Lue de Muong Bang, et déterminent entre le village Hang Bo et un hameau Yao, à 1 350 mètres d'altitude, la frontière qu'ils dépassent pour arriver à Muong Yo. De ce centre, prenant la route de Muong La, ils reconnaissent de nouveau la frontière aux sources du Nam-Lane (1 400 mètres d'altitude), descendent à Bo Hé, village où s'exploite le sel, s'en éloignent vers l'Est pour relever un chemin passant la frontière à Yang Sâ, et vont rattacher



Fig. [illegible] — Femmes Yaos
coiffure de cérémonie et coiffure ordinaire.

à leur travail Pou Tam-tao et Bo Tène, qui ainsi que Bo Hé, ont précédemment été visités par M. Lefèvre-Pontalis.

Le 12 février, ayant terminé leur examen de la frontière, ils prennent la route de Muong La d'où, par le Nam-La, ils gagnent en pirogues Muong Poung ayant, dans cette course finale, relevé 117 kilomètres d'itinéraires en terrain nouveau.

DE MUONG POUNG AU MÉ-KHONG. ACHÈVEMENT DU TRAVAIL DE LA DEUXIÈME SECTION

11 au 24 février 1895.

60 kilomètres de levé nouveau.

Revenant d'une étude sur la rive droite du Mé-Khong dont il sera parlé plus loin [1], et dans laquelle j'avais visité un chemin allant du Mé-Khong à Muong Poung et rencontrant la frontière, je me trouvai avec M. Caillat pour le rendez-vous avec les Commissaires chinois, le 11 février à Muong Poung. M. Lefèvre-Pontalis qui devait en repartir le 13 pour une autre exploration, nous y trouva ainsi que le second Commissaire chinois arrivé en même temps. Peu de jours après MM. Mailluchet et Oum et le Commissaire Ly Zao Nieu nous rejoignirent également.

Il ne restait à examiner qu'un chemin allant au Mé-Khong coupant la frontière entre les villages de Ban Ta et Ta Kien et à déterminer le confluent du Nam-La.

M. Caillat et le Commissaire Tao Pié Vang s'acquittèrent de cette mission. Ils se rendirent par terre au fleuve, le Nam-La n'étant pas navigable dans la fin de son cours, reconnurent la frontière près de Pia Kho et de Ta Kyen, atteignirent le Mé-Khong à Ban Soum et le remontèrent jusqu'au confluent du Nam-La, que d'autre part, le Dr Lefèvre avait déterminé dans le levé du fleuve qu'il avait fait du confluent du Nam-Nga à Xieng Lap [2].

1. Page 355.
2. Page 362.

Dès leur retour à Muong Poung, la conférence finale eut lieu, la carte des travaux fut approuvée de part et d'autre le 19 février, et la commission se sépara.

Les Commissaires chinois se dirigèrent sur Sémao.



Fig. 129. — Vue du Nam-La à quelque distance de Muong La.

Mes compagnons et moi nous regagnâmes Muong Sing d'où MM. Mailluchet et Oum partirent le 24 pour le Tonkin par la voie, déjà connue, de Muong Long, Sop Ngim, Ban Long Het, Muong La, Ban Nam-Ma, Muong Koua, Sop Sin, Muong Theng et Laï-Chau. A leur arrivée ils devaient s'occuper de la rédaction, de la carte au $\frac{1}{50\,000}$, des travaux qui venaient d'être accomplis.



Fig. 130. — La Commission franco-anglaise à Muong-Hé.

1er plan : Gourkas, Dr Lloyd, M. Warry, Dr Lefèvre, cap. Walker, M. Caillat, Miliciens annamites.
2e plan : Gourkas, M. Stirling, lieutt Thomassin, Pandits, M. Scott, M. Pavie, Mme Scott, colonel Woolthorpe, M. Lefèvre-Pontalis, Tchioum, Ngin, Miliciens thaïs, Kam Koui.

VI

COMMISSION FRANCO-ANGLAISE DU HAUT MÉ-KHONG

Après la constatation, par les Gouvernements français et anglais, que les renseignements géographiques sur la région du haut Mé-Khong étaient insuffisants pour permettre le règlement de la délimitation entre leurs possessions, et qu'il était nécessaire de dresser tout d'abord la carte exacte du pays, il avait été décidé qu'une commission mixte irait sur le terrain et en ferait l'étude. Un protocole avait, à cet effet, été signé le

25 novembre 1893 par M. Develle et lord Dufferin. Il s'agissait alors de l'examen d'une zone intermédiaire à créer entre les territoires des deux pays et dont l'idée fut abandonnée dans la suite. Le 5 janvier 1894 j'avais été désigné comme Commissaire du Gouvernement de la République, d'autre part, M. Scott, Ministre résident du Gouvernement britannique à Bangkok avait été choisi comme Commissaire anglais.

Pendant mon séjour à Bangkok en août 1894 j'avais achevé de m'entendre avec mon collègue sur les propositions à faire à nos gouvernements respectifs pour l'organisation de nos missions déjà examinée cinq mois auparavant, avant mon départ vers le Laos. Avec la pensée d'étendre notre étude à la contrée des Sip-song pahn na, géographiquement et ethnographiquement si intimement unie à la région à laquelle elle allait être restreinte, et avec l'espoir de faire partager à ses populations le sort de celles qu'elle devait faire trancher, nous avions d'abord songé à Xieng-Houng comme lieu de réunion pour la Commission. Finalement, Muong-Sing, chef-lieu de la principauté de Xieng-Kheng, situé sur la rive droite du Mé-Khong à une quarantaine de kilomètres à vol d'oiseau de ce fleuve, avait été choisi par les deux Gouvernements désireux de laisser les territoires relevant de la Chine en dehors de l'arrangement en préparation[1], et la date de notre rencontre y avait été fixée au 1er janvier 1895.

Ils avaient en même temps décidé que chaque Commissaire aurait auprès de lui deux agents civils et deux officiers topographes, et que chaque mission serait complétée par une escorte d'honneur de trente soldats asiatiques commandés par un officier européen, et par un médecin.

Comme on l'a vu plus haut, il avait été ajouté, à Hanoï, à ma mission, un nombre de collaborateurs suffisant pour permettre, en dehors de ceux nécessaires à la poursuite des autres études, la composition de cette mission spéciale qui fut définitivement formée de MM. Lefèvre-Pontalis et Caillat, agents civils, Rivière et Seauve, officiers topographes,

1. Par une convention du 1er mars précédent l'Angleterre avait reconnu à la Chine la possession de cette région.


COMMISSION
FRANCO-ANGLAISE
DU HAUT MÉ-KHONG
Échelle de 1:1.500000
10 0 20 40 kil
Itinéraires levés par M.M. Pavie, Rivière, Seauve, Mailluchet, Thomassin, Lefèvre-Pontalis, Oum et Lefèvre.
98°
99°
100°
22°
21°
20°
CHINE
SIPSONG PAHNNA
BIRMANIE
MÉ-KHONG
XIENG HONG
LUANG PRABANG
M.SING
M.Luong
M.Theng
(Dien Bien Phu)
M.Sai
M.You
(X.Kheng)
X.Lap
M.Paleo
M.Lin
X.KHONG
X.SEN
M.Poukha
M.Poung
M.Youm
M.Yang
M.I.Hou
Doi Thieum
Pou Sam Sao
Pou Kout
M.Qua
M.Ngai
Pou Kouot
Pou Luong
M.Tia
Kiou Loum
Pou Noi
M.Houn
M.Bang
Doi Pat
X.Lao
M.Long
M.He
M.Tho
M.Oua
B.Rouk
M.Khay
M.Yong
Mong Sala
Pa Tchi Toe
Keng Salam
M.Kang
M.Nang
M.Long
Cheng Koun
Pou Lao
Pou Kieng Suong
Houa Namya
Sa Long
M.Ngim
M.Hai
M.Boun (Tai)
Pou Kiou Mian
M.Poun
M.Koua
M.Heup
P. Nam Bak
M.Bak
M. Ngoi
Pou Fa
P. Lang
Niou Eun
P. Nao
Pou Pa Ko
Sop Ngim
Doi Lao
Doi Ko Keo
Pou Pek
M.Beng
Pou San
Pou Sam Pan Sok
Pou Kouang Muong
Sang Na
M.Oum
B. Pak Hou
Pak Being
Pak Ta
Hong Luk
Doi Lom
B.Hat Sat
B.Luong
B.Sena Na Tiak
B. Din Muon
Doi N.Pra Bat
Tusi
M.Mugne
Doi Nam Vak
Pang Long
Keng Tene
Doi Ya Tao Hai
Doi Pa Peung
B.Sen Pon Ma
B.Long Kane
X.Kheng (vieux)
M.Moun
B.Sang
B.Soum
B.Lek
M.La
P.Dong Luong
Ta Khat
Sam Sop
Ta Kie
Keou Dang He 1510 (Col)
Ho Pou
M.Leui
Doi Soui
B.Don Chay
B.Passang
B.X Khoum
B.Tao
B.H Kout
B.Tap
N.Tio Long
N.Nga
N.Poue
N.Leui
Nam Hou
N.Ngene
2530
1190
1600
1560
1530
1350
810
945
840
370
1800
2050
1130
1100
600
120
1050
1200
1600
1100
470
1560
520

Thomassin, chef d'escorte, et D[r] Lefèvre, médecin. L'escorte d'honneur comprerait dix miliciens annamites recrutés à Hanoï, et vingt miliciens thaïs recrutés à Laï-Chau par Déovantri.

ARRIVÉE DES DEUX MISSIONS A MUONG SING. ÉTUDE DU PAYS ENVIRONNANT

Avec MM. Rivière, Seauve, Caillat et Ngin, j'étais arrivé le 1[er] janvier 1895, jour convenu, à Muong Sing où se trouvait déjà la Mission anglaise.

Le chef de celle-ci, M. Scott, superintendant des États schans du Nord, qui venait de remplir à Bangkok les fonctions de Ministre Résident, avait, par un séjour prolongé dans les régions schanes voisines du Mé-Khong, acquis une connaissance approfondie du pays et de ses habitants qui lui donnait une compétence toute particulière pour la mission actuelle. J'avais failli le rencontrer en 1891 lors de l'exploration de la mission dans les Sip-song Pahn na de la rive droite du Mé-Khong, il se rendait alors à Muong Sing où étaient également allés, M. Archer, consul anglais à Xieng Mai et le voyageur Lord Lamington. Sa gracieuse compagne, M[me] Scott, qui l'avait toujours suivi, même dans des expéditions périlleuses où ils avaient risqué leur vie, était naturellement encore auprès de lui.

Les deux agents civils étaient MM. Warry et Stirling. Le premier, précédemment consul à Pékin, très versé dans la connaissance de la langue chinoise, alternait pour le moment avec M. Parker dans ses fonctions de conseiller pour les affaires chinoises près du Gouvernement de Birmanie. Le second, fonctionnaire du Gouvernement des Indes, avait fait partie de la Commission de délimitation anglo-siamoise entre le Xieng Toung et le Siam, et avant la constitution de notre présente Commission, il avait déjà rempli une mission dans le pays de Muong Sing.

MM. le colonel Woodthorpe, chef du service géographique des Indes, qui, l'année précédente, avait dirigé les délimitations anglo-siamoise et

anglo-chinoise, et le lieutenant Ryder, du Génie royal, étaient chargés de la partie topographique. Le capitaine d'infanterie Walker avait la direction de l'escorte composée de trente soldats Gourkas.

Le médecin de la mission était le Dr Lloyd, chirurgien-major, médecin en chef de l'hôpital de Mandalay.

Pendant que M. Scott, parti de Bangkok, remontait en dix-sept jours le Mé-nam, et gagnait le Mé-Khong à Xieng Lap par Muong Pré, Muong Nan et Xieng Sen, les autres membres de la mission venant de Rangoon, s'étaient, par l'Irraouaddy, rendus dans les États schans, les avaient traversés en passant par Fort Stedman et Mong Nai, et s'étaient réunis à M. Scott à Xien Lap d'où, en quatre étapes, tous avaient atteint Muong Sing le 24 décembre, veille de la Noël qu'ils désiraient fêter en repos, nous précédant de huit jours en exécution d'un ordre particulier de leur Gouvernement.

Comme la nôtre, la mission anglaise avait pour moyens de transports, des mules conduites par des Yunnannais. Ses deux cents bêtes avaient été louées à des chefs de caravanes venus vendre des produits chinois en Birmanie, et qui avaient trouvé cette opération plus avantageuse que de charger, suivant l'habitude, des produits birmans.

Le personnel asiatique qui, en outre des soldats Gourkas, suivait la mission anglaise, se composait d'une quarantaine de Khas Lassis, coolies porteurs recrutés à Calcutta, et d'une cinquantaine de Khas Siàs également de l'Inde, et ayant pour emploi spécial de préparer les chemins pour l'ascension des sommets à trianguler.

Le nôtre, en dehors des domestiques chinois et annamites, était exclusivement composé de Thaïs de Laï Chau choisis par Déovantri, ayant l'avantage de connaître la langue et les usages du pays que nous allions parcourir.

Nous étions tous plus ou moins topographes du côté français et chacun y était préparé à lever les itinéraires qui pouvaient lui incomber.

Le colonel Woodthorpe avait amené avec lui de l'Inde, deux de ces agents désignés sous le nom de « Pandits », faisant partie de cet admirable personnel de trois cents Indous remarquablement dressé au levé

des itinéraires, et dont l'utilisation simplifie singulièrement la besogne des officiers qui peuvent ainsi se livrer uniquement aux travaux de triangulation.

Dans cette vaste plaine des rizières de Muong Sing, cernée de collines lointaines, et où la récolte venait d'être terminée, les deux campements français et anglais se touchaient, le premier installé suivant l'habitude de la mission avec les moyens trouvés sur place, le second composé de tentes militaires apportées de l'Inde à dos de mulet.



Fig 131. — Le campement français à Muong Sing.

Ce fut un spectacle curieux que cet assemblement subit des hommes de tant de races qui nous accompagnaient : Indous, Gourkas, Khas Lassis, Khas Sias, Birmans Kouns, Yunnannais Thaïs, Laotiens Annamites, Chinois, etc., au milieu d'une population, elle-même, variée à l'extrême, Lues, Younes, Yaos, Méos, Khas Khos, etc., accourue de toutes parts pour nous approvisionner et pour nous contempler.

Suite de vicissitudes de guerres et de troubles locaux, le beau village de Muong Sing était, après plusieurs autres centres de la rive droite du Mé-Khong, devenu depuis peu le chef-lieu de la principauté de Xieng Kheng.

Etabli sur un plateau à 900 mètres d'altitude, parcouru par des petits cours d'eau alimentant un ingénieux système d'irrigation qui, la récolte à peine achevée, faisait la plaine toute verdoyante, il avait une population respirant l'aisance et dont le bien-être allait être sensiblement augmenté par la présence du nombreux personnel des deux missions qui, pendant un séjour de plusieurs semaines, allait avoir à s'y approvisionner de vivres, de fourrage et de bois.

Son Prince, vieillard sage et perspicace, doué d'une grande bonté, s'appliquait à faire vivre en excellente harmonie les populations, si différentes d'origine, de mœurs et de langage, fixées dans la principauté.



Fig. 132. — Le campement anglais à Muong Sing.

Les chefs dévoués suivaient ses instructions avec un empressement respectueux. J'admirai souvent combien ils étaient de précieux et fidèles intermédiaires entre lui et la population et aussi, à l'occasion, avec nous-mêmes.

Les habitants, leurs travaux des champs étant finis, paraissaient n'avoir d'autre occupation que de venir nous voir et de se montrer à nous sous leurs costumes originaux aux couleurs vives ou adoucies, que nous trouvions jolis au point d'en faire achat, assez pour remplacer, en volume dans nos bagages, les objets consommés.

Dans cette très belle saison, de repos pour les gens, de température idéale pour nous, plutôt fraîche pour les indigènes, l'impression pre-

mière éprouvée était toute de charme : il semblait qu'après la fatigue supportée, des longues marches, nous étions arrivés en pleine pastorale, ou en acteurs inattendus dans le déroulement simple d'un conte d'Extrême-Orient.

Chefs et peuple comprenaient que la présence des deux missions européennes dans le pays marquait une phase définitivement pacifique pour la principauté, et que finies étaient les petites guerres qui habituellement en troublaient les cantons et y empêchaient tout développement. Mais sous son apparence placide, étonnée, la population, au fond satisfaite, avait un souci qu'elle ne dissimulait pas et que traduisaient surtout l'inquiétude visible du Prince et sa vigilance à se tenir au courant des plus petits détails sur les vues des grands pays dont nous étions les envoyés dans ces régions.

Sous la rubrique de « zone intermédiaire », la principauté deviendrait-elle partie d'un petit État entre les possessions françaises et anglaises comme il en était question ? N'appartiendrait-elle pas plutôt à l'une des deux Puissances intéressées ou serait-elle divisée entre elles suivant le cours du Mé-Khong ?

Dès le traité d'octobre 1893 conclu avec le Siam, dont Muong Sing relevait, la nouvelle était parvenue que la rive gauche du fleuve devenait française, et bientôt après, notre Commissaire à Xieng Kong avait avisé le Prince qu'il relèverait désormais de la France. Dans le même temps le Gouvernement Siamois lui faisant connaître les résultats du Traité, l'informait par lettre, qu'en conséquence d'un accord avec l'Angleterre, toute la principauté devenait anglaise : un commissaire anglais venait peu après le lui dire par lui-même.

Dans cette situation embarrassante, le Prince, dont les sympathies nous étaient acquises depuis surtout qu'il connaissait avec quel entraînement le pays de Luang-Prabang était venu à la France, avait arboré sur sa maison un pavillon français que la mission anglaise arrivée la première à Muong Sing, en avait retiré.

Dès notre rencontre à Muong Sing avec M. Scott, nous nous étions fait connaître que nos instructions nous prescrivaient de nous y consi-

dérer en territoire de notre propre pays. Nous fûmes d'accord pour ne pas discuter cette question laissée à la décision des deux gouvernements, et le Prince serra précieusement le pavillon qui lui avait été rendu en attendant le jour où il pourrait le faire flotter définitivement sur sa case.



Fig. 133. — Le Prince de Muong Sing avec sa famille les chefs et son escorte, devant sa maison

Avec une sûreté de jugement remarquable il comprit qu'il ne pouvait guère être créé de zone intermédiaire et que la division du pays était la solution probable. Il se fit peu à peu à l'idée du renoncement à la rive droite, et même cédant à un entraînement vers nous, il prit des dispositions d'émigration vers Luang-Prabang pour le cas où rien de son pays ne nous serait attribué dans le règlement.

Le penchant vers nous se lisait dans tous les yeux, il nous était

exprimé par toutes les bouches. Non seulement nous nous sentions en sécurité absolue parmi les gens, mais nous comprenions combien du premier au dernier tous désiraient suivre notre direction. Ils semblaient fiers de voir que dans notre campement aucun soldat armé ne les tenait à l'écart, ils étaient contents de pouvoir s'approcher de nous en toute aisance et nous faire des questions pour leur curiosité. Hommes, femmes et enfants étaient, en tout instant, toujours en nombre auprès de nous, ils nous voyaient charmés de leur présence, avec un tact instinctif ils savaient d'un sourire, d'un regard interrogateur nous demander la permission d'approcher de plus près, de rester plus longtemps.

En voyant cette population de mœurs douces pour laquelle nous étions réputés bons, je sentais que nous n'aurions pas, dans l'avenir plus qu'alors, besoin de soldats pour faire régner le calme intérieur et faire respecter les droits particuliers. C'était mon bonheur de songer que du bas du Cambodge jusqu'aux frontières chinoises j'avais partout où j'étais passé pris le même sentiment.

Heureux, avec M. et Mme Scott, de nous retrouver en bonne santé et de voir nos compagnons bien portants dans ce pays si éloigné de nos bases d'approvisionnement et où, en raison de la brièveté de la belle saison, nous manifestâmes le désir commun de ne séjourner que le temps strictement nécessaire, nous décidâmes tout d'abord, mon collègue et moi, en attendant l'arrivée de MM. Lefèvre-Pontalis, Thomassin et Lefèvre, l'établissement d'un croquis préparatoire de la région, comprenant outre les documents antérieurement publiés, ceux possédés par les deux missions, et qui servirait de base pour convenir des travaux topographiques à exécuter. M. le colonel Woodthorpe voulut bien se charger de préparer cette carte.

Les officiers anglais chargés sous sa direction de délimiter les frontières anglo-siamoise et anglo-chinoise avaient, les deux dernières années, parcouru les régions de la rive droite du Mé-Khong qu'ils avaient relevées presque entièrement. Leurs travaux avaient déjà été publiés par le Ser-

vice géographique des Indes, et une carte en deux feuilles comprenant la région située entre l'Irraouaddy et le Mé-Khong avait paru en 1894. A ce document important s'ajoutaient les travaux topographiques du Service géographique Siamois, communiqués au colonel par M. Mac Carthy, et, en dehors de notre carte de la mission parue en 1893, l'itinéraire de



Fig. 134. — Le prince de Muong Sing.

Ses deux fils. Sa première femme et sa fille.

M. Lefèvre-Pontalis dans la région du Nam-Ta, celui levé par M. Seauve que nous venions d'accomplir, et enfin celui qu'allait nous apporter M. Thomassin pour le Sud de son voyage.

La méthode de travail des géographes de la mission anglaise différant de la nôtre, qui comportait des levés d'itinéraires appuyés sur des points déterminés astronomiquement ; le colonel Woodthorpe invita nos deux géodésiens, le capitaine Rivière et le lieutenant Seauve, à aller, pour s'en rendre mieux compte, visiter un sommet de triangulation qu'il avait

établi en vue de notre campement. Ils s'y dirigèrent avec lui, le 7 janvier, accompagnés du Lieutenant Ryder et du Dr Lloyd.

Le moyen employé par le Colonel dans les parties du pays où il était possible de prendre des relèvements, consistait à isoler les sommets saillants en n'y laissant que quelques arbres de façon à pouvoir facilement reconnaître le point de loin. A côté de ce groupe d'arbres on établissait un signal en forme de cône très élevé, fait avec des bambous éclatés dont le blanc, placé au dehors, était visible de très loin, et pouvait durer longtemps s'il n'était détruit par accident ou malveillance.

Deux jours après cette excursion, le croquis préparatoire étant terminé, il fut possible de fixer les études géographiques qu'il y aurait à faire. Le Colonel, pour achever la triangulation sur la rive droite, avait besoin de déterminer un sommet dans le Nord de la principauté de Xieng Kheng, ce qui exigerait le passage du Mé-Khong à Ban Lo. Je désirais, sur la même rive du fleuve, visiter plusieurs voies dans la principauté de Xieng Kheng, vers ses limites avec les Sip-song Pahn na et avec le Xieng Toung, et relever le cours du Mé-Khong depuis les possessions chinoises jusqu'à Xieng Lap. D'autre part, le capitaine Rivière devait faire un certain nombre de déterminations astronomiques dans le Sud de Muong Sing, entre Muong Poukha et le Mé-Khong à Xien Lap, et M. Ryder avait à relier les travaux anglais à ceux du service topographique siamois dans la même région, communiqués par M. Mac Carthy.

Pour atteindre ces différents buts sans perdre de temps il fut convenu que la Commission se partagerait en deux fractions dont les membres topographes se mettraient en route le plus tôt possible, les autres devant suivre peu après, et que le rendez-vous général pour la séparation définitive de la Commission se ferait à Xieng Kong. Les groupes y arrivant dans des conditions de marche non encore fixées.

Le lieutenant Ryder partit le 12 janvier. Le capitaine Rivière le rejoignit le lendemain.

Le même jour, le colonel Woodthorpe et le capitaine Walker s'étaient mis en route pour le Mé-Khong à Ban-Lo où, avec M. Scott et les autres membres anglais nous devions les retrouver peu après.

Le 14 janvier, MM. Lefèvre-Pontalis, Thomassin et Lefèvre arrivèrent à Muong Sing. Leur retard nous avait fait craindre que quelqu'un d'entre eux ne fût malade : heureusement il n'en était rien, il était uniquement dû à la longueur du trajet parcouru, et tout le monde était bien portant dans la caravane.

L'arrivée de ces trois membres de la mission me permettant de disposer du lieutenant Seauve qui ne m'était par suite plus nécessaire, il fut décidé qu'il irait le 22 rejoindre M. Rivière.

Un des Pandits indous allait également se rendre auprès de M. Ryder pour l'assister.

DE MUONG SING A MUONG LUONG POUKHA, MUONG MUGNE ET XIENG KONG

Du 12 janvier au 1er mars.

Environ 250 kilomètres.

Le lieutenant Ryder, en partant le 12 janvier, s'était rendu au village de Ban Saï, sur le petit cours d'eau du même nom à l'Est de Muong Sing. Le lendemain, il s'occupa de faire préparer, par ses hommes, une route pour aller installer un signal trigonométrique sur un sommet, à 10 ou 12 kilomètres au Sud-Est de ce village.

Le capitaine Rivière l'y retrouva le lendemain. Après l'opération terminée, tous deux gagnèrent Muong Luong Poukha. A ce point, qu'il ne faut pas confondre avec Muong Poukha, M. Ryder exécuta un travail à la planchette pour fixer la position des sommets visibles sur la limite de la principauté de Xieng Kheng et de la province de Xieng Kong ; et M. Rivière fit une observation astronomique. Ils se dirigèrent alors sur Muong Poukha. A Kiéou Dang Hé, village qu'on avait cru sur la limite, et qui en était éloigné, un point trigonométrique fut aussi recherché. Une autre station fut également faite, à l'Est de Muong Poukha, où M. Ryder relia son travail à celui de M. Mac-Carthy. Outre le lever du terrain,

le capitaine Rivière devait faire une triangulation expédiée, de la région comprise entre Muong Poukha et le Mé-Khong, de Xieng Lap à Xieng Kong.


Fig. 135. — Miliciens annamites de l'escorte d'honneur.

Comme on le verra plus loin, M. Ryder, son travail terminé, se dirigea, le 28 janvier, sur Xieng Kong, accompagné par M. Seauve qui, depuis la veille, avait joint le capitaine Rivière.

Après deux jours passés dans ce centre, M. Seauve en était reparti le 9 février pour rejoindre le capitaine. Il l'accompagna à Muong Mugne où il fallut bientôt que notre malheureux compagnon arrêtât sa tâche ; vaincu par la maladie, Rivière dut s'acheminer vers le Mé-Khong et sur Xieng Kong, où il arriva le 1er mars.

Au cours de cette partie de la mission, il avait déterminé astronomiquement huit points nouveaux[1] (3 janvier au 18 février),

DE MUONG SING A TA KHAT ET A XIENG KONG

Du 21 janvier au 5 février.

Environ 160 kilomètres.

Parti le 21 janvier pour rejoindre le capitaine Rivière aux environs de Ta Khat, le lieutenant Seauve avait d'abord suivi jusqu'à Ban Pou Ping le chemin qui avait, quelques jours auparavant, été parcouru en sens inverse par le groupe de M. Lefèvre-Pontalis, lorsqu'il venait faire sa jonction avec la commission. Jusqu'à quelques kilomètres en amont de Muong Nang, le chemin se confond avec la route très fréquentée

1. Voir le tableau, à la fin du volume.

de Xieng Lap à Muong Sing qui est la principale voie de communication entre les Sip-song Pahn na et le Haut Laos, aussi rencontre-t-on de nombreuses caravanes de bœufs porteurs dans ce court trajet.



Lieutenant Seauve.

Le chemin qui va ensuite vers le Sud quitte la vallée du Nam-Ma, et pénètre dans un massif montagneux fort compact renfermant des sommets qui atteignent dix-huit cents à deux mille mètres. On rencontre d'abord le Pou Lao que le sentier franchit à une altitude de plus de 1600 mètres, à environ mille mètres au-dessus de la plaine de Muong Nang. Il laisse vers l'Est l'énorme masse du Pou Kien Suong. Après avoir coupé le Nam-Long, important affluent de gauche du Nam Ma, il s'élève à dix-sept cents mètres pour traverser, au col de Kéou Dang Hé, la chaîne du Pou Bo Kat qui forme la ligne de partage des eaux entre le Nam-Ma et le Nam-Pou. Il rencontre ensuite les affluents du Nam-Maï, tributaire du Nam-Pou.

Jusqu'à Ban Pou Ping, c'est une série de montées et de descentes, dans un pays excessivement pittoresque, couvert de forêts et habité par des Yaos et des Méos qui vivent clairsemés sur les hauteurs qu'ils déboisent peu à peu pour y faire des champs de riz.

A une dizaine de kilomètres au Nord de Ban Pou Ping, au confluent nommé Nam-Samsop, passe la limite entre les territoires de Muong Sing et Muong Poukha. Le chef du village y signala, au lieutenant, la présence de MM. Rivière et Ryder qui, le lendemain, arrivèrent en effet. C'est de là que MM. Ryder et Seauve se rendirent à Xieng Kong pendant que M. Rivière s'enfonçait à l'Ouest, dans le pays habité par les Khas Mouceus où il voulait établir quelques signaux géodésiques.

Jusqu'à Ta Khat, M. Seauve trouva alors un terrain moins accidenté ; la plupart du temps, le chemin court en plaine. Il passe au village abandonné de Muong Poukha, traverse ensuite la limite du territoire de Xieng Kong et débouche sur le Nam Pa à Ta Khat.

La région de Muong Poukha est peuplée par des Khas Kouen dirigés par quatre chefs de leur race.



Fig. 157. — Ban Houe Sai, devant Xieng Kong.

Le territoire de Xieng Kong sur la rive gauche du Mé-Khong, était subdivisé en trois groupes Khas. Le chef du groupe du Nord résidait à Ta Khat. Le groupe du centre était sous l'autorité d'un chef résidant à Ban Moka Hang, le chef du Sud demeurait à Sang Noï au Sud du Nam-Ngao.

Pour passer de la vallée du Nam-Pa dans celle du Nam-Nga, le chemin monte sur le Pou Mé Neng à 1 200 mètres d'altitude ; c'est un nœud important dont les eaux alimentent le Nam-Nga, le Nam-Ngao et le Nam-Pa. Une station géodésique y fut établie pour relier des points que le

capitaine Rivière devait déterminer, aux sommets déjà relevés par M. Mac-Carthy. Les habitants sont des Khas Lemet dans le Nord de cette région, des Khas Moucks en allant vers le Sud.

A partir de la rencontre du Nam-Kana le chemin suit constamment la vallée de cette rivière ; il coupe le Nam-Ngao près de Ban Poung, village situé dans une grande plaine. Les Khas Moucks de cet endroit sont bouddhistes, alors que dans le reste du pays ils ont simplement la croyance aux génies.

Entre Ban Poung et le Mé-Khong la plaine se continue coupée par des collines peu élevées. Les bois qui la couvrent sont des taillis et des bambous. En se rapprochant du fleuve, la forêt disparaît peu à peu. La chaleur devient accablante en terrain nu.

Le 5 février, le lieutenant Seauve et son compagnon atteignaient la rive gauche du Mé-Khong à Ban Houé Saï. C'est là que M. Macey, commissaire du Gouvernement, faisait établir des logements pour y recevoir la commission franco-anglaise. Sur une colline voisine, dans un petit poste, étaient établis les miliciens locaux.

L'agglomération de Bâ Kéo (mine de pierres précieuses), dont fait partie Ban Houé Saï, est habitée par des Nhious, émigrés du Xieng Tong à la suite de l'occupation anglaise, et qui exploitent des gisements de saphirs au bord du fleuve, en face de Xieng Kong dont les cases sur la rive droite, s'étalent en une longue étendue bordant des jardins et des rizières.

DE XIENG KONG CHEZ LES MOUCEUS ET A TANG HO

9 février au 10 mars.

Environ 200 kilomètres.

Laissant M. Ryder à Xieng-Kong, M. Seauve en repartit le 9 février pour venir retrouver le capitaine Rivière chez les Mouceus. Il le rencontra le 12, à Prabat, malade de la fièvre, affaibli, nerveux, et malgré cela

plus actif et plus énergique que jamais. Il venait de l'Est après avoir traversé la haute vallée du Nam-Nga, et suivi la ligne de partage des eaux de cette rivière et du Nam-Toui.

Ils s'enfoncèrent ensemble dans le pays des Mouceus habité par une race particulière, grande forte aux traits réguliers et énergiques.

Jadis à la suite de difficultés survenues entre eux et leurs suzerains de Xieng Kong, les Mouceus s'étaient réfugiés à Xieng Toung. Ils commençaient alors à revenir depuis plusieurs années et le pays se repeuplait rapidement.

Le chemin parcouru par MM. Rivière et Seauve, suivait la ligne des crêtes, remarquablement debrousaillé, il serpentait à 1 000 ou 1 200 mètres d'altitude. Les deux compagnons ayant établi des stations géodésiques en différents points arrivèrent à Muong Mugne. Le village est dans une jolie plaine sur la rive droite du Nam-Mugne, de là on apercevait vers l'Est le sommet qui devait servir aux opérations des deux topographes. Son pied est à une heure de marche du village. Mais le capitaine souffre beaucoup de plaies à une jambe et maintenant il lui est difficile de se déplacer. Il ne pourrait faire l'ascension de la montagne à travers les fourrés épais qui en garnissent les pentes. Il donne ses instructions à M. Seauve qui part le lendemain. Pendant ce temps il se reposera. Lorsque le sommet était déjà préparé, le lieutenant reçut une lettre du capitaine qu'il avait quitté non sans appréhension, elle l'informait qu'il était plus malade et partait pour Xieng Kong. M. Seauve aurait voulu aller à Xieng Kok atteindre le Mé-Khong au confluent du Nam-Ma, mais aucun sentier muletier n'existait lui permettant, par cette course, de rejoindre rapidement son compagnon à Tang Ho, il dut y renoncer, et revint à Prabat en faisant un long détour à l'Est, dans un pays encore inconnu, chaos de montagnes couvertes d'épaisses forêts et où l'on ne rencontre que de rares et pauvres villages. Dans les vallons coulent les affluents de la belle rivière Nam-kha qui sans profondeur, se jette dans le Nam-Pa non loin du confluent de ce cours d'eau avec le Mé-Khong. Le sentier à peine tracé, en beaucoup d'endroits était rempli d'obstacles qui rendaient la marche très lente. Près des villages, les défrichements fai-

saient de larges plaques rougeâtres dans la forêt sombre, les Mouceus, comme les Méos et les Yaos, déboisant le pays où ils se fixent pour y établir leurs cultures.

Le chemin suivi par M. Seauve contourne le massif du Doï-Nam-Vak, haute montagne dont les contreforts remplissent le coude du Nam-Toui. Dans les villages rencontrés au cours de cette marche, l'accueil des Mouceus était toujours parfait.

Arrivé à Prabat le 26 février, le lieutenant y reprit la route de Xieng Kong où il arriva le premier mars, devançant de deux heures le capitaine Rivière qui avait pris le Mé-Khong à Tang Ho et qui à bout de forces, son état ayant empiré, dut s'installer définitivement dans la case qui nous avait été préparée.

Il donna immédiatement de nouvelles instructions à M. Seauve pour que celui-ci se remît en route le lendemain pour aller à Tang Ho préparer le passage à un groupe de la commission composé de plusieurs membres anglais et de M. Lefèvre-Pontalis qui y était attendu se dirigeant vers Xieng Kong.

M. Seauve partit le 2 mars, longeant la rive gauche du Mé-Khong jusqu'au confluent du Nam-Youne. Le chemin le plus court à vol d'oiseau pour atteindre Tang Ho était de quitter le Mé-Khong près de son coude Nord, et de se diriger ensuite à travers les montagnes qui s'élèvent sur la rive gauche, mais les renseignements montraient le sentier hérissé de difficultés qui en rendraient le trajet très long : le lieutenant renvoya alors ses mules à Ban Houé-Saï et remonta le fleuve en bateau. Après trois jours il était à Tang Ho, précédant les envoyés indigènes qui, par la rive droite étaient partis pour annoncer son arrivée. A cette époque de l'année, le Mé-Khong, dit M. Seauve, se rétrécit tellement, en amont de Tang Ho, qu'il fait l'effet d'un torrent bouillonnant dont les eaux bondissent et tourbillonnent entre deux groupes de rochers qui se rapprochent au point que sa largeur n'atteint pas trente mètres ! Son aspect est impressionnant et il est impossible à une embarcation d'affronter un courant aussi violent. Aux hautes eaux, au contraire, tout est recouvert, les larges bancs de sable, comme les noirs rochers

granitiques qui luisent au soleil. Le lit s'étale alors jusqu'au pied des montagnes.

Le chemin de Prabat ayant de suite été mis en bon état par les soins du village, M. Seauve sa mission terminée rentra à Xieng Kong où il était de retour le 10 mars.

DE MUONG SING A MUONG HÉ

Du 22 au 29 janvier.

Environ 60 kilomètres de levé nouveau

Le 22 janvier nous nous mîmes en route pour rejoindre le colonel Woodthorpe et le capitaine Walker, non à Ban Lo au bord du Mé-Khong comme il avait été primitivement convenu, mais à deux journées au delà du fleuve et au Nord-Ouest, à Muong Hé, endroit que l'examen du colonel avait montré de beaucoup préférable, pour le séjour d'une troupe aussi nombreuse en hommes et en bêtes que la nôtre, à l'étroite bande de terrain qu'offrait Ban Lo, entre le cours d'eau et les hauteurs.

Le groupe anglais, parti en tête, comprenait, outre M. et M[me] Scott, MM. Warry, Stirling et le D[r] Lloyd. Avec moi, marchaient MM. Lefèvre-Pontalis, Caillat, Thomassin et le D[r] Lefèvre.

La première étape Muong Moun, est située au bord de la jolie rivière Nam-Youm dont le confluent avec le Nam-La se trouve à Muong Poung, ce centre au Nord-Est dont il a déjà été parlé et où la mission allait bientôt revenir. Ce cours d'eau était surtout intéressant pour nous, parce que notre frontière avec la Chine allait le couper à quelques kilomètres à l'Est de Muong Moun pour suivre ensuite la ligne de partage de ses eaux. La marche effectuée dans sa vallée ne fut marquée que par la rencontre d'un village de Lues et le passage d'une petite chaîne de collines dominant la plaine d'à peine une centaine de mètres.

La matinée du jour suivant se passa à remonter la vallée du Nam-Him, affluent du Nam-Youm, en longeant d'abord le lit de la petite

rivière jusqu'au village de Ban Oua, habité par des Lues, comme ceux de toutes les vallées ou plateaux du pays, et d'où part un chemin vers Muong Poung que la frontière coupe à 5 kilomètres à l'Est, puis en remontant par les crêtes entre les deux principales de ses sources. De ces hauteurs, s'aperçoit au Nord à 5 kilomètres, un village de Khas Khos, juché sur la même frontière. La halte se fait à Ban Bo Hète, village peuplé de Khas Khos comme le sont toutes les agglomérations de ce canton situées sur des crêtes. Le centre Lue de Muong Youm, dans une belle plaine en vue, se trouve à mi-chemin entre Bo Hète et Muong Poung.

Les villages Khas Khos que nous traversons dans l'étape, qui par la même ligne de faîte nous amène au bord du Mé-Khong, portent tout simplement le nom de leur chef comme c'est d'ailleurs souvent le cas pour les groupes des peuplades demi-nomades si répandus dans ce pays. Le costume des femmes y est particulièrement original et curieux[1].

Par une descente rapide on atteint Ban Sang, village Lue, en face de celui également Lue de Ban Lo. La traversée du fleuve, large à peine de cent mètres, mais dont le courant est fort, se fait lentement sur un radeau formé de pirogues jumelées recouvertes d'un clayonnage en bambous pour les hommes, les chevaux et les bagages ; les mules passent à la nage.

Au moment où nous sommes enfin installés à l'ombre sur la rive droite, passe, en éléphant, la femme du second roi de Xieng Toung, fille du prince de Muong Sing, elle se rend près de sa mère pour ses couches prochaines ; pour gagner la rive opposée et continuer son voyage, elle s'embarque sur le radeau pendant que nous la saluons avec un empressement respectueux.

Recherchant la ligne des crêtes bordant la petite vallée du Nam-Lo sur la droite, nous gagnons, dans la matinée du 25 janvier, la ligne de séparation des eaux entre le Nam-Lo et le bassin important du Nam-Loeui autrefois visité par la mission de Lagrée, et dans laquelle, le lendemain, on entre par la région des sources d'un de ses affluents, le Nam-Hé.

1. Voir page 371 et Études diverses, vol. I, page x.

Dans la première de ces deux étapes, les villages rencontrés sont habités par des Khas Khos dont ils portent le nom des chefs, dans la seconde, la population appartient à une variété de la race thaïe, les Thaïs nheua, puis elle devient lue en approchant de la halte faite sur le joli plateau de Muong Hé, qui contient un beau canton formé de trois villages lues que des collines limitent au nord.

Dispersés dans les pagodes de la plus importante de ces agglomérations, non loin du campement anglais, nous retrouvons à Muong Hé,



Fig. 138. — La seconde reine de Xieng Toung, fille du prince de Muong Sing.

le colonel Woodthorpe et le capitaine Walker. Je profite de cette réunion qui devait être la plus nombreuse des membres de la Commission, et à laquelle manquaient cependant MM. Ryder, Rivière et Seauve pour former un groupe, photographié par le Dr Lefèvre [1], comprenant les Européens présents et des types de chacune des races asiatiques nous accompagnant.

A notre arrivée, le travail des topographes était presque achevé sur la rive droite du Mé-Khong. Il ne leur restait qu'à voir la ligne de faîte du

1. Voir page 333.

bassin du Nam-Nga entre Muong Hé et le village de Ban Lek, au Nord, sur le fleuve et par où pourrait s'opérer le retour.

Les membres de la mission anglaise étaient suffisamment instruits, par les voyages répétés de plusieurs d'entre eux, sur la partie du Xieng Kheng comprise dans le bassin du Nam-Lœui et que je désirais visiter, pour n'avoir pas le désir d'y revenir. Il fut convenu que seul le capitaine Walker m'accompagnerait dans la course qu'avec M. Caillat, j'allais y faire, et que la Commission se dirigerait sur Ban Lek où elle repasserait le Mé-Khong pour aller terminer son examen de la rive gauche en se dirigeant peu à peu vers Xieng Kong.



Fig. 139. — Muong Hé.

Le Dr Lefèvre qui avait accepté ma proposition, de faire le levé du cours inconnu du Mé-Khong depuis le confluent du Nam-Nga jusqu'à Xieng Lap, devait se séparer de ses compagnons à leur prochaine arrivée au bord du fleuve.

DE MUONG HÉ A MUONG OUA, RETOUR A BAN LO ET A MUONG POUNG

29 janvier au 11 février.

Environ 80 kilomètres.

Cette course, qui allait comporter plus de 220 kilomètres, devait être exécutée rapidement afin de nous permettre de rejoindre bientôt nos

compagnons qui n'avaient qu'un trajet bien moindre à accomplir. Aussi notre convoi était-il réduit au strict indispensable. D'autres membres de ma mission avaient précédemment, après la mission de Lagrée, visité ce territoire. C'étaient MM. Massie et Vacle au commencement de 1891 et, plus tard, M. Garanger. J'avais surtout tenu à le parcourir jusqu'à Muong Oua, canton réclamé par la principauté de Xieng-Toung, et qui devait donner lieu à discussion si nos deux gouvernements donnaient suite à l'idée de la création d'une zone intermédiaire entre leurs possessions.

En route le 29 février, nous gagnâmes Muong Lœui en descendant le long du Nam-Hé jusqu'à son confluent avec le Nam-Lœui d'abord, puis en remontant sur sa rive gauche cette grande rivière dont, depuis Muong Lœui, la direction est exactement dans le prolongement du Nam-Hé. La marche dans cette partie de la route est généralement en forêt, la vallée étant resserrée entre des collines ; mais à partir de Muong Leui où le chemin passe sur la rive droite, les hauteurs plus reculées, laissent surtout apercevoir l'énorme sommet où prennent naissance les sources du Nam-Lœui et d'un autre gros affluent du Mé-Khong, le Nam-Yong. Une vaste plaine, remarquablement cultivée en rizières, s'étend le long du cours d'eau montrant des villages habités par des Lues, et dont les principaux sont Muong You et Muong Oua. Une particularité nous frappa, la récolte du riz que nous avions trouvée terminée à Muong Sing un mois auparavant s'achevait seulement à Muong You et Muong Oua quand nous y arrivâmes. Ayant chargé M. Caillat de poursuivre l'excursion jusqu'à la limite du canton, à une journée dans l'Ouest, je préparai notre retour. Il eut lieu par radeau, sur le Nam-Lœui large parfois de plusieurs centaines de mètres dans un terrain lacustre, arrêté au confluent du Nam-Him, à partir duquel il se rétrécit, et d'où M. Caillat et moi regagnâmes Ban Lo par le chemin déjà suivi ; tandis que le capitaine Walker allait à Ban Lek.

De Ban Lo, nous étant dirigés sur Ban Oua, village lue précédemment vu à l'aller, nous y quittâmes notre première route pour la bifurcation, dont il a été parlé, vers Muong Youm et Muong Poung.

Ce chemin nous montra le point précis où allait passer la frontière

avec la Chine en même temps qu'il nous fit voir l'intéressant pays de Muong Youm cultivé en rizières, et la vallée inférieure de la rivière qui en porte le nom.

Arrivé à Muong Poung le 11 février, j'allais y prendre un peu de repos. La Commission était là depuis la veille. Dans une entrevue avec M. Scott, il fut convenu que la mission anglaise se mettrait en route le lendemain par Muong La pour Muong Luong où MM. Lefèvre-Pontalis et Thomassin, partant le surlendemain, la rejoindraient en passant par Muong Sing et en relevant un chemin qui suit les sources du Nam-Ta, tandis que je gagnerais Xieng Kong par Xieng Lap, point réclamé, comme Muong Oua, par la principauté de Xieng Toung et que pour ce motif je tenais à visiter.

D'un autre côté, l'un des Commissaires chinois pour la délimitation venait aussi d'arriver à Muong Poung pour le rendez-vous avec moi convenu à Muong Lé, en décembre, relatif au règlement de la frontière ; il m'annonça l'imminente arrivée de MM. Mailluchet et Oum et de son collègue qui, quelques jours après, m'y joignirent en effet, comme il a été dit plus haut[1].

DE MUONG HÉ A BAN LEK ET A MUONG POUNG

Du 1er au 6 février.

110 kilomètres dont 75 de levé nouveau.

La Commission, diminuée de MM. Walker, Caillat et moi, quitta Muong Hé pour Ban Lek le 1er février. Entrant tout de suite dans le bassin du Nam-Nga, elle atteint en trois étapes le Mé-Khong, séjournant à Muong Oune et à Muong Tane, villages lues, le premier au bord de la rivière du même nom affluent du Nam-Nga, le second sur le Nam-Nga même, tous deux entourés de rizières. Le chemin est très difficile, particulièrement dans la troisième étape, au cours de laquelle on rencontre quelques pauvres villages Khas Khos. Ce ne sont que montées et descentes par des sentiers à peine frayés, à peine accessibles aux mules.

1. Voir page 331.

A Ban Lek, petit village lue, la Commission repasse le Mé-Khong, large de 160 mètres. C'est là que la laisse le Dr Lefèvre pour s'y embarquer sur le fleuve, les dispositions nécessaires pour qu'il retrouvât ses mules à Xieng-Lap ayant été entendues avec M. Lefèvre-Pontalis.



Lieutenant Thomassin.

En route le 5 février pour joindre la grande voie, d'I-Hou au Mé-Khong, que j'avais parcourue en décembre avec mon groupe, le groupe anglais avec MM. Lefèvre-Pontalis et Thomassin, la rencontra le 8 février à Ban Deu, petit village lue, un peu avant l'étape de Muong Pa.

Cette partie du levé du lieutenant Thomassin, à travers un pays extrêmement pauvre, peuplé de quelques groupes de Khas Khos et de Méos, ayant des sentiers presque impossibles à suivre, faute d'aucun entretien, était particulièrement intéressant au point de vue géographique : il précisait en effet la limite entre les bassins du Nam-Ban et du Nam-La qui avait antérieurement fait l'objet de controverses[1]. Malgré l'excellence de mes indications précédentes, je fus heureux de voir que cet itinéraire mettait fin à toute contestation.

DE MUONG POUNG A MUONG LUONG

Du 13 au 21 février.

90 kilomètres dont 38 de levé nouveau.

Moins pressé que je ne l'avais été lors de ma marche de Muong Poung

1. Voir page 321.

à Muong Sing, MM. Lefèvre-Pontalis et Thomassin, m'ayant quitté au premier de ces centres le 13 février, accomplirent en deux jours la course jusqu'au second, d'où en quatre jours ils atteignirent Muong Luong, lieu de rendez-vous avec la mission anglaise.

Cette dernière partie de l'itinéraire gagne la ligne de partage des eaux du Nam-Youm et du Nam-Ta pour s'engager dans les ravins, d'accès peu commode, des sources centrales du Nam-Ta, et suit ensuite le lit de cet important cours d'eau jusqu'à Muong Luong par une voie bien meilleure. Les habitants rencontrés dans le trajet sont des Yaos Lan tien. A Muong Luong, M. Lefèvre-Pontalis se retrouvait en pays de connaissance[1] ; aussi fut-il heureux d'en faire les honneurs aux membres anglais de la Commission qui l'y rejoignirent dans la matinée du 19 février, arrivant par la route plutôt mauvaise de Bo Tène. Il fut décidé qu'on prendrait plusieurs jours de repos dans ce beau canton en attendant le capitaine Walker, qui m'ayant quitté dix jours auparavant pour se rendre à Ban Lek, n'avait encore pu rejoindre ses compagnons. Son arrivée, le 20, permit de régler la marche vers le rendez-vous général à Xieng Kong de manière à achever l'examen de la partie Est des territoires à étudier par la Commission.

Il fut convenu qu'on se répartirait en deux groupes, le colonel Woodthorpe, le capitaine Walker et M. Thomassin se dirigeraient sur Xieng Kong en reconnaissant les limites du Luang-Prabang proprement dit : M. et Mme Scott, MM. Warry, Stirling, Dr Lloyd et Lefèvre-Pontalis suivraient la grand'route jusqu'à sa bifurcation vers Prabat et le pays des Mouceus, d'où ils rejoindraient Xieng Kong.

Pour exécuter ce programme les deux groupes se séparèrent le 21 février.

1. Voir page 279 et Géographie et Voyages, vol. V, p. 155.

DE MUONG LUONG A PRABAT

Du 21 février au 7 mars

Environ 115 kilomètres.

Le groupe comprenant MM. Scott et Lefèvre-Pontalis alla d'abord camper à Takié, la route était maintenant bien connue par les passages successifs des membres de la mission. Ce pays habité dans les vallées par des Thaïs Youns, et dans les parties accidentées par les Khas Kouen, excellentes populations confiantes dans l'avenir que l'intérêt que nous leur montrions leur assurait. C'est à Takié que le premier orage, d'une saison plutôt précoce, surprit les voyageurs. C'était le moment où les caravanes revenaient vers le Yunnan chargées de leurs acquisitions consistant surtout en coton. A Ban Yang, deux jours plus loin, première rencontre de Khas Kiorr, gens paisibles, d'une variété peu nombreuse de la famille Khas, qui vivent en très bonne intelligence avec les Khas Kouen, les Khas Lemet et les Khas Mouck, beaucoup plus répandus dans ces montagnes.

A Thakat, le groupe fut rejoint par le lieutenant Ryder, venu de Xieng Kong au-devant de ses collègues pour les assister dans la fin de leur étude.

Le 3 mars à Ban Poung, la mission quitta la grande voie pour entrer en pays mouceu par Prabat, où elle me rencontra le 7 mars, revenant de mon examen du canton de Xien-Lap et de ce même pays Mouceu.

DE PRABAT A XIENG KONG

Du 8 au 20 mars.

Quoiqu'il commençât ainsi que ses compagnons à ressentir la fatigue du voyage, M. Scott manifesta le désir de voir rapidement le territoire

Mouceu que je venais de parcourir; il fut alors entendu que sa course devant être de très peu de jours, M. Lefèvre-Pontalis l'attendrait à Prabat en excursionnant dans les environs.

Les membres anglais se mirent donc en route le 8 mars vers le village du Phya Line peu éloigné de Tang-Ho sur le Mé-Khong; mais bientôt la maladie s'étant ajoutée à la fatigue, une lettre de M. Scott, en date du 13, prévint M. Lefèvre-Pontalis qu'il allait s'embarquer sur le fleuve avec ses compagnons pour aller à Xieng Kong. Celui-ci qui se rendait à Muong Mugne, revint sur ses pas, puis poussa jusqu'au village du Phya Sine, où passait à ce moment le Dr Lloyd, amenant l'escorte Gourka et le convoi de mules à Xieng Kong, il se joignit à lui, et tous deux arrivèrent au lieu de la réunion générale, le 23 mars.

DE BAN LEK A XIENG LAP ET A XIENG KOK

Du 5 au 15 février.

160 kilomètres de levé nouveau.

Le 5 février, le Dr Lefèvre resté seul sur la rive du Mé-Khong à Ban Lek, s'occupa de la construction du radeau sur lequel il allait relever le cours du fleuve jusqu'à Xieng Lap.

Ces sortes d'embarcations en usage sur cette portion du Mé-Khong, sont formées de quatre gros faisceaux de bambous longs de sept mètres environ, solidement liés les uns aux autres; sur le tout est posée une plate-forme en clayonnage supportant une petite maisonnette en paillotte. Trois avirons de chaque côté sur l'avant, et, à l'avant et à l'arrière du radeau, un autre aviron plus grand servant de gouvernail, exigent un équipage de huit hommes.

Il m'avait paru nécessaire d'être, aussi exactement que possible, fixé sur le cours du fleuve dans la partie soumise à l'examen de la commission, et que les indigènes pratiquaient très hardiment pour la montée en pirogue et à la descente en radeaux. Nos compagnons anglais s'en étaient

désintéressés, j'avais proposé au Dr Lefèvre de se charger de ce travail en lui en montrant les difficultés et le côté dangereux, il avait accepté avec empressement et je lui en restai très reconnaissant, ne voyant pas la possibilité de trouver le moment de le faire moi-même, et n'ayant pas d'autre collaborateur disponible.

Pendant que s'exécute cette construction, M. Lefèvre remonte en pirogue au confluent du Nam-Nga. Aucun obstacle ne s'oppose à la marche vers ce point au delà duquel se trouverait un bief étendu jusqu'à Muong Ham et non navigable, et d'où part, sur la rive droite, un chemin pour piétons allant à ce dernier village peu éloigné de Xieng-Houng.



Dr Lefèvre.

Revenu à Ban Lek le lendemain, le docteur s'y embarque le 8 sur son esquif. Dans le trajet de 155 kilomètres qu'il parcourt, il reconnaît 17 villages Lues espacés presque régulièrement, et généralement situés au confluent des nombreux affluents qui grossissent le fleuve et dont les plus importants sont le Nam-La, dont l'embouchure allait marquer notre frontière avec la Chine, le Nam-Lœui que je venais de parcourir en partie et le Nam-Yong. Ces petits villages, en communication par de mauvais chemins avec l'intérieur, ont souvent des cases sur les deux berges.

La course dure jusqu'au 15, car avant chaque passage difficile il faut faire étape pour changer de rameurs, tantôt il y a lieu d'augmenter les dimensions du radeau et tantôt de les diminuer. Le fleuve passe tumultueusement entre des berges rocheuses où la largeur est parfois réduite à trente mètres, c'est à peine si on a le temps de voir des écueils près des-

LE MÉ-KHONG

(DE XIENG-KOC AU NAM NGA)

levé par le Dr. Lefèvre

1895

Échelle de 1:500000

5 0 kil 5 10

Route de MUONG SING au NAM DUGNE par le NAM YA levée par le Dr. Lefèvre

Itinéraire de BAN TING au YA MUNE PO levé par le Dr. Lefèvre (1894)

E. Giffault del.

quels on passe à les toucher. Sur cette onde furieuse les bateliers sont merveilleux d'habileté et de sang-froid ; avec de grands cris ils s'excitent et s'entraînent lorsqu'il faut forcer la vitesse. Les rapides sont nombreux, causés par des écroulements des berges, ou les amas de galets aux divers confluents. Les principaux sont le Keng Tène et le Keng Salam. A ce dernier « un étranglement du fleuve qui a à peine une cinquantaine de mètres de large est suivi d'une forte dénivellation. L'eau se précipite



Fig. 14?. — Mé Khong. Le radeau du Dr Lefèvre entrant dans le Keng Salam.

dans cette espèce d'entonnoir, va butter contre la muraille de rochers à pic qui forme la rive droite et est rejetée en bouillonnant sur les énormes galets de la rive gauche ». Pour le franchir les bateliers conseillent au docteur de débarquer, et de longer la berge à pied.

Au sortir de ce rapide une source chaude sulfureuse, dont la température est à 86°, sort au niveau du sol à trois cents mètres de la berge droite. Elle déverse ses eaux dans le Houé-Poung, affluent direct du Mé-Khong.

A partir de là, la vallée s'élargit, le fleuve devient comme un lac, et

un peu après, le docteur débarque sur un vaste banc de sable devant Xieng Lap.

En une heure et demie il gagne Xieng Kok, tête de ligne sur la rive gauche, de la voie qui continuant celle, rive droite, arrêtée à Xieng Lap, mène à Muong Sing et aux Sip-song Pahn-na.

DE XIENG KOK A MUONG SING ET A XIENG KONG

Du 18 février au 10 mars.

Environ 275 kilomètres dont 20 de levé nouveau.

M. Lefèvre ayant retrouvé son convoi de mules à Xieng Kok, atteignit Muong Sing en trois jours, du 18 au 20 février, par cette route maintenant connue, dont il avait déjà parcouru la dernière fraction avec le groupe de M. Lefèvre-Pontalis, au commencement de janvier.

C'est là que je le rencontrai le 22, alors que revenant de Muong Poung j'allais me rendre à Xieng Lap après avoir mis MM. Mailluchet et Oum en route pour le Tonkin[1].

Il ne lui restait plus qu'à se rendre au rendez-vous à Xieng Kong. Afin qu'il visitât un chemin nouveau qui restait à connaître entre Muong Sing et Muong Poukha, et qui passant par les crêtes de la ligne d'eau entre le Nam-Ta à l'Est et le Nam-Pa à l'Ouest, abrégerait en même temps le voyage, je le chargeai de parcourir cette première direction, puis de suivre la grande voie de Muong Poukha à Xieng Kong.

En route le 24, il trouve, au bout de quatre jours, le chemin impraticable, et se voit forcé de se rabattre sur celui qu'a suivi quelques jours auparavant M. Lefèvre-Pontalis, lorsqu'il est allé joindre le groupe anglais à Muong Luong.

Pendant cette première partie de son itinéraire, il atteint, en s'élevant sur un terrain difficile à suivre, un village Méo, le premier qu'il ren-

1. Voir page 332.

contre, il y séjourne, puis arrive à un autre hameau de la même population. La marche effectuée d'abord dans les ravins du Nam-Ya-Souong, sous-affluent du Nam-Sing, franchit, le jour suivant, la ligne de partage pour entrer dans le bassin du Nam-Ta et arriver à un village Yao, à partir duquel M. Lefèvre se dirige sur la route qui vient d'être indiquée. Les premiers orages avaient rendu particulièrement pénible ce début du voyage.

Le 2 mars M. Lefèvre atteint Muong Luong, le 5 il est à Takhat, le 7 en quittant Pang Bong, il rencontre le groupe composé de MM. Thomassin, Woodthorpe et Walker, se rendant comme lui à Xieng Kong, où avec eux, il achève son voyage le 10 mars.

DE MUONG LUONG A XIENG KONG PAR LES LIMITES DE LUANG-PRABANG

Du 21 février au 10 mars.

Environ 150 kilomètres.

En quittant Muong Luong, MM. Woodthorpe, Walker et Thomassin avaient visité le chemin déjà parcouru par nos compagnons du groupe Lefèvre-Pontalis, jusqu'à la voie qui, de Muong Poukha, conduit à Ban Pou Keun, village sur la route directe de Sop Ngim à Xieng Kong. C'est en s'éloignant de Ban Sot, autre village sur cette voie, qu'ils s'étaient rencontrés avec le Dr Lefèvre avec qui ils finirent leur voyage.

DE MUONG SING A XIENG LAP, A MUONG MUGNE ET XIENG KONG

Du 24 février au 7 mars.

Environ 160 kilomètres.

On a vu, qu'arrivé à Muong Sing le 22 février, j'y avais mis en route, le 24, MM. Lefèvre pour Xieng-Kong, Mailluchet et Oum pour le Tonkin.

En marche alors avec M. Caillat pour rejoindre les différents groupes de la Commission à Xieng Kong, je me dirigeai sur Xieng Lap. Je tenais à voir ce point important, lieu de passage de la plupart des caravanes qui franchissent le Mé-Khong et que la principauté de Xieng Toung contestait à celle de Xieng Kheng, comme elle le faisait pour le canton de Muong Oua sur le Nam-Leui que j'avais précédemment été visiter.

La voie parcourue est celle par laquelle la mission anglaise est venue de Birmanie à Muong Sing pour la réunion du premier janvier. Elle est le commencement de la route des caravanes qui, pour se rendre au Yunnan, ont ensuite comme principales étapes Muong Poung, I-Hou et Muong Lé.

Bien entretenue par les habitants, elle court en terrain plat le long de la jolie rivière Nam-Ma, ayant, le long du trajet pour les haltes, de beaux villages Lues dont les principaux sont Muong Nang et Muong Long.

Xieng Lap avait été visité par MM. Massie et Vacle en avril 1891. Ils avaient constaté à cette époque que ce centre était moins important que Muong Lin sur la même rive à mi-chemin de Xieng Sen et marché de toute la région ; il dépendait de Xieng Tong ainsi que le canton de Muong Yong, au Nord-Ouest, d'où ils venaient. Mes deux compagnons avaient parcouru la route sur la rive droite jusqu'à Xieng Sen, où ils s'étaient embarqués sur des pirogues pour Luang-Prabang. Je ne pus que faire les mêmes constatations qu'eux.

Suivant un chemin au Sud, j'allai repasser le Mé-Khong à Xieng Dao, et, visitant à mon tour le pays des Mouceus, je gagnai, par Muong Mugne, le petit village de Prabat, lieu de pèlerinage pour les habitants qui y vénèrent la trace d'un pied du bouddha. C'est là que nous retrouvâmes la mission anglaise avec M. Lefèvre-Pontalis, ainsi qu'il a été dit plus haut.

Après notre séparation j'achevai, en passant par Ban Poung, mon voyage à Xieng Kong le 7 mars.

J'y trouvai le capitaine Rivière, très souffrant et hors d'état de s'occuper du travail de la carte que je confiai définitivement à M. Seauve lorsqu'il nous rejoignit le 11.

Le 5, le Dr Lefèvre jugeant préférable d'emmener Rivière à Luang-Prabang, où il trouverait plus de ressources pour le soigner, s'embarqua avec lui sur le fleuve en même temps que MM. Thomassin très fatigué, et Macey qui venait de remettre son service à M. Dupuy, envoyé d'Hanoï comme Commissaire.

M. Macey, ainsi qu'on l'a vu plus haut[1], avait été installé, en juillet précédent, par M. Lefèvre-Pontalis comme Agent commercial de Xieng Kong et de Xieng Sen, et il avait reçu provisoirement la surveillance et la direction, en attendant l'arrivée du Commissaire choisi par le Gouverneur général, des territoires de la rive gauche entre la frontière de Chine et la limite de la principauté de Luang-Prabang. Il s'était acquitté de ce service d'une manière absolument heureuse grâce à son activité, et à la bonne volonté des populations. Sans hommes de police, mais ayant pour collaborateurs les chefs des villages, il avait rendu facile l'étude de la région à la Commission, par des instructions judicieuses aux chefs, qui les avaient exécutées avec un empressement de bon augure pour l'avenir, très remarqué de nos collègues anglais. Les courriers avaient circulé à travers cet immense pays, portés de villages en villages sans qu'aucun eût disparu ou eût éprouvé un retard fâcheux. Des installations convenables pour toute la Commission, et un marché bien organisé et approvisionné, assurant notre séjour dans de très bonnes conditions, avaient achevé de mériter d'unanimes éloges à notre dévoué collaborateur.

Des télégrammes, parvenus à ce moment, nous annoncèrent la création définitive des Vice-Consulats de Nan et de Korat dont les titulaires allaient être MM. Hardouin et de Coulgeans.

SÉJOUR DE LA COMMISSION FRANCO-ANGLAISE A XIENG KONG

23 mars au 3 avril.

Le 23 mars les membres des deux missions avaient tous atteint Xieng

1. Page 276.

Kong. La réunion finale pour la clôture des travaux allait donc pouvoir être bientôt tenue, la séparation générale s'effectuerait aussitôt après.

Avant de quitter Muong Sing, en janvier, pour l'étude du pays, la Commission avait, dans trois réunions, établi la marche des travaux en vue de la création d'une zone intermédiaire entre les territoires des deux pays. Mais, d'après les résultats de l'étude accomplie, il ne semblait pas que cette solution pût être recommandée à l'un ou l'autre des Gouvernements par leurs Commissaires. Cependant, comme nous n'avions pas à la discuter, ni à nous faire connaître quels arguments nous apporterions à nos Gouvernements pour le cas où ceux-ci voudraient la maintenir, M. Scott et moi nous convînmes, que la dernière réunion n'aurait pour objet que l'adoption d'une carte identique des travaux géographiques et la clôture des études.

Cette réunion eut lieu le 2 avril. Le procès-verbal porta : qu'étant donnée l'impossibilité de rédiger un rapport commun, les Commissaires adresseraient des cartes identiques, indiquant leurs idées réciproques en ce qui concernait le tracé des frontières, et des rapports séparés à leurs Gouvernements à la décision de qui restait le règlement de toutes les questions relatives à la formation d'une zone neutre.

Le lendemain la Commission se séparait.

La mission anglaise se dirigeant vers Xieng Lap, prenait la route de terre, à l'exception de M. et de Mme Scott, qui suivirent la voie du Mé-Khong.

Pendant trois mois, vivant côte à côte, de la même existence, tantôt réunis, tantôt dispersés par petits groupes comportant des membres des deux missions, nous avions, quelles que fussent nos vues différentes sur le motif de notre présence, entretenu des relations d'une simplicité cordiale qui s'harmonisait singulièrement avec le cadre naturel dans lequel nous étions transportés. Chaque séparation et chaque réunion étaient l'occasion de repas que tous s'attachaient à rendre agréables à leurs hôtes par la recherche d'attentions aimables qui suppléaient au confortable absent. Des scènes de danses indoues, que le colonel Woodthorpe excellait à organiser avec ses indigènes, abrégèrent quelques-unes des soirées

passées autour des grands feux, qui devant les campements nous réchauffaient, quand, le soleil disparu, la température s'abaissait subitement.

Le colonel avait un remarquable talent de peintre, récompensé dans maintes expositions. Il profitait des heures de repos pour embellir sa collection d'aquarelles, des paysages les plus saisissants de ces régions pittoresques, et aussi pour y ajouter les portraits de quelques-uns de nous, et je conserve précieusement celui pour lequel je posai un instant.



Le Colonel Woodthorpe.

Il était amateur émérite de sport ; journellement il se faisait un jeu de traverser le fleuve en des endroits dangereux, seul sur une petite barque de toile qu'il transportait avec ses bagages. Nous avions été très attirés l'un vers l'autre, et j'eus à le revoir, l'année suivante à Paris, un contentement extrême. Il venait d'être nommé général et retournait dans l'Inde, Par un grand malheur, pour son pays et ses amis, la mort devait l'y frapper brusquement quelques mois plus tard.

M. Scott, avait autrefois suivi notre Corps expéditionnaire du Tonkin en qualité de correspondant militaire d'un grand journal anglais. Dans le contact de nos soldats et de leurs chefs, il s'était pris pour les Français d'une grande sympathie qui se montra dans de nombreux articles. Sa très aimable et charmante compagne partageait ses sentiments pour nous, nous les leur rendions de tout cœur. Aussi, quand après l'accomplissement de notre mission, la nouvelle nous parvint que Mme Scott, à son retour en Birmanie, avait succombé à l'action du climat et aux fatigues de l'existence rude qu'elle avait vécue, nous éprouvâmes tous le plus vif chagrin.

Je me fais un pieux devoir de renouveler, ici, à M. Scott et à nos anciens compagnons, l'expression de nos regrets sincères pour ces deux disparitions prématurées.

DE XIENG KONG A MUONG THENG PAR LA VALLÉE DU NAM-BENG

4 avril au 3 mai 1895.

Environ 430 kilomètres dont 230 de levé nouveau.

Après nous être séparés de la mission anglaise, je confiai à MM. Seauve



Fig. 144. — Femmes Khas Khos revenant d'acheter des briquettes de sel

et Caillat le soin de ramener au Tonkin l'escorte et le convoi des mules. Pendant que je descendrais le Mé-Khong avec le reste de notre mission

jusqu'à Luang-Prabang, mes deux collaborateurs gagneraient, par terre, Muong Theng où nous comptions nous retrouver.

Tous deux quittèrent Xieng Kong le 4 avril : ils emmenaient une centaine d'hommes : miliciens, muletiers, domestiques et coolies, et autant de chevaux ou mules.

Jusqu'au Nam-Ta, ils voyagèrent chez les Khas Mouck et chez les Khas Lemet dont les villages s'éparpillent sur les contreforts du Doï Lom, chaîne qui forme la séparation du Nam-Ngao et du Nam-Ta. Ils rencontrèrent aussi des Méos sur les cimes. Après de nombreuses montées et descentes qui se font par bonds de 300 à 400 mètres, le chemin parvient sur la crête formant la limite de la Principauté de Luang-Prabang et il la suit.



M. Caillat.

Ils atteignirent le Nam-Ta, au village laotien de Ban Hat Nan. Le lit de la rivière est semé de rochers, de nombreux rapides augmentent encore les difficultés de la navigation pour les pirogues qui y circulent aux basses eaux et remontent jusqu'à Sop-Ngim.

De Ban Hat Nam à Ban Keun, le chemin longe, à peu de distance, la rive droite de la rivière dans une région très accidentée. Les montagnes calcaires affectent des formes déchiquetées et tourmentées aux arêtes vives. De hauts sommets en pain de sucre dominent la vallée : l'aspect du pays est vraiment séduisant. Partout où les deux voyageurs s'arrêtent ils trouvent des abris confortables construits par les Khas Lemet prévenus du passage du convoi. Comme les Méos, les Lemet sont des dévastateurs des forêts, et les rouges espaces dénudés, vestiges d'anciens défrichements, abondent sur les flancs des montagnes.

Ban Keun, sur la rive gauche du Nam-Ta, est un important village

laotien où réside un fonctionnaire de Luang-Prabang de qui dépendent plusieurs chefs Lemet et Khas Mouck commandant eux-mêmes à de nombreux villages.

Comme j'avais laissé mes compagnons libres de choisir la route la plus convenable pour effectuer leur retour, ils décidèrent de passer par la vallée du Nam-Beng que personne n'avait encore reconnue ; le 16 avril, ils quittèrent, à Ban Senouk, la vallée du Nam-Ta et la route de Sop Ngim pour en prendre la direction.

Après avoir franchi le Pou Pek à l'altitude de 1 200 mètres, le chemin tombe dans le bassin du Nam-Beng et arrive dans une vallée cultivée en rizières où Muong Oum, gros village laotien, se trouve au croisement de chemins allant à Pak Beng, à Ban Kok Hè et à Ban Fenene.

Toute la région est fertile et peuplée ; quatorze villages laotiens dépendent de ce centre ; les villages Lemet y sont rares et les villages Khas Mouck nombreux. Une épidémie de choléra avait décimé, l'année précédente Muong Beng, et lui avait enlevé plus de 200 personnes ; ce désastre avait eu pour conséquence, la venue dans le pays, des réfugiés Lues qui y ont fondé une petite agglomération.

Le chemin traverse le Nam-Beng tout près de Muong Oum, et remonte la rive gauche. La rivière coule dans une plaine déboisée, assez large, et bordée de collines peu élevées, derniers contreforts de hautes chaînes dont on aperçoit les crêtes dans le lointain. On rencontre encore le village de Ban Toung, peuplé par des Thaïs, anciens habitants du canton de Laï Chau (Tonkin), qui ont émigré il y a quelques années.

Après trois jours de marche le long du Nam-Beng, MM. Seauve et Caillat arrivèrent à Muong Beng, village Lue, résidence d'un fonctionnaire de Luang-Prabang.

C'est surtout là que le choléra avait fait des ravages ; beaucoup d'habitants avaient fui le pays abandonnant cases et champs. Avant cette épidémie, une inondation subite avait détruit tous les villages de la vaste plaine et noyé plus de cent personnes. Treize villages de Lues et de Laotiens et sept de Khas Mouck dépendent de Muong Beng. Il n'y a dans le canton ni Lemet, ni Méos, ni Yaos. On va en trois jours à Sop

Ngim, en trois ou quatre à Muong Nga et en deux ou trois à Muong Saï, principaux centres du voisinage.

Le chemin qui conduit à Muong Saï et que suivirent mes compagnons, passe auprès d'un assez grand nombre de villages Lues et Khas Mouck ; dans un seul, à Ban Na-pa, existe une pagode en briques. En amont, le Nam-Beng n'est plus qu'un ruisseau que le chemin coupe sans cesse.

Cet affluent du Mé-Khong roule des paillettes d'or que j'ai déjà signalées à son embouchure, à Pak Beng. Au-dessus de Muong Beng la rivière a un cours torrentueux ; au-dessous, le cours d'eau se régularise et forme un canal de largeur constante coulant entre des berges fixes.

Le chemin franchit la crête de partage entre les bassins du Nam-Beng et du Nam-Pak, tout près de la source de la première de ces rivières, à une altitude d'environ 900 mètres que l'on atteint par des pentes très douces. Il passe aux villages lues de Ban Na houang et Ban Tiéo, et suit la région mamelonnée des rives du Nam-Niao, affluent du Nam-Ko, pour déboucher dans l'immense plaine de Muong Saï.

Ce centre, habité par des Lues, est très important, il commande à de nombreuses routes dont la principale conduit directement de Luang-Prabang aux Sip-song Pahn na. Le chef est Lue, près de lui se trouvait un fonctionnaire du roi de Luang-Prabang, délégué comme commissaire depuis un an. Celui-ci, pour assurer la tranquillité dans la contrée, alors troublée, avait amené avec lui quinze miliciens dont la présence avait rendu le calme au pays. De Muong Saï, dépendent Muong Oum, Muong Beng, Muong Nga, Muong La, Muong Haï et Muong Ngine, cantons qui comptent chacun un bon nombre d'agglomérations. En outre, neuf villages Lues, quatre villages Méos, et cinq groupes Khas Mouck en relèvent directement.

Accompagnés par le chef de la région, MM. Seauve et Caillat quittèrent Muong Saï le 22 avril et parvinrent le même jour à Muong La. Le chemin suit pendant quelque temps le cours du Nam-Ko, puis il l'abandonne pour déboucher sur le Nam-Pak. La réunion de deux villages situés sur la rive droite, et d'un autre sur la rive gauche, forme Muong La, point rendu important par ses sources chaudes d'eau salée. On y vient, de très loin, chercher du sel. Il n'est pas rare d'y voir des

bandes de Khas, de la région de Mouong Sing, et aussi des pirogues venues de Muong Theng (Dien-bien-phu), et ayant par conséquent descendu le Nam-Youm et le Nam-Ngoua et remonté le Nam-Hou et le Nam-Pak.

Le sel fait la fortune du pays. On raconte que les sources furent découvertes par des chasseurs Khas Mouck, qui ayant tué là un éléphant, puis campé auprès de la bête morte, s'aperçurent, lorsqu'ils voulurent boire de



Fig. 146. — Plaine de Kien-Séo. Haut Nam Hou.

l'eau des sources autour d'eux, qu'elle était salée. Ils fondèrent alors un village en cet endroit.

Les sources sont disséminées sur les deux rives du Nam-Pak ; elles ne sont exploitées que dans la saison sèche, car pendant les pluies, les terrains des bords du Nam-Pak sont inondés par la rivière. Toute cette région est d'ailleurs riche en sel, et des salines importantes sont encore exploitées à Muong Boun, à Muong Yo, et dans le pays de Paafat Saï, ainsi qu'à Muong Haï et à Muong Ngin.

Le soir, des milliers de cigales s'abattirent sur les sources et les habitants en firent aux flambeaux une chasse fructueuse. Comme dans tout le Laos ils sont friands de ces insectes qu'ils mangent grillés.

Le canton fournissait chaque année, mille paniers de sel de première qualité, au roi de Luang-Prabang. Celui qui est destiné au commerce était vendu cinquante centimes le panier.

La grande majorité des habitants est laotienne : on compte quelques petits villages Méos et Khas Mouck.

Pendant trois jours, les voyageurs suivirent le chemin formé par la corde de la grande boucle que décrit le Nam-Pak à l'Est. Ce chemin très accidenté suit d'abord une chaîne de montagnes élevées, puis il descend pour longer les cours du Nam-Ma et du Nam-Noï. On retrouve, le troisième jour, le Nam-Pak considérablement grossi, et devenu une large et belle rivière dont le cours se compose de biefs successifs, séparés par des petits rapides aisément franchissables pour les pirogues légères.

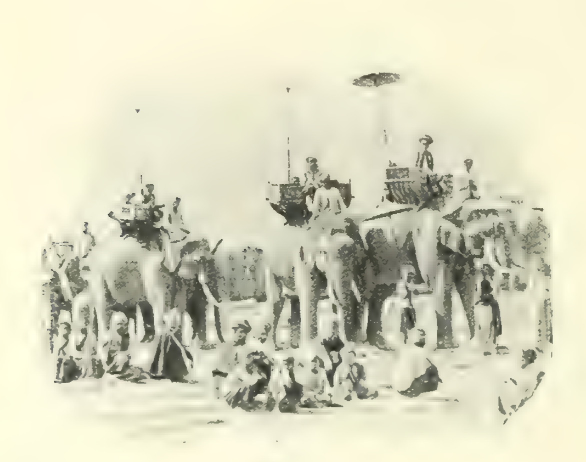


Fig. 147.
Le Prince de Muong Sing et ses deux fils sur leurs éléphants.

La vallée est étroite, resserrée entre deux chaînons déboisés par les Khas Mouck pour leurs cultures. On y rencontre des villages de Thaïs noirs, qui ont émigré de Muong Theng en 1887.

C'est là que MM. Seauve et Caillat laissèrent la voie de terre, pour suivre la voie fluviale.

Ils passèrent en pirogues à Sop Kaï, important village laotien, sur la rive droite, et arrivèrent le 27 avril à Muong Koua, village placé sur un éperon, au confluent du Nam-Pak et du Nam-Hou.

De Muong Koua ils gagnèrent Muong Theng en suivant le chemin nouveau, tracé par la ligne télégraphique qui venait à peine d'être terminée.

Ils trouvèrent, le 3 mai, dans ce poste, MM. Lefèvre-Pontalis et Macey avec lesquels ils partirent le 7 pour me rejoindre à Laï Chau.



Fig. 148. — Le second Roi, avec des miliciens nouvellement organisés, nous attendait à Pak Ta.

VII

ACHÈVEMENT DE LA MISSION

RETOUR ET SÉJOUR A LUANG-PRABANG

3 au 19 avril.

A peine la Commission franco-anglaise avait-elle été réunie à Xieng-Kong, que la nouvelle m'était parvenue de l'arrivée prochaine du Commissaire siamois de Muong Nan, qui venait organiser à Xieng Kong, la substitution de l'administration siamoise à celle des autorités laotiennes locales dans la zone de 25 kilomètres. A mon énergique protestation, basée sur l'article IV du Traité, il répondit par lettre, qu'il ne tiendrait pas compte de mon interdiction de pénétrer dans cette zone, mais en même temps, il m'en envoya demander verbalement la permission par les chefs du pays, et cela, en des termes si persua-

sifs, que sûr du succès, il continua sa route sans attendre ma réponse. Toute la population sut cette démarche et le refus à la suite duquel, arrivé à 2 heures à Xieng Kong, il l'avait aussitôt quitté pour aller s'établir à Pou Ken, à 22 kilomètres du fleuve d'où il se retira définitivement le 3 avril. Il m'avait paru, dans cette circonstance, avoir eu pour but, de faire coïncider sa présence avec celle de la Commission franco-anglaise, et de faire remarquer aux habitants, ses rapports amicaux avec les membres de la Mission anglaise.



Fig. 149. — Un Prince de Luang-Prabang, sa mère et sa femme.

Sur ces entrefaites, M. Hardouin, consul à Nan, arriva à Xieng Kong venant me faire connaître, qu'ayant pris possession de son poste, il n'avait pu procéder à son installation définitive ; ce même Commissaire siamois auteur de la manifestation de Xieng Kong, le même avec l'assistance de qui je m'étais entendu, au mois de mai, avec les autorités laotiennes de Nan pour la concession d'un terrain, y avait mis obstacle.

Ayant constaté cette infraction à l'art. VIII du Traité, je profitai de la présence de M. Hardouin pour lui faire connaître les Chefs de Luang-Prabang avec qui il serait en fréquents rapports, en raison de la présence dans la partie du bassin du Mé-nam relevant de lui, de milliers de bûcherons Khas Moucks, nos sujets, venus de la rive gauche du Mé-Khong pour travailler dans les exploitations de bois de teck, et je l'invitai à venir à Luang-Prabang d'où il rejoindrait Nan, avec mes instructions.

Il devait avant de quitter Xieng Kong, attendre le retour de M. Dupuy, le Commissaire, successeur de M. Macey, qui allait partir le 4 avril pour se faire connaître des chefs des bords du Fleuve jusqu'à Xieng Sen et Tang Ho.

Fig. 150. — Le second Roi de Luang-Prabang.

Le 3, je m'embarquai en radeau, pour Luang-Prabang avec M. Lefèvre-Pontalis. Nous y arrivâmes le 8.

En route, à l'embouchure de la belle rivière Nam-Ta que mon compagnon avait remontée en septembre, nous avions rencontré le Second-Roi, venu nous attendre, au dernier village limite de la principauté, avec des miliciens nouvellement organisés.

Le 16, M. Hardouin nous rejoignit, puis ce furent, MM. Tournier et Lugan revenant de la délimitation entre le Fleuve Rouge et la Rivière Noire, et le lieutenant Jacob, qui récemment attaché à la mission, n'avait pu arriver à temps pour prendre part au travail de la délimitation.

Le moment était venu d'effectuer le retour de la mission vers le chef-lieu de la colonie. Je fixai le départ au 19. Le Laos français était organisé. Dans le nord, M. Vacle en assurerait la direction avec les qualités naturelles qui le recommandaient, et qui le faisaient chérir des chefs et des habitants. Partout, dans le sud, des commissariats étaient installés. Le télégraphe, récemment établi, fonctionnait dans les deux régions. Il me restait, avant de me mettre en route, à procéder à la répartition, dans la principauté, de la part de l'indemnité siamoise attribuée à titre de réparation à ceux qui avaient souffert de l'occupation du pays par le Siam, et à examiner les plaintes contre le Siam pour atteintes au Traité, portées non seulement par les autorités de Luang-Prabang, mais aussi par nos commissaires établis sur le Fleuve jusqu'au Cambodge. Ce fut l'affaire des dix jours dont je disposais.

L'attitude des agents siamois, ne laissait aucun doute sur la volonté de leur Gouvernement de tenter de faire obstacle à l'exécution du Traité dans la zone de 25 kilomètres et d'y établir des fonctionnaires siamois accompagnés de soldats. Ces agents provoquaient aussi les habitants à des actes de révolte contre leurs chefs laotiens, dans le but d'amener des représailles, de les compromettre, et par suite, de les conduire à demander l'établissement définitif du régime siamois.

J'avais hâte de gagner la capitale siamoise pour mettre fin à un pareil état de choses. En attendant, je ne pouvais que recommander à nos agents et aux autorités indigènes, la modération et la douceur à l'égard des populations victimes de ces procédés, en même temps qu'une

calme fermeté en face des fonctionnaires siamois qui seraient bientôt rappelés dans leurs provinces d'origine, grâce aux observations que je ferais à leur Gouvernement, plutôt désireux, j'en étais convaincu, de nous voir évacuer Chantaboun, que de continuer au Laos une stérile opposition à nos droits acquis par le Traité.

Il n'était pas utile que j'aille constater par moi-même ce qui se passait dans le moyen Mé-Khong, l'ayant vu en juillet et août précédents, et ayant fait les observations voulues à Bangkok ; je tins néanmoins à ce qu'une nouvelle visite fût faite le long du Fleuve. Je chargeai de cette mission le Commandant Tournier, assisté de M. Lugan. En même temps, ils répartiraient dans la basse vallée du Mé-Khong, la



Fig. 151. — Le Roi de Luang Prabang.

part de l'indemnité siamoise qui était attribuée à ses populations.

Dans leurs protestations, adressées en cours de route aux Commissaires généraux du Siam, établis à Ban Dua-Makeng et à Oubône, ils feraient en particulier ressortir, les nombreuses violations du territoire de la rive gauche, où avaient eu lieu des assassinats, des actes de pillage et d'incendie, des arrestations, et où même, dans certains points les autorités siamoises avaient continué à percevoir l'impôt.

Leur départ, ainsi que celui de M. Hardouin fut fixé au 24.

Les Princes de Luang-Prabang m'avaient témoigné attacher une importance extrême, à recevoir solennellement, de moi, l'investiture de notre Gouvernement. J'avais fait établir à Hanoï, sur parchemin, les titres que je leur remettrais. De son côté, le Roi avait confié aux plus habiles orfèvres du pays, le soin de confectionner des tubes d'argent dans lesquels seraient conservés les diplômes destinés à son père, à son frère, au Second-Roi et à lui. Lorsqu'enrichies de fines ornementations, ces boîtes furent terminées, je procédai à la cérémonie. Tous ceux ayant part à la direction des affaires, y assistèrent ; le peuple entier y fut convié. Au nom du Gouvernement de la République, et par délégation du Gouverneur Général de l'Indo-Chine, je confirmai les Princes dans leurs situations dans le Laos, devenu possession française. Pieusement, ils reçurent de celui qui aimait tant leur pays, la charge de continuer sous l'autorité de la France à le conduire avec sagesse et bonté.

La santé du capitaine Rivière, quoique en amélioration, ne permettait pas de penser à le ramener au Tonkin par terre ; dès mon arrivée j'avais pris les dispositions nécessaires pour qu'il put descendre le Fleuve vers Saïgon dans de bonnes conditions. Le 19 au matin, nous le conduisîmes aux radeaux sur lesquels montèrent, en même temps que lui, le Dr Lefèvre, et M. Jacob. Malgré notre inquiétude en lui disant nos vœux pour le voyage, nous espérions que sa vigueur naturelle, sa grande énergie morale, et les bons soins de ses compagnons, auraient raison du mal, et que nous le retrouverions suffisamment rétabli pour rentrer en France. Il n'allait malheureusement pas en être ainsi ; un mois plus tard, la triste nouvelle de sa mort devait nous consterner.

Le soir du même jour, avec MM. Lefèvre-Pontalis et Macey, je quittai Luang-Prabang pour gagner Hanoï par la voie du Nam-Hou et de la Rivière Noire. M. Thomassin nous précédait de quelques jours.



Fig. 152. — Ngin et sa famille.

Je laissais au Laos mon vaillant compagnon Ngin : il allait remplir à Xieng Sen, les fonctions d'Agent commercial. Le pays pour l'avenir duquel il avait si courageusement travaillé, était devenu sien, il s'y était créé une famille. Pendant dix ans il m'avait donné une admirable collaboration, ne faisant nul cas de sa vie, uniquement soucieux de servir bien et son chef et la France. Aussi l'émotion me serrait-elle le cœur en me séparant pour toujours de ce Cambodgien fidèle, de cet ami, sur la poitrine de qui l'étoile de la Légion d'Honneur avait été si justement placée. Le laissant au milieu d'une population que nous aimions profondément tous deux, je partais, sûr que son rôle et ses services n'y seraient jamais oubliés[1].

1. Géog. et Voy., vol. I, page 200.

SÉJOUR A HANOI.
DISLOCATION DE LA MISSION. — DÉPART POUR BANGKOK.
RENTRÉE EN FRANCE.

19 mai au 7 septembre.

Pendant ce voyage de retour, accompli en un mois, et au cours duquel MM. Thomassin, Seauve, Caillat et Sainson s'étaient réunis à



Fig. 153. — Muong Ngoï

nous, nous séjournâmes successivement à Muong Ngoï, dernier centre du Laos sur notre route, où le Nam-Hou circule dans un cadre mer-

veilleux d'énormes soulèvements calcaires, et où je m'étais si souvent arrêté depuis les jours critiques d'avril 1887[1] : à Muong Theng, dont, depuis le même temps, l'immense plateau lacustre était devenu repeuplé et prospère ; et dans ces grandes haltes obligées : Muong Laï, Tackoa et Chobo, sur ce cours d'eau indompté, aux bords grandioses et pittoresques, qu'est la rivière Noire.

Après la période active qui venait de s'achever, je repassais, l'esprit tranquille et reposé, dans ces anciennes étapes de ma vie de voyageur, fixant passionnément les yeux sur le sol et les gens, sur toute cette nature que je ne reverrais plus, voulant conserver, parfaites en moi, ces images aimées, illustrations d'une longue et palpitante action vécue, fortement empreinte dans ma mémoire où leurs noms étaient les titres d'épisodes que je rêvais d'y rechercher plus tard pour les revivre et les redire.

Déovantri, dont la part avait été si grande dans l'organisation de nos différents convois et dans le succès de leur marche, était avec nous ; il m'avait demandé, à notre passage à Muong Laï, de nous accompagner, désireux d'être, jusqu'à notre départ du Tonkin, près de Lefèvre-Pontalis et de moi qu'il prévoyait voir pour la dernière fois,

A Hanoï, nous avions trouvé MM. Mailluchet, Sandré et Oum, activement occupés à la rédaction, près d'être achevée, de la carte de notre délimitation avec la Chine.

A ce moment la colonie venait de recevoir un nouveau chef. Depuis les premiers jours de l'année, le gouvernement de la République avait confié le soin de la diriger à M. Armand Rousseau, sénateur, ancien sous-secrétaire d'État, qui près de la fin d'une longue carrière, toute employée au service du pays dans de hautes situations, avait accepté de consacrer à l'Indo-Chine les fruits de sa grande expérience.

Arrivé depuis quelques semaines au Tonkin avec son fils aîné, M. Emmanuel Rousseau, ingénieur des Constructions navales, et son neveu, M. Le Coz, inspecteur au Ministère des Finances, il me fit, ainsi

1. Pages 215, 234 et 258.

qu'à mes collaborateurs, le plus sympathique accueil, me recevant personnellement comme une ancienne connaissance amie.

Le Gouverneur général était précisément, en effet, l'ancien sous-secrétaire d'État à la Marine, chargé des Colonies, qui en septembre 1885, m'avait accordé la création d'une école d'indigènes indo-chinois à Paris, lorsqu'arrivant en France avec treize Cambodgiens, je lui en avais soumis la proposition. Quel plaisir j'avais éprouvé en apprenant sa nomination, et en voyant qu'il constaterait par lui-même, les excellents résultats donnés par cette école, et quels services avaient déjà rendus ses premiers élèves qui pour la plupart avaient constamment marché avec moi. Mais combien surtout, connaissant son mérite et sa haute valeur administrative, je fus heureux à la pensée que l'Indo-Chine serait dirigée par ce chef, très écouté en France. Aussi avec quel empressement et quelle vénération respectueuse je me mis à sa disposition pour le règlement, rendu possible par l'achèvement de ma mission, des questions dont elle avait préparé la solution.

Nous eûmes tout d'abord à examiner les dispositions que comportait la nouvelle de l'occupation de Muong Sing, le 5 mai, par un détachement de la garnison anglaise de Xieng-Toung. Cet acte au sujet duquel le Gouvernement français venait de protester à Londres, était en contradiction avec la conclusion de la Commission franco-anglaise, de laisser aux deux gouvernements le soin de trancher la question territoriale. Il ne pouvait nous émouvoir outre mesure, les rapports des commissaires n'étant pas parvenus en Europe. M. Rousseau se borna en conséquence à la création de postes de milice dans les localités voisines de cette région.

Pour achever de renseigner notre ministre en Chine sur la mission sur les frontières, le passage par Pékin de M. Lefèvre-Pontalis, qui rentrerait ensuite en France par l'Amérique, m'avait paru nécessaire. En quittant Luang-Prabang, j'avais télégraphiquement pris l'avis de M. Gérard à ce sujet, il avait partagé ma manière de voir, et le Ministre des Affaires étrangères l'avait approuvée. Quoiqu'un télégramme de M. Gérard, du 21 mai, nous apprît que la convention concernant la déli-

mitation qu'il avait soumise au Gouvernement chinois avait été intégralement acceptée, le voyage de mon compagnon fut maintenu d'accord avec M. Rousseau. En remettant les cartes des opérations de la frontière à notre ministre en Chine, il le mettrait au courant des conditions dans lesquelles cette mission s'était accomplie dans des limites de temps, si courtes, qu'il avait semblé à plusieurs, impossible qu'elle réussît. Il lui donnerait notre avis sur la ligne de conduite à observer de part et d'autre, au point de vue commercial, sur des frontières déterminées avec l'acceptation si unanime des populations, qu'il ne pouvait surgir de ce chef, aucune difficulté dans l'avenir. Il lui exposerait également toutes les raisons en faveur de la construction rapide du télégraphe devant relier le centre commercial chinois de Semao à notre réseau. A ces motifs, M. Rousseau le pria d'en ajouter un autre, d'un intérêt également immédiat. Depuis longtemps déjà, des bandes chinoises armées, commanditées par des banquiers chinois des grandes villes rapprochées des frontières, avaient organisé en industrie lucrative l'enlèvement d'Européens, qu'ils transportaient en lieu sûr et ne rendaient aux autorités françaises que contre une forte rançon. Il y avait moins d'un mois qu'un enlèvement de ce genre avait eu lieu et qu'une famille française avait été capturée. M. Rousseau, résolu à ne pas subir ces procédés, jugea ce moment où nos frontières étaient partout fixées, propice pour faire mettre fin, par la Chine elle-même, à ce genre d'exploitation. Il prit toutes les dispositions que comportait la situation pour que la bande ne se réfugiât pas sur notre territoire, et il chargea mon compagnon, qui lui en sut un gré particulier, de porter à M. Gérard, avec sa manière de voir, ses propositions pour amener la Chine à concourir désormais à la police des frontières et à la répression de la piraterie[1]. M. Lefèvre-Pontalis que je ne devais retrouver qu'en France, quitta en conséquence Hanoï dans les premiers jours de juin[2].

1. L'attitude de M. Rousseau, soutenue par M. Gérard, eut un complet succès. Les captifs furent rendus sans rançon et le fait ne se renouvela pas.

2. Voir vol. V, page 312.

Cette question de l'inséсurité de la frontière se rapportait seulement à la région à l'Est du fleuve Rouge. Depuis la soumission et la retraite des Pavillons Noirs en 1888 et 1889[1], la région à l'Ouest de ce cours d'eau avait joui de la plus complète tranquillité : en présentant Déovantri au Gouverneur général, je fis connaître à M. Rousseau, mon avis, que les garnisons de Laï-Chau et de Van Bou, maintenues sur la demande de Déovantri en attendant l'achèvement de la délimitation, devenaient désormais inutiles, et que les milices locales suffiraient à assurer l'ordre de l'extrémité Ouest du delta jusqu'au Mé-Khong. Le Gouverneur prit en conséquence la décision à laquelle il donna suite peu après, de laisser ces territoires à la seule autorité civile.

Pendant ce temps, le commandant Tournier, accompagné de M. Lugan, terminait sa mission dans la vallée moyenne du Mé-Khong. Ses télégrammes en cours de route, nous avaient journellement répété, qu'il faisait, relativement à l'exécution du Traité, les mêmes constatations et les mêmes protestations qui avaient marqué mon propre voyage, l'année précédente. Le Gouverneur général de son côté, recevait des plaintes de toutes les parties du Laos. Nos communications au Gouvernement sous ce rapport, furent donc identiques.

Examinant la question de l'organisation de la rive gauche du Mé-Khong, M. Rousseau maintint la division du pays en deux régions, comme je l'avais préparée, le Nam-Kadinh formant la séparation. Il voulut aussi conserver ou nommer dans le cadre de fonctionnaires qu'il instituait pour l'administrer, ceux de mes compagnons qui en faisaient déjà provisoirement partie, ou qui désirèrent y entrer : MM. Tournier et Vacle devant devenir les chefs du Bas-Laos et du Haut-Laos, MM. Lugan, Sandré, Macey et Garanger y devant remplir les fonctions de commissaires du Gouvernement.

A ce moment où ma mission sur le terrain étant achevée, je procédais à la dislocation de ses membres, la triste nouvelle de la mort de notre malheureux compagnon le capitaine Rivière, nous parvint ; malgré

1. Voir page 12, et vol. I, page 289.

les soins dévoués du Dr Lefèvre et du lieutenant Jacob, il avait succombé le 20 mai à Ban-Mouck, chef-lieu d'un commissariat sur la rive gauche du Fleuve, où sa dépouille mortelle repose depuis dans une tombe provisoire, en attendant le jour où, avec les restes de Massie, elle sera transportée à Luang-Prabang près du tombeau de Mouhot[1].

Le Ministre des Affaires étrangères m'avait fait connaître son désir que je me rendisse à Bangkok pour y faire le plus tôt possible, auprès du Gouvernement siamois, les démarches qu'exigeait la situation, ma présence étant ensuite nécessitée à Paris, par le règlement avec Londres des solutions que comportaient les questions du Haut Mé-Khong, et par l'examen de ce qu'il conviendrait de faire ultérieurement dans la question du Siam.

Je remis mes compagnons, qui pour la plupart rentraient aussi en France, à la disposition de leurs administrations ou de leurs corps respectifs, les recommandant de toute ma gratitude, au Gouvernement pour les services qu'ils avaient rendus sous ma conduite, et pour lesquels j'espérais des récompenses qui marqueraient la partie de leur carrière passée dans cette exploration finale de la mission.

Avant mon départ, M. Rousseau prit une décision pour laquelle je lui eus la plus profonde reconnaissance. Il affecta le reliquat du crédit attribué au paiement des frais de ma mission, à la publication des cartes et de l'ouvrage, à laquelle j'allais me consacrer à mon retour en France. C'est ainsi que le présent travail, commencé avec l'aide du Ministère de l'Instruction publique, put recevoir tout le développement qu'il comporte.

Le 7 juin, je m'embarquai à Haïphong pour Saïgon sur le même paquebot qui allait conduire à Hué, le Gouverneur général et son fils dont je me séparai à Thuan An, à l'embouchure de la petite rivière qu'ils allaient remonter pour atteindre la capitale annamite.

C'était l'époque de la saison la plus pénible de l'année. A ce moment

1. Voir vol. IV, page 227 et 228.

où je m'éloignais vraisemblablement pour toujours de cette Indo-Chine où vingt-huit années de ma vie s'étaient écoulées, M. Rousseau, bien plus âgé que moi, y entreprenait, plein de résolution et d'énergie, avec confiance, un dur labeur. En lui exprimant mes vœux ardents de santé et de succès, j'éprouvais quelque confusion d'aller vers le repos quoique je fusse aux limites extrêmes de la fatigue, et je ne pouvais me défendre d'une grande émotion ; il me devenait cher par l'entraînement qu'il subissait pour ce pays captivant, pour lequel je continuerais à travailler, et que je sentais qu'il aimerait peut-être plus encore que moi !



M. Armand Rousseau.

Avec quelle joie je le revis un peu plus tard en France où il vint dépenser ses facultés, son dévouement, ses forces pour obtenir pour notre grande colonie, désormais pacifiée, les moyens d'entrer dans la voie de progrès économique pour laquelle elle était prête. Heureux du résultat de cet effort qu'il venait d'accomplir, plus épuisant sans doute qu'un séjour là-bas, et content de le voir repartir satisfait en Indo-Chine, accompagné cette fois, en outre des deux collaborateurs passionnés qu'étaient

son fils et son neveu, par Mme Rousseau et leur plus jeune fille, toutes remplies de sollicitude pour lui, j'étais loin de prévoir que comme Paul Bert, il y succomberait au devoir, et que bientôt, aux côtés de sa veuve et de ses enfants éplorés, je suivrais, consterné, son cercueil.

La suite de mon voyage vers Saïgon fut marquée par un cruel malheur : pendant un arrêt du paquebot à Tourane, un de mes compagnons, le capitaine Mailluchet, qui rapatrié, avait aussi pris passage à son bord, fut enlevé en quelques heures par un accès pernicieux. Sa mort ainsi survenue, sans que rien l'eût fait prévoir si proche, à peine quelques jours après celle du capitaine Rivière, et à ce moment où ma mission se terminait sur le terrain, m'affecta douloureusement. Officier d'un grand mérite, rempli de courage et de volonté, Mailluchet n'avait passé que peu de temps en exploration, mais il avait rendu les plus utiles services. Sa collaboration avait entièrement porté sur la délimitation avec la Chine, et la rédaction de la carte de l'itinéraire du groupe qu'il avait dirigé était son œuvre personnelle[1]. Il fallut laisser sa dépouille à Tourane où elle repose depuis.

Arrivé le 13 juin à Saïgon, je traversai la Cochinchine en chaloupe à vapeur, et prenant passage le 17 à Hatien sur la canonnière « Vipère », je me trouvai à Bangkok deux jours après.

M'étant rendu auprès du Ministre des Affaires Étrangères du Siam dès mon arrivée, je lui signalai les principales violations du Traité que j'avais été en mesure de constater, appelant sa plus sérieuse attention sur les conséquences d'une pareille attitude ; je lui annonçai mon prochain retour en France pour aller rendre compte de la situation à mon Gouvernement, lui disant combien j'attacherais un grand prix à régler, avant mon départ, les questions actuellement pendantes. Je reçus de lui, les meilleures assurances de bonne volonté du Gouvernement siamois d'arranger pour le mieux toutes les questions en voie d'examen.

1. Page 328.

Le consul intérimaire, M. Pilinski, malade, avait attendu mon retour au Siam pour rentrer en France; et le Gouvernement, pensant qu'il y avait dans la situation des inconvénients à l'envoi d'un nouvel intérimaire, avait décidé de charger des fonctions de Ministre Résident à Bangkok, M. Defrance, premier secrétaire d'ambassade qui devait arriver à la fin d'août.

Les deux mois, qui allaient s'écouler avant mon départ, étaient bien plus que suffisants pour permettre un règlement général. Le télégraphe reliait à la capitale siamoise, tous les points où des difficultés avaient surgi et toutes les questions à résoudre avaient été, de ma part, l'objet d'une correspondance précise. Mais je me rendis compte par les lenteurs et les atermoiements qui me furent opposés que je n'aboutirais pas au résultat désiré.

Quoique je me fusse attaché à faire comprendre au Ministre des Affaires étrangères du Siam que mon départ n'indiquait pas un changement de politique de notre part, et que M. Hanotaux s'en fut lui-même expliqué avec le Ministre du Siam à Paris, il me fut visible qu'on espérait, à Bangkok, voir le nouvel agent envisager les choses sous un jour plus favorable à la Cour siamoise.

Il ne me resta plus qu'à préciser la situation pour le Gouvernement et pour mon successeur.

Elle résultait de ce que, depuis deux ans, la Cour de Bangkok s'efforçait d'éluder l'exécution des clauses essentielles du Traité et de la Convention du 3 octobre 1893.

Contrairement aux dispositions de ces actes, le Siam prétendait s'annexer les territoires de Luang-Prabang situés sur la rive droite du Fleuve où il n'avait exercé jusque-là que de simples droits de suzeraineté, et dépouiller ainsi, d'une partie de sa principauté, le Roi de Luang-Prabang qui résidait sur la rive gauche et était devenu notre sujet. Dans la zone de 25 kilomètres, aussi bien à Luang-Prabang que dans les autres petits territoires baignés par le Fleuve, il avait tenté de substituer aux autorités locales (laotiennes) qui administraient le pays à l'époque de la

conclusion du Traité, des fonctionnaires siamois. Dans la même zone ainsi que dans les provinces de Battambang et d'Angkor, il avait institué des monopoles qui nous exposaient à voir s'installer des concessionnaires étrangers à proximité de nos établissements. Tous ces actes avaient une fâcheuse répercussion sur la rive gauche du Fleuve et nuisaient sur de nombreux points à l'établissement pacifique de notre administration.



Fig. 155. — Le Mé-Nam à Bangkok.

Enfin le Gouvernement siamois, non seulement n'avait pris aucune mesure pour remettre à notre disposition les anciens habitants de la rive gauche, transportés ou détenus au Siam, mais il faisait ses efforts pour les empêcher par intimidation ou par mauvais traitements de recourir au Représentant de la France. Cette question en soulevait d'ailleurs une autre des plus délicates, celle de la protection de nos ressortissants, qui créait de nombreuses difficultés en raison du mauvais vouloir persistant que la Cour de Bangkok apportait dans les affaires de cette nature.

Ces différentes violations du Traité et de la Convention avaient fait l'objet de réclamations formelles de ma part. Jusqu'à présent le Siam avait toujours tenté de se dérober à l'exécution de ses engagements et de contrecarrer mon action par des demandes directes auprès du Département des Affaires étrangères. J'avais réussi à arrêter les tentatives d'usurpation du Siam au Luang-Prabang, mais sur tous les autres points il m'avait été impossible d'obtenir satisfaction.

Le jugement du Pra Yot par le tribunal Siamois avait donné lieu à un acquittement. Il avait fallu, sur l'appel de M. Ducos[1], prévu par l'art. III de la Convention, constituer un tribunal mixte qui avait prononcé la condamnation du coupable. Quant au règlement du procès criminel concernant l'affaire de Tong Xieng Kham, il était toujours en suspens.

Comme conséquence de cette attitude, le Gouvernement français maintenait l'occupation de Chantaboun, et avait interrompu les négociations commerciales commencées à la fin de 1893 (art. V du Traité), et pour lesquelles un prince siamois se trouvait à Paris.

M. Defrance, qu'accompagnait Mme Defrance et leur enfant, étant arrivé à Bangkok, je lui remis, le 29 août, le service du Consulat général. J'avais, la veille, présenté mes lettres de rappel au Roi. Je m'embarquai le 30 pour Saïgon que je quittai le 7 septembre. Un mois après j'étais en France.

En arrivant à Paris, je fus placé dans la situation de mission pour le règlement des affaires du Haut Mé-Khong et du Siam.

A mon départ de Bangkok, j'avais tenu à aller me rendre compte de l'installation de notre poste militaire à Chataboun, afin d'être en mesure de bien renseigner le Gouvernement et de lui fournir les indications sur ce qu'il conviendrait de faire s'il y avait lieu de prolonger l'occupation comme tout le faisait prévoir.

L'attitude du Siam amena en effet le maintien de nos troupes dans

1. Voir page 253.

ce port où elles devaient séjourner plus de dix ans, ainsi qu'on le verra dans la conclusion de ce travail[1].

Le 15 janvier 1896 intervint entre la France et l'Angleterre, l'arrangement réglant la question du Haut Mé-Khong, et qui, faisant du Fleuve la séparation entre les territoires des deux puissances, nous reconnut la possession de Muong-Sing. Cet accord délimita également les zones respectives d'influence des deux pays au Siam.

Après un congé dans leur familles, mes anciens compagnons Friquegnon et Seauve furent détachés auprès de moi, au Ministère des Affaires étrangères avec le capitaine Cupet pour la rédaction de la nouvelle édition de la carte de l'Indo-Chine d'après les travaux de la mission.

En même temps fut entreprise la publication du présent travail[2].

Les gravures de ce volume ont été exécutées d'après des photographies ou des dessins de MM. Pavie : 3, 4, 6, 7, 15, 16, 22, 24, 31, 34, 38, 41, 42, 51, 53, 62, 67, 68, 69, 71, 94, 95, 96, 97, 98, 102, 103, 107, 127, 152, 154 ; Dr Lefèvre : 5, 11, 17, 18, 37, 43, 61, 78, 104, 105, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 121, 123, 124, 126, 128, 130, 131, 132, 134, 137, 138, 139, 142, 147, 148, 149 ; de Coulgeans : 32, 33, 35, 48, 54, 55, 64 ; Friquegnon ; 9, 25, 26, 27, 52, 58 ; Rivière : 20, 23, 122 ; de Malglaive : 21, 47, 106 ; Sandré : 40, 116, 129, 144, 146 ; Macey : 99, 100, 101 ; Caillat : 2 ; Membres de la mission. Et de MM. Daveluy, lieutenant de vaisseau : 72, 73, 74, 91, 92 ; Simon, lieutenant de vaisseau : 108 ; capitaine Trumelet-Faber : 135 ; Brière, résident supérieur : 19, 49, 50, 56 ; Dr Pétalas : 46 ; Stoecklin, receveur des télégraphes : 1 ; Courret, photographe : 12, 29, 59, 60, 79, 84, 87, 119, 120, 125, 136, 140, 141, 145 ; Montader, artiste dessinateur : 84, 89 ; Lourme, directeur des télégraphes : 28, 36.

1. Volume VII.

2. La partie parue comprend : les cinq premiers vol. de la série Géog. et Voy., les trois vol. de la série Études diverses, l'atlas (notices et cartes), la carte des itinéraires dans le S.-O. de l'Indo-Chine Orientale et les cartes de l'Indo-Chine au $\frac{1}{1\,000\,000}$ et au $\frac{1}{2\,000\,000}$. Restent à paraître : les vol. VI et VII de la série Géog. et Voy.

OBSERVATIONS DU CAPITAINE RIVIÈRE, CALCULÉES PAR M. HASSE

LIEUX ET DATES DES OBSERVATIONS	LATITUDES	LONGITUDE EST DU MÉRIDIEN DE PARIS (en temps)	(en arcs)	
CHO-BO, 14, 15, 16, 19, 20, 21 octobre 1894. — Grand théodolite .	20°45'57"	6h 51m 12s	102°48' 0"	Latitude : distances zénithales circomméridiennes du soleil et dist zénith de la Polaire. Longitude : différence de longitude par le télégraphe avec Hanoï, l'on a pris pr long de Hanoï, 6h53m69s5.
VAN-YEN, 1er, 2 novembre. — Grand théodolite	21 4 12	6 49 17 6	102 19 24	Id.
VAN-BU, 8, 9, 10 novembre. — Grand théodolite.	21 28 45	6 46 44 3	101 41 45	Id
QUINH-NHAI, 14 novembre. — Petit théodolite	21 50 43	»	»	Distances zénithales circomméridiennes du soleil
LAÏ-CHAU, 18, 19, 20, 21, 22, novembre. — Grand théodolite.	22 4 52	6 44 4	101 15 0	Latitude : dist zén circommérid du soleil dist. zénith. de la Polaire. Longitude : dist. zénith. de la lune.
MUONG-TIA, 4 décembre. — Grand théodolite	21 57 55	6 40 5	100 1 15	Id.
MUONG-NHIÉ, 8 décembre. — Grand théodolite.	22 10 65	6 39 51	99 57 45	Id.
POU-FANG, 10 décembre. — Petit théodolite.	22 18 55	»	»	Dist zénith de la Polaire.
BAN-NOI (Pagode), 23 décembre — Grand théodolite.	22 13 17	»	»	Id
KO LÉ HO (sur les bords du Muong Lo Ho), 24 décembre. — Petit théodolite.	22 6 23	»	»	Id.
MUONG I-HOU, 25 décembre. — Petit théodolite.	21 58 36	»	»	Id.
BAN LONG HOU, 27 décembre — Petit théodolite	21 55 1	»	»	Id
MUONG HIM, 28 décembre. — Petit théodolite.	21 51 8	»	»	Id
MUONG VEN, 29 décembre. — Petit théodolite	21 42 30	»	»	Id.
MUONG-PA, 30 décembre. — Petit théodolite.	21 32 29	»	»	Id
MUONG-POUNG, 31 décembre — Grand théodolite.	21 26 51 5	»	»	Id
MUONG-SING, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, janvier 1895. — Grand théodolite. .	21 11 8	6 34 57 4	98 44 21	Latitude : dist zénith du soleil et dist. zénith. de la lune. Longitude : dist zénith de la lune.
BAN MOÉ HOU, 16, 17 janvier. — Petit théodolite.	21 16 4	»	»	Dist zén de la Polaire (douteuse)
MUONG LEONG POUKHA, 18 janvier. Petit théodolite.	20 56 35	»	»	Id
TA KHAI, 22 janvier — Petit théodolite	20 37 13	»	»	Dist zén de la Polaire et de Rigel.
POI TIOM ENMI, ou BRAS KHOUIS, 30 janvier. — Petit théodolite . .	20 44 52	»	»	Dist. zénith de la Polaire (très douteuse).
LOGIA (village) KAKOUI, 1er février. — Petit théodolite.	20 42 6	»	»	Dist zén de la Polaire et de Sirius
TA HOU, 6 février. — Petit théodolite	20 33 9	»	»	Id.
MUONG-MUGNE, 18 février. — Petit théodolite.	20 42 30	»	»	Distances zénithales de la Polaire.

TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PÉRIODE

VOYAGES AU SIAM, AU TONKIN, AU LAOS ORIENTAL, AU YUNNAM, EN ANNAM, AU CAMBODGE ET DANS LES RÉGIONS SAUVAGES DE L'EST ET DU SUD-EST DE L'INDO-CHINE.

1889 à 1891.

QUATRIÈME PÉRIODE

VOYAGES AU SIAM, AU LAOS OCCIDENTAL, AU LAOS ORIENTAL, AU TONKIN, AU YUNNAN ET SUR LES CONFINS DE LA BIRMANIE.

1892 à 1895

TABLE DES CARTES

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.